REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIII[e] ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIII[e] ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME QUARANTE-SIXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1863

LE

PRINCE VITALE

ESSAI ET RÉCIT A PROPOS DE LA FOLIE DU TASSE

A la campagne, quand il pleut, les après-midi sont longues. Mme Roch ouvrit un volume du Tasse et nous lut tout un chant de la *Jérusalem*. C'était plaisir de l'entendre, car sa voix est restée jeune, et elle prononce l'italien à ravir. Après dîner, elle se mit au piano et nous chanta la complainte d'Herminie sur un air qu'elle avait entendu autrefois à Venise. En ce moment, le baron Théodore entra. Il était revenu d'Italie depuis peu.

— A merveille, madame! s'écria-t-il. En vous écoutant, je me croyais en gondole sur le Grand-Canal.

On se mit à raisonner sur le Tasse, qui était devenu le saint du jour.

— Savez-vous, mes amis, dit le baron, pourquoi ce grand homme est devenu fou? Moi, qui vous parle, je l'ai appris à Rome l'an passé.

Et tirant d'une de ses vastes poches un portefeuille en maroquin rouge : — Il y a là dedans de quoi faire un livre! dit-il fièrement. C'est vraiment le sac du procès.

— Homme à projets, dit Mme Roch, qui pourrait compter tous les livres que vous avez eus en portefeuille? Le malheur est qu'ils y sont restés.

— Patience! répondit-il. J'ai à peine soixante ans; j'ai du temps devant moi.

— D'ailleurs, mon jeune ami, reprit-elle, ne vantez pas trop votre découverte. C'est le secret de Polichinelle. Tout le monde ne sait-il pas que Léonore...

— De quelle Léonore voulez-vous parler, madame? De la première, de la seconde ou de la troisième?

— Je n'en connais qu'une, dit-elle, Léonore d'Este, la sœur du duc Alphonse. Le Tasse l'aima, s'en fit aimer; il eut le tort de ne pas se taire; le duc se fâcha, et fit enfermer cet indiscret dans un caveau très sombre, où il demeura sept ans...

— Légende! conte de nourrice! répondit le baron d'un air capable.

— Ah! permettez, lord Byron...

— Oui, madame, lord Byron se fit enfermer dans ce caveau très sombre, et il y passa deux heures à se frapper le front, à sangloter. Lord Byron n'avait pas toujours le sens commun. Cette histoire du caveau est la risée de tous les gens sensés à Ferrare. Le fait est qu'à l'hôpital Sainte-Anne le Tasse habitait un grand appartement fort clair où il écrivit force dialogues, où il recevait force visites...

— Et sa chatte! répliqua Mme Roch. De grâce, que faites-vous de sa chatte? Avez-vous donc oublié que, dans cet appartement si clair où l'on ne voyait goutte, le pauvre homme suppliait sa chatte de lui prêter ses yeux en guise de lanternes...

— La chatte est apocryphe, répondit-il en abaissant sur elle un regard de compassion superbe.

Mme Roch leva les bras au ciel. — Dans quel temps vivons-nous! s'écria-t-elle. On ne croit plus à rien, ni à la chatte du Tasse, ni à Homère, ni à Romulus...

— Les démolisseurs vous répondront, madame, qu'ils croient à leur marteau.

— Le vôtre est de belle taille! dit-elle en regardant de travers le portefeuille rouge, et après un moment d'hésitation : Baron, ne pourriez-vous nous expliquer en deux mots pourquoi le Tasse est devenu fou?

— Ah! madame, que peut-on dire en deux mots? Il en faut plus de mille pour conter *Peau d'Ane*.

— Au moins, dit-elle, faites disparaître le sac du procès; il me fait peur.

— Qu'à cela ne tienne! répondit-il en rougissant de plaisir. J'en ferai l'usage le plus modéré. Laissez-moi seulement le temps de donner un ordre à mon cocher.

— Mes chers amis, nous dit Mme Roch, nous voilà pris au piége. Il fait dételer, ce qui prouve que son histoire sera longue. Dieu veuille qu'elle soit intéressante! Quant à moi, je suis tentée de croire à un guet-apens, car enfin ce portefeuille...

— Je me trompe bien, madame, dit le notaire B..., ou il est décidé à donner sa pièce au public, et il est venu faire devant nous sa

répétition générale. Le hasard l'a bien servi, il a trouvé la rampe allumée.

— Bah! dit-elle, écoutons-le religieusement. Nous l'obligerons et nous n'en mourrons pas.

— Et s'il faut mourir, s'écria tragiquement le notaire, l'église honore la mémoire des martyrs! — Et il poussa en soupirant dans un coin la table de whist.

C'est un excellent homme que le baron Théodore, et ses amis l'aiment comme Henri IV aimait Crillon, *à tort et à travers*. Quand il fut de retour : — Allons, baron, dit Mme Roch, je ne serai pas fâchée d'oublier les tristesses de nos automnes bourguignons en partant avec vous pour l'Italie. Faites-nous visiter Rome, que je ne connais pas; promenez-nous dans les bois d'orangers, et surtout, si la saison s'y prête, faites-nous respirer cette senteur si douce qu'exhalent les oliviers en fleur. Ce parfum subtil, je le respirai à Nice il y a quarante ans, hélas! et il m'en souvient encore. Et puis, chemin faisant, vous nous expliquerez, puisque vous y tenez, pourquoi le Tasse est devenu fou... bien qu'à vrai dire, ajouta-t-elle, ces aventures-là ne méritent guère l'honneur d'une explication. Elles sont trop communes. Qui de nous n'a été un peu fou dans sa vie, et un poète de nos amis n'a-t-il pas dit :

Chacun use, soit peu, soit prou,
Au moins une cape de fou?

On fit cercle autour du feu. Le gros baron s'éclaircit la voix en buvant une tasse de thé, puis il commença en ces termes :

I.

Un jour que je me promenais dans Saint-Pierre, le plus beau promenoir du monde, je fis rencontre d'un officier français de ma connaissance qui me parla du couvent Saint-Onuphre où le Tasse est mort. — C'est à deux pas d'ici, me dit-il, sur le Janicule. On y voit le seul portrait authentique du poète, un masque de cire qui fut moulé sur son visage, comme il venait d'expirer. Ne manquez pas de faire ce pèlerinage, aucun ami des lettres ne saurait s'en dispenser...

Je ne me le fis pas dire deux fois, et, m'étant informé du chemin, je traversai l'une des colonnades du Bernin et suivis une rue qui conduit à la porte Saint-Esprit... Mais, avant de passer outre, permettez-moi de vous dire que c'est une étrange chose que Rome.

— Cela n'est pas nouveau pour nous, dit Mme Roch, tant d'autres ont décrit Rome avant vous! Et qui ne sait par exemple que la reine

des cités offre le plus bizarre contraste de grandeur et de misère, d'édifices magnifiques et de petites rues sales et tortueuses?...

— Ce contraste, madame, n'est pas rare, il se retrouve dans toutes les capitales de l'Europe. En est-il une seule qui n'ait son boulevard des Italiens et son faubourg Saint-Marceau? Mais à Rome l'indigence, au lieu de se tenir à l'écart, vit côte à côte avec la richesse, qui l'admet dans sa familiarité, et l'une et l'autre doivent à cet étroit commerce je ne sais quel attrait de secrète poésie qu'on chercherait vainement ailleurs. Ou, pour mieux dire, Rome presque tout entière n'est qu'un gigantesque village où sont semées au hasard et à profusion les magnificences des arts, les nobles édifices, les plus beaux palais et les plus belles basiliques qui se puissent voir. La campagne envahit de toutes parts la ville éternelle; elle escalade ses antiques murailles démantelées, pénètre au cœur de la place, se répand dans les rues, monte à l'assaut des sept collines, s'y installe victorieusement, les couronne de bosquets, de jardins, et les chaumières se mêlent aux palais, les vergers aux statues, les dômes de verdure aux coupoles des églises. De là un charme infini, pénétrant, qui n'a point de nom, quelque chose de doux à la fois et de sublime, de rustique et de solennel, l'églogue mariée à l'épopée. Sur le sommet du Palatin comme au Forum, partout vous sentez la présence d'une divinité champêtre que n'effarouchent point les ombres errantes des césars; elle sourit à leur mélancolie, elle décore de pampres et de lierre leurs monumens décrépits, et ses regards rajeunissent ce vieux sol pétri de cendres où dorment trente siècles d'histoire... Oui, Rome est une ville étrange. Partout dans ce cimetière des bruits d'eaux pures et jaillissantes, partout de l'herbe et des fleurs, entre les pavés des ruelles comme dans les crevasses et sur la crête des vieux murs ruinés; partout des arcs de triomphe, des frontons, des pilastres entourés de baraques de foire, des amphithéâtres, des temples et des colonnades environnées de roseaux, de vignes en pente, d'yeuses au noir feuillage et de pelouses d'un vert si doux et si luisant que les nymphes seules du Poussin, se tenant par la main et dansant une ronde, seraient dignes de fouler ce merveilleux tapis. Quel lieu serait si fécond en contrastes? Jugez-en plutôt, madame. Je venais de quitter la plus belle place de l'univers, je veux dire la place Saint-Pierre, avec son obélisque, ses fontaines monumentales, ses colonnades infinies, son peuple de statues et sa basilique triomphante, dont la façade semble dire : Ceci est un palais, mais quel autre que Dieu serait assez hardi pour l'habiter?... Je traverse un portique colossal, et me voilà en plein village. Figurez-vous une rue formée de deux rangées de masures, aux fenêtres des pots de fleurs et des lessives séchant au soleil, à droite et à

gauche des échoppes en plein vent, sur le pas des portes des artisans qu'à leur costume et à leur air on prendrait pour des pâtres, ici un char agreste à deux roues traîné par des buffles, plus loin des bœufs aux longues cornes recourbées qui, accroupis sur le pavé, ruminent en sommeillant, là des pigeons qui se poursuivent, dans un coin une mare et un fumier où picorent des poules, tandis que, du haut d'un perchoir, le coq s'égosille en battant des ailes, et de l'autre côté de la rue, assis sur un tronçon de colonne fruste, je ne sais quel faune de la Sabine qui, le teint hâlé, le poil hérissé, le visage à moitié caché par son épaisse chevelure noire, souffle à perte d'haleine dans son aigre flageolet... Songez-y, madame, à l'ombre, et presque aux portes de Saint-Pierre, ces masures, ces bœufs, cette mare, ce flageolet, voilà Rome!

— Je le veux bien, dit-elle; mais avançons, baron, avançons! Nous n'arriverons jamais à Saint-Onuphre.

— Deux pas encore, et nous y sommes. Nous avons laissé derrière nous la porte Saint-Esprit. Sur notre droite, nous apercevons une rue montante, raboteuse, herbue au-delà de ce qu'on peut croire, et tout au haut de cette rue un clocheton avec sa girouette surmontée d'une croix, et les arcades d'un petit portique avec une aile en retour. Je gravis cette rampe, non sans souffler; à mon âge, on n'est plus ingambe. De tous côtés autour de moi s'ébattaient des bambins, les uns rebondis comme de petits Bacchus, les autres minés par la fièvre. Sur le devant des maisons, de grandes belles filles, aux nattes noires retenues par un peigne argenté, ravaudaient du linge ou épluchaient des légumes; de vieilles commères jouaient aux cartes. Plus haut, sur une petite terrasse qui précède le couvent et son église et commande une vue magnifique, des fillettes vêtues de blanc dansaient joyeusement au son des castagnettes et du tambourin. O gaîté folâtre des pays du soleil! Sous des cieux plus clémens que le nôtre, se sentir vivre suffit au bonheur. Après m'être arrêté un moment sous le portique à considérer des fresques du Dominiquin, j'entrai dans l'église. Dans la première chapelle, à gauche, on voit un monument récemment élevé à la mémoire du Tasse. De ce monument je ne dirai rien, sinon qu'il est tout neuf et que le marbre m'en parut beau. Je m'approchai du maître-autel, et je contemplais les beaux anges sur fond d'or dont le Pinturicchio a décoré la tribune, quand un moine survint. C'était un des religieux hiéronymites qui desservent l'église de Saint-Onuphre et qu'on appelait autrefois les ermites de Saint-Pierre de Pise. Il tourna quelques instans autour de moi en m'observant du coin de l'œil. Frère Antonio, c'est le nom de mon moine, est un grand homme maigre qui n'a pas l'air bon. — Mon père, lui dis-je en l'abordant, je suis

un admirateur passionné du Tasse, et je visite avec joie des lieux qui ont été honorés par la présence d'un si grand homme.

Mais lui, redressant sa longue taille voûtée : — Une maison consacrée à Dieu n'a pu se sentir honorée par la présence d'un pécheur.

— Vous avez mille fois raison, lui répondis-je de bonne grâce, et j'ai dit une sottise. Soyez sûr que ce n'est ni la première ni la dernière...

Ma candeur le désarma. Aux yeux de certains hommes d'église, se confesser est plus méritoire que ne pas pécher. Fra Antonio se radoucit, se dépouilla de sa morgue; nous ne tardâmes pas à devenir bons amis. Il offrit de me servir de cicerone, et me fit faire le tour de l'église en m'en détaillant toutes les richesses. Peu à peu il devint bavard, expansif. Les Romains le sont volontiers; ils ne se taisent que par défiance ou par orgueil. Je m'aperçus bientôt que fra Antonio avait l'esprit vif, délié, mais que le cercle de ses idées était étrangement borné. Son univers était son couvent, et son histoire universelle datait du jour où il y a eu dans le monde des hiéronymites en robe fauve. Je ne laissais pas de l'écouter avec plaisir; la nature, comme vous savez, m'a doué d'une curiosité infinie, et puis l'accent romain est si noble, il caresse si amoureusement l'oreille! Ce brave homme me fit l'éloge de son ordre, et en m'en racontant les gloires ses narines se gonflaient d'orgueil, ses grands yeux noirs à fleur de tête pétillaient de joie. Il me dit les syndérèses, les macérations de saint Pierre de Pise, la discipline qu'il prescrivit à ses ermites, et comment plus tard le pape Pie V soumit la nouvelle congrégation à la règle augustinienne et lui communiqua tous les priviléges des ordres mendians. Ensuite il passa en revue tous les généraux des hiéronymites, tous les cardinaux titulaires de l'église Saint-Onuphre, et je fus confondu du nombre d'hommes de génie dont jusqu'à ce jour j'avais ignoré le nom. Enfin, passant à saint Onuphre lui-même : — Il n'est pas étonnant, me dit-il, que les frères mineurs et nous-mêmes ayons consacré plus d'un oratoire à ce grand saint d'Égypte. Vous savez la vie qu'il mena dans sa thébaïde, et que chaque jour un ange descendait du ciel pour lui apporter sa provende et le saint mystère d'eucharistie.

— J'ai lu je ne sais où, lui répondis-je, que, dans les *Actes des saints*, les bollandistes ont révoqué en doute ce beau miracle.

Fra Antonio rougit de colère. — Ne me parlez pas de ce livre! Les révérends pères jésuites qui l'ont composé ont mérité les peines éternelles. Eh quoi! ne nous donnent-ils pas à entendre que ni saint Onuphre ni son saint biographe Paphnuce n'ont existé? Et quelles pitoyables plaisanteries sur les reliques de ce grand ermite! Ils ont le front de s'égayer de ce qu'on les montre à deux endroits! Comme

si une foi sincère se laissait arrêter par ces petites difficultés! Ah! les jésuites! les jésuites!

— Les jésuites, mon père, sont des enfans terribles, capables de tout; ils ont porté de rudes coups à la réforme, mais ils ont inventé la critique.

A ce mot, il tressaillit comme s'il eût entendu siffler un serpent.

— La critique! Dire que ce mot-là se trouve écrit en toutes lettres et en cent endroits dans ces *Acta sanctorum* que vous avez eu le tort de lire... *Commentarius prævius, historico-criticus*... Vous entendez, *historico-criticus*... Croyez-moi, les *Actes des saints* ont empoisonné le monde. Et que penser de la méchante querelle que fit le jésuite Papebroeck à ces pauvres carmes? Leur soutenir en face qu'ils n'ont pas été institués par le prophète Élie! quel exemple! quelle pierre d'achoppement pour les faibles! Mais, ce qui est plus fort, n'ont-ils pas osé s'attaquer à nous? Doux Jésus! ils ont déclaré apocryphes tous les miracles du grand Pierre de Pise, notre saint fondateur! Étonnez-vous après cela que le monde soit en révolution! — Et, me serrant le bras : — Voulez-vous savoir quand l'Europe sera sauvée? C'est le jour où les *Acta sanctorum* seront brûlés en auto-da-fé sur la place de la Minerve.

— Oh! oh! mon père, voilà un moyen de salut dont je ne m'étais pas avisé. Et ce jour-là ne brûlera-t-on que des livres?

— Le siècle est si sentimental, dit-il d'un ton piteux, et le saint-siége est si timide!

Je regardai fra Antonio avec admiration; j'éprouvais le saisissement d'un naturaliste qui retrouve une espèce perdue. — Savez-vous, lui dis-je, que vous parlez fort librement de toutes choses? Il me répondit sèchement : — Rome est une terre de liberté.

— Votre fra Antonio a une façon d'entendre la liberté,... dit le notaire B...

— Chacun a la sienne. La liberté est un grand mystère...

— Ne parlons pas politique! interrompit M[me] Roch; c'est au Tasse que nous avons affaire, baron : vous tardez bien à nous le présenter.

— Nous y voilà, madame, car ce fut à ce grand nom que je recourus pour conjurer le courroux de fra Antonio. Je n'eus pas plutôt mis mon homme sur ce sujet que son large front plissé se dérida. Mais que pensez-vous que fût le Tasse à ses yeux? Un grand écrivain, un grand poète, un grand homme? Vous n'y êtes point : fra Antonio ne voyait en lui qu'un client, un protégé, je dirai presque une créature de son couvent, et, à l'entendre, le plus grand mérite de l'auteur de la *Jérusalem* était d'être mort dans une cellule de hiéronymite. Il parlait de ce beau génie sur un ton protecteur et compatissant, et ne l'appelait que *ce pauvre homme* (*questo poveretto*)!

— C'est à nos pères, me dit-il, que ce « pauvre homme » a dû de bien mourir. Ils l'ont consolé, fortifié, endoctriné. Vous savez cette histoire. C'était en 1595. Le pape Clément VIII, — un Aldobrandin qui aimait trop les lettres, — l'avait fait venir à Rome pour l'y couronner au Capitole. Heureusement le pauvre homme tomba malade; la cérémonie fut différée. Un jour qu'il pleuvait, nos pères voient arriver à leur porte un carrosse rouge; on reconnaît les armes et la livrée du cardinal Cinthio, l'un des neveux du pape. On descend, on accourt, on s'empresse. La portière s'ouvre, il en sort un grand fantôme : c'était ce pauvre homme, qui tremblait la fièvre... « Mes frères, s'écria-t-il en pleurant, je suis venu mourir parmi vous... » Inspiration céleste! Lui, élevé aux jésuites, c'est dans nos bras qu'il voulait mourir!... Et à quelques jours de là il écrivait à son cher Costantini qu'en venant à Saint-Onuphre, il avait voulu préluder par ses entretiens avec de véritables religieux à ses éternels entretiens avec Dieu... Son attente ne fut pas trompée : c'est Dieu qu'il trouva parmi nous. Environné de nos pères, le crucifix à la main, le visage noyé dans les larmes ou rayonnant d'espérance, tour à tour il gémissait sur ses péchés ou il voyait le ciel s'ouvrir sur sa tête... Songez-y, élevé aux jésuites, c'est grâce à nous que ce pauvre homme a fait une fin très édifiante et qui l'a rendu immortel...

— Ce pauvre homme, lui dis-je, était un bien grand poète!

— Eh oui! répondit fra Antonio d'un ton froid; le poème des *Sept Journées de la création* est une belle chose! N'est-ce pas là que se trouvent ces vers :

..... O sciocca e stolta
Sapienza mondana.....

— Quel chef-d'œuvre que la *Jérusalem!* interrompis-je.

— Vous voulez parler de la seconde? Je l'ai lue dans ma jeunesse. Il est un vers dont je me souviens :

Ne tremerà Ginevra e' l lago Averno.

Voilà un heureux rapprochement : Genève et le lac Averne!

— Quelle perle que l'*Aminta!* repris-je.

— Je ne connais pas cette Aminta. Parlez-moi plutôt des *Larmes de Marie*. Lisez aussi ses *Larmes de Jésus*. Le reste n'est que vanité!... Mais à propos, ajouta-t-il, ne voulez-vous pas visiter la cellule de ce pauvre homme?

Nous sortîmes de l'église. Après avoir traversé le cloître et gravi l'escalier qui conduit au dortoir, nous nous engageâmes dans un long corridor. Arrivés au bout : — C'est ici! me dit-il. — Il poussa une porte; j'entrai. Au milieu d'une chambre carrée, j'aperçus, posé sur un socle, le fameux masque de cire. J'approchai, je re-

gardai... Non, jamais, je pense, je n'éprouvai une plus poignante émotion. Dans quelle langue, par quels mots exprimer le mystère de génie et de désespoir que respire ce front auguste sous sa couronne de laurier desséchée, et comment oublier, après les avoir vus, ces traits nobles et fiers, d'une délicatesse exquise, ce nez mince, effilé, ce menton un peu pointu, ces lèvres fines, ces yeux qui, du sein de l'ombre éternelle, semblent encore chercher la lumière, toute cette figure enfin où se révèle le gentilhomme, le cavalier, le poète, et par-dessus tout la légèreté divine d'une âme ailée, et l'audace des désirs, et les rêves infinis, et les pensées voyageuses... Hélas! sur cette figure si belle plane comme la malédiction d'une sinistre destinée. La douleur, une douleur sans nom, a tout assombri, tout ravagé; elle a dévasté ces orbites creuses, amaigri les joues, contracté les muscles, tordu convulsivement les coins de cette bouche qui parle encore, et semble dire : Grand Dieu! voilà donc ce qu'est la vie!... Mais regardez bien, regardez mieux : ce masque dit autre chose. Il s'y peint je ne sais quel désordre, quel égarement de l'esprit, ou plutôt quelle lutte tragique de la folie et de la raison... O sort implacable! ô dieux jaloux du génie et de la beauté! On croirait voir un don Quichotte mystique dont la vie fut un rêve, et que le hoquet de la mort a réveillé en sursaut... Mes amis, vous me connaissez? Vous savez que le *gros baron* a le cœur sensible, et se laisse aller sans fausse honte à ce qui lui prend les entrailles? Devant ce masque de cire, il sentit ses yeux se mouiller et deux grosses larmes couler lentement le long de ses joues... Ah! pauvre grand homme! disais-je à part moi, quelle est donc cette coupe d'amertume que tu as vidée jusqu'à la lie?... Et tout à coup, me retournant brusquement vers le moine, j'eus la sottise de m'écrier : — Mon père, expliquez-moi, je vous en conjure, pourquoi cet homme est devenu fou!

Il me regarda de haut en bas, haussa légèrement l'épaule gauche, cligna l'œil droit, et me répondit : *Eeeh!...*

Sans mentir, ce fut là toute sa réponse.

Il faut que vous sachiez, madame, que ce *eeeh* est une exclamation tout italienne, inconnue en France, et qui dit plus de choses qu'elle n'est grosse. Ce *eeeh*, c'est les Romains qui l'ont inventé, et dans leur bouche il est d'une éloquence sans pareille. Oui, accompagné, comme je vous l'expliquais tout à l'heure, d'un clignement d'yeux et d'un léger haussement d'épaules, ce *eeeh* vaut à lui seul toute une période de Cicéron; il sert de réponse à tout, c'est un argument sans réplique. Avec ce *eeeh*, vous mettez votre interlocuteur au pied du mur et vous lui faites sentir qu'il est entre vous et lui une incommensurable distance, car ce *eeeh* exprime à la fois de la hauteur, une commisération superbe, de l'impatience,

de la défiance, et tout ensemble l'orgueil et la sournoiserie cauteleuse d'une ignorance fière d'elle-même, qui ne laisse pas de prendre ses sûretés, et n'a garde de se laisser approcher. Bref, cette éloquente interjection est le résumé de la sagesse d'un peuple qui, vivant depuis bientôt trois mille ans, fait profession de ne plus s'étonner de rien et méprise ceux qui s'étonnent, non sans les redouter un peu... De telle sorte, madame, qu'au moyen d'un geste et d'une voyelle fra Antonio venait de me dire : « Oh! la sotte question que voilà! oh! l'impertinente curiosité! Le pauvre esprit, qui demeure tout ébahi d'une aventure si commune! Qui sait pourtant s'il n'y a pas anguille sous roche? Ce *semplicione* voudrait peut-être me confesser! A qui pense-t-il avoir affaire? En tout cas, s'imagine-t-il que moi, fra Antonio, moine hiéronymite en robe fauve, qui ai la tête remplie de secrets d'état, je m'en vais me creuser la cervelle à la seule fin de découvrir pourquoi un pauvre homme est devenu fou? » Voilà ce que disait fra Antonio, et son apostrophe était si foudroyante que je demeurai cloué sur place, bouche béante, interdit, écrasé que j'étais par le sentiment de ma stupidité et de mon néant.

Heureusement il eut pitié de moi, il n'abusa pas de sa victoire, et, pour m'aider à rasseoir mes esprits troublés, il me fit le sourire le plus agréable que pussent ébaucher ses lèvres sèches; puis, me prenant par la main, il me conduisit vers une armoire vitrée. — Voyez nos trophées! me dit-il d'un ton mignard. — Et il me montrait du doigt le miroir du poète, sa ceinture, sa plume, son écritoire. — Nous avons conquis tout cela sur le monde! — et son index dessinait une grande croix sur la poussière du vitrage. — Voyez aussi ce crucifix! Il nous l'a légué. C'était nous léguer son cœur. Ce pauvre homme nous aimait tant! Cela n'est pas étonnant : sans nous, que fût-il devenu? C'était un esprit faible, léger. Jusqu'à la fin, le diable l'a couché en joue. *Poveretto!* Il était venu à Rome pour y chercher une couronne. Saint-Onuphre a été son Capitole, et c'est la couronne des rachetés que nos pères ont tressée autour de son front. Et cependant, notez le point, il avait été élevé aux jésuites... — C'est toujours là que fra Antonio en revenait, et il frottait joyeusement l'une contre l'autre ses deux grandes mains jaunes et osseuses; à le voir si content, on eût juré qu'il venait de gagner un *quine* à la loterie... La vue de cet homme m'était devenue odieuse.

Je lui tirai ma révérence, gagnai lestement la porte, et je m'en allais à grands pas, quand au bout de la galerie j'aperçus quelque chose qui me fit oublier fra Antonio et ses interjections. C'était une peinture que je n'avais pas remarquée en venant. Dans ce moment, un rayon du soleil couchant la couronnait d'une auréole étincelante.

Je m'approchai. — Un Léonard de Vinci! m'écriai-je. — Je ne me trompais pas. Le couvent de Saint-Onuphre possède une *Sainte Vierge* peinte par ce grand artiste. C'est un chef-d'œuvre que je vous recommande quand vous irez à Rome, car elle est divinement belle, cette mère des douleurs avec ses longs cheveux dorés autour desquels s'enroule un linge blanc négligemment noué. Un prélat agenouillé vient de lui présenter une fleur, elle l'a remise au *bambino* qui se retourne pour bénir le donateur, et, la tête penchée, elle les regarde l'un et l'autre en souriant. Dans ce sourire, il y a un cœur, et de ce cœur il s'exhale une tristesse secrète et pénétrante. Cette vierge de Léonard n'est pas une madone de Raphaël; elle ne jouit pas de la plénitude de la santé et du bonheur, elle ne s'abandonne pas sans réserve à la joie triomphante de serrer son Dieu dans ses bras. Nature nerveuse, corps délicat que l'âme travaille, on lit sur ses traits une sensibilité profonde mêlée de rêverie, et sa mélancolie paraît dans ses yeux baissés, dans ses narines palpitantes, dans le nuage répandu sur son front; elle a les longues, les inquiètes prévoyances de la maternité, elle connaît la vie, elle sait que ce monde est plein de piéges, et, regardant son fils, elle se trouble, elle frémit, elle entrevoit, comme dans un rêve, le sanglant mystère de la croix, et elle sourit pour ne pas pleurer...

Je rapprochai dans ma pensée ce sourire douloureux et l'expression déchirante du masque de cire. Ici de navrantes appréhensions, là le plus amer des désenchantemens. Le Tasse méconnu, perdant son génie et mourant dans l'indigence, l'homme divin crucifié sous les yeux de sa mère!... — Ah! m'écriai-je, cette misérable vie n'est qu'une embûche... Le ciel me punit de ma naïveté.

— *Ecch!...* répondit de nouveau fra Antonio, qui venait de me rejoindre et dont la voix sonore fit retentir tous les échos du corridor; mais cette fois le saint homme n'en resta pas là. D'un ton de componction : François Sforza, ajouta-t-il, avait coutume de dire qu'il y a trois cas dans la vie où la sagesse humaine ne sert de rien. S'agit-il de prendre femme, d'acquérir un cheval ou d'acheter un melon, il faut, selon lui, se recommander à Dieu et enfoncer sa barrette sur ses yeux. Moi, je dis : Quoi que tu fasses, enfonce ta barrette et charge ton directeur d'y voir pour toi. — Et en parlant ainsi il abaissait dévotement ses paupières sur ses ardentes prunelles.

— Cela est bon, repartis-je, pour vous autres Romains qui avez des yeux au bout des doigts. — Le compliment lui plut, bien qu'un peu profane, et il me salua gracieusement. Cependant, quand nous fûmes arrivés à la porte du couvent, il me toisa d'un air narquois des pieds à la tête, et pendant qu'il tirait le verrou, je l'entendis grommeler entre ses dents : *Che grassoccia sensitiva!...*

comme qui dirait, madame : « Voilà une sensitive qui a de l'embonpoint. »

— Si bien, dit M[me] Roch, que vous êtes sorti de Saint-Onuphre mieux renseigné sur vous-même que sur le *pauvre homme*.

II.

— Je saurai pourquoi cet homme est devenu fou! me disais-je en redescendant le Janicule, en traversant le Borgo, en passant le pont Saint-Ange, en m'enfonçant dans le labyrinthe de petites rues noires qui s'étend entre le Tibre et le Corso. Je n'eus pas plutôt dîné à la hâte au premier restaurant venu que je courus chez moi, m'enfermai à double tour, et, tirant du fond d'une malle les *Essais* de Montaigne, j'y relus quelques lignes que vous connaissez sans doute... — Madame, avez-vous encore cette jolie édition des *Essais?*... — Ah bien! mon cher notaire, passez-moi, je vous prie, le troisième tome... On ne saurait trop relire ce passage que je prendrai pour épigraphe de mon livre : « Infinis esprits se trouvent ruinés par leur propre force et souplesse. Quel saut vient de prendre, de sa propre agitation et allégresse, l'un des plus judicieux, ingénieux et plus formés à l'air de cette antique et pure poésie, qu'autre poète italien ait jamais été! N'a-t-il pas de quoi savoir gré à cette sienne vivacité meurtrière? à cette clarté qui l'a aveuglé? à cette exacte et tendue appréhension de la raison qui l'a mis sans raison? à la curieuse et laborieuse quête des sciences qui l'a conduit à la bêtise? à cette rare aptitude aux exercices de l'âme qui l'a rendu sans exercice et sans âme? J'eus plus de dépit encore que de compassion de le voir à Ferrare en si piteux état, survivant à soi-même, méconnaissant et soi et ses ouvrages... »

— C'est grand dommage, pensais-je, que Montaigne n'ait vu le Tasse qu'en passant. Liez d'amitié ces deux hommes, le sage nous eût révélé le fou; mais, faute d'en savoir davantage, l'avisé Périgourdin s'en est tenu à cette vérité générale que « des rares et vives agitations de nos âmes naissent les manies les plus détraquées, » et que « si les mélancoliques sont plus disciplinables et excellens, il n'en est point qui aient tant de propension à la folie. » Là-dessus je me mis à lire à haute voix deux ou trois chants de la *Jérusalem*. Cette poésie enchanteresse m'enivrait, et plus d'une fois j'interrompis ma lecture pour m'écrier : Quelle science de la vie et du cœur humain! quelle vivacité de coloris! quelle délicatesse de touche! quelle variété dans les tons! quel art d'être original en imitant! Muse privilégiée, qui respire tour à tour la volupté et l'héroïsme, la fureur des passions et le saint orgueil des chevaliers du Christ! Myrtes embaumés de Vénus croissant à l'ombre de la croix! Roses

de Paphos enlacées à la couronne sanglante du crucifié! Concerts divins, où la flûte des bergers d'Arcadie unit sa voix à celle de la trompette épique, où les romantiques folies de la guitare de Provence se marient aux majestés de la lyre de Virgile et aux cantiques solennels du roi-prophète!... — Et cependant, me disais-je encore, ce mélange du profane et du sacré n'a rien de profane; ces caprices de la fantaisie n'ont jamais un air de caprice; ces disparates n'en sont pas, et l'œuvre du poète est harmonieuse, parce que son âme était une harmonie. Oh! qui donc a faussé ce noble instrument? qui a brisé les cordes de cette lyre d'or? Masque de cire, vous êtes une énigme redoutable!... Ce masque était toujours devant moi; je croyais le voir, je le voyais, à cela près que par instans je lui prêtais le sourire de la Vierge de Léonard... — L'aurore naissante me surprit au milieu de ces réflexions. Je me jetai sur mon lit, je dormis deux heures, et, quand je m'éveillai, j'étais plus décidé que jamais à découvrir pourquoi le Tasse est devenu fou.

Je suis doué de la volonté la plus tenace du monde, et je n'ai jamais qu'une idée en tête. Mon grand projet m'occupait tout entier; j'en perdais presque l'appétit et le sommeil. Vous vous souvenez de La Fontaine accostant les passans pour leur dire à brûle-pourpoint : « Avez-vous lu Baruch? » J'en étais là, si ce n'est que je n'arrêtais pas les gens dans la rue; mais dans toutes les maisons où j'avais accès, dans toutes les compagnies où je me trouvais, je parlais du Tasse et ne parlais guère d'autre chose. Par malheur, dans la société que je fréquentais, on se souciait du Tasse comme du Grand-Mogol. Mes questions restaient sans réponse, mes doutes sans solution. Je résolus de changer de méthode. Je me procurai l'édition du Tasse de Rosini, en trente volumes in-octavo, sa biographie par Pierantonio Serassi, l'excellente édition des *Lettres* qu'a donnée Cesare Guasti. Muni de ces trésors, je me claquemurai chez moi et fis défendre ma porte à tout venant. Du matin au soir, et bien avant dans la nuit, je lisais, j'étudiais, je méditais, je raisonnais. Hélas! vous l'avouerai-je? des efforts si louables ne me profitèrent point. Le bon Serassi ne m'apprit pas grand'chose. Si érudit que fût ce digne homme, sa sagacité n'égalait pas sa bonne foi, et, sur le point qui m'embarrassait, il n'a que des conjectures vagues qui ne me persuadèrent pas. J'entamai résolûment les trente volumes de Rosini; je portais dans cette étude la contention d'esprit d'un magistrat qui instruit une affaire épineuse. En vérité, j'ai bien sujet de me plaindre de la nature! Elle se plut à me donner une curiosité sans bornes. Quel érudit ne serais-je pas devenu, si ma santé me l'eût permis? Quoiqu'on fût à la fin de septembre et qu'il fût déjà tombé quelques pluies d'orage, il ne laissait pas de faire chaud. Au bout

d'une semaine de lectures acharnées, j'étais hors de combat, je n'en pouvais plus, j'étais pris de spasmes, d'étouffemens. Avant tout, comme dit le proverbe, il faut vivre. Par ordonnance du médecin, j'enfermai dans une armoire l'honnête Serassi, Rosini, Guasti; je me procurai un fusil à deux coups, des guêtres, un carnier, une casquette en peau de lapin, et me voilà courant la campagne.

— Et vous rêviez d'Herminie en ajustant une bécasse! dit Mme Roch.

— Les bécasses n'y perdaient rien, madame; sans compter que je suis bon tireur, j'étais d'une humeur massacrante. Outré d'indignation contre la nature et contre la médecine, malheur au gibier qui passait à portée de mon fusil! Cependant un jour, en revenant de la chasse, j'appris une nouvelle qui me fit plaisir : mon ami, le marquis Moroni, absent de Rome pendant deux mois, était de retour depuis la veille. Équipé comme j'étais, je courus chez lui...

— Pardon, baron, interrompit encore Mme Roch ; mais dans votre votre histoire vous courez toujours. Pour qui vous connaît, cela tient du prodige.

— Mettons, madame, que ce soit une hyperbole. Tout ce que je veux dire, c'est qu'en me présentant chez le marquis Moroni, j'étais hors d'haleine. Je jetai mon fusil d'un côté, ma carnassière de l'autre, et m'étant laissé tomber dans un fauteuil : — Mon cher César, lui dis-je, je suis le plus malheureux des hommes.

Il me regarda d'un air de doute : — Je sais ce que c'est, me dit-il. Je vous vois en costume de chasse; tout à l'heure un lièvre est parti entre vos jambes, et votre fusil a fait long feu.

— Oui, vous avez deviné, repris-je avec plus de calme; oui, marquis, je suis le plus malencontreux des chasseurs... Mais que parlez-vous d'un lièvre? Il s'agit d'un cerf dix cors à la superbe ramure. J'étais sûr de mon fait : déjà les chiens avaient empaumé la voie, mes piqueurs criaient victoire. Et quelle clé de meute, marquis! Serassi, Rosini, trente in-octavo, deux in-quarto!... Hélas! tout cela n'a servi de rien, et j'ai trouvé buisson creux... — Et à ces mots, me renversant dans mon fauteuil : — O masque! masque fatal! m'écriai-je, tu me poursuis, tu me hantes, tu m'obsèdes! Le jour, la nuit, tu es mon tourment, mon supplice. Masque de cire, qui me délivrera de toi?

— Oh! pour le coup, dit le marquis, je ne vous comprends plus. Un cerf dix cors, Rosini, Serassi, un masque de cire qui court après vous... Passe encore si nous étions en carnaval.

Je lui contai ma petite histoire; il n'eut garde d'en rire. Les Italiens ont cela de bon que tout sentiment vrai les intéresse. Ce peuple intelligent et sensible professe le spiritualisme de la douleur;

il sait qu'elle est un être de raison, qu'elle se dérobe à tous les calculs, qu'on ne la peut ni peser ni palper, et que les déplaisirs chimériques dont se repaît malgré elle une imagination blessée surpassent souvent en amertume tous les maux réels.

— Je vous comprends, me dit le marquis Moroni d'un ton sérieux. Ce masque vous a jeté un sort. C'est une espèce de *jettatura* qui ne m'est point inconnue. Moi qui vous parle, pendant deux ans j'ai été follement amoureux de la Vénus du Capitole. Pour me guérir, j'ai dû faire tout exprès le voyage de Londres. A peine eus-je vu les Parques de Phidias que le trait fatal fut arraché de mon cœur. Vous, mon ami, ce n'est pas l'amour, c'est une curiosité maladive qui vous tourmente. Prenez courage, tout n'est pas perdu. Rome abonde en hommes instruits, et bien que l'archéologie et les sciences exactes soient nos études favorites, l'histoire de l'esprit humain n'est point négligée parmi nous... Et tenez, je sais quel est l'oracle qu'il vous faut consulter. N'avez-vous point entendu parler du prince P..., que notre petit peuple, dont il est l'idole, désigne sous le nom de *prince Vitale*. C'est le dernier héritier d'une de nos plus grandes familles qui s'éteindra avec lui, car il a fait vœu de célibat. Doué de tous les talens et de toutes les vertus, métaphysicien, poète, peintre, musicien, géomètre, archéologue, quittant tour à tour la palette pour la plume et la plume pour le compas, s'arrachant à ses livres pour aller visiter ses pauvres, et au sortir d'une salle d'hôpital improvisant des vers dans son palais en s'accompagnant de la harpe, cet homme extraordinaire consacre la moitié de sa vie à l'étude et aux beaux-arts, et l'autre moitié aux saintes œuvres de la charité. Et quelles œuvres! Il n'en est point qui rebute sa délicatesse, et les plus humbles sont celles qu'il préfère, tant son cœur est avide d'abaissemens et de dégoûts. Un trait entre mille : — L'hiver dernier, il fit paraître le même jour une cantate dont il avait composé les paroles et la musique et un savant mémoire sur les fouilles d'Ostie. Ce jour-là, ses gens étaient dans l'inquiétude : depuis quarante-huit heures, il avait disparu de son palais. On va aux informations, on suit sa piste; on finit par le découvrir dans un méchant galetas du Transtévère, auprès du grabat d'un vieil aveugle tout couvert de plaies. Au moment où ses gens le surprirent, le prince, vêtu d'un sarrau d'infirmier, tenait à la main un balai de bouleau. A cette vue, ils s'arrêtèrent muets sur le seuil, et lui de les regarder en souriant. Cependant l'aveugle, éveillé par le bruit : — Allez-vous-en, vous autres! s'écria-t-il en s'agitant sur son grabat. Laissez-moi seul avec ce brave garçon; il est au service du curé de Sainte-Marie, qui me l'a prêté pour me panser et chauffer mes bouillons. Gagnez au large, vous dis-je! Lui seul peut me toucher sans me faire crier... — Pendant que

l'aveugle parlait, le valet de chambre du prince s'était laissé glisser sur ses genoux; il s'avança dans cette posture jusqu'au milieu de la chambre, baisa les pieds et les mains de son maître; éperdu, balbutiant, il cherchait à s'emparer du balai. Le prince lui mit la main sur la bouche et lui parlant à l'oreille : — Pour l'amour de Dieu, que cet homme ne sache pas qui je suis! — Puis l'ayant repoussé doucement : — Laisse donc et regarde-moi faire! ajouta-t-il avec son sourire tranquille, tu apprendras de moi à balayer sans soulever la poussière.... — M'accuserez-vous, baron, de vanter trop mon pays, si j'ose vous dire qu'un tel caractère et de telles vertus se rencontreraient difficilement hors de Rome? Ce prince, mon cher ami, est un saint, ce saint est un sage, ce sage est un savant, et ce savant, qui sait tout, aime à se communiquer. Allez le trouver, recommandez-vous de moi; je suis bien trompé, ou il éclaircira tous vos doutes...

Je ramassai précipitamment mon fusil et mon carnier : — Mon cher César, vous me rendez la vie! m'écriai-je en l'embrassant. Je cours de ce pas interroger l'oracle.

Vingt minutes me suffirent pour changer de toilette, et des *Monti* au palais P... je ne fis qu'un saut.

On me fit entrer dans une vaste salle d'attente que remplissait une foule très bigarrée. Il se trouvait là des riches et des indigens, des *monsignori* violets et de pauvres frères quêteurs, leur sébile à la ceinture. Les moines surtout étaient en nombre; on en voyait de toutes couleurs. Les uns assis sur des banquettes, les autres debout, groupés autour d'une statue de Juno Lanuvina, carmes ou jacobins, tous bavardaient, gesticulaient, riaient, déployant à l'envi cette grosse gaîté romaine qui secoue la poitrine et éclate sans fausse honte, car ce n'est pas Rome, madame, qui a inventé le *cant*. J'attendis plus d'une heure, et le temps ne me parut pas long, tant je prenais de plaisir à considérer ces masques expressifs, ces grands yeux noirs à fleur de tête et ces grandes bouches fendues jusqu'aux oreilles. Enfin mon tour vint, je fus introduit. Représentez-vous un homme de petite taille, maigre, pâle, fluet, un peu voûté, chétif fourreau usé par la lame, une simplicité tout unie, des manières nobles et engageantes, un visage où se peint comme dans un miroir lumineux une belle âme qui a des intelligences secrètes avec Dieu, de grands yeux clairs couleur d'algue marine, un sourire d'une angélique douceur, un air de sérénité, d'enjouement, et cependant des regards de feu, des éclairs de passion, des rougeurs subites, et dans la voix je ne sais quel frémissement où se trahit le tourment d'un cœur consumé d'une fièvre éternelle. Cette figure, madame, me fit penser à un mot de l'Évangile et à cette douceur des *violens qui ravissent le royaume des cieux*.

Quand le prince eut appris ce qui m'amenait auprès de lui, il me regarda avec une attention mêlée de surprise; puis il tint un instant ses yeux attachés au sol et parut réfléchir, après quoi il me regarda de nouveau avec un redoublement d'attention qui faillit me déconcerter; il semblait se défier de moi et scruter mes intentions secrètes. A Rome, les saints eux-mêmes sont défians. Enfin, rassuré par mon heureuse physionomie, il me dit gracieusement :
— Soyez assez bon, monsieur, pour m'attendre dans ma bibliothèque; j'ai quelques affaires urgentes à expédier; je suis à vous dans quelques minutes.

Je passai dans sa bibliothèque. C'était une longue galerie, ou pour mieux dire une enfilade de charmans cabinets séparés par des paravents; de grandes fenêtres cintrées, qui descendaient jusqu'au sol, prenaient jour sur un jardin. Les plafonds étaient ornés de caissons, de rosaces dorées, et il en pendait de longues chaînes en fer damasquiné délicatement ouvragées qui soutenaient des lampes d'albâtre. A gauche, le long d'une paroi tendue de velours bleu turquin, se dressaient des armoires vitrées où les rayons, s'étageant sur les rayons, pliaient presque sous le poids des volumes et de leurs splendides reliures. A droite, dans les embrasures et dans les intervalles des fenêtres, les murailles revêtues de stuc offraient au regard tout un monde de folles arabesques dans le goût des loges du Vatican. Partout, le long de baguettes verticales, des volutes, des rinceaux, des fleurs fantastiques, des dragons, des oiseaux d'or et d'azur, concert de formes et de couleurs à ravir les yeux. Pour compléter cette décoration, de place en place, de grands vases étrusques, et, posés sur leurs socles de porphyre, tous les dieux de l'Olympe. Le jour qui éclairait cette bibliothèque des *Mille et une Nuits* était doux, mystérieux, amorti qu'il était par des grillages où s'enroulaient capricieusement des capucines et des rosiers grimpans. Au moment où j'entrai, des bouffées de brise secouaient dans l'air une pluie de feuilles de roses. Une statue d'Harpocrate, le doigt posé sur sa bouche, m'ayant enjoint le silence, je demeurai un instant immobile, retenant mon souffle, laissant errer mes regards, tandis que les roses ne cessaient de pleuvoir, et qu'au milieu du jardin, une naïade, épanchant ses eaux ruisselantes, qui rebondissaient en nappes de vasque en vasque, caressait mon oreille de son rire argentin.

J'étais ému. « Le possesseur de cet Élysée, pensais-je, dit souvent adieu à ces rosaces, à ces oiseaux peints, à ces Jupiters et à cette grande Vénus Uranie que je vois là-bas, pour aller s'enterrer dans une salle d'hôpital, — et les mains qui feuillettent ces beaux volumes s'entendent à toucher, sans les faire crier, les ulcères saignans d'un vieil aveugle du Transtévère. »

Je parcourus à pas lents tout ce lieu de délices; je traversai douze cabinets, quelques-uns pavés en mosaïque. Le dernier, d'un style plus sévère, était lambrissé de chêne noir et renfermait, au lieu de livres, des globes de métal, des sphères armillaires, des astrolabes, des équerres, des cadrans, cent instrumens baroques dont j'ignorais l'usage, et qui eussent dit quelque chose, je pense, au cœur d'un astrologue. Enfin, attenant à ce cabinet et tout au bout de la galerie, venait un oratoire dont la porte entr'ouverte me laissait voir un prie-Dieu et un grand crucifix d'argent. A droite et à gauche de cette porte, deux bustes semblaient être de faction. L'un représentait Platon jeune, l'autre Platon octogénaire. Au-dessus du linteau sculpté se dressait, sur un piédouche d'ébène, une Minerve, le casque en tête et la lance à la main. Au-dessous se lisait en lettres d'or cette inscription tirée de Marsile Ficin : « La philosophie n'est qu'une religion savante, *philosophia nihil est nisi docta religio,* » et un peu plus bas ces mots : *Lætitia clarissima, claritas lætissima*... Après avoir été ému, j'étais surpris, dépaysé.

Cependant, inscriptions et statues, j'oubliai tout pour ne plus m'occuper que des maîtres du logis, je veux parler des livres, qui me regardaient silencieusement à travers leurs vitrages treillissés. Société noble et sérieuse! choix exquis où les graves préoccupations du savant avaient eu plus de part que les fantaisies du bibliophile! Ici les historiens habillés de gris, là les métaphysiciens vêtus de brun; les pères de l'église, les scolastiques, le docteur angélique entre le docteur séraphique et le docteur subtil; plus loin tous les philosophes de la renaissance chamarrés de dorures, les Ficin, les Pic de La Mirandole, les Bessarion, les Pomponace, les Cardan, les Patrizzi. Je cherchai les poètes italiens; ils étaient rassemblés dans deux cabinets sous les regards propices de la Vénus Uranie et d'un Éros ailé. Dans une armoire, j'aperçus cinq ou six rayons consacrés au seul Torquato; là se trouvaient réunies les principales éditions de ses œuvres reliées en peau de chagrin et les écrits de ses biographes et de ses commentateurs, depuis le Manso jusqu'à Giuseppe Caterbi. Je promenai sur ces trésors des regards d'amère concupiscence. O appas du fruit défendu! ô cruelle ordonnance de la faculté! Plongé dans mes tristes réflexions, je poussais de gros soupirs,... quand je vis le prince venir à moi d'un air riant. — Prince, lui dis-je, ma démarche doit vous sembler bizarre. Veuillez considérer...

— Ne cherchez pas à vous excuser, répondit-il. Je suis obligé au grand poète qui me vaut l'honneur de votre visite... Puis, m'ayant fait asseoir sur un divan : — Je comprends votre curiosité; moi-même je ne suis pas sans l'avoir éprouvée. Les infortunes du Tasse sont une des énigmes de notre histoire littéraire, et cette sombre

énigme exerce sur tous ceux qui tentent de l'éclaircir une sorte d'étrange fascination qui tient de l'ensorcellement. Deux hommes de génie, Goethe et Byron, ont ressenti cet effet magique; l'un et l'autre ont étudié avec une ardeur fiévreuse ce grand sujet de controverse, et ils se sont précipités à corps perdu dans ces ténèbres pour y porter la lumière. Le ciel en soit loué! car cela nous a valu de beaux vers; mais quant à moi je crains que le problème ne soit insoluble. Songez que le premier biographe du poète, le marquis Manso di Villa, son contemporain, son ami, le dépositaire présumé de ses secrets, n'a rien dit qui vaille sur la catastrophe qui brisa cette destinée glorieuse et plongea dans la nuit cette noble intelligence. En accuserons-nous sa discrétion ou son ignorance? S'est-il tu par calcul, par respect humain, ou les lumières lui ont-elles manqué? Ce qui est sûr, c'est que les historiens ferrarais ont la plupart imité son silence. Aucun témoin oculaire n'a pris la peine ou n'a eu le courage de s'expliquer. Ah! que ne pouvons-nous évoquer ici l'ombre du poète! Nous embrasserions, vous et moi, ses genoux, et nous saurions bien le contraindre à parler.

— A défaut de certitudes, repris-je, n'auriez-vous point formé quelques conjectures?...

— Veuillez me pardonner, me dit-il, mais j'ai juré de les garder pour moi. Et comme je paraissais surpris : — J'ai horreur des querelles littéraires, poursuivit-il. Malheureusement, il y a quelque vingt ans, le Tasse a été en Italie le sujet de violens débats, de disputes aussi acrimonieuses que stériles. Le savant Rosini ayant adopté le *système des amours*, Florence et Modène virent deux adversaires redoutables, le marquis Capponi et don Cavedoni, entrer en lice contre lui. Il parut brochure sur brochure, pamphlet sur pamphlet... *Première Cavedonienne*, *Seconde Cavedonienne*,... *Risposta*, *Poscritto alla Risposta*, *Replica*, *Protesta*... A force de riposter, de répliquer et de protester, la querelle s'envenima, les esprits s'aigrirent, on se jeta dans l'invective, on se laissa emporter à de regrettables vivacités. Un moment il fut question de prendre une académie pour juge du camp; mais le moyen de prononcer entre des champions échauffés et virulens! Alors un nouveau combattant se présenta dans l'arène, et celui-là s'attaqua au Tasse lui-même; il déchira sa mémoire en s'armant contre lui de témoins subornés, de dossiers pleins de pièces supposées. Le public ne fut pas longtemps dupe; on conçut des soupçons. Quelques membres du collège philologique de l'université romaine, entre autres Pietro Ercole Visconti et le père Marchi, de la compagnie de Jésus, constatèrent le faux. En 1844, le tribunal criminel de Rome condamna le coupable à sept années de réclusion. Il est juste d'ajouter que plus tard la Sacrée Consulte le fit élargir en le déclarant innocent. Trop

crédule, à ce qu'il paraît, son seul tort était d'avoir laissé surprendre sa bonne foi par de hardis faussaires; mais n'y faut-il pas regarder à deux fois avant de produire des pièces qui avilissent une grande renommée? Quoi qu'il en soit, dans ce temps-là je m'occupais beaucoup du Tasse, je cherchais dans ses écrits le secret de sa destinée, j'avais même commencé de composer un mémoire que je n'achevai pas, tant cet esclandre me dégoûta de mon sujet. Indigné des libertés indécentes qu'on avait prises avec ce grand nom, je renonçai à mes recherches. — Désormais, me dis-je, raisonne qui voudra sur les malheurs du poète; je me contenterai d'adorer son génie. Et j'ai tenu parole.

— Après tant d'années, lui dis-je, êtes-vous encore lié par ce serment téméraire?

Il ne me répondit pas; mais me montrant du doigt la statue d'Harpocrate : — Les anciens, reprit-il, ont fait du silence un dieu, et le Tasse lui-même l'a célébré comme un des attributs de la Divinité. Vous vous rappelez ce qu'il dit à la fin de son dialogue sur la *Paix : Ce profond, ce doux, ce divin silence,... supérieur à toutes les harmonies, à tous les concerts des anges...* Et à ces mots, étendant le bras vers les armoires vitrées : — Je me flatte, dit-il, de posséder tout ce qui s'est écrit d'important sur le Tasse. Tous mes livres sont à votre disposition...

Mais quand il sut que la lecture m'était interdite, il me regarda d'un air de tendre compassion, et ses beaux yeux glauques devinrent humides. — Vivre sans lire! disait-il. Consentirais-je à vivre à ce prix?

— Si vous étiez à ma place, repartis-je, il y aurait de la ressource, car vous trouveriez à vous occuper dans les galetas du Transtévère.

Il rougit beaucoup, et détournant la tête : — Les pauvres, dit-il, ne remplacent pas les livres, pas plus que les livres ne remplacent les pauvres. La vie complète est dans les vues de Dieu.

En ce moment, on vint nous interrompre, et comme je prenais congé : — Je regrette vivement, me dit-il, de n'avoir pu vous satisfaire. Heureusement le marquis Moroni est très répandu. Il n'aura pas de peine à vous aboucher avec quelque habile homme qui résoudra tous vos doutes. Si vous faites quelque découverte, soyez assez bon pour en venir conférer avec moi. Je serai toujours heureux de vous voir et de vous entendre. Et en parlant ainsi, son sourire exprimait à la fois beaucoup de bonté, une exquise aménité et une pointe d'ironie.

— Et là-dessus vous courûtes chez vous? dit Mme Roch.

— Point du tout, madame. Je m'acheminai très lentement au contraire et la tête basse vers la demeure de mon ami le marquis,

que je ne trouvai pas chez lui; mais, en passant par la via Condotti, je l'aperçus dans le café del Greco, où il jouait une partie d'échecs avec un chanoine. Je lui dis à l'oreille : — Votre prince est un saint, ce saint est un savant; mais ce savant est un sournois qui n'a pas voulu me dire pourquoi le Tasse est devenu fou. — Il fit un geste d'étonnement. — Vous jouez de malheur, me dit-il. Eh bien! venez chez moi dimanche à trois heures; vous y trouverez à qui parler.

— Avant d'aller chez le marquis, reprit Mme Roch, veuillez nous dire, baron, si votre anecdote de l'aveugle du Transtévère est parfaitement authentique, et si le prince Vitale a été réellement surpris par ses gens un balai à la main.

— Madame, répondit-il, allez-vous-en, je vous prie, de votre pied léger jusqu'à Rome, faites-vous raconter par le premier venu la vie de la princesse B..., qui vient de mourir, et vous serez bien vite convaincue que si l'on trouve sur les bords du Tibre beaucoup de vices et beaucoup de misères, on y trouve aussi, sans qu'il soit besoin de chercher longtemps, la divine folie de la vertu.

III.

« Dimanche à trois heures, » m'avait dit le marquis Moroni. Vous croirez sans peine que je fus exact au rendez-vous. Je trouvai en arrivant une société nombreuse et choisie. Le marquis s'élança au-devant de moi, le sourire aux lèvres. — Vous voyez ici, me dit-il, tout un aréopage que j'ai rassemblé à votre intention. Oui, baron, j'ai convoqué le ban et l'arrière-ban, et il y a ici près de vingt *letterati* qui se sont occupés du Tasse et qui sont capables d'en raisonner par raison démonstrative. Je les avais prévenus, ils ont eu le temps de se préparer. Quelques-uns ont apporté des notes écrites. Ce serait un fait exprès si vous n'en tiriez quelques lumières. — Je lui témoignai chaudement ma reconnaissance. Ma joie l'émut. Elle était vive, je vous l'assure; mes pieds ne tenaient pas à la terre.

— De mieux en mieux! dit Mme Roch. Vous ne courez plus, vous dansez.

— Mettez-vous à ma place, madame. Dix-sept tassistes! des notes écrites! Je ne m'attendais pas à une pareille aubaine. Le plus aimable des marquis voulut que tout se passât dans les formes. Il fit asseoir ses tassistes sur un long divan cramoisi qui occupait trois côtés du salon. Tout en les plaçant, il les encourageait, les excitait, comme on anime des coqs qui vont jouter. D'un commun accord la présidence me fut décernée... Madame, me voyez-vous d'où vous êtes au milieu d'une grande pièce carrée, assis dans un grand fau-

teuil de tapisserie, me prélassant, le cœur dilaté, le front épanoui, à ma droite un guéridon avec une sonnette d'argent, devant moi dix ecclésiastiques et sept séculiers, qui grillaient tous de me conter l'histoire du Tasse?... Ah! qu'il est de doux momens dans la vie!... Le président ouvrit la séance par un petit discours qui roula sur trois points : il commença par exprimer modestement ses ignorances, il témoigna ensuite son désir de s'instruire, et il finit par remercier d'avance l'auguste aréopage des torrens de lumière qui ne pouvaient manquer de jaillir de ses doctes discussions. Ce petit discours, assez bien tourné, excita un murmure flatteur d'approbation, après quoi de la gauche à la droite chacun opina à tour de rôle, et à la droite comme à la gauche il se dit de fort belles choses dont voici le fidèle résumé, car mon cher César qui tenait la plume rédigea séance tenante un procès-verbal que j'ai là dans mon portefeuille, et que je vais vous lire... Madame, ne froncez pas le sourcil. Il faut bon gré, mal gré, que vous m'entendiez.

Premier tassiste. — Monsieur le baron, la question est très simple. Il est certain comme deux et deux font quatre que le Tasse conçut une ardente et folle passion pour Léonore d'Este. Ses soupirs ne furent point écoutés. Le pauvre amant rebuté s'abandonna au désespoir; son esprit fut en proie à de sombres égaremens. Un jour, dans un transport amoureux, à la vue de toute la cour, il s'oublia jusqu'à cueillir un baiser sur la bouche de la belle princesse. Le duc Alphonse, indigné, mais toujours maître de lui, se tourna vers les assistans et leur dit froidement : « Quel dommage qu'un si grand homme soit devenu fou! » Et sur-le-champ il le fit enfermer à l'hôpital Sainte-Anne. La captivité acheva ce que l'amour avait commencé, elle porta le dernier coup à cette raison chancelante. Et voilà l'histoire de la folie du Tasse.

Deuxième tassiste. — Monsieur le baron, il est certain comme deux et deux font quatre que le Tasse aima la belle Léonore et qu'il en fut aimé. J'ose même affirmer qu'il ne manqua rien à son bonheur. Pour vous édifier à ce sujet, lisez plutôt son sonnet sur *Il bel seno di Madonna*, qui commence par ces mots : *Non son si vaghi i fiori...* Monsieur le baron, que pensez-vous de ces deux vers :

Maraviglioso grembo, orto e coltura
D'amor, e paradiso mio terreno?

(Sein merveilleux, jardin et culture d'amour et mon paradis terrestre!) Et que pensez-vous de la comparaison qui suit, de ces pommes d'Atalante, de ces jardins des Hespérides? Quoi de plus clair, je vous prie? Par malheur, le poète ne fut pas discret. Un

poète peut-il l'être? La trahison d'un ami fit tomber aux mains du duc une lettre où il décrivait trop exactement son *paradiso terreno.* Le duc se fâcha et le fit enfermer. L'horreur d'être à jamais séparé de ce qu'il aimait, son bonheur perdu, les langueurs d'une longue captivité, les hurlemens des fous qu'il entendait de sa cellule, les sévérités outrées de son geôlier, le prieur Agostino Mosti, ce Hudson Lowe de la poésie, tout se réunit pour déranger sa raison, et voilà l'histoire authentique de la folie du Tasse.

Troisième tassiste. — Monsieur le baron, ne souffrez pas qu'on vous parle sur ce ton de la princesse Léonore. La fille de Renée de France fut une sainte femme. Les historiens de Ferrare s'accordent à nous la peindre comme une personne sérieuse, réservée, un peu mélancolique, d'une conduite irréprochable, ne connaissant et ne goûtant, à l'exemple de sa mère, que les plaisirs nobles de l'esprit. La délicatesse de sa santé, le tour naturellement grave de ses pensées, avaient développé en elle l'humeur solitaire et le mépris des vanités du monde; elle se plaisait dans la retraite, elle n'en sortait que pour faire le bien. Manolesso, dans sa *Relazione di Ferrara*, nous apprend qu'elle refusa toujours de se marier à cause de la faiblesse de sa complexion (*per esser di debolissima complessione*), ce qui ne l'empêchait pas, ajoute-t-il, d'avoir un esprit ferme et étendu (*è però di gran spirito*). En 1570, le Pô ayant inondé Ferrare, comme les eaux vinrent à se retirer subitement, tout le peuple attribua ce miracle à l'efficacité des prières de Léonore, car tout le peuple de Ferrare la considérait comme une sainte. Voilà, je pense, un témoignage plus sérieux qu'un sonnet.

Quatrième tassiste. — En effet, monsieur le baron, Leonora d'Este ne fut pour rien dans les malheurs du Tasse. Il est prouvé que ce n'est pas elle, mais sa sœur aînée Lucrezia d'Este qui eut l'honneur d'être aimée du Tasse. En 1570, Lucrezia avait épousé Francesco Maria della Rovere, duc d'Urbin. Elle ne trouva pas le bonheur dans cette union mal assortie. Négligée par un mari plus jeune qu'elle, et qui lui reprochait son âge, le Tasse se chargea de la consoler. A plusieurs reprises, il fit de longs séjours auprès d'elle. Les rians jardins de Castel-Durante, et, après qu'elle fut revenue à Ferrare, les ombrages enchantés de Belriguardo furent les témoins de leurs soupirs et de leurs tendres ivresses. Aussi, quand le Tasse décrivit le palais d'Armide et ses délices, il n'inventa rien, il se souvint. Consultez là-dessus Stefano Giacomazzi et Giuseppe Caterbi.

Cinquième tassiste. — Monsieur le baron, la Lucrezia que le Tasse a aimée, et qui l'a perdu, n'est pas Lucrezia d'Este, mais Lucrezia Bendidio Macchiavelli, la dame des pensées de Giambattista Nicolucci, dit le Pigna, professeur à l'université de Ferrare. Vindicatif

de son naturel, le Pigna voulut mal de mort à l'insolent qui chassait sur ses terres. Sa jalousie fut encore envenimée par une joute oratoire où le Tasse soutint victorieusement contre lui, et avec l'applaudissement de la cour, cinquante conclusions amoureuses. Pour le malheur du Tasse, le Pigna avait le bras long. Adroit, dissimulé, plein de manéges, ce professeur de philosophie morale exerçait à la cour des charges importantes; historiographe de la maison d'Este, il était aussi secrétaire du duc Alphonse, qui le consultait en tout, et dont il avait l'oreille... La jalousie du Pigna et les beaux yeux de la Bendidio, voilà la cause certaine des malheurs du Tasse.

Sixième tassiste. — Monsieur le baron, le comte Luigi Cibrario, que vous connaissez sans doute de réputation, a découvert récemment quelques lettres inédites de Lucrezia Bendidio au cardinal Louis d'Este. Ces lettres prouvent que le cardinal fut l'amant de la Bendidio, et que, furieux de trouver dans le Tasse un rival aussi dangereux qu'entreprenant, il fut le principal auteur de sa perte.

Septième tassiste. — Le comte Cibrario est un historien du plus grand mérite, et quand il serait prouvé qu'il s'est trompé une fois dans sa vie, sa réputation n'en souffrirait aucune atteinte. Aussi je ne me fais pas scrupule de déclarer que sa conjecture repose sur des bases bien fragiles. Dans les huit lettres sur lesquelles il s'appuie, et qui ne portent ni adresse ni signature, le Tasse n'est pas une seule fois nommé. La Bendidio parle ironiquement, à plusieurs reprises, d'un *bonhomme qui compose des vers*, et le comte Cibrario croit qu'elle désigne ainsi le Tasse. Notez, monsieur le baron, qu'à cette époque le Tasse avait composé l'*Aminta*; notez encore que la Bendidio était une femme d'esprit. Si demain vous découvriez une lettre inédite de Mme de Caylus ou de Mme de Maintenon, dans laquelle il serait parlé d'un bonhomme qui compose des vers, pourriez-vous croire un instant qu'il s'agît de Racine? D'ailleurs il résulte d'une lecture attentive des huit lettres que ce bonhomme ne faisait pas la cour à la Bendidio pour son propre compte, mais qu'il plaidait auprès d'elle la cause de son *patron*. Tout ce qu'il serait permis d'inférer, c'est que le duc Alphonse se mit en tête de souffler sa maîtresse à son frère le cardinal, et qu'un bonhomme qui composait des vers lui servit de Mercure.

Huitième tassiste. — Monsieur le baron, que dirons-nous de la seconde Léonore, Leonora Sanvitale, comtesse de Scandiano? Vingt fois, dans ses *Rimes amoureuses*, le Tasse l'a désignée par les allusions les plus transparentes. Que dirons-nous aussi de la troisième Léonore, camériste de la princesse Léonore d'Este, cette *bella cameriera* à laquelle il écrivait : « Tu es brune, mais belle comme la

pudique violette, et je suis si épris de ton doux visage que je ne rougis pas d'être dans les fers d'une servante. »

Che non disdegno signoria d'ancella.

Pour moi, j'estime que le Tasse aima successivement et peut-être en même temps Leonora, la belle camériste, Leonora Sanvitale, comtesse de Scandiano, Leonora d'Este, Lucrezia d'Este, Lucrezia Bendidio, et plusieurs autres Leonora et Lucrezia que nous ne connaissons pas. J'affirme encore, avec le comte Mariano Alberti, qu'il faut inscrire dans la liste des conquêtes galantes du Tasse l'archiduchesse Barbara, seconde femme du duc Alphonse. Le grand poète, je suis fâché de le dire, était un véritable don Juan, et ses entreprises audacieuses lassèrent la patience de son *padrone*, qui les lui fit expier par une réclusion de sept années.

Neuvième tassiste. — Faire du Tasse un don Juan!... lui qui, au rapport du Manso, avait la langue aussi chaste que les oreilles! lui qu'une turlupinade, un propos léger faisait rougir comme une jeune fille!

Dixième tassiste. — Disons plutôt, avec le Manso, avec Muratori et avec Tiraboschi, que le Tasse avait un penchant naturel à l'exaltation qui le prédisposait à la folie. Sans un grain de folie, est-on vraiment poète? Ajoutons qu'il écrivait difficilement; les efforts trop soutenus d'un opiniâtre labeur finirent par altérer sa santé et assombrir son imagination. Le duc Alphonse l'aimait et le fit enfermer à l'hôpital Sainte-Anne, non pour le punir (c'est une calomnie), mais pour le guérir.

Onzième tassiste. — Défions-nous, monsieur le baron, des bonnes intentions du duc Alphonse. Si le Manso l'a ménagé, c'est que le Manso était de ces hommes qui, en parlant aux princes, n'ont jamais une parole plus haute que l'autre. Quant à Muratori et à Tiraboschi, ils furent l'un et l'autre bibliothécaires des ducs de Modène, et les ducs de Modène étaient les héritiers collatéraux d'Alphonse II. Voilà ce qui explique bien des choses. Le fait est qu'Alphonse II n'était pas le meilleur des hommes : dans une lettre adressée au duc d'Urbin, le Tasse se plaint de ce que son *padrone* avait un penchant marqué à la *malignità*.

Douzième tassiste. — Monsieur le baron, ce texte est douteux : dans les meilleures éditions, on lit *à la magnanimità*. Et quand il faudrait lire *malignità*, qu'est-ce que cela prouverait? Plaignons les princes qui ont l'imprudence de se brouiller avec la race irritable des écritoires!

Treizième tassiste. — Je ne sais pas si le Tasse aima les trois

Leonora ou les deux Lucrezia, je ne sais pas non plus si Alphonse II était malin ou magnanime; mais je suis à peu près sûr qu'ils vivaient l'un et l'autre à une époque où l'Espagne, maîtresse de Naples et de Milan, avait donné ses mœurs à toute l'Italie. Représentez-vous une cour où règne l'étiquette castillane et cette gravité d'humeur mêlée de morgue qu'on appelait le *sussiego*; représentez-vous un prince jaloux de son autorité et pointilleux sur le cérémonial; représentez-vous un poète absorbé dans ses chimères, peu soucieux des convenances, impatient de tout frein et se donnant des libertés, et vous n'aurez pas de peine à concevoir que ce prince et ce poète aient fini par se brouiller. Oh! l'Espagne! La faute en est à l'Espagne. Telle est l'opinion de Balbo.

Quatorzième tassiste. — S'il est une chose avérée, monsieur le baron, c'est que le Tasse avait l'esprit fantasque et la passion du changement. Bien qu'à Ferrare il eût bouche en cour, qu'il y fût défrayé de tout, caressé, choyé, cet inconstant, dévoré d'une inquiétude secrète, ne pensait qu'à déloger à la sourdine. On a la preuve qu'en 1575 il entra en négociation avec le grand-duc de Toscane et fut sur le point de s'engager à son service. Alphonse en fut instruit. Est-il surprenant qu'il ait retiré son amitié à l'ingrat dont ses bontés ne pouvaient fixer l'humeur volage? Telle est l'opinion du marquis Gaëtano Capponi.

Il se trouva, madame, continua le baron, que les trois derniers orateurs furent trois prêtres d'Esculape. Il y parut bien, comme vous allez voir. Le premier me recommanda la lecture de Faustini, historien ferrarais, lequel déclare que le duc Alphonse fit enfermer le Tasse dans une maison de santé pour le guérir d'une fistule dont il était fort incommodé. — Je ne crois pas à la fistule du Tasse, s'écria le second. Rappelez-vous cette lettre que le duc écrivit à ses agens diplomatiques auprès de la cour de Rome : « Dites au Tasse que je suis prêt à le recevoir en grâce, mais il faut qu'il commence par confesser qu'il est plein d'humeurs peccantes, *ma bisogna prima ch'egli riconosca che è pieno di umor melancolico*, et j'exige aussi qu'il consente à se laisser purger. » De guerre lasse, Torquato se laissa purger, mais j'incline à croire qu'on le purgea trop. — Oh! oh! dit le troisième médecin, le Tasse avait une maladie bien autrement grave que l'hypocondrie : il se défiait de la faculté, il avait une foi implicite aux empiriques et passa sa vie à se droguer sur la parole des marchands d'orviétan. Monsieur le baron, c'est l'orviétan qui a causé tout le mal.

Ainsi parla le dix-septième tassiste. Madame, les Romains passent aisément d'un extrême à l'autre. Tout à l'heure dignes et impassibles comme des Catons, vous les voyez l'instant d'après gesticuler comme

des possédés. Ces sages ont une provision de folie à dépenser, et il faut, bon gré, mal gré, qu'ils la dépensent; leur sagesse même est à ce prix. Aussi le carnaval est-il à Rome une institution de sûreté publique. Le saint-père le sait bien, et il tient beaucoup à ce que chaque année son peuple déraisonne tout à fait pendant quelques jours. Seulement le mercredi des cendres arrive toujours trop vite, les marottes n'ont pas eu le temps d'user tous leurs grelots, et ce qui reste de folie au fond des cœurs s'évapore comme il peut pendant les onze mois où les Romains sont graves. Et voilà pourquoi mes aréopagites, d'abord calmes et posés, dépouillèrent tout à coup leur gravité solennelle, s'élancèrent loin de leurs siéges et se mirent à parler tous à la fois, en se démenant comme des diables dans un bénitier. Effrayé de ce tohu-bohu, j'agitai vivement ma sonnette, tandis que le marquis, faisant voltiger les deux pans de son habit bleu, courait çà et là pour rétablir l'ordre. Dès que le tumulte se fut apaisé :

— Messieurs, leur dis-je, je vous remercie de tout mon cœur des précieux éclaircissemens que vous avez bien voulu me fournir; mais, vous l'avouerai-je? les deux Lucrezia, les trois Leonora, la *malignità*, le bonhomme qui compose des vers, le *paradiso terreno*, les humeurs peccantes, les cinquante conclusions amoureuses, l'étiquette espagnole, les marchands d'orviétan, l'archiduchesse Barbara,.... tout cela s'embrouille un peu dans ma cervelle, et je crains de sortir d'ici plus incommodé de mes lumières que je ne l'étais de mon ignorance.

— Ah! mon pauvre baron! s'écria M[me] Roch, quand donc saurez-vous pourquoi le Tasse est devenu fou?

— Madame, répondit-il, Rome ne s'est pas bâtie en un jour. Patience, patience, s'il vous plaît! De la patience flamande, c'est la seule bonne!

IV.

— Oui, madame, continua le baron, heureux les patiens! heureux aussi les opiniâtres! heureux par-dessus tout les Flamands! Dans l'espace de deux heures, je me présentai trois fois chez lui sans le trouver; mais la quatrième fois...

— Ah çà! de qui donc voulez-vous parler? dit le notaire.

— Eh! ne comprenez-vous pas, dit M[me] Roch, qu'au sortir de l'aréopage nous avons couru à toutes jambes chez le prince Vitale? Je ne m'en plains pas. Ce brave homme me plaît, et sa bibliothèque aussi! J'en aime tout, à l'exception de cet oratoire gardé par une Minerve et deux Platons. C'est donner à notre Sauveur de singuliers

gardes du corps! Et à ce propos, baron, vîtes-vous encore pleuvoir des roses?

— Il faisait nuit close. Tous les rideaux étaient tirés. Les lampes d'albâtre répandaient des lueurs pâles et discrètes. Dans l'ombre des armoires grillées, je voyais reluire çà et là quelques dorures d'in-folio. Devant moi, la longue file des Olympiens... Ah! madame, c'est une étrange chose que des statues vues aux lumières! Les statues sont des êtres nocturnes; elles dorment le jour; la nuit venue, elles s'éveillent, elles s'animent, un sang subtil circule dans leurs veines, et une âme pleine de souvenirs apparaît dans leurs grands yeux vides. Je trouvai le prince tout au bout de la galerie, dans le cabinet qui renfermait des globes et des armilles. Il était accroupi sur un carreau de velours galonné d'or, le dos appuyé contre un socle de porphyre que surmontait une statuette d'Hermès Trismégiste à tête d'épervier. Autour de lui, sur le parquet, gisaient des volumes épars; sur ses genoux reposaient des tablettes d'ivoire couvertes de figures cabalistiques, et, le menton dans sa main gauche, il semblait méditer profondément. En m'apercevant, il se leva en sursaut, jeta les tablettes dans un coin et me dit avec une vivacité qui me surprit : — Vous voyez bien que je m'amuse. — Je lui répondis que je n'en doutais pas. — Eh bien! avez-vous fait quelque découverte? reprit-il en avançant deux fauteuils. — J'en ai tant fait, lui dis-je, que la tête me tourne. — Et je lui racontai sommairement la séance académique à laquelle je venais d'assister. Il se mit à rire, puis, se penchant vers moi et attachant ses yeux sur les miens : — Il ne s'agit donc pas d'une amourette, c'est une passion sérieuse que vous avez conçue pour le Tasse? — Je suis né à Douai, lui répondis-je; je suis à la fois Français et Flamand : c'est vous dire que je veux fortement ce que je veux, et que je le veux longtemps. — Oh! oh! dit-il en souriant, la *furia francese* et du flegme!... Avec cela vous irez loin. Mais vous ne répondez pas à ma question. Je désirais savoir si vous êtes simplement un esprit curieux ou si vous avez un culte pour le Tasse. — Au ton dont il prononça ces paroles, on eût dit un père à qui l'on demande sa fille en mariage, et qui veut s'assurer que cette demande part d'un cœur vraiment épris.— Prince, m'écriai-je, je vous jure... — Baron, ne jurez pas, interrompit-il; vous n'êtes pas ici en justice. — Et à ces mots il me quitta un instant; quand il reparut, quelle ne fut pas ma joie! il tenait dans ses mains plusieurs volumes des œuvres du Tasse qu'il déposa sur un guéridon; puis, s'étant rassis :

— Dans les discours que vous avez entendus, tout n'est pas faux. A la vérité je ne sais trop que penser de la fistule du Tasse, et ses amours avec l'archiduchesse Barbara sont une misérable invention

qui ne peut être prise au sérieux; mais en revanche il est très vrai que le Tasse écrivait laborieusement. Dans son dialogue sur l'*Amour*, il répond à la signora Marphise d'Este, qui lui demande des vers : « Ma veine n'est pas facile, et je ne compose qu'à la sueur de mon front... » Vous savez que ses manuscrits sont criblés de ratures, qu'il a retouché tel de ses sonnets jusqu'à vingt fois, et que ses corrections n'étaient pas toujours heureuses. Le Manso nous raconte aussi qu'à Bisaccio son illustre ami se plaisait à entendre des improvisateurs napolitains, et qu'il leur enviait cette promptitude d'inspiration que lui avait refusée la nature... Il est encore très vrai que le Tasse avait la fâcheuse manie de se médicamenter, qu'il a essayé de tous les régimes et de tous les remèdes, et que l'abus des juleps et des pilules a été funeste à sa santé. « Quel souvenir j'ai gardé, écrivait-il un jour à un empirique, de vos sirops aigres-doux qui auraient ressuscité un mort, et de ces fameuses pilules qui contiennent de l'or! » Il est également vrai qu'à plusieurs reprises il avait songé à s'éloigner de Ferrare. Ses lettres en font encore foi. Trois ans avant d'être enfermé à Sainte-Anne, il écrivait à son ami Scipion Gonzague que son plus ardent désir était de quitter la cour d'Alphonse, et à la mort du Pigna, en 1575, il sollicita la charge d'historiographe de la maison d'Este dans l'espérance d'un refus qui lui servirait de prétexte pour rompre avec le duc... Que vous dirai-je? Il n'est pas moins vrai que le Tasse encourut l'inimitié de ce redoutable Pigna et d'Antonio Montecatino, qui succéda au Pigna dans ses fonctions de secrétaire intime et de premier ministre, que le Tasse fut desservi par des jaloux, que le Tasse fut trahi par des serviteurs infidèles, que le Tasse fut indignement bafoué par des pédans, car jamais un plus noble cœur n'essuya tant de traverses, jamais, après tant de bonheur et tant de songes, un front couronné de gloire n'eut à porter de telles pesanteurs d'ennuis! Pour montrer au monde quels coups son bras sait frapper, la fortune inhumaine s'était choisi cette proie que la mort seule put dérober à ses acharnemens. L'exil, la pauvreté, la misère, la maladie, la captivité, la trahison, des embûches secrètes, des serpens cachés sous des roses, des haines déguisées sous des sourires, tous les maux réels et ces autres maux plus affreux que se forge à elle-même une imagination en délire, non, rien ne semblait manquer à la perfection de son malheur, et cependant, pour combler la mesure, le poignard dont la fortune lui avait percé le cœur, on vit la main effrontée d'un faquin le tourner et le retourner dans la plaie... Ah! répétons après lui ce qu'il écrivait un jour à la grande-duchesse de Toscane : « Mon infortune est sans exemple, sans pareille (*senza antico esempio e senza nuovo paragone, grande, inaudita, insolita, miserabile e maravigliosa*). »

Oui, tout cela est vrai, mon cher baron; mais tout cela est trop vague, trop général, et ne résout pas le problème... Et tenez, procédons méthodiquement. Il est deux points que vos dix-sept orateurs ont eu le tort de confondre : la captivité du Tasse et sa folie. Pourquoi le Tasse a-t-il encouru la disgrâce d'Alphonse II? Pourquoi le Tasse est-il devenu fou? Sa folie fut-elle la cause ou l'effet de ses malheurs? O la méthode, la méthode, mon cher baron! la méthode est la mère de la science.

— Cependant, dis-je au prince, le *système des amours* a l'avantage de résoudre les deux questions du même coup. Le Tasse aima la princesse Léonore; cet amour lui attira la colère du duc, qui le fit emprisonner. Séparé de sa maîtresse, la douleur le rendit fou.

— A cela je répondrai, me dit-il, que le système des amours n'est qu'une conjecture, une pure supposition, qui a l'inconvénient de ne reposer sur rien. Vous m'objecterez l'anecdote du baiser. Cette historiette, mon cher baron, inconnue à tous les contemporains, a été recueillie par Muratori un siècle et demi après l'événement. Muratori assure avoir entendu dire dans sa jeunesse à l'abbé Francesco Carretta de Modène, alors très vieux, qui le tenait lui-même du célèbre Alessandro Tassoni, qui le tenait d'un quidam inconnu, qu'un jour le Tasse... Vous l'avouerai-je? Un tel ricochet d'ouï-dire m'est suspect... Mais les *Rime amorose* du Tasse! me direz-vous encore. Ah! parlons-en, mon cher monsieur. Charmant verbiage amoureux, si vague et si confus, qu'après deux siècles et demi de discussions on en est à se demander si c'est une Lucrèce, si c'est une Léonore, si c'est une princesse, si c'est une duchesse, si c'est une comtesse, si c'est une camériste que le poète aima! Érudits d'Italie et d'outremonts, têtes grises, fronts chenus, grands éplucheurs de mots, grands raisonneurs bardés de syllogismes, disputez, argumentez, rompez des lances qui pour la grande dame, qui pour sa suivante, qui pour la rose superbe, qui pour l'humble violette! Dans deux mille ans, je vous jure, ces débats dureront encore.

... Madame, les saints d'Italie ont parfois des gestes d'enfant mutin qui leur siéent à ravir. Le prince Vitale se saisit du volume qui contenait les *Rime amorose*, et le fit danser entre ses mains en le regardant avec un sourire narquois, puis, l'ayant approché de son oreille : — Oh! la charmante musique! s'écria-t-il. De ces pages, où l'amour respire, sort un murmure, un bruissement aérien. On dirait ces soupirs qu'exhalent sur le passage du vent les cordes d'une harpe éolienne. Sonnets enflammés, madrigaux coquets et musqués, longues *canzoni* sentimentales et rêveuses qui se bercent et se balancent sur les ailes du désir comme une libellule sur la pointe d'une herbe folle, tous ces vers parlent, soupirent. Baron,

prêtez l'oreille! Quel nom bégaient-ils? Est-ce le vôtre, Lucrezia? Le vôtre, Leonora? Le vôtre, signora Livia d'Arco? Reines de beauté, vous toutes que, dans ses jours heureux, au frais matin de sa vie, il a courtisées et chantées; vous, marquise di Lauro, qu'il comparait à Diane, à Cythérée et à Minerve; vous, Giulia Guerriera, dont il a vanté les yeux plus brillans que les étoiles; vous, Laura Peperara, dont le sourire, disait-il, effaçait l'éclat du soleil; vous, Barbara Turca Pii, qui surpassiez, à l'entendre, ce qu'ont produit de plus enchanteur et la France et l'Espagne; vous, comtesse de Lodrone, comtesse de Sala, Tarquinia Molza, Costanza Belprato, Angelica, Ginevra, et vous, les deux Vittoria, Bentivoglia et Tassona, répondez-nous : qui de vous peut se flatter d'avoir enchaîné à jamais ce cœur volage? Belles fleurs des prairies de Belriguardo, qui vîtes tournoyer autour de vous ce papillon du Parnasse, laquelle d'entre vous pourrait dire sans mentir : « Du jour qu'il me vit, il cessa de voler? » Amours de papillons, amours de poètes, bien habile qui vous déroberait votre secret! Ces enfans de l'air sont chose légère; ils vont, ils viennent, un souffle les apporte et les remporte; le thym, la marjolaine, tout les attire, tout les affole, et ils n'adorent pas seulement les fleurs et leurs parfums, mais le vent qui les entraîne de corolle en corolle, la goutte de rosée où ils se désaltèrent, les feux du soleil qui attiédissent la brise, et, ivres d'eux-mêmes, le frémissement de leurs ailes et leur ombre, qu'ils voient courir sur le gazon... Ah! écoutez parler le poète, et dites-moi si son cœur ne lui était pas à lui-même un mystère. Quatre ans avant sa mort, dédiant au duc de Mantoue, Vincent Gonzague, une nouvelle édition de ses poésies de jeunesse, il lui écrivait : « Dans ce livre, on voit l'amour naître du sein de la confusion (*amore esce dalla confusione*), comme d'après les poètes de l'antiquité il sortit du sein du chaos. » Poète, vous dites bien : dans vos jeunes années, votre cœur était un chaos, et il se complaisait dans son inquiétude, dans son tumulte, dans l'éternel orage qui l'agitait.

Mais je devine votre objection, baron. Ces comtesses, ces marquises, ces Angelica, ces Ginevra, le Tasse ne les a pas toutes chantées pour son compte. On sait que nombre de ses sonnets et de ses madrigaux furent des ouvrages de commande. Ses amis, souvent même des inconnus, lui demandaient des vers pour leurs maîtresses, et il s'exécutait avec une complaisance infatigable qui profitait beaucoup à sa bourse, hélas! toujours trop vide. Je le veux bien. Seulement ce qui m'inquiète, c'est que ces sonnets de commande, ces sonnets dont il battait monnaie, ces sonnets payés en espèces sonnantes, sont aussi inspirés que les autres : même verve, même enthousiasme, mêmes hyperboles aux panaches flottans et montées sur

des échasses. Comme Léonore, la comtesse de Lodrone a des yeux qu'on prendrait pour des étoiles tombées du ciel; comme Lucrèce, la signora Laura Caracciola allume des incendies dans tous les cœurs... Voilà des flammes qui ne brûlent que le papier, et encore!... Avez-vous lu les *Rime* de Luigi Alamanni? Lui aussi, il a mis ses commentateurs à la torture, car il a chanté tout à la fois une Cinthie, une Flore, une Béatrix, une belle Génoise qu'il appelle *ligure pianta*, et il a passé sa vie à mourir d'amour en imagination. Ainsi le voulait la mode.

— Cette mode, lui dis-je, me fait penser à nos précieuses de France, à leurs *mourans*, et à ces vers de Boileau :

Faudra-t-il de sang-froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et toujours bien mangeant mourir par métaphore?

— Une chose m'étonne, reprit-il, c'est qu'il ne se soit trouvé personne pour soutenir que le Tasse avait aimé éperdument Catherine de Médicis. Elle avait cinquante-deux ans lorsqu'il la vit à Paris en 1571. Elle lui fit présent de son portrait, et ce portrait lui a inspiré quelques-uns de ses vers les plus brûlans... Pour moi, plus j'ai étudié ces *Rimes amoureuses*, plus je me suis convaincu que la grande passion en est absente, cette passion de feu, cet amour tragique qui fait la destinée d'un homme et lui ouvre les portes d'un enfer ou d'un paradis. Je défie qu'on m'en cite un vers où se fasse entendre un cri de l'âme. Partout j'y vois régner la galanterie et son jargon fleuri; désespoirs et félicités amoureuses, tout y trahit par endroits le bel esprit qui s'ingénie. Chanter *les belles* était l'office des poètes de cour, et dans ce genre de grandes libertés leur étaient accordées; nulle gêne imposée à leur plume, elle avait la bride sur le cou. Ne vous étonnez donc pas de certaines descriptions un peu vives. Au XVIe siècle, ces audaces de pinceau ne surprenaient et ne scandalisaient personne. Admirez plutôt par quels ingénieux procédés le poète a sauvé l'inévitable monotonie de son sujet. Il invente mille situations, il varie les poses de son modèle; il fait un sonnet sur sa dame brodant, sur sa dame dansant, sur sa dame jouant de la guitare, sur sa dame marchant dans la neige, sur sa dame vêtue de noir, sur sa dame dont le vent a dénoué les cheveux, sur sa dame tenant une fleur entre ses doigts, sur sa dame... pêchant à la ligne!... Et que pensez-vous de ses trois longues *canzoni* sur les mains de sa dame, comparables, selon lui, à ces mains qui ont créé le soleil et les étoiles? Un jour aussi, elle lui a fait présent d'une... salade! Cette salade, à l'entendre, pos-

sède les mêmes vertus que cette herbe miraculeuse qui convertit Glaucus en dieu marin, et, comme Glaucus, cet heureux amant se plonge dans un océan de félicités... Ah ! je vous le demande, est-ce là le langage que parle un cœur vraiment épris, et s'étonne-t-on après cela de trouver un sonnet où le volage se plaint de ressentir un nouvel amour avant que le premier soit éteint : « C'est trop, s'écriait-il, de porter deux jougs à la fois. » O poète! celui qui en porte deux n'en porte point.

Au demeurant, de son temps la langue amoureuse était faite et comme fixée, langue de convention dont il n'a garde de s'écarter. *Concetti*, jeux de mots, hyperboles datant de Pétrarque et des Provençaux, métaphores sur le retour, tous les affiquets d'une rhétorique un peu fripée, abondent dans ses vers et en déparent les beautés neuves et piquantes qu'il avait pris la peine d'inventer. Ce ne sont partout que dents de nacre, cheveux d'or, lèvres de corail et de carmin, seins de neige, cous d'ivoire, teints de lis et de roses, regards qui sont des soleils, larmes qui tombent comme une pluie d'amour, soupirs consumans comme le sirocco, et puis des fers, des chaînes, des cages, des lacs, des rêts, des filets, des traits, des bandeaux, des carquois,

Nodi, lacci e catene,
Faci, saette e dardi,

tout l'attirail de Cupidon, tout le jargon de Cythère... J'allais oublier les flammes et les glaces : « Comment se fait-il, madame, qu'étant de glace, vous m'enflammez ainsi? Comment se fait-il encore que les flammes de mon cœur ne fondent pas vos glaces? Miracle d'amour contraire à la nature! Un glaçon produit des incendies, et ce glaçon durcit à la flamme. » O tendresses de Leopardi pour sa Nérine, son éternel soupir! vers délicieux où le cœur parle et déborde! larmes sincères! épanchemens sacrés! bouche qui ne connus point le mensonge, amours chastes et brûlantes qui unissiez les suavités angéliques à tous les transports de la passion, que vous semble de ce Glaucus, de ces incendies et de ces glaçons?

Je m'étonnais, madame, d'entendre ce saint parler ainsi de Cythère et du très mécréant Leopardi. Je ne savais pas encore combien sa piété était tolérante et étrangère à toute pruderie dévote. Je ne fus pas moins étonné quand il ajouta :

— Cependant ne vous méprenez pas sur ma pensée. Je doute que le Tasse ait jamais ressenti les atteintes de cet amour qui est une passion, et qui en a les transports et les violences; mais il avait le culte de la beauté, elle l'attirait, le charmait, le subjuguait : à sa vue, il entrait dans un état de douce et tendre ivresse, et de son

cœur ravi sortaient des accords, des harmonies. C'est ainsi que l'aube naissante fait chanter les oiseaux, c'est ainsi que les premiers rayons du jour tiraient de la statue de Memnon de mélodieux soupirs. Je ne prétends pas non plus que la contemplation lui suffît. Loin de moi l'idée d'en faire un sage, un Xénocrate. Comme un grand nombre de ses contemporains, notez bien ceci, le Tasse était à la fois un homme de plaisirs et un esprit platonique. Ces gens-là servaient tour à tour les deux Vénus, celle qui, couronnée d'étoiles, gouverne dans les royaumes éthérés le peuple divin des idées, et cette Cypris, mère des Ris et des Jeux qui réside à Paphos. Partagés entre ces deux cultes, ils avaient un cœur pour jouir et un cœur pour adorer, et ils joignaient aux voluptés ces extases tranquilles où les sens n'ont point de part... « Il tonne, Philis, il tonne; mais que nous importe Jupiter et sa foudre? jouissons, jouissons..... » Ainsi s'écriait le poète, et quelques heures plus tard, oubliant, dédaignant Philis et ses caresses, il tournait ses regards vers sa dame, vers sa Léonore, vers cette idée vêtue de chair qu'adorait son génie, et, de loin la contemplant à genoux, il se sentait brûler pour elle d'une flamme aussi pure que le chaste rayonnement des étoiles... « Oh! je le jure, jamais sa beauté ne fit pétiller dans mon sein l'ardeur des brûlans désirs! »

..... Non m'accese gia la vaga luce
Nel petto alcun pensier lascivo e vile.

Aussi le Manso, qui avait pratiqué les poètes et les cours de la renaissance, a-t-il eu raison de dire que jamais le duc Alphonse ne put songer à s'offenser des hommages que le Tasse rendait à sa sœur, qu'en effet ces adorations tout idéales étaient une licence accordée dans les cours aux *poètes-philosophes* qui ne s'éprennent que de la beauté de l'âme et dont *les espérances se repaissent de choses abstraites*... Je voudrais seulement qu'il ajoutât : « En sortant d'un rendez-vous avec Philis, » car si les Anacréon ne respirent que le plaisir et son ivresse, si les Leopardi se font de l'amour une sorte de religion passionnée et sublime, les Tasse, par une complication bizarre, aiment platoniquement Éléonore, en sortant, je le répète, d'un rendez-vous avec Philis.

Et enfin, pour conclure, poursuivit-il, partisans du système des amours, nous vous dispensons de fournir les preuves qui vous manquent; mais répondez du moins, répondez aux objections que voici : si le Tasse aima vraiment Léonore, s'il avait conçu pour elle des sentimens plus vifs qu'un amour de tête, qu'une passion philosophique et littéraire, comment expliquer qu'il fût tourmenté du désir de quitter Ferrare et de s'éloigner à jamais des lieux qu'elle ha-

bitait? Comment expliquer qu'après sa seconde fuite, retiré à Turin chez le marquis Philippe d'Este, au lieu de pleurer sa maîtresse et de se nourrir de ses larmes, il ait consacré ses loisirs à célébrer sur le ton de l'enthousiasme les charmes des cinq dames d'honneur de la marquise, et à s'écrier en beaux vers que l'une d'elles était la reine de son cœur et que seule elle pouvait par ses regards féconder son génie? Et si un fol amour pour la sœur d'Alphonse l'avait entraîné à quelque éclat fâcheux qui aurait servi de pâture à la malignité de la cour, quelle apparence que le duc l'eût laissé revenir auprès de lui? Quelle apparence aussi que Léonore eût pu se charger de plaider sa cause, et que plus tard, du fond de sa prison, il eût adressé aux deux sœurs cette requête si connue : « Filles de Renée, belles plantes qui avez grandi ensemble, vous dont la terre est l'esclave, dont le ciel est l'amant, ah! qu'il vous souvienne de moi! Rappelez-vous les marques de votre courtoisie, les années que je passai parmi vous, ce que je suis, ce que je fus, ce que je demande, où je me trouve. Guirlandes, bruit de fanfares, accens de la lyre, infortuné que je suis, voilà ce que je regrette, et je regrette aussi mes études d'autrefois, mes joyeux déports, les aises dont je jouissais, les tables, les loges et les palais où l'on me traitait tour à tour en noble serviteur ou en compagnon, et ma liberté, et ma santé, et la société des hommes perdue pour moi... Ah! sans doute j'ai mérité ma peine. Je faillis, je faillis, je le confesse. Coupable fut ma langue, mais mon cœur fut innocent; *rea fu la lingua, il cor si scusa e nega*. Ah! pitié! si vous ne me plaignez, qui me plaindra? Vous seules pouvez fléchir l'invincible Alphonse et faire qu'à toutes ses gloires il ajoute celle de pardonner. » Et pour mettre le comble à tant d'invraisemblances, comment explique-t-on que la mort de Léonore, survenue en 1581, n'ait point fait époque dans la vie de son amant? Eh quoi! Léonore est morte, et à lire la correspondance intime du Tasse il serait impossible de s'en douter! Léonore est morte, et ses autres douleurs ne sont pas anéanties par cette douleur suprême! Léonore est morte, et rien ne paraît changé ni dans sa vie, ni dans ses regrets, ni dans ses plaintes! Léonore est morte, et il ne pleure que sa liberté perdue! Léonore est morte, et il demande qu'on adoucisse sa captivité, qu'on lui permette de se promener au grand air; en juin, il va passer une journée dans le château de la belle Marphise d'Este et disserte paisiblement sur l'amour avec la marquise et deux de ses dames! Léonore est morte, et il compose des sonnets sur la mort de don Juan d'Autriche, sur un mariage, sur la belle Pandolfina, qu'il compare à une nymphe des bois et des eaux! Léonore est morte, et il s'occupe de publier ses dialogues sur la *noblesse* et la *dignité*, et d'obtenir à cet effet le privilége de

l'empereur et des princes d'Italie! Elle est morte, et il mande à sa sœur Cornélie qu'il est bien malheureux, parce qu'en le retenant prisonnier on l'empêche de travailler et de faire imprimer ses œuvres! Elle est morte le 19 février, et le 25 mars il adresse au seigneur Ipolito Bentivoglio d'amers reproches pour avoir laissé tomber aux mains des pirates de la librairie le manuscrit qu'il lui avait confié; avec ce manuscrit, dit-il, il aurait pu gagner plusieurs centaines d'écus. En un mot, absorbé dans ses lectures, dans ses rêveries, dans ses travaux, dans ses récriminations contre le sort et contre les hommes, le Tasse n'a pas eu le loisir de s'apercevoir que Léonore n'était plus. Vous tous qui avez aimé, pesez, méditez et concluez!

— J'étais à moitié convaincu, lui dis-je : à cette heure je le suis tout à fait; mais à votre tour expliquez-moi, je vous prie, la captivité du Tasse et sa folie.

— Laissons-le s'expliquer lui-même, poursuivit-il, et rappelez-vous plutôt ce vers que je vous citais tout à l'heure : *Rea fu la lingua,... ma langue fut coupable.* Voilà ce qu'il a répété plus de vingt fois en prose et en vers et sans se démentir jamais. Dans son *Apologie* adressée à Scipion Gonzague, il déclare n'avoir jamais offensé le duc que par quelques médisances telles qu'il en échappe souvent aux courtisans dans un moment d'humeur et de dépit, ou bien encore en cherchant à se procurer un établissement auprès d'un autre prince, *in trattar mutazion di servitù*, et aussi par quelques menaces proférées dans des transports de colère, et qu'il n'a jamais mises à exécution. Et il ajoute que, selon Platon et Aristote, un homme en colère n'est pas responsable de ses paroles, que d'ailleurs, si Dieu pardonne les blasphèmes, un prince peut bien pardonner quelques incartades. César ne pria-t-il pas Catulle à dîner? Et du fond de sa prison, s'adressant à Alphonse lui-même, il le suppliait ne se plus souvenir des paroles fausses et folles et téméraires, *delle false e pazze e temerarie parole*, pour lesquelles il l'avait fait enfermer. Sur ce point, je le répète, ses déclarations n'ont jamais varié. Il faut l'en croire : à plusieurs reprises, emporté par son humeur irritable, il s'était livré à des violences de langage dont le duc avait été piqué au vif.

— Et quant à sa folie...

— Ah! d'abord, me dit-il, précisons les termes. Si vous entendez par folie un état de démence et de complète aliénation d'esprit, le Tasse ne fut jamais fou. En prison, il a écrit beaucoup de lettres, beaucoup de vers, plusieurs traités de morale, et, hormis peut-être quelques divagations, il est impossible d'y découvrir aucune trace de déraison; on est même tenté de trouver ses dialogues

par trop raisonnables; les doctrines d'Aristote et de Platon y sont exposées avec un appareil de scolastique un peu pédantesque, et à coup sûr la logique en est serrée, et porte la marque d'un esprit subtil parfaitement maître de ses idées... On a allégué comme une preuve incontestable du dérangement de son cerveau cet esprit follet dont il était obsédé... Ici le prince hésita. — Croyez-vous aux démons? me demanda-t-il avec quelque embarras.

— Vous me demandez, lui dis-je, si je crois au diable?

— Oh! non, reprit-il, je vous parle de ces démons auxquels a cru toute l'antiquité, puissances élémentaires qui tiennent le milieu entre l'ange et l'homme. Leur existence était admise comme article de foi par tous les platoniciens de la renaissance aussi bien que par leurs ancêtres d'Alexandrie, les Plotin et les Jamblique. Consultez Ficin : il vous apprendra que les démons ont un corps très subtil qu'il appelle *spiritus*, qu'il en est de bons et de mauvais, que ces derniers sont ceux qui ne savent pas gouverner leur corps, que les premiers servent de médiateurs ou de messagers entre Dieu et l'homme, qu'ils portent au ciel nos vœux et nos oraisons, annoncent à la terre les volontés éternelles et interviennent souvent dans nos affaires. Comme Pic de La Mirandole, comme Ficin, comme Patrizzi, le Tasse croyait aux démons, et le plus important de ses dialogues, son *Messaggiero*, est un traité complet de démonologie dans lequel il explique philosophiquement l'existence de ces messagers divins et les divers moyens par lesquels ils se révèlent aux hommes. Pendant sa captivité, et plus tard à Naples, le Tasse a vu ou cru voir son bon et son mauvais démon, un esprit du paradis qui descendait du ciel pour le consoler, et un méchant follet, taquin et tracassier, qui se faisait une joie d'insulter à ses peines. Ce follet, rôdant sans cesse autour de lui, dérangeait ses papiers, remuait ses meubles, lui dérobait ses gants et ses livres, s'emparait de ses clés, ouvrait et bouleversait ses tiroirs, lui jouait cent tours de son métier... Chimères, visions cornues, si vous le voulez! Dans ce cas, nous dirons que le Tasse était sujet à des hallucinations, et nous rangerons les tours du follet parmi les erreurs maladives de ses sens dont il se plaignait à son ami Cataneo et au médecin Mercuriale. Par momens, il avait la tête et les entrailles en feu, les oreilles lui tintaient, des fantômes passaient devant ses yeux; il lui semblait que *les choses inanimées parlaient*, il entendait des bruits de sifflets, de sonnettes, de rouages d'horloge, il voyait des flammes voltiger dans l'air, et, sentant des étincelles jaillir en abondance de ses yeux, il craignait de perdre la vue... Ce sont là tous les symptômes d'un délire fébrile auquel on peut être sujet sans être fou. Et quand la fièvre le quittait, quel était son état? Il nous l'apprend encore : il se trouvait plongé dans un abattement profond, dans une mélancolie sauvage, *fiera malin-*

conia, dont il sortait par des accès de frénésie où il ne se connaissait plus. C'est à ces transports frénétiques que se réduit, à proprement parler, sa folie : *Io son melanconico! io son farnetico!* tel fut son refrain pendant bien des années. Et, selon lui, c'était dans un de ces accès de frénésie qu'il avait tenu des propos contre le duc. « Les persécutions de mes ennemis avaient fait de moi un forcené, *forsennato*. Mes fautes furent involontaires et violentes, et elles sont imputables à ceux qui me forcèrent de délirer... J'avais rêvé de couler des jours paisibles auprès du duc de Ferrare; mais j'en ai été empêché par ma mélancolie, qui finit par devenir une affection morbide. » Mon cher baron, nous avons donné la parole au Tasse, et nous avons appris de lui qu'à Ferrare, par des raisons qu'il ne nous a point dites, son humeur devint sombre, irritable, mélancolique, que cette mélancolie, s'aggravant de jour en jour, le fit entrer en frénésie, que dans plusieurs rencontres, ne se possédant plus, il se répandit en invectives amères contre son protecteur, que le duc pardonna une fois, deux fois, jusqu'à ce que, cédant à la colère, il priva de sa liberté le poète, dont le mal empira en prison, et se compliqua de phénomènes étranges que ceux qui ne croient pas aux démons traitent à bon droit d'hallucinations.

— A merveille! m'écriai-je triomphant. Le cerf est aux abois. Un instant encore, et nous l'aurons forcé. Mon cher prince, dites-moi, je vous en conjure, pourquoi, à la cour de Ferrare, le Tasse s'était laissé tomber dans la mélancolie.

Il ne me répondit pas. Sa harpe était auprès de lui. Il laissa errer ses doigts sur les cordes, et il chantait à demi-voix :

Non d'un guardo furtivo,
Non d'un sembiante schivo,
Non d'una fronte rigida e severa,
Non d'un guanto, o d'un velo,
Che gigli copra e rose, i' mi querelo...
Non posso aprir le porte
Di questo vivo inferno!

« Ce n'est pas d'un regard furtif que je me plains, ni d'un visage où se peint le dédain, ni d'un front hautain et sévère, ni d'un gant, ni d'un voile dérobant à ma vue des lis et des roses... Je ne puis ouvrir les portes de cet enfer vivant. »

A ces mots, s'étant levé, il se tint un instant devant la statuette d'Hermès Trismégiste, et, la contemplant en silence, il eut l'air de demander conseil à cette mystérieuse tête d'épervier; puis, s'avançant vers la fenêtre, il souleva le rideau, et, immobile, promena ses regards dans la nuit. Je m'approchai de lui. La lune brillait d'un vif éclat. On apercevait dans le jardin, parmi les ifs et les orangers, de vagues blancheurs de statues. Aux quatre coins de la grande

fontaine à coupe, quatre noirs cyprès semblaient rêver. Dans l'intervalle de leurs épaisses ramées, je voyais ruisseler la nappe d'eau couronnée par la lune d'un diadème de perles d'où s'échappaient en se déroulant dans l'onde de longs fils d'or. Le bandeau scintillant tremblait et s'agitait au gré des frissons de l'écume. On eût dit que la naïade frémissante voulait secouer de son front cette lumière importune. A ce qu'il me parut, elle ne riait plus. D'une voix saccadée, elle entonnait dans la nuit un chant passionné et lugubre auquel répondait un bruit de sanglots, et le prince murmurait toujours :

Non posso aprir le porte,
Di questo vivo inferno!

Quand il sortit de sa rêverie, il me dit : — Monsignore Spinetta était-il aujourd'hui chez le marquis Moroni? C'est un de nos plus grands tassistes. On le dit occupé à écrire la vie de son héros.

En le quittant, je courus... — cette fois, ne riez pas, madame, — je courus à toutes jambes chez le marquis. — Marquis, mon ami, réveillez-vous donc! m'écriai-je en frappant de ma canne à coups redoublés sur le bois de son lit.

Le marquis se dressa brusquement sur son séant, se frotta les yeux, et avisant son valet de chambre qui tenait un flambeau d'argent à la main : — Zanetto, mon ami, qu'y a-t-il?

Zanetto répondit en bâillant : — C'est M. le baron qui a forcé votre porte. Il a des choses de la dernière importance à vous dire.

— Eh quoi! c'est vous, baron?

— Hélas! oui, mon ami, c'est moi. Un mot, un seul mot. Monseigneur Spinetta, le grand tassiste...

— Ah! baron, vous avez le diable au corps! Regardez la pendule, il est minuit passé.

— Au nom du ciel, mon cher César, monseigneur Spinetta...

— Il est à la campagne, à Tivoli, où il vous plaira. Baron, mon ami, vous en tenez.

— Ah! marquis, lui dis-je d'un ton de reproche, dans le temps où vous étiez amoureux de la Vénus du Capitole...

— Eh! que diable! je laissais dormir les gens. Bonne nuit, baron; bonne nuit!

— Voilà qui est bien dit, s'écria M[me] Roch en se levant. Oui, bonne nuit, baron. Vous m'avez tant fait courir, que je suis à bout de forces; mais demain soir ne manquez pas de revenir ici, vous et votre gros portefeuille, car moi aussi je me pique au jeu, et je veux savoir pourquoi le Tasse est devenu fou.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

DU

SUFFRAGE UNIVERSEL

A PROPOS D'UN LIVRE DE M. STUART MILL.

Le public anglais s'est fort occupé, il y a quelque temps, d'un ouvrage de M. Stuart Mill sur *le gouvernement représentatif*. Dans cet ouvrage, qu'une traduction récente rend accessible aux lecteurs français (1), l'éminent publiciste a consacré au suffrage universel des pages que nous ne saurions trop méditer, même en les combattant sur quelques points. Aucune pensée hostile à cette grande institution n'anime M. Mill. De même, dans l'examen que nous voudrions faire de ses théories, et dans quelques aperçus que nous lui opposons, il n'entrera qu'un seul dessein, celui de rechercher comment l'institution dont M. Mill croit la pratique admissible en Angleterre pourrait se développer en France par ses meilleurs côtés. Loin de vouloir être compté parmi les détracteurs de cette forme nouvelle de l'intervention du peuple dans les affaires du pays, nous croyons au contraire qu'il serait difficile d'admettre les tendances restrictives du livre de M. Mill, qui nous donne pourtant plus d'un profitable enseignement.

Le suffrage universel, base de notre établissement politique d'aujourd'hui, a parfois irrité les uns et souvent aussi imposé rudement silence aux autres; mais il est évident pour tous que c'est en elle-même seulement que cette puissante forme électorale trouvera les moyens de réformer les excès ou les faiblesses inséparables de toute combinaison humaine. Éprouvé par une expérience de quinze années, espace de temps prédestiné après lequel les choses et les

(1) *Le Gouvernement représentatif*, par M. Stuart Mill, traduit et précédé d'une introduction par M. Dupont-White, 1 vol. in-12; 1862.

hommes semblent devoir prendre toujours chez nous une couleur ou une direction nouvelle, le suffrage universel a montré çà et là une tendance marquée à se modifier lui-même en se dégageant de l'uniformité confuse de sa création primitive. Approchant en quelque sorte de ce qu'on pourrait appeler une période de formation secondaire, la force électorale paraît chercher à démêler ses élémens divers, et révèle un penchant à se classer par groupes plutôt qu'à se laisser confondre par masses dans une aveugle et muette obéissance.

Chacun a présentes à la mémoire maintes circonstances solennelles où certaines parties de notre constitution ont été proclamées perfectibles, et où l'Angleterre nous a été désignée comme un modèle à imiter dans la recherche des améliorations raisonnables. N'est-ce pas faire acte de bon citoyen que d'obéir à de telles invitations, alors surtout qu'un éminent publiciste anglais voudrait nous faire un emprunt politique en proposant d'établir dans son pays le suffrage universel avec quelques modifications? Nul moment à coup sûr n'est plus favorable pour rechercher quelles lumières jettent sur un des graves problèmes de notre époque les théories qui se produisent en Angleterre et les applications assez nombreuses qu'on a vues se succéder en France.

Le livre de M. Mill est dans son ensemble une œuvre remarquable et capitale dont il est superflu de faire ressortir l'importance et l'utilité; mais c'est la question particulière du suffrage universel en France qui nous préoccupe avant tout aujourd'hui. Il nous est donc permis de ne pas trop insister sur l'application des idées de l'auteur à son pays, d'autant plus qu'il n'en est encore qu'à la conception philosophique d'un système. Il court sans entraves dans une région purement spéculative, tandis que nous marchons, non sans quelque labeur, sur un terrain positif, hérissé de difficultés anciennes et nouvelles; des douceurs de la théorie, nous avons passé aux amertumes de la pratique, et nous ne jouissons pas à l'aise, comme en Angleterre, du privilége d'appartenir à un pays où jusqu'ici l'on peut tout dire sans rien ébranler.

M. Mill pense que la perfection, l'idéal du gouvernement en général, c'est le gouvernement représentatif, et que la perfection du gouvernement représentatif, c'est le suffrage universel; mais il ne paraît pas être bien sûr que le gouvernement représentatif et libre puisse marcher aisément avec le suffrage universel tel qu'il est aujourd'hui pratiqué. En effet, on peut être universellement représenté sans que la représentation arrive à gouverner : où est alors le gouvernement représentatif? Aussi le savant publiciste propose-t-il plusieurs nouvelles combinaisons, dont le but est de trouver les moyens les plus complets de représenter dans les assemblées la totalité des citoyens, la minorité aussi bien que la majorité. Pour en

arriver là, il recommande le système compliqué que proposait, il y a plusieurs années, un ingénieux économiste anglais, M. Hare; puis il exclut du vote soi-disant universel tous ceux qui ne savent pas lire, écrire et calculer (1), tous ceux qui ne paient pas d'impôts, et enfin quiconque a reçu depuis cinq ans quelque secours de l'assistance publique. En exigeant une série d'examens sur la cosmographie, l'histoire, l'arithmétique et la règle de trois, ce système restrictif établit une sorte de baccalauréat électoral qui donne aux plus habiles un droit de vote plural et gradué selon leurs mérites littéraires. Dans cette combinaison de vote progressif, l'électeur lettré, coté *ad valorem*, aurait personnellement plusieurs voix à faire valoir au scrutin, tandis que le suffrage unique serait réservé à ceux qui ne savent que lire, écrire et calculer, jusques et y compris la règle de trois.

Le vote plural n'est pas en Angleterre une complète nouveauté : on y est habitué de longue main pour l'administration des paroisses et de la taxe des pauvres; mais ce mode de votation choquerait étrangement notre goût pour l'égalité. Sous quelque prétexte que ce fût, nous ne supporterions pas que notre voisin mît à lui seul dix bulletins dans l'urne électorale pendant que nous n'en déposerions qu'un. L'opinion en France a déjà été sondée à ce sujet, et ceux qui avaient timidement émis le vœu modeste que tous les électeurs fussent capables de lire et d'écrire le bulletin de vote par lequel ils disposent de leurs destinées et des nôtres ont été traités d'aristocrates et de rétrogrades. Qu'on craigne une aristocratie de l'alphabet, cela étonne un Anglais. — *For shame!* — dirait-il. C'est que, sur l'autre rive de la Manche, on a le raisonnement de l'égalité philosophique, mais non pas notre instinct français de l'égalité pure, sucé avec le lait. Le pauvre assisté et l'homme qui ne sait pas lire (2) font chez nous de très belles majorités, et, comme ils ont pris une position politique assurément inexpugnable, il est bon peut-être qu'ils soient représentés, ne fût-ce que pour nous tenir au courant de leurs erreurs, de leurs menaces, de leur infériorité intellectuelle ou de leur supériorité numérique. L'électeur sans instruction pris en masse est un fondateur de gouvernement ou d'anarchie tout comme un autre; par suite de nos brusques vicissitudes politiques, l'ignorance a pris droit de cité parmi nous, et l'on doit compter avec elle, sinon s'incliner devant son pouvoir. L'on ne peut plus penser à établir que

(1) Pages 197-201. — Pour les citations et les renvois, voyez la traduction française de M. Dupont-White.

(2) D'après les renseignemens statistiques les plus dignes de foi, la proportion de conscrits français qui ne savent pas lire est de 30 pour 100. La proportion de personnes contractant mariage qui ont déclaré ne pas savoir signer est de 33 pour 100. — Voyez à ce sujet l'intéressant ouvrage de M. Louis Reybaud sur *le Coton* et la *Statistique comparée* de M. Maurice Block.

l'éducation universelle doive précéder le suffrage universel; le citoyen illettré qui ne peut recommencer son éducation n'a nulle envie de substituer à d'autres générations ses droits et ses espérances.

Le vote plural est trop en dehors de nos mœurs politiques françaises pour qu'il ne soit pas superflu d'insister davantage. Que le lecteur s'arrête de préférence sur le chapitre le plus nouveau et le plus intéressant du livre de M. Stuart Mill, celui qui est consacré à la défense des droits méconnus des minorités. On ne saurait trop louer en effet la recherche des moyens les meilleurs pour venir au secours des minorités, qui de nos jours subissent une dure revanche des abus de pouvoir qu'elles ont pu avoir à se reprocher en d'autres temps. « L'idée pure de la démocratie, c'est le gouvernement de tout le peuple par tout le peuple également représenté (1). » Ce principe est aussi incontestable que hautement libéral; seulement le système (2) présenté par M. Mill et ses amis nous paraît difficilement praticable. On a souvent parlé de mécanisme en fait de gouvernement, mais c'est d'horlogerie politique, et de la plus fine, qu'il faudrait peut-être qualifier cette fois la combinaison électorale proposée.

Ingénieux et neuf en fait de suffrages et d'élections, le livre nous paraît devenir bien audacieux lorsqu'il défend sérieusement l'idée de faire voter les femmes, victimes de ce que l'auteur appelle « l'accident du sexe (3). » L'action qu'exerce la femme dans le domaine des questions morales et politiques ne se prête guère aux classifications nouvelles que l'on voudrait établir. Pour ne parler que de la France, dans ce pays qui a connu ce qu'on nommait autrefois la bonne compagnie, à la cour comme à la ville, les femmes ne votaient pas, mais régnaient, et elles régnaient souvent sur des hommes d'élite. Le foyer de la famille et les salons étaient leur empire; que gagnerait-on à les en éloigner? Indulgentes ou sévères pour les entraînemens du cœur, les femmes donnaient le spectacle de hautes vertus plus souvent encore que celui d'élégantes faiblesses. Tout

(1) M. Mill, page 156.

(2) Les principaux traits du système peuvent se résumer ainsi : la quotité d'électeurs ayant droit à un représentant une fois déterminée, tout candidat serait élu qui réunirait une égale quotité de votes, bien qu'obtenus dans divers colléges électoraux. L'électeur qui ne voudrait pas du candidat local inscrirait sur son bulletin, par ordre de préférence, une liste d'autant de noms qu'il jugerait convenable, de telle façon que le vote de cet électeur fût imputé à celui des candidats pour lequel le nombre légal de voix ne serait pas dépassé, ce qui éviterait les votes inutilement perdus et permettrait aux minorités locales éparses dans tout le pays de se réunir pour le choix d'un représentant. (Stuart Mill, p. 65 et suiv.) — Il serait intéressant d'examiner combien de députés non recommandés officiellement eussent été nommés aux élections de 1863 par les minorités éparses dans notre pays et groupées d'après le système que propose M. Stuart Mill.

(3) Page 221.

n'était pas futile dans un monde où l'on songeait toujours à plaire, et maintes fois les défaillances de l'esprit ou du caractère étaient soutenues ou relevées par de délicates et généreuses influences. Le commerce des femmes, prisé jadis comme l'encouragement et le délassement utiles de la vie occupée, ne l'était pas moins comme apportant aux heures de loisir ou de retraite un charme et des consolations favorables au mouvement de l'esprit; car les Françaises ont excellé dans l'art de la conversation, et dans les entretiens qu'elles présidaient s'ébauchait souvent la discussion des plus graves intérêts. Il y avait alors des réunions variées où régnait beaucoup d'indépendance de langage avec une grande égalité. Quel que fût le nom ou la fortune, on n'y était apprécié et choyé qu'en proportion de la distinction et de l'agrément personnels, par une forme de suffrage universel qui n'était pas plus exempte qu'une autre, il faut bien le dire, d'engouemens et d'erreurs. C'était une sorte de république de l'élégance, du talent, de l'esprit ou de la beauté, république des gens comme il faut, qui s'était maintenue jusqu'après la restauration. Du reste, même en laissant de côté l'hypothèse de l'introduction officielle des femmes dans la vie politique, il peut sembler douteux qu'on parvienne à établir prochainement en Angleterre le système du suffrage universel sans un entier bouleversement.

Quant à notre pays, est-ce par politesse que M. Mill s'occupe beaucoup du suffrage universel de l'Amérique et peu de celui de la France? Trouverait-il que nous n'avons pas réalisé « l'idéal du gouvernement représentatif, dont la perfection, selon lui, est le suffrage universel? » Quel que soit à ce sujet l'avis de M. Mill, il ne nous semble guère croyable que cette grande institution n'enfante pas à la longue quelque liberté dans tous les pays qui sauront la comprendre et la pratiquer. Comment faut-il comprendre et pratiquer le suffrage universel? Telle est la question que soulève le publiciste anglais, et ce qui le frappe comme tous les esprits sérieux dans l'exercice du suffrage universel, c'est l'amalgame de tous les élémens sociaux d'un pays, tous excellens, mais confondus. Quand tout le monde sans exception vote indistinctement, cela est très flatteur; mais ce qui le serait davantage, c'est que tout le monde fût représenté efficacement ou distinctement au moins, selon la nuance de sa situation, de sa personnalité ou de son intérêt. En France par exemple, ce qu'on redoute, ce n'est pas le peuple, c'est la foule, force aveugle et irresponsable. La foule électorale, aussi bien que la multitude agglomérée, renferme des dangers et une impuissance évidentes, et ni l'une ni l'autre ne constituent l'état normal et nécessaire d'une démocratie régulière. Que nous soyons une démocratie, nul n'en saurait douter; mais on ne saurait nier non plus que nous ne soyons une démocratie mixte. A ceux qui prétendent tour à

tour que la France est une démocratie libérale, une aristocratie de la fortune ou du talent, une bourgeoisie ou une foule sans idées politiques, ne demandant qu'à rester en tutelle, on peut répondre, d'après plusieurs expériences contradictoires et manquées, qu'on n'en sait vraiment rien. La France n'est absolument aucune de ces choses, mais elle est plus ou moins chacune de ces choses. De là viennent les contradictions et les reviremens d'opinion si multipliés dans notre pays, qui voudrait néanmoins être représenté tel qu'il est, dans ses nuances comme dans son instabilité. Il faudrait donc trouver un instrument assez fin et assez pratique pour reproduire dans le corps électoral les différences et les transformations rapides des situations privées. Et comme il importe beaucoup d'échapper aux inconvéniens de la faiblesse ou de la domination de la foule, serait-il trop audacieux de chercher à perfectionner le système électoral en séparant les élémens principaux des intérêts existans, et en les mettant en présence, pour leur laisser apercevoir clairement ce qu'ils ont à craindre ou à espérer les uns des autres? Une combinaison acceptable de ce genre une fois trouvée, on verrait peut-être d'une part ce qu'on procurerait au pays d'influence sur le gouvernement, et de l'autre ce qu'on donnerait de stabilité au pouvoir. Nous ne jouissons pas encore d'une diffusion des lumières suffisante, mais nous avons la diffusion de la propriété. Pourquoi n'en pas profiter afin d'établir une classification plus praticable que celle que l'on fonderait sur l'instruction, et n'entraînant d'exclusions d'aucun genre? Si la démocratie est le peuple organisé, on comprend que chacun s'y puisse rallier; mais si c'est la foule, tout le monde doit la craindre.

Il est peu judicieux sans doute de répondre à la proposition d'un système compliqué par celle d'un autre système tout aussi hasardeux; néanmoins on admettra peut-être sans malveillance l'étude absolument théorique d'un suffrage universel modifié et divisé par groupes de situations et de catégories, car bien que les classes aient disparu, les différences de situation sont restées. Le suffrage universel sans restriction ne saurait-il être établi sur une base mixte et pondérée, fondement nécessaire d'un juste équilibre représentatif? S'il était permis de comparer l'arithmétique à l'art de la politique, qui est l'opposé des sciences exactes, on pourrait dire en principe qu'il serait heureux de trouver une combinaison et une règle de proportion par lesquelles on supposerait qu'en fait d'élections la propriété est au nombre comme le nombre est à l'industrie, celle-ci au commerce, et ainsi de suite entre les principaux élémens du pays (1). Il est évidemment impossible de réaliser exactement

(1) Dans la constitution passagère de 1791, un tiers de la représentation était pris dans le territoire, un tiers dans la contribution, un tiers dans la population.

une telle balance, toutefois on peut approcher plus ou moins de cet idéal de pondération. Mais, dira-t-on, pour fonder une classification électorale sans partager la société en classes, système incompatible avec les progrès et les idées modernes, quelle organisation adopter, qui ne soit ni arbitraire, ni choquante? En dehors de l'ignorance et de l'instruction, deux mots, richesse et pauvreté, semblent indiquer la grande et presque la seule distinction qui subsiste entre les habitans de notre pays. Serait-ce sur une base aussi brutale, aussi élémentaire qu'on pourrait songer à établir une division électorale? Nul ne voudrait le prétendre; mais indépendamment des personnes il est une classification tout aussi naturelle et aussi positive qui se présente d'elle-même. C'est la division par grands intérêts, non en prenant ce mot d'*intérêt* dans le sens étroit de la préoccupation personnelle du gain et du profit particulier, mais tel que l'entendent les Anglais, qui conçoivent une plus haute idée des intérêts et qui en ont fait presque des institutions (*money interest*, *land interest*, etc.) : intérêts rivaux, mais non ennemis, parce qu'ils ne peuvent se passer les uns des autres. Il y a aujourd'hui comme une sorte de dédain pour les théories politiques, tous les regards se portent sur les théories sociales; or l'étude des intérêts entre dans le vif de cette dernière question.

Nous entendons d'ici des protestations éloquentes et nombreuses s'élever contre l'égoïsme et l'esprit mesquin des intérêts; mais la classification dont il s'agit n'exclut en rien la puissance de l'opinion et des idées. Et d'ailleurs où que l'on prenne les électeurs et les élus, il y a beaucoup de chance pour que les uns et les autres aient toujours quelque vue intéressée patente ou cachée. Une combinaison politique fondée sur le désintéressement semble difficile à rencontrer; quel serait le jury d'examen chargé de constater les aptitudes en une pareille matière?

Au reste, la division des intérêts matériels et moraux séparément groupés et applicables au suffrage fractionné est toute trouvée : c'est celle des grands intérêts conservateurs et producteurs. Les divers intérêts, agricoles, ouvriers, manufacturiers, intellectuels ou commerciaux, sont des cadres précis et distincts; quoi qu'on fasse, ils subsisteront toujours; pourquoi n'en point user comme d'instrumens d'ordre et de division? Une telle division, portant sur les choses et non pas seulement sur les personnes, ne présente aucun des inconvéniens de l'ancien établissement des classes; l'indépendance de tous au contraire serait ainsi pleinement respectée, car chacun pourrait changer de groupe électoral comme de situation, et l'ouvrier à 2 francs par jour, devenu par hasard ou par industrie propriétaire, inventeur, chef de fabrique ou commerçant, irait voter avec les

électeurs qui ont des intérêts analogues à ceux que comporte sa situation nouvelle; comme il aurait changé de condition de fortune, il changerait de catégorie électorale de plein droit, sans demander la permission à personne. Dans le vote universel, mais divisé, se retrouverait naturellement la part plus ou moins grande de chaque fraction sociale existant de fait dans le pays. Ce serait, quant aux élections, une véritable institution mixte, et les chambres résultant de ce système se plieraient aussi bien que toute autre combinaison gouvernementale aux variations de prépondérance et de restriction des influences parlementaires.

Si le suffrage universel imparfait n'est ni un maître prévoyant ni un serviteur toujours docile, c'est au moins une puissance réelle et franche; en faire l'essai consciencieux est l'œuvre de notre temps. Le gouvernement par les masses a, comme toute autre forme politique, ses difficultés et ses inconvéniens; mais, lorsque nous parlons de division électorale, ce n'est point dans l'idée d'affaiblir l'institution du suffrage universel d'après l'ancienne maxime : diviser pour régner. Au contraire, le but de notre proposition serait de fournir au pouvoir central la faculté de diviser pour moins régner, et s'il est opportun aujourd'hui de s'occuper spéculativement de représentation et de votes, supposons un instant que le suffrage universel ne soit pas le suffrage de la foule, mais celui des élémens distincts et égaux du peuple entier; ne pourrait-on alors, afin de reproduire par le système électif l'image fidèle de la société, adopter la division qu'on s'est proposé de tracer ici, comme esquisse rapide des forces vives du pays : c'est-à-dire d'abord l'intérêt agricole et celui de la propriété, représenté par tout individu, riche ou pauvre, possédant une terre ou une maison, ainsi que par tout fermier payant un bail; ensuite l'intérêt commercial, industriel et maritime, choisissant ses députés à part; puis l'intérêt ouvrier mieux groupé, ayant comme les autres, en proportion de sa force numérique, ses députés spéciaux; enfin l'intérêt intellectuel, littéraire et moral (1), embrassant tout ce qui, sans propriété et sans fortune indépendante, vit chez nous des professions libérales.

Sans s'arrêter aux difficultés de détail, que résoudrait peu à peu l'expérience, à supposer qu'un tel système fût jugé admissible (2), ne pourrait-on prétendre que le pays serait ainsi réellement représenté, et trop réellement peut-être au gré de quelques-uns?

Les premières épreuves de l'extension illimitée du privilége élec-

(1) Chacun sait qu'en Angleterre les universités de Cambridge et d'Oxford nomment à la chambre des communes des représentans particuliers et spéciaux.

(2) Nous partageons les doutes exprimés par l'honorable écrivain au sujet même des opinions toutes personnelles qu'il expose; mais il est dans les traditions de la *Revue* d'accueillir volontiers les études élevées et sincères comme celle-ci. (*N. du D.*)

toral ont amené bien des désappointemens. Avec le suffrage universel, on s'attendait à ce que tout le monde serait satisfait; mais dans la réalité, quelque étendu ou restreint que soit le droit de vote, il faut nécessairement qu'il y ait toujours une forte part de gens mécontens et battus aux élections. L'avénement des masses à la vie politique ne change rien à ces conditions, car le fond même des institutions électives est d'accepter d'avance également la victoire ou la défaite. Les systèmes politiques modernes établis sur l'élection ne sont praticables et utiles que par la résignation des minorités et par la modération des majorités; c'est ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'à présent, mais ce n'est que cela. La théorie absolue des droits du nombre peut, comme toute autre, être facilement poussée à l'absurde, et pour rappeler à ce propos une des plus judicieuses pensées de M. Mill, la différence entre l'esclave irresponsable et l'homme libre, c'est que le premier obéit à un ordre personnel et direct, le second à une loi; mais il faut toujours finir par obéir à quelqu'un ou à quelque chose.

Les uns croyaient qu'avec le suffrage universel tout était perdu, d'autres que tout serait toujours sauvé. Cela n'a été ni si pernicieux ni si parfait; mais cette institution, créée en faveur du nombre, peut arriver à des résultats contraires à l'égalité. Ainsi le suffrage universel pur et simple étouffe et écrase les minorités, non point seulement les minorités politiques, qu'on appelle des partis quand elles sont vaincues, et le pays légal quand elles triomphent, mais encore les minorités numériques. Ainsi cent ouvriers dans une ville de dix mille commerçans ne seront jamais représentés comme ouvriers; ils pourront voter pour tel candidat, mais ce candidat ne sera pas le leur en propre. Un ou deux grands manufacturiers, au milieu de dix mille ouvriers de leurs fabriques, ne seront pas non plus spécialement représentés, tant que les élections resteront uniquement fondées sur le nombre et sur la division par localités. Nommés aujourd'hui d'après cette division seulement, les députés ne pourraient-ils pas l'être d'après une division par localités et par personnes tout à la fois? C'est une question qu'il n'est pas superflu d'examiner, car si, par le hasard de sa résidence, chacun peut espérer d'être représenté selon son opinion politique, ce qui est très vague pour la plupart des électeurs, il ne l'est pas selon sa situation sociale. Le classement géographique et local est-il donc plus judicieux qu'un autre?

De ce que le commerce, l'intelligence et les arts, la propriété, l'industrie ou la force ouvrière ne sont pas représentés par des nombres égaux d'électeurs, il ne s'ensuit pas que l'un de ces intérêts soit condamné à être opprimé par un autre, ni aucun d'eux sacrifié; le pouvoir ne doit pencher d'aucun côté, et la proportion

numérique toute seule n'est point une raison de justice ni d'égalité. Le nombre pris comme seule base électorale peut, en certains cas, dénaturer et vicier toutes les élections, sans donner même à la foule qui l'emporte une véritable et personnelle satisfaction, ni un organe politique particulier et spécial. Que dans chaque catégorie de la société la majorité décide au déplaisir de la minorité, il s'y faut résigner; mais rien n'oblige d'établir que l'égalité entre les individus supprime l'égalité entre les intérêts, car tout citoyen est double: il est citoyen, puis autre chose encore, c'est-à-dire propriétaire, ouvrier, industriel ou savant, et ne faut-il pas concilier son double droit d'existence et de situation? L'homme civilisé doit-il être jeté nu et dépouillé devant l'urne électorale, sans autre évaluation que son existence physique, et sans qu'il soit tenu aucun compte de ce qu'il sait, produit ou possède? Pour que l'élargissement de la liberté des élections fût un progrès et non un danger, et fît la juste part des intérêts, il faudrait donc nécessairement admettre quelque modification ou complément à la doctrine présente du suffrage universel; mais, lorsqu'on cherche un point de départ politique quelconque, à la fois positif et moral, on ne sait où le prendre. La commune est plutôt un fait qu'un principe, et peut difficilement aujourd'hui être considérée comme l'origine ou l'école d'une force politique : c'est une division toute matérielle et le premier échelon local du gouvernement, ou plutôt chaque commune n'est qu'une des mailles du grand filet administratif qui nous enveloppe, et un cadre ou engin commode pour nous saisir et nous guider. Le canton et le département, dans leur organisation présente, semblent offrir des conditions à peu près analogues. Aussi, nous résignant provisoirement à chercher une solution dans des régions peu élevées, le premier point de départ et la justification d'une classification électorale ne pourraient-ils être d'abord l'impôt, relation la plus palpable de toutes entre le gouvernement et les administrés? Ce serait un premier partage se pouvant prêter à des subdivisions plus détaillées.

Quel est le droit de tous sur le vote, sur la quotité et l'emploi de l'argent fourni par les impositions? Jusqu'à quel point celui qui n'en paie pas doit-il concourir au choix de ceux qui sont élus pour établir cet impôt et en régler l'usage? Peut-on mettre la main dans la bourse de son voisin et, sans délier la sienne, lui imposer de lourdes dépenses? Cela semble contraire à la justice et à l'égalité, et peut produire de funestes effets. « Ceux qui ne paient pas d'impôts, disposant par leurs votes de l'argent d'autrui, ont toutes les raisons imaginables pour être prodigues, et aucune pour être économes. Chacun sait que c'est là ce qui, dans les grandes villes des

États-Unis, a fait monter à un chiffre tellement exorbitant les impôts locaux (1). » Comme ce sont les représentans qui votent les impositions, si le suffrage est emporté par la seule force du nombre, celui-ci est tout puissant pour dépenser l'argent d'autrui. Or, tant qu'on admettra les droits de la propriété, il faudra bien admettre aussi qu'il doit y avoir une part d'influence et de direction plus forte sur l'emploi des revenus du pays pour ceux qui en fournissent les élémens. C'est ce qui au reste est appliqué parmi nous pour les dépenses communales, à la fixation desquelles concourent dans une égale proportion les plus imposés de la commune réunis aux membres du conseil municipal. Ce principe accepté, bien qu'obscur et modeste, pourrait, s'il était développé, amener de grandes conséquences; en effet, chacun de nos droits exercés nous impose un devoir, et chaque devoir accompli nous donne aussi un droit corrélatif.

Jusqu'à présent, l'axiome du suffrage universel se réduit à ce raisonnement : j'existe, donc je vote. Sans trop s'écarter du droit matériel de l'existence qu'on prend pour base, sans trop manquer à l'esprit de l'axiome, on pourrait ajouter ceci : Je paie, donc je vote, et comme j'existe aussi, il faut donc qu'on me fournisse, comme citoyen imposé, le moyen de peser d'un double poids dans la balance électorale : au double titre premièrement de représentant d'une partie de la richesse publique et privée qui paie, secondement de représentant d'une existence individuelle. Nous avons en effet deux espèces d'impôts, l'un qui s'applique à tous, l'autre qui ne pèse que sur quelques-uns; on pourrait donc soutenir à la rigueur qu'en fait d'influence il faudrait que chacun en eût pour son argent. Les impôts indirects et de consommation sont, il est vrai, supportés par tout le monde; mais celui qui paie l'impôt foncier, les prestations et les patentes, n'est pas moins soumis qu'un autre aux charges indirectes : il acquitte par conséquent double imposition. Nous n'avons à traiter ici ni de la nature ni de l'assiette de l'impôt, et, quels que soient les changemens successifs que dans l'avenir puissent amener des théories nouvelles sur l'impôt, le présent seul nous occupe. Il faut être de son temps, bien qu'on soit démocrate, et si l'on ne peut établir une exacte relation entre l'influence politique et les charges supportées, encore faudrait-il au moins chercher une sorte de prudente proportion. Le suffrage universel, en dehors de l'application actuelle, se prête-t-il à d'autres combinaisons que celles du vote à deux degrés, ou du vote plural et gradué, recommandé par M. Mill pour éviter les inconvéniens de la foule? La grande et simple division des intérêts avec égalité entre eux ne serait-elle pas préférable

(1) M. Stuart Mill, page 199.

ou au moins plus admissible en principe? En tout cas, l'examen de cette théorie aujourd'hui a l'avantage de fournir un cadre saisissant à l'étude et à l'analyse des élémens et des intérêts séparés du corps électoral. Le suffrage universel étant le gouvernement du nombre, nous sommes conduit à rechercher ce que c'est que le nombre en France. Voici comment on peut le décomposer et l'analyser, d'après les sources les plus officielles, bien qu'elles soient insuffisantes dans le détail.

	Électeurs.	Division par 35,000. Députés.
Agriculture, fermage, grande, moyenne et petite propriété.....	5,285,000	151
Commerce, industrie..	1,505,000	43
Professions libérales......................................	455,000	13
Ouvriers agricoles non propriétaires, ouvriers industriels et du commerce, prolétariat pur...........................	2,730,000	78
Totaux....................	9,975,000	285

D'après le dénombrement qui a servi de base à ces chiffres, la balance dynamique de la puissance élective du pays se produit donc ainsi : la propriété et l'agriculture possèdent une force législative de 151 députés (1); cette force est pour le commerce et l'industrie de

(1) Agriculture : 7,846,000 individus en 1851 (nous adoptons ici les chiffres de M. Maurice Block, *Statistique comparée*), pouvant se diviser ainsi :

Fermiers..	570,000
Métayers, colons ou autres cultivateurs donnant aux propriétaires une partie de leurs récoltes....................................	380,000
	950,000

Journaliers propriétaires parcellaires en 1851 : 3 millions de ceux-ci ne payaient pas de contribution personnelle; exemption motivée par leur extrême indigence, que l'autorité municipale avait constatée. Ces 3 millions de propriétaires indigens, en supprimant un tiers pour femmes, mineurs, incapables, donnerait 2 *millions d'électeurs* petits propriétaires et journaliers à la fois.

Les fermiers étant souvent propriétaires et réciproquement, le nombre de propriétaires distincts est difficile à établir; mais la proportion entre la grande, la moyenne et la petite propriété est celle-ci :

Grande propriété..............................	6,469,000	hectares.
Moyenne propriété.............................	25,439,000	—
Petite propriété..............................	9,901,000	—
	41,810,000	hectares.

D'après la dernière statistique du ministère du commerce et de l'agriculture, le nombre des propriétaires ruraux s'élève à 6,200,000 environ, chiffre fort inférieur à celui de 7,846,000; mais en défalquant sur ce dernier chiffre un nombre présumé de 2 millions pour double emploi dans les relevés, mineurs, femmes, incapables, faillis, on peut s'arrêter au chiffre approximatif de 5,285,000 électeurs propriétaires et agriculteurs, qui, divisé par 35,000, donne 151 députés pour l'agriculture, etc.

43 députés (1), et de 13 pour les professions libérales (2); pour les ouvriers simples prolétaires (3), la force législative est de 78 députés. Que ces forces soient mises chacune à part ou confondues, elles n'en existent pas moins dans le rapport des chiffres qui viennent d'être exposés. Avec le système de vote d'aujourd'hui, on ignore et il est impossible de savoir dans quelles proportions ces forces s'appliquent ou se développent aux élections : est-ce un bien? Au moyen du suffrage divisé, ces forces se montreraient à nu et en présence : serait-ce un mal? N'y aurait-il pas en outre un grand avantage à savoir d'où vient chaque député, non point seulement de quel lieu géographique, mais encore de quelle région sociale?

En tout cas, la proportion de représentans assignée aux divers intérêts pouvant varier à chaque élection d'après les changemens survenus dans l'état et la situation des électeurs (4), c'est une simple question de chiffres aussi facile à saisir et à résoudre par les gouvernés que par les gouvernans. Cette combinaison électorale serait en outre conforme aux principes de la plus stricte égalité, puisqu'on mettrait sur la même ligne les ouvriers médiocres, qui produisent peu, et les habiles ouvriers, qui produisent beaucoup, et que pareillement on placerait sur le même pied les propriétaires ou commerçans qui paient beaucoup d'impôts et ceux qui en paient peu, et que

(1) Actionnaires et rentiers, capitalistes non propriétaires, commerçans et industriels et maîtres de fabriques, 1,672,467; grande industrie, 124,133; petite industrie et commerce, 1,548,334. Nombre des patentes en 1857, 1,712,433. Réduction à 1,505,000 électeurs : 43 députés.

(2) Professions libérales, 495,978, auxquels on peut ajouter quelques milliers d'électeurs officiers de terre et de mer, non inscrits dans les précédentes catégories. Réduction approximative au chiffre de 455,000 électeurs : cela donne pour les professions libérales 13 députés.

(3) Ouvriers agricoles non propriétaires, 3,480,218 hommes et femmes réunis; en retranchant un tiers pour les femmes, on a le chiffre d'environ 2,300,218; puis, en retranchant un dixième pour individus de 15 à 21 ans, reste environ 2,100,000. Si l'on sépare les journaliers non propriétaires de ceux qui le sont, d'après la proportion indiquée de 760 sur 1,000, on obtient environ 1,600,000 ouvriers agricoles électeurs.

Ouvriers industriels et du commerce, serviteurs, etc...........	2,109,894
— agricoles..................................	1,600,000
	3,709,894

En adoptant une réduction de 979,894 pour apprentis, mineurs, incapables, sans domicile, on trouve, comme chiffre approximatif des électeurs ouvriers, 2,730,000. — Députés, 78.

(4) Pour réunir les suffrages de 35,000 électeurs exclusivement pris dans une catégorie spéciale, il se présente une grave difficulté; ne faudrait-il pas souvent sortir des limites des circonscriptions actuelles? L'intérêt agricole et ouvrier, plus nombreux, pourrait voter à la commune; les autres groupes d'électeurs, plus épars, pourraient voter au chef-lieu de canton ou d'arrondissement.

les députés des uns comme des autres auraient une part égale d'influence politique dans le gouvernement. Sans qu'il soit nécessaire d'être riche, il suffirait d'être détenteur d'une fraction de la richesse nationale pour être appelé à représenter celle-ci au scrutin, de même qu'il ne serait pas besoin d'être un travailleur intelligent ou courageux pour représenter l'intérêt ouvrier, car il y a quelques oisifs volontaires dans les classes laborieuses, et leurs droits, égaux aux nôtres, sont sacrés.

Pour que la représentation distincte des intérêts fût complète, il faudrait d'abord que chaque catégorie votât séparément, et alors les ouvriers et les pauvres, toujours trop facilement poussés à réclamer violemment contre l'ordre établi, verraient avec évidence qu'ils ont par ce moyen une voie ouverte aux réclamations légales, et ils se croiraient beaucoup mieux défendus et protégés par des représentans spéciaux. Peut-être en ce cas obtiendrait-on que l'ouvrier farouche et abusé n'allât pas conspirer dans l'ombre, ce qui n'est ni fier ni digne d'un électeur et du citoyen d'un grand pays.

En outre le vote séparé pourrait conduire au renouvellement annuel des assemblées par cinquièmes. Cette théorie a déjà été l'objet d'une brillante discussion en 1817; est-elle absolument condamnée? De l'élection échelonnée il résulterait chaque année une infusion nouvelle de l'esprit du pays dans le pouvoir représentatif; ce serait une chambre qui ne vieillirait pas, et en politique il n'est guère permis de vieillir parmi nous.

D'après cette hypothèse, les intérêts séparément groupés serviraient à diviser et à fortifier le suffrage universel, mais non à gouverner directement. Dans leur accord et leur confrontation se rencontreraient d'utiles élémens pour gouverner, et la chambre élective produite par un tel système ne serait uniquement ni une chambre de commerce, ni un comice agricole, ni une réunion de syndicats ou d'actionnaires, mais le lien véritable et la grande unité du pays, représenté tout entier par chaque député d'après le principe admis jusqu'ici en France et en Angleterre malgré les divisions locales et les circonscriptions géographiques adoptées chez l'une et l'autre nation. Quant à l'esprit d'une chambre ainsi constituée, on peut être sans crainte. Les intelligences s'élèvent et s'échauffent vite dans les grandes assemblées politiques. Les Français réunis prendront toujours les questions d'assez haut, et, dès qu'ils auront commencé, ne seront pas longtemps à chercher leurs voies dans l'art de bien discourir au Palais-Bourbon, ce paradis perdu des émotions parlementaires. Sans rien abandonner ni sacrifier dans la défense de notre cause, nous pouvons prendre en main celle du pauvre et de l'ouvrier, pour ne pas les laisser tomber sous la domination de

rêveurs funestes ou d'agitateurs intéressés. S'il ne faut pas se laisser gouverner par les ouvriers et les pauvres, il est bon de ne les pas traiter comme des enfans, car ce sont en tout cas des enfans terribles. En outre, avec le suffrage universel divisé, chaque minorité vaincue sur le terrain électoral n'aurait lieu d'en vouloir qu'à ses pareilles. Lorsqu'elle se trouverait opprimée dans son choix, elle ne se devrait plaindre que de confrères qui ont au fond les mêmes intérêts; ce serait une querelle de famille qui aurait peu de chances de s'envenimer.

Il est inutile d'ajouter que les représentans des intérêts divers pourraient être choisis dans toutes les situations, et que dans le choix des députés les règles seraient les mêmes que celles qui existent aujourd'hui. Les propriétaires adopteraient à leur gré pour représentant un astronome ou un général, et de même les ouvriers, les commerçans ou les lettrés choisiraient indistinctement pour député un publiciste, un propriétaire, un géomètre, un médecin, un avocat, ou tout autre. Si les artisans voulaient se faire représenter par l'un d'eux, on ne saurait les en empêcher; mais s'ils le faisaient exceptionnellement, par amour-propre de classe, ils ne gagneraient pas à voir leur cause défendue et plaidée, ainsi que les grandes questions politiques décidées par l'ignorance présomptueuse d'un des leurs, et, dans le cas où celui-ci serait assez instruit pour être à la hauteur de son mandat législatif, il n'y aurait plus lieu de le considérer comme un simple artisan. Il est probable que, dans l'hypothèse du suffrage divisé, les choix seraient à peu près semblables à ce qu'ils furent à d'autres époques; seulement la signification en serait différente. En outre, pour rendre pratique cette combinaison électorale, il serait indispensable de ne pas tomber dans une réaction exagérée contre l'administration et la puissance gouvernementale, qui ont aussi bien que le dernier d'entre nous leur droit de légitime défense. A charge de revanche, ne doit-on pas leur donner ce que les Anglais appellent *fair play?* D'après le principe développé par M. Stuart Mill (1), il y a certaines choses que le gouvernement, « l'exécutif, » peut seul bien faire : en revanche, il est un autre ordre d'affaires qui se font mieux sans lui; mais, pour que la représentation nationale offre une fidèle image du pays tel qu'il est, l'influence du pouvoir central, à laquelle nous sommes habitués, ne saurait se trouver absolument exclue des assemblées. Ne pourrait-on, comme en Angleterre, par quelque fiction admise et réglée, remettre à la nomination du gouvernement dans la chambre législative un certain nombre de siéges? Quelques personnes trouveront sans doute qu'il

(1) P. 108, 109.

est un peu naïf de prendre dans notre pays tant de souci du gouvernement; cependant, lorsqu'il s'agit de rendre la liberté durable, l'exemple de l'Angleterre nous enhardit, et aucune des précautions qu'elle a été la première à prendre ne nous paraît devoir être négligée.

Ne serait-ce pas donner trop d'importance à cette étude que de s'arrêter aux objections qui se présenteront peut-être à l'esprit de ceux que troublent certains souvenirs de 1848, lorsqu'on parle de la représentation spéciale et distincte des populations ouvrières? Nous ne sommes ici que dans le domaine de la théorie, et une telle discussion serait assurément prématurée. Il n'y a pas lieu non plus de répondre à ceux qui craindraient de voir dans la division du corps électoral un retour déguisé vers les anciennes séparations de la société en classes. Ce serait en tout cas à de plus autorisés que nous de résoudre ces graves questions; seulement on a vu depuis quatre-vingts ans surgir et s'écrouler tant de choses, qu'il nous paraît embarrassant de décider ce qui est impossible et ce qui ne l'est pas.

D'autres objections d'un ordre différent nous touchent de plus près. Il en est une par exemple que nous prévoyons et à laquelle nous tenons à répondre, car elle tendrait à mettre le système que nous exposons en lutte avec un des principes les plus chers à la société française depuis 89. Dans un classement électoral conçu d'après les bases qui viennent d'être développées, y aurait-il un danger réel pour l'égalité des citoyens? Nous ne pouvons le croire. Il est incontestable que pour le choix d'un maître, et devant la loi ainsi que devant la protection ou la répression de la justice, nous sommes tous égaux; mais l'égalité se trouve déplacée et portée hors de son domaine lorsqu'on en veut faire un argument rigoureux contre toute distinction entre les forces électorales. Le but de l'élection est de donner, par l'exercice d'un droit et d'un devoir communs à tous, la représentation et l'image fidèle du pays résumé dans une assemblée. Les chambres représentatives sont un miroir qui est utile en raison de l'exactitude de l'image qu'il reproduit. Il n'y a aucun prétexte pour que le pouvoir et l'administration, épris de leur mutuelle ressemblance, se bornent toujours à s'offrir réciproquement leur portrait tiré à beaucoup d'exemplaires par le procédé de la chambre obscure de la candidature officielle. C'est notre portrait, à nous autres petits administrés, que nous aimerions à voir reproduire et demander; nous ne le refuserions pas, si on trouvait quelque utilité à ce qu'il se rencontrât un moyen de représenter fidèlement non-seulement nos opinions et nos situations respectives, mais encore leurs inégalités, qui subsistent malgré tout dans bien des choses contemporaines.

Au reste, le temps présent lui-même ne proteste-t-il pas contre certaines idées exagérées d'égalité absolue, et n'est-il pas soumis à un courant double et inverse? On pourrait aujourd'hui reconnaître deux sortes d'égalités, une égalité négative et une égalité positive, dont l'attraction et la répulsion se font sentir comme deux pôles contraires. La première consiste à abattre tout ce qui s'élève, à entraver tout ce qui se distingue et à appauvrir tout ce qui s'enrichit; la seconde, c'est-à-dire l'égalité positive, consiste à aider et à encourager le vice à se changer en vertu, la faiblesse en forces utiles, l'indigence en richesse, et à ramener tout ce qui est abaissé à un niveau supérieur. Cette dernière manière d'entendre l'égalité n'est-elle pas celle que veulent fermement adopter la société et l'état, dont les encouragemens et les récompenses sont comme une provocation universelle à l'inégalité et à l'émulation, seuls gages assurés de progrès et de liberté? L'idéal de la loi humaine est de proclamer égaux et de traiter comme tels tous ceux qui ne le sont pas; espérer ou promettre autre chose, ne serait-ce pas approcher beaucoup de la déraison?

Quoi qu'il en soit pour nous qui, libres de naissance depuis 1789, sommes réputés possesseurs du double et précieux privilége de la liberté et de l'égalité, ne nous laissons pas entamer sur ce bon terrain de combat où il ne faut ni déchoir ni se laisser tourner. Seulement qu'on n'oublie pas de remarquer qu'égalité et identité ne sont pas même chose, et qu'égaux, mais différens, nous servons tous dans la même armée, mais non pas dans le même régiment.

En définitive, la pratique du suffrage universel nous impose une tâche des plus ardues, car, assoupi, le suffrage universel peut demeurer une fiction inutile, tandis que, réveillé, il peut devenir une formidable réalité. Est-ce un motif de se décourager? Dans notre société puissante et mêlée, que l'on se plaît souvent à trop calomnier, la vie circule active et abondante, et l'on vient de voir que sa séve endormie ne saurait être absolument comprimée. Le bien ne règne jamais sans partage; mais on doit s'estimer heureux de trouver l'occasion de lutter pour lui la tête haute. Certaines forces se sont déplacées pour faire place à des forces nouvelles, auxquelles l'arène s'ouvrira quelque jour. Ainsi la culture du sol a pris un rang où l'on ne s'attendait pas à la voir parvenir; une jeune génération riche et distinguée par ses connaissances a préféré le grand fermage à d'autres carrières, et, enlevant d'assaut l'agriculture, l'a mise en première ligne parmi les situations honorables de la société. Ce mouvement des classes éclairées vers les occupations agricoles relevées par la science et l'industrie ne sera point passager, car les femmes auxquelles s'intéresse à si juste titre M. Mill s'y sont asso-

ciées; malgré les avantages acquis de l'aisance et de l'éducation, elles ont la judicieuse et saine ambition de César, qui aimait mieux être le premier au village que le second dans Rome. Voudra-t-on se montrer hostile à cette nouvelle aristocratie des campagnes? Non certes : l'égalité, pour être complète et sincère, ne doit entraîner aucune exclusion prononcée au nom de rivalités anciennes qui ne sont plus.

Plus heureux qu'en 89, nous avons vu s'effacer tous ces antagonismes de classes qui ont envenimé et perdu tant de choses, mais qui ont disparu devant des nécessités nouvelles et des périls communs; le champ est libre aujourd'hui pour tout ce qui a su s'élever et mériter ou conserver l'estime et la considération. La faveur du jour n'est pas encore pour celui qu'un contemporain a spirituellement appelé « l'homme-obstacle; » toutefois un peu d'indépendance plaît encore dans nos contrées. Tous les hommes peuvent être indépendans, les uns malgré leur pauvreté, d'autres malgré leur richesse menacée; mais les vertus moyennes ont besoin de s'appuyer sur certaines conditions matérielles et morales d'une existence indépendante. Il sera peut-être permis aussi de regretter que les représentans de l'honneur intellectuel de notre pays soient comme anéantis et perdus dans la foule. Nous ne voulons point à la vérité être exclusivement gouvernés par la littérature et la science, mais nous voudrions encore moins être gouvernés sans elles au nom de ceux qui ne savent pas lire. La toute-puissance électorale du nombre est une suffisante garantie contre l'influence des hommes qui n'ont que le talent pour fortune, et qui sont assurés, ceux-là du moins, de n'être pas dépouillés. Voudrait-on leur reprocher de s'opposer à la tendance des sociétés modernes vers la médiocrité collective? Comme le dit si bien M. Mill, « on ne peut arriver à avoir une démocratie habile, si la démocratie ne consent pas à ce que la besogne qui demande de l'habileté soit faite par ceux qui en ont (1). » A cette sage réflexion on pourrait ajouter que la diffusion des saines lumières, d'une instruction morale, économique, religieuse, historique, est d'autant plus nécessaire que l'état politique d'un pays est plus imparfait.

Qu'on nous permette de le redire en finissant, pendant qu'en fait de suffrage universel M. Mill parcourt le vaste champ de la théorie, nous nous débattons dans les nécessités de la pratique : devant chacun de nos efforts se dresse une complication nouvelle; mais, dans cette lutte pour un progrès prudent et raisonnable, il est naturel qu'on s'attache à l'étude d'un livre remarquable sur le gouvernement représentatif, dont on peut tirer cette leçon générale : il faut

(1) Page 139.

avant tout échapper au culte théocratique de la foule divinisée dont le despotisme n'est pas plus rassurant qu'aucun autre. C'est contre un pareil danger qu'il s'est fait une sorte de protestation dans le mouvement électoral dont notre pays vient d'être le théâtre. Quelques-uns prétendaient que les masses, immobiles et fixées dans le dédain du contrôle et de la liberté politiques, arrêteraient partout l'élan de ceux que le nivellement sous l'autorité ne suffit pas à contenter; le suffrage universel ne leur répond pas, mais, comme le philosophe grec devant le sophiste, il se lève et marche. On ne peut certes pas dire que les choses aient changé de face, mais il est facile de voir qu'elles ont pris une teinte différente. Le succès brillant de quelques-uns au dernier scrutin et la défaite honorable de plusieurs autres montrent qu'un nouvel ordre d'idées a pris naissance dans le pays. La question soulevée n'est pas, quoi qu'on dise, une question de parti. Bien qu'on ait cherché à imprimer un cachet de lutte personnelle et directe au mouvement discret qui n'était au début que le résultat d'un légitime esprit d'examen, personne n'a songé à crier ni vive le roi, ni vive la ligue; des idées plus générales ont amené un commencement de réaction qui intéresse le salut même des démocrates; « car l'aversion inintelligente de la démocratie pour tout principe et tout élément d'organisation sociale autre qu'elle-même pourrait leur être aussi funeste (1). »

Au reste, comme on peut le constater par l'examen des chiffres et des classemens qui viennent à l'appui de cette étude, le grand nombre et les gros bataillons, auxquels la Providence se montre souvent favorable, sont du côté des classes moyennes, qui peuvent aussi revendiquer désormais, comme appoint légitime à leur puissance, les grands talens, les hautes situations et les grosses fortunes, qui y rentrent ou qui en sortent, ainsi que cette partie sédentaire du prolétariat, qui se fixe et s'élève par le travail, l'économie, l'ordre et la propriété. Tout le mouvement du monde moderne est dans ce sens; il ne faut pas le laisser détourner de sa tendance, ni souffrir que des appels inconsidérés à l'égalité absolue créent une perpétuelle entrave à la liberté sage et réglée.

Que les systèmes représentatifs soient autre chose qu'une chimère, ou que les élections et le pouvoir législatif soient simplement le résultat d'une opération d'arithmétique, on n'a qu'à se compter pour voir ceux qui doivent être non les maîtres, mais la force vitale du pays. Si l'on doit trembler devant certains fantômes de désordre possible trop grossis et trop souvent invoqués, l'abdication sexennale du pays aux mains d'un seul par le vote universel est-elle le plus sûr abri contre des éventualités funestes? L'on ne tombe pas

(1) M. Guizot, *la Génération de 1789*, *Revue* du 15 février dernier.

toujours sur des Titus ou des Marc-Aurèle, et ce dernier lui-même n'a-t-il pas signé, quoiqu'à regret, dit-on, des édits de persécution contre les chrétiens? Qui n'aimerait à rencontrer le *bon despote* dont M. Mill nous trace un gracieux portrait? Tout comme le savant publiciste, on serait heureux sans doute d'en faire son ami, mais non point de lui confier aveuglément une toute-puissance sans limites.

Nous formons un autre rêve que celui d'une monarchie absolue tempérée par la révolution, cette fée ironique et puissante qui nous vend parfois si cher ce qu'on croit qu'elle nous donne, et l'on peut souhaiter autre chose qu'un état d'intermittence où l'on passerait de la mollesse et de l'abandon général sous un despotisme confortable aux secousses violentes d'une liberté réveillée à l'improviste : oscillation périodique qui, pour le prochain retour du balancier de nos destins, nous présagerait un épisode de licence redoutable, si l'astrologie révolutionnaire peut établir ses calculs sur l'expérience du passé.

En nous-mêmes est la vraie sauvegarde contre le désordre; nul ne peut lutter utilement pour nous sans que nous nous en mêlions. Dans les difficultés inévitables de la vie politique, la victoire ne reste pas à ceux qui, se retirant loin du théâtre de la lutte, ne veulent combattre que par procuration. Si l'on n'a pas encore trouvé la juste limite entre le droit de résistance et le droit de renversement, c'est à nous de la chercher maintenant. L'énergie et l'esprit politique d'un peuple peuvent se faire jour à travers toutes les institutions, sans aller sans cesse chercher des systèmes plus ou moins ingénieux, car tant valent les hommes, tant valent les institutions. Sous les divers uniformes et sous les divers drapeaux qu'adopta notre pays dans les diverses phases de son histoire, sous l'armure féodale du chevalier comme sous la tunique du simple fantassin, nos soldats ont toujours montré les mêmes vertus guerrières. Sous toutes les formes de gouvernement, on peut également déployer les mêmes faiblesses ou les mêmes vertus politiques et civiles.

Un nouveau bail commence avec la législature nouvelle, un réveil s'est fait dans les esprits, il s'est même répandu dans l'air comme un parfum d'opposition. Nous avons six ans pour préparer un nouveau progrès et pour travailler à l'avénement de deux grandes choses qui ne sauraient être inconciliables en pays chrétien, c'est-à-dire le *principatum ac libertatem* de Tacite. Dans six années, les maîtres de notre première jeunesse auront vieilli, ceux à côté desquels ont combattu nos pères et nos aînés seront moins propres à la lutte active, et n'auront plus guère que de sages conseils à nous donner; auront-ils des héritiers ou des successeurs? Leur héritage sera lourd à porter; mais évidemment la lice est entr'ouverte, et il faut concourir, sinon pour la palme, du moins pour une part dans

l'action. Dans six ans, pour beaucoup d'entre nous l'heure de la maturité aura sonné; d'ici là, *laboremus*, ce qui veut dire *souffrons* aussi bien que *travaillons*. Ce double sens nous convient; l'avenir est peut-être dans nos mains, le laisserons-nous échapper?

Parmi les alternatives du désordre et de l'autorité extrêmes, la France a souvent confié son sort à ceux qui ne travaillaient pas pour la liberté; ne pourrait-on aujourd'hui se montrer plus clairvoyans et plus difficiles? Dès que tout le monde est représenté, la pratique du gouvernement representatif est-elle à jamais impossible? Beaucoup assurent qu'avec la démocratie on ne saurait faire de la liberté et de l'ordre tout ensemble, et que s'il faut avoir une confiance illimitée dans la liberté, qui nous vient de Dieu, on doit n'accorder qu'une confiance restreinte aux libéraux, qui ne sont pas toujours inspirés du ciel. En effet, lorsqu'on suppute les malheurs et les renversemens que nous avons traversés, ou qui nous menacent au nom de la liberté, si souvent confisquée en fin de compte, qui peut être paisiblement libéral? mais qui peut ne l'être pas quand on considère quelles sont les conséquences funestes et inévitables de tout despotisme prolongé? Néanmoins que les timides s'enhardissent, le temps nous pousse, le suffrage universel a marché; qui voudra rester seul sur des rives dépassées? Dans quelques parages que nous mène le vaisseau ballotté de la patrie, il faudra bien aller; plus on est loin du port, plus on a besoin des efforts de tous pour accomplir la tâche malaisée de l'habileté dans le bien et du succès dans l'honnête. C'est pourtant dans cette voie difficile qu'il nous faut avancer plus ou moins pour garder notre rang parmi les nations, et soit qu'on fasse, soit qu'on néglige son métier d'homme libre, on doit reconnaître que le pays commence à désirer une participation plus active et un contrôle plus effectif dans ses affaires, et on pourrait conjecturer que la période qui vient de s'ouvrir ne s'achèvera pas sans que la démocratie véritable, qui comprend tout le monde, appuyée sur les côtés perfectibles de la constitution actuelle, réclame ses franchises et ses droits de bourgeoisie.

A une telle réclamation non encore nettement formulée par le suffrage universel, quelle est la réponse que l'avenir nous réserve? Nul ne peut la prévoir; mais de graves prémisses paraissent avoir été posées. Il semble que nous commencions une page nouvelle de l'histoire contemporaine, et l'on ne saurait trop, à l'exemple de M. Stuart Mill, s'efforcer d'éclairer les routes encore inconnues où s'avancent les masses électorales du pays, qui cherchent à exercer leur part d'influence sur le mouvement légal de la vie civile et politique.

Duc d'Ayen.

LE BRÉSIL

ET LA SOCIÉTÉ BRÉSILIENNE

MŒURS ET PAYSAGES

III.

LA CIDADE.

La *cidade* ne nous montre pas aussi nettement que la *fazenda* et le *rancho* (1) la société brésilienne dans son passé, dans cette sorte de lutte entre la civilisation et la sauvagerie dont l'intérieur de l'empire est resté le principal théâtre. Ici les contrastes se multiplient; mais c'est l'activité européenne qu'on entrevoit presque toujours, tantôt subissant, tantôt dominant les influences locales. Le monde où nous avons à conduire le lecteur ne lui est pas entièrement inconnu. Dans la *cidade* du Brésil, des besoins nouveaux ont fait surgir des mœurs qui ne nous éloignent pas trop de l'ancien continent. On retrouve ici les passions politiques, qui se traduisent parfois en *pronunciamientos*. Aux distractions rustiques de la ferme succèdent les affaires, les fêtes patriotiques, les processions des *irmandades* (confréries), aux miasmes empestés des défrichemens les terribles visites de la fièvre jaune. C'est surtout dans les trois vastes métropoles de l'Atlantique, Pernambuco, Bahia et Rio-Janeiro, qui forment comme les trois grandes étapes de l'Océan, que l'on peut étudier les secrets de cette civilisation portugaise implantée violemment sur une terre vierge, et qui va se modifiant de plus en plus sous l'irrésistible courant du progrès.

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juin.

I.

Si l'on veut se faire une idée du contraste qui existe dans les régions équatoriales entre l'intérieur des villes et l'aspect pittoresque qui les signale de loin à l'attention du voyageur, c'est à Pernambuco qu'il faut aller. En débarquant près de cette ville, j'étais sous le charme d'un splendide paysage. A peine la vigie avait-elle crié terre, que nous avions aperçu à l'horizon une ligne noire et encore indécise. Peu à peu les côtes s'étaient dessinées; aux masses sombres avaient succédé des teintes bleuâtres, et bientôt de ravissantes villas, encadrées dans des bouquets de palmiers le long de terrasses verdoyantes bordant la mer, nous avaient révélé les approches d'une grande ville. Des noirs aux formes athlétiques, portant un caleçon pour tout vêtement, venaient chercher les arrivans dans de petits canots chargés d'oranges, de bananes et d'ananas pour les passagers qui restaient à bord. La mer est souvent houleuse dans ces parages, et celui qui veut descendre à terre n'est pas très rassuré en voyant le sans-façon avec lequel les bateliers jettent les voyageurs dans leurs pirogues et affrontent les vagues, qui, à chaque instant, menacent de les lancer contre les rochers qui bordent l'entrée de la rade. On commence par faire descendre le passager dans un fauteuil, à l'aide de cordages et de poulies, au niveau des embarcations; il reste là, suspendu quelques instans sur l'abîme, jusqu'à ce qu'un canot lancé par la lame vienne l'accoster. Un vigoureux nègre le saisit aussitôt de ses bras robustes, le dépose dans sa barque et fait force de rames vers la muraille granitique contre laquelle viennent se briser les flots de l'Océan. Il se joue des vagues avec une adresse merveilleuse, glisse tout à coup dans une ouverture pratiquée comme par miracle au milieu de cette chaussée gigantesque qui protége la *cidade* et entre dans la baie. Il faut se résigner à affronter le fauteuil, les noirs, l'esquif, la mer et les écueils, et au bout d'une demi-heure on arrive sain et sauf devant l'inévitable douane.

A peine débarqué, vous vous élancez dans la *cidade* avec la hâte fiévreuse d'un homme qui ne veut rien perdre du spectacle qu'il a longtemps rêvé. Ici commencent les déceptions : le cadre d'éternelle verdure que vous admiriez avant d'atteindre la ville disparaît tout à coup pour faire place à un soleil de feu. Des rues pleines de nègres et d'effluves ammoniacaux saisissent l'œil et l'odorat. Vous vous souvenez alors que vous foulez aux pieds une terre où le travail libre est proscrit comme déshonorant. Les habitans ont-ils gagné ou perdu au change? Cette longue file d'esclaves qui vous cou-

doient portant chacun un ballot sur la tête est la réponse la plus éloquente qu'on puisse faire. Ces malheureux sont une vingtaine pour faire la besogne qu'un ouvrier européen accomplirait avec sa voiture et son cheval; mais à quoi bon de si simples moyens de transport quand on a des noirs à sa disposition?

Le nègre n'est pas seul à exciter votre étonnement : si vous vous promenez sur le port, vous rencontrerez bientôt un autre personnage qui n'est pas sans quelque analogie de mœurs et de couleur avec l'ilote africain, et qui ne frappera pas moins votre attention : c'est l'*urubu*. Le pays vénère dans cet oiseau l'instrument visible de saint Antoine, patron responsable de l'hygiène publique, et beaucoup de gens placent même le lieutenant au-dessus du chef. Dans cette terre de Dieu, comme l'appellent les Brésiliens, l'homme, j'entends le blanc, n'a qu'à se croiser les bras; tout lui vient du ciel. A quoi bon dès lors créer des corps de cantonniers et de fossoyeurs? L'urubu en tient lieu et ne nécessite aucun frais : c'est tout profit. Qu'est-ce donc que l'urubu? C'est un bipède ailé de la famille des vautours (*coragyps urubu*), plus gros qu'un corbeau, assez mal empenné, noir, puant, vermineux. Ses fonctions municipales le rendent aussi sacré aux Brésiliens que l'ibis ou l'ichneumon l'était jadis chez les riverains du Nil. Ce qui se passe à Pernambuco ou à Rio-Janeiro explique parfaitement ce qui avait lieu à Thèbes et à Memphis. Tout animal qui détruisait les sauterelles ou les œufs de crocodile, les deux fléaux de l'Égypte, se voyait choyé, caressé, soigneusement entretenu : c'était un sauveur, un dieu. Pareille fortune est arrivée à l'urubu.

Dès qu'on traverse une rue ou un chemin du Brésil, on ne tarde pas à être suffoqué par des émanations pestilentielles. Bientôt l'on aperçoit un noir escadron ailé, tourbillonnant autour d'une mule en putréfaction. Ce sont les agens de la salubrité publique en besogne. Ils ont tellement conscience de remplir un devoir, qu'ils ne semblent pas s'apercevoir de l'approche de l'homme et se laissent tranquillement examiner d'assez près. Vous les voyez s'abattre tour à tour sur la carcasse, s'y cramponner de leurs serres et de leurs mandibules, en retirer des lambeaux sans nom, et s'écarter un peu pour les dépecer tout à l'aise, pendant que d'autres prennent leur place. Ce mouvement de va-et-vient continue jusqu'à ce que les os aient été entièrement dénudés. Pas de cris, pas de disputes; tout se passe en ordre, comme il convient dans une troupe disciplinée; la curée faite, pour secouer l'atmosphère de vermine et de putréfaction qui les enveloppe, le soleil et quelques coups d'aile suffisent, et ils vont faire la sieste ou continuer leur repas ailleurs, si le premier leur paraît insuffisant.

Malgré les priviléges dont il jouit, cet oiseau-chacal ne suffit pas toujours aux besoins du service. Si nous en croyons la première page des journaux, chaque jour les habitans des villes sont obligés de gourmander l'inspecteur de la police, qui n'en peut mais, n'ayant encore à sa disposition aucun appareil électrique qui lui permette de transmettre ses ordres à ses agens ailés. Ce n'est pas que ceux-ci reculent devant la besogne; loin de là, leur gloutonnerie est insatiable (1); mais ils sont souvent en nombre insuffisant. Maintes fois il m'est arrivé, au détour d'une route, de trouver le cadavre d'un *burro* (mulet) abandonné au milieu d'une atmosphère infecte. J'inclinerais à croire que cet oiseau a des ennemis secrets qui détruisent ses œufs. Peut-être sa gloutonnerie lui fait-elle négliger le soin de sa progéniture.

Ce n'est pas toutefois dans le noir et l'*urubu* que je placerai la véritable originalité de la *cidade* brésilienne, c'est plutôt dans l'absence complète de femmes, du moins de femmes blanches : celles-ci ne sortent jamais de leurs maisons, où les retient une jalousie impitoyable. La physionomie que cette coutume imprime à la *cidade* frappe surtout le voyageur habitué aux mœurs castillanes, et qui arrive des Andes ou de la Bande orientale. Au Brésil, grâce à une longue paix et au flot de colons que chaque année les alizés jettent sur ses parages, le nombre des hommes l'emporte de beaucoup sur celui des femmes, et la séquestration des *senhoras* rend le contraste encore plus étrange. Dans l'Amérique espagnole, où les femmes circulent librement, l'immigration est plus rare, et les guerres continuelles qui n'ont cessé d'ensanglanter ces malheureuses républiques depuis un demi-siècle y font sensiblement prédominer le sexe féminin. Sous l'influence d'une vie indépendante, les *senhoras* hispano-américaines sont plus gracieuses, plus vives et plus séduisantes que les créoles d'origine portugaise. Celles-ci vivent prisonnières, nous l'avons dit, et cependant, quelque vigilante que se montre la jalousie des habitans, elle est journellement mise en défaut par les ruses féminines. Bien que les portes des gynécées brésiliens aient été constamment fermées pour moi, j'ai pu me con-

(1) Un fait curieux semble prouver que l'*urubu* sait mettre une certaine dose d'intelligence au service de sa voracité. Alcide d'Orbigny assistait à une distribution de viande dans une mission indienne, lorsqu'il vit un de ces oiseaux qui, dédaignant d'attendre qu'on lui jetât les os, cherchait à saisir les morceaux aux mains des Indiens. Ces pauvres gens lui racontèrent que ce monopode (il n'avait qu'une patte) ne manquait jamais d'apparaître à heure fixe dans les occasions semblables, c'est-à-dire tous les quinze jours. Quelque temps après, se trouvant dans une autre mission, à vingt lieues de là, il fut témoin d'une nouvelle distribution de viande, et aperçut encore le pied bot qui venait réclamer sa part. Il visitait cette mission avec la même régularité que la première.

vaincre, par une étude attentive et grâce à quelques indiscrétions de mes compagnons, qu'un tel esclavage n'est pas toujours accepté, et que les belles captives savent se ménager des intelligences au dehors. Un de leurs principaux moyens consiste dans le langage symbolique des fleurs. Un jeune homme veut interroger une *senhora* qu'il a aperçue sur un balcon : il passe sous ses fenêtres, dans un moment où il la croit seule, avec certaine fleur portée d'une certaine manière. Un signe imperceptible lui fait connaître si ses hommages sont agréés ou s'il arrive trop tard. Lui a-t-on répondu qu'il peut espérer, il continue son manége, et le dialogue se poursuit les jours suivans avec de nouvelles fleurs. On a voulu me mettre plusieurs fois au courant de cette télégraphie indigène; mais, n'ayant jamais eu l'occasion d'en faire usage, j'ai oublié jusqu'à la première lettre de ce gracieux alphabet.

Cette méthode si simple a un puissant auxiliaire dans les processions. La procession, dans l'Amérique hispano-portugaise, est le complément indispensable de toute fête; les hommes libres y sont seuls admis. Enrégimentés et encapuchonnés dans un grand nombre d'*irmandades* (confréries), ces révérends suivent dévotement, un cierge à la main, la madone ou le saint qu'on promène en triomphe dans toutes les rues. Si le patron du jour est un homme de guerre, on le fait figurer à cheval, visière baissée et lance au poing. Je me trouvais à Rio-Janeiro lors de la procession de saint George, patron de la ville. Le saint, solidement fixé à la selle par une cheville, montait un superbe coursier tiré des écuries de l'empereur. Son costume, étincelant d'or et de pierreries, rappelait assez les rois batailleurs du moyen âge. Un piqueur à pied conduisait son palefroi. Une vingtaine d'écuyers également à pied lui faisaient escorte, chacun tenant par la bride un cheval richement caparaçonné. Un chœur de musiciens indigènes, où dominaient toute sorte d'instrumens primitifs, envoyait par intervalles au-dessus de la fête des fanfares où les sifflemens aigus du fifre luttaient avec plus d'ardeur que d'harmonie contre la voix éclatante des cuivres. Les deux côtés de la rue étaient bordés par les confréries; les blancs marchaient les premiers; venaient ensuite les mulâtres, puis enfin les parias, les ilotes, les noirs. Le lent et grave défilé de la procession donne aux *senhoras*, placées sur les balcons, tout le temps nécessaire pour échanger une œillade ou un dialogue symbolique avec ceux qu'elles ont su promptement reconnaître sous la robe des confréries (1).

(1) Le soir, comme je rendais compte à un Brésilien de mes impressions de la journée, je lui demandai pourquoi on prenait un mannequin au lieu d'un homme pour représenter le saint. « Ah! *senhor*, me répondit mon interlocuteur avec un profond soupir, on voit bien que vous êtes étranger. Vous ne savez donc pas ce qui est arrivé

En dehors de ces cérémonies publiques, les habitans des *cidades* se réunissent peu, et vis-à-vis de l'étranger cette humeur farouche prend le caractère d'une véritable méfiance. L'intérieur d'une maison brésilienne ne s'ouvre que difficilement devant l'Européen. Cependant, lorsqu'on a fréquenté quelque temps les créoles, il n'est pas impossible de se faire une idée des occupations du *senhor*. Le temps qui n'est pas pris par les affaires, les *irmandades*, les visites, la politique, est consacré à la sieste ou au jeu. Les gens riches ont des *chacáras* (villas) en dehors de la *cidade*, sur le bord de la mer, qui forment terrasse, comme celles qu'on voit sur la route de Pernambuco à Olinda, et où l'air est plus pur que dans l'intérieur de la ville. Le mobilier est généralement aussi simple que l'habitation, et l'on est souvent frappé du peu de luxe extérieur de certaines demeures qui abritent des *senhores* plusieurs fois millionnaires. Rien de plus facile cependant à expliquer, quand on se reporte aux mœurs créoles et aux origines de la société brésilienne. Les premiers colons portugais n'étaient venus sur cette terre de l'Eldorado que pour faire une fortune rapide. Retourner au plus tôt chez eux et jouir en paix de leurs richesses, telle était leur unique ambition. A quoi bon dès lors bâtir de somptueuses demeures qu'ils ne devaient pas habiter? Mais le petit nombre seulement put réaliser ce rêve. Par des causes diverses, la plupart d'entre eux ne revirent plus l'Europe, et leurs descendans, n'ayant pour points de comparaison que la hutte de l'Indien ou le *rancho* du noir, regardèrent leurs vieilles habitations portugaises comme le dernier mot de l'architecture. On sent néanmoins que ces bâtimens, lourds et fermés de tous côtés, sont en désaccord avec la nature qui les environne. L'air ne pénètre pas assez dans ces massifs de murailles nues. Au lieu de ces forteresses du moyen âge, on voudrait voir s'élever ces pavillons légers et spacieux que réclament les besoins d'une contrée tropicale; mais la tradition ibérique, la nonchalance créole et la jalousie brésilienne y trouvent leur compte, et c'est assez.

Puisqu'il nous est interdit de pénétrer dans l'intérieur des maisons particulières, visitons les magasins; nous y trouverons des types qu'on chercherait vainement ailleurs. Ce jeune adolescent, pâle et imberbe, qui vous aborde dans ce magasin après avoir posé

un jour à Lisboa (Lisbonne)? Cette ville a aussi saint George pour patron. Chaque année, on choisissait autrefois un des plus alertes jeunes gens de la ville pour le représenter : le roi fournissait le plus beau cheval de son écurie et tout ce qu'il avait de plus précieux en ornemens d'or et de pierreries; mais un jour le diable s'en mêla, et le choix tomba sur un affreux garnement qui, au milieu de la procession, galopa vers le Tage, où il avait fait préparer un bateau, et s'enfuit avec sa monture et son costume sans qu'on ait jamais pu mettre la main sur lui. Vous comprenez, *senhor*, que quand le monde est si fripon, on doit se mettre en garde. »

son *charuto* (cigare), et la plume derrière l'oreille, est arrivé un jour des Açores ayant pour tout bien la chemise, la veste et le pantalon qui parvenaient à grand'peine à dissimuler sa nudité. Sa famille, ne pouvant le nourrir, l'avait confié à un navire faisant voile pour Rio-Janeiro. Le patron du magasin est allé le chercher au port, et, après avoir payé le prix du passage, l'a emmené comme apprenti. Le voilà aujourd'hui l'homme de confiance du *senhor*. Modèle de sobriété et de ténacité portugaise, il s'est refusé toutes les distractions, tous les plaisirs de son âge; on peut dire que sa vie n'est qu'une suite non interrompue de travaux et de privations; mais il se console par la perspective que lui offre l'avenir. Il sait que, si la *febre amarella* (fièvre jaune) ou la consomption ne l'arrête en chemin, il sera un jour *fazendeiro* et peut-être *commendador*.

Pendant que vous êtes en pourparlers près du comptoir, vous voyez un cavalier s'arrêter à la porte. Après avoir mis pied à terre, il confie la bride de son cheval à un noir qui l'accompagne, s'avance sur le seuil, et appelle d'un *pshioú* ou d'un battement de mains un commis de la maison. Vous le prenez pour un client qui vient faire quelque commande. Le patron, qui l'a reconnu, tire quelques *vintens* de sa poche et les donne à un de ses employés, qui, sachant ce que cela veut dire, les porte aussitôt au *senhor* cavalier. Ce client n'est qu'un mendiant, du moins c'est ainsi qu'on l'appellerait chez nous; mais chaque peuple a ses idées sur la mendicité. Peut-on en effet voir un vagabond dans un homme vêtu d'une manière irréprochable, et ayant un nègre et un cheval à sa disposition. D'ailleurs l'aumône ne déshonore pas dans ce pays, où la terre se montre si prodigue et où l'hospitalité devient si aisée. Aussi la mendicité est-elle considérée par les gens qui s'y livrent comme une véritable profession. Chaque mendiant a sa clientèle, et il sait jusqu'où il faut aller sans se rendre importun. Ses visites sont généralement hebdomadaires: chez les bonnes âmes ou chez les riches pratiques, il risque jusqu'à deux visites par semaine, mais jamais plus. Quand on le rencontre après sa tournée, on voit un *gentleman* plein de savoir-vivre et habile à se procurer les douceurs du comfort. S'il est modéré dans ses dépenses, il achète des esclaves avec ses revenus, les envoie au *ganho* (gain), et, devenu enfin rentier, traite à son tour ceux qui l'ont aidé à vivre; mais c'est là le petit nombre. Cette profession est surtout exercée par de soi-disant étudians à qui il ne manque que quelques *milreis* pour entrer dans les ordres. On cite à ce sujet les anecdotes les plus singulières, et l'un d'eux, le *senhor* Maranhense, a élevé ce métier à la hauteur d'une véritable science.

Êtes-vous artiste, ou désirez-vous faire quelque excursion scientifique, vous devez avant tout organiser une caravane. Vous priez

vos amis de la *cidade* de vous indiquer un bon muletier; ils vous conduisent dans un faubourg de la *cidade* où les *urubus* semblent avoir fait élection de domicile, et où la *catinga* (odeur du nègre) saisit fortement l'odorat. Bientôt vous voyez arriver un mulâtre aux allures décidées, drapé dans son *poncho* (manteau-sac assez court). Cet homme, à l'entendre, connaît tout le Brésil. Sa figure bonasse et son aplomb inspirent la confiance, et vous êtes sur le point de traiter avec lui, lorsqu'un concurrent vient vous avertir que ce prétendu guide est un *tropeiro* assez mal famé, et qui a l'habitude de déserter son *senhor* au milieu du chemin avec la plus belle mule de l'équipage. Quand enfin vous avez trouvé votre cicerone, et que vous arrêtez le jour où il devra préparer les bêtes pour le départ, il vous répond gravement qu'il est guide et non *tocador*, que ce n'est pas à un homme libre d'avoir soin des *burros* (mulets), et que sa seigneurie doit lui donner un aide. Vous vous mettez de nouveau en quête, et si vous n'êtes pas sur vos gardes, vous tombez le plus souvent sur un esclave fugitif que la police vient vous réclamer au moment du départ.

Vous partez; mais si vous n'avez pas eu la précaution d'acheter des malles du pays, c'est-à-dire des *canastras* (coffres en bois recouverts d'une peau de bœuf), votre voyage devient encore impossible. La première fois que je chevauchai dans les *serras* du Brésil, je voyais le guide descendre tout à coup de sa monture, et, sous prétexte de rétablir l'économie de la charge détruite à chaque instant par les inégalités de la route et les faux pas des bêtes, serrer les courroies; comme ces besoins d'équilibre se reproduisaient assez souvent, je commençai à craindre pour les flancs des mules, et je me hasardai à en faire l'observation. — Ne craignez rien, *senhor*, me répondit le *tropeiro*; plus un *burro* est serré, plus il a le pied sûr. — A la première halte, je crus apercevoir comme des spires d'hélice dessinées sur le cuir de mes malles; le lendemain, l'enveloppe avait cédé, et sans l'assistance d'un *fazendeiro* qui mit ses *canastras* à ma disposition, j'étais obligé de revenir sur mes pas après avoir laissé mes bagages en route.

Comme dans toutes les cités éloignées de leur centre politique, les habitans de Pernambuco ont été longtemps dominés par une idée fixe : se séparer de la métropole. Cette ville est en effet presque aussi distante de Rio-Janeiro que de Lisbonne. Avant que la vapeur eût permis d'établir des services réguliers, il s'écoulait quelquefois plusieurs mois sans qu'on eût des nouvelles de la capitale. Le pouvoir central ne se faisait guère sentir que pour prélever sa part des douanes, et les Pernamboucains faisaient à ce sujet les réflexions les plus amères. D'un autre côté, leur caractère aventureux

les poussait aux entreprises hardies. Soit que les Hollandais, qui ont longtemps guerroyé dans ces parages, y aient laissé quelques germes de leur génie indépendant, soit que le voisinage du continent ait ravivé le vieux sang portugais, toujours est-il que c'est dans cette ville que l'on rencontre les aspirations les plus libérales. Aussi, depuis près d'un demi-siècle, les habitans de Pernambuco ont-ils essayé, à diverses reprises, de secouer le joug de la métropole et de réaliser leur double rêve, la république et l'indépendance. Bien que plusieurs de ces insurrections aient été sérieuses, je ne crois pas que le désir d'émancipation dont elles étaient le témoignage puisse jamais se satisfaire. La province de Rio-Grande-do-Sul, située à l'autre extrémité de l'empire, et qui, par des raisons analogues, a essayé de se constituer en état séparé, a dû également succomber, et cependant le gouvernement brésilien avait là devant lui des hommes connaissant le prix de la liberté, endurcis à la fatigue et réputés les premiers cavaliers de l'Amérique du Sud. Ajoutons que ces tendances séparatistes vont chaque jour en diminuant. Le gouvernement constitutionnel de l'empereur ne donne plus prise aux récriminations politiques. Les *steamers* qui sillonnent continuellement l'Atlantique font mieux sentir la main du pouvoir, détruisent de plus en plus les velléités d'isolement en facilitant les communications, et font voir à Pernambuco qu'elle est à la fois trop faible et trop fortement imprégnée d'esprit portugais pour avoir droit, comme Montevideo, à former un état indépendant.

Nous venons de voir à Pernambuco une ville où l'influence de la capitale est balancée par bien des influences contraires. Veut-on connaître une *cidade* qui représente plus exactement la civilisation portugaise au Brésil, c'est à Bahia qu'il faut aller. De toutes les villes de la côte, il n'en est pas de plus charmante. Sans doute la partie basse qui longe la mer sent encore le nègre et la fièvre; mais rien de ravissant comme l'esplanade qui domine la rade et où la brise apporte continuellement l'air pur et frais de l'Océan. Ces collines que j'avais déjà saluées à Pernambuco comme une apparition de la terre promise, je les retrouvai à Bahia et plus tard à Rio-Janeiro, toujours inondées de lumière et de parfums. C'est une guirlande de fleurs de plus de mille lieues qui longe le rivage, s'abaissant de temps à autre devant le cours impétueux d'un fleuve et se relevant aussitôt plus brillante encore, comme pour fasciner les yeux du navigateur. Rien en effet de plus majestueux que cet amphithéâtre de montagnes éternellement vertes qui dominent les rives de l'Atlantique. Aux premières lueurs de l'aurore, la forêt se réveille, secoue sa chevelure humide, et dessine à l'horizon ses lignes ondoyantes, qui semblent autant de nuages flottant sur un lac d'or fluide. De merveil-

leuses harmonies s'échangent entre le ciel, la terre et la mer. La mer renvoie à la colline des reflets bleuâtres, les ondes reproduisent dans leur paisible miroir la verdure des massifs profonds, tandis que l'azur de l'immense voûte adoucit de ses teintes légères la sauvage vigueur des nuances végétales et des miroitemens océaniques. Lorsque le soleil s'est élevé et qu'il embrase l'espace, on voit se détacher des touffes tour à tour sombres et éclatantes des feuilles de hautes tiges grisâtres qui rappellent au voyageur les sapins de ses brumeuses montagnes boréales. Les bruits de la forêt cessent, tout semble se recueillir; seule, la séve circule avec un redoublement d'activité, et se résout en pluie désordonnée de lianes, de fleurs et de verdure. Le soir, quand le crépuscule a couvert de ses ombres eaux, montagnes et forêts, de douces brises s'élèvent, chargées des plus suaves senteurs. Bientôt un spectacle féerique commence : des milliers de petits coléoptères lumineux se montrent tout à coup à travers le feuillage des arbres qu'ils éclairent de lueurs phosphorescentes. A voir ces lumières mouvantes, qui apparaissent, se croisent, vont se perdre, puis brillent de nouveau dans mille courbes capricieuses, on dirait une course folle d'étoiles qui viennent se jouer sur l'onde pour célébrer les voluptueuses tiédeurs de la nuit et ajouter les riantes merveilles de la nature aux sévères splendeurs des cieux.

Je me trouvais à Bahia le 2 juillet, anniversaire de l'indépendance. C'est à pareil jour qu'en 1823 les derniers débris de l'armée portugaise, sous la conduite de Madeira, se décidèrent enfin à quitter la terre du Brésil. La fête commença la veille au soir. On vit des troupes de jeunes gens et de nègres se répandre dans les rues, drapeaux, torches et musique en tête. Les chants ou plutôt les cris patriotiques, le bruit des pétards, des fifres et des tambours, les fusées qui sillonnaient le ciel, tout ce vacarme se prolongea fort avant dans la nuit. Le lendemain, dès la pointe du jour, on s'occupa de pavoiser les maisons et d'élever des arcs-de-triomphe sur les principales places. Ces préparatifs achevés, tous les hommes libres revêtirent leur uniforme de gardes nationaux, et de longues colonnes armées défilèrent tout le reste de la journée dans les rues et les promenades, ornées de drapeaux et de verdure. Des pièces de canon couvertes de fleurs et de banderoles étaient traînées à bras par les jeunes gens à qui l'âge ne permettait pas encore le mousquet. Un large ruban passé en écharpe sur la poitrine et portant en grosses lettres *caixeros nacionaes* (commis nationaux) distinguait les jeunes créoles employés dans les maisons de commerce et représentant l'aristocratie de la ville. Les nègres, qui formaient l'immense majorité de la garde nationale, portaient le costume portugais et mar-

quaient le pas avec la dignité d'hommes libres qui sentent le prix de leur indépendance. De temps à autre, une colonne s'arrêtait pour donner aux pièces d'artillerie remorquées par les enfans le temps de gravir les pentes raides de la cité haute. Les deux côtés de chaque rue étaient encombrés de négresses coiffées du turban et faisant des signes d'intelligence aux soldats qu'elles reconnaissaient sous l'uniforme. Le soir, le vacarme de la veille recommença avec plus de frénésie encore. Des groupes de noirs parcouraient les rues précédés d'une torche, criant, gambadant et gesticulant. Par intervalles, une fusée partie d'une fenêtre tombait sur la foule, et la joie redoublait. Les femmes surtout, atteintes par les étincelles, se démenaient avec force cris et force contorsions pour préserver leurs énormes turbans et leurs robes flottantes. De temps à autre, l'artillerie, les pétards et les fusées de la rade répondaient aux canons, aux pétards et aux fusées de la ville, et le spectacle tenait alors du prodige. On eût dit que l'Océan secouait des étincelles et embrasait la cité, tandis que celle-ci lançait des éclairs pour illuminer le ciel. La fête se serait prolongée probablement jusqu'au lendemain, si un orage survenu tout à coup n'eût fait rentrer chacun chez soi. J'ai vu bien des fêtes nationales dans la vieille Europe, nulle part je n'ai remarqué une joie aussi bruyante, une gaîté aussi franche.

Les nègres sont en très grand nombre à Bahia, et plusieurs fois dans les troubles politiques ils ont donné aux Portugais des craintes sérieuses (1). Les rivalités de tribus, que ceux-ci entretiennent soigneusement, ont empêché le renouvellement des massacres de Saint-Domingue. Un voyageur qui ne connaîtrait pas les habitudes casanières des créoles croirait, en parcourant Bahia, se trouver dans une ville de noirs. On y rencontre des échantillons de toutes les races africaines que les *conquistadores* ont jetées sur les rivages du Brésil. L'athlétique *mina* semble y dominer et conserver toute sa séve et sa verdeur primitives. L'esclavage a introduit des coutumes bizarres qui frappent l'étranger. Parfois vous voyez circuler dans les rues deux noirs marchant d'un pas lourd et cadencé et faisant résonner sur les dalles une grosse chaîne rivée à leurs jambes. Ce lugubre appareil indique deux fugitifs dont on se méfie et qu'on attache l'un à l'autre, afin de rendre impossible toute évasion ultérieure. Plus loin vous apercevez un esclave la figure

(1) Le fait suivant, dont j'ai été témoin à cette fête, donnera une idée des sentimens qui animent les Africains à l'endroit des Portugais. Un officier attardé, qui allait rejoindre sa colonne, étant tombé de cheval au milieu d'un groupe de noirs libres, ceux-ci reculèrent pour rire plus à leur aise de la mésaventure du *senhor* cavalier, et se gardèrent bien de lui porter secours. Le pauvre diable se releva comme il put.

cachée par un masque de fer solidement cadenassé, assez semblable à ceux que portaient jadis les paladins du moyen âge. Votre guide vous apprend que c'est un pauvre diable qui mangeait de la terre, et qu'on empêche ainsi de se livrer à ses goûts déréglés. Ce sont surtout les gigantesques négresses *minas* qui excitent l'attention. On dirait parfois des déesses antiques taillées dans un bloc de marbre noir. Il n'est pas rare de rencontrer de ces femmes, hautes de six pieds, portant gravement une banane ou une orange sur leur tête. L'horreur du travail est tellement enracinée dans ces natures indolentes et sensuelles qu'elles se croiraient déshonorées, si elles tenaient à la main le plus petit objet.

C'est ordinairement vers le soir que les jeunes gens de la ville sortent pour se rendre leurs visites ou pour aller à un rendez-vous; mais leur dignité de blancs et leur nonchalance de créoles leur défendent de marcher à pied dans les rues : ils montent de petits chevaux d'une agilité surprenante, qu'ils lancent à toute vitesse, quelque rapide que soit la pente qu'ils ont à monter ou à descendre. Les hommes mûrs et les *senhoras* ne sortent qu'en palanquin. Celles-ci ne quittent guère leurs maisons que les jours de fête, pour se rendre à la messe. Cette vie énervante les étiole peu à peu, et il est rare qu'elles puissent lutter avec les opulentes formes des femmes de couleur, qui ont puisé dans le sang africain une richesse de séve incomparable.

Bahia est la ville portugaise par excellence (1), moins l'âpre activité et la mâle énergie de ses fondateurs. Le moine y domine encore plus qu'en tout autre endroit du Brésil, et avec lui règnent toutes les superstitions d'une autre époque. Chaque individu a un saint de prédilection qu'il rend responsable de tout ce qui arrive en bien ou en mal dans sa maison. Le plus puissant de tous ces patrons est saint Antoine; du moins c'est celui que l'on rencontre le plus souvent dans les oratoires. On lui promet des cierges, de l'argent et des fleurs pour orner sa niche, s'il parvient à faire obtenir le succès désiré ou à éloigner la mauvaise fortune; mais s'il fait la sourde oreille, adieu cierges, fleurs et caresses. Étant responsable, il faut qu'il se résigne à subir son châtiment. Un nègre par exemple vient-il à s'enfuir, le maître s'empresse aussitôt de courir au bureau du journal donner le signalement du fugitif, et promettre 50 ou 100 *milreis* de récompense, suivant la valeur de la *pièce* (*peca*); puis il revient en toute hâte dans sa chambre, tire brusquement son patron de sa niche, prend un *chicote* (fouet) proportionné à sa taille, et lui en sangle les reins en accompagnant cette correction du monologue

(1) On m'a assuré à mon passage qu'elle ne comptait que soixante-dix Français.

suivant : « *Ah! filho da* .... (fils de ....), c'est ainsi que tu prends souci de mes esclaves! C'est de cette manière que tu me paies des soins que j'ai pour toi et des cierges que je t'achète! Je vais t'apprendre à vivre! » Après cette correction, il le jette dans le réduit le plus obscur de sa maison, parmi les ordures qui emplissent la plupart des demeures portugaises, et lui déclare qu'il est condamné à vivre dans ce chenil jusqu'à ce que l'esclave soit retrouvé. Si le retour du fugitif se fait attendre, le maître perd patience, brise son idole d'un coup de pied, et se choisit immédiatement un autre patron plus puissant et plus actif; mais si le noir reparaît, il la replace aussitôt dans sa niche, lui demandant pardon d'avoir été un peu emporté, et lui achète force cierges pour lui faire oublier le passé et pour continuer de mériter sa protection.

Les nègres prennent ordinairement pour patron un saint de leur couleur, saint Bénédict, sur lequel ils racontent des histoires merveilleuses. Ce Bénédict était de son vivant chef de cuisine dans un couvent. Naturellement porté, comme tous ses compatriotes, vers la vie contemplative, il assistait en cachette à tous les offices des moines, et se laissait quelquefois tellement absorber dans ses oraisons mentales qu'il en oubliait ses fourneaux. Les anges, touchés de sa piété, faisaient sa besogne, afin que la communauté n'eût pas à souffrir de ses extases. La première fois que j'aperçus ce saint patron des nègres dans un oratoire, je crus voir un diable, tant la grimace que l'artiste lui avait prêtée, sans doute par un scrupule exagéré d'exactitude, était effroyable. Quand un homme est trop pauvre pour construire un oratoire dans sa hutte, il prend mentalement le patron de son voisin, et lui vote des cierges dans les momens pressans, afin d'obtenir son intercession. Dans une *fazenda* des environs de Bahia, je vis un pauvre mulâtre apporter dans le *sacrarium* de son maître 10 *milreis* (25 francs), qui représentaient toutes ses économies, pour remercier le saint de lui avoir fait retrouver ses cochons, qu'il avait perdus la veille. Je le priai de me conter son aventure.

— *Senhor*, me répondit-il aussitôt, c'est un saint bien puissant et bien bon pour les pauvres gens que saint Antoine. Figurez-vous qu'hier, quand j'allai voir mes pauvres bêtes, elles avaient disparu. Ce ne pouvait être que par suite d'un maléfice, car elles ne s'écartent jamais de leur étable. Je fis vœu d'offrir à mon protecteur tout l'argent que je possédais, s'il me les faisait retrouver, et, plein d'espoir, je me dirigeai au hasard vers le premier chemin que je rencontrai, appelant mes animaux de tous côtés. Voyant que mes recherches étaient inutiles, je pensai que ce n'était pas la bonne direction, et je revins sur mes pas pour en prendre une meilleure; mais mon

patron, lui, ne s'était pas trompé : pendant que je m'épuisais en vaines poursuites, il avait fait rentrer le troupeau dans l'étable, et dès qu'elles me revirent, les pauvres bêtes accoururent vers moi. Vous comprenez, *senhor*, que quand on a un aussi bon saint, on doit tenir sa promesse, au lieu de faire comme certains que je connais, qui ont l'habitude d'oublier leur vœu quand le danger est passé.

Telle est la crédulité qui règne encore parmi les noirs de Bahia. Cette naïveté, qui n'exclut pas toujours une violence farouche, est un héritage des premiers temps de la société formée par les *conquistadores*. Cette antique physionomie brésilienne, si vivement empreinte à Bahia, s'accentue davantage encore à mesure qu'on s'éloigne de la côte. Avant de quitter cette vieille civilisation du Brésil pour observer à Rio-Janeiro les premières manifestations d'une vie nouvelle, peut-être voudra-t-on contempler la *cidade* brésilienne dans un état moins avancé encore qu'à Pernambuco ou à Bahia, sous l'aspect qu'elle offre dans l'intérieur du pays, et surtout dans les provinces jadis exploitées par les *mineiros*. C'est là, c'est à Ouro-Preto, Goyaz, Cuyabá, etc., que les traces du passé subsistent plus profondes et plus vivaces. Là plus de bourse, plus de théâtres, plus de musées. Des masures de terre suffisent aux habitans, des couvens en ruine remplacent les écoles; une population restée à demi sauvage par le croisement des races et l'isolement où elle vit grouille dans ces murs lézardés, sans industrie, sans aucune notion de bien-être. Les sites les plus dévastés des Abruzzes ou des Calabres peuvent seuls donner une idée de l'aspect de ces lieux jadis si florissans. Les créoles n'y luttent plus que d'ignorance et de fainéantise. Les églises même, élevées par la piété des anciens fondateurs, sont aujourd'hui pour la plupart aussi délabrées que les habitations des plus simples particuliers. On se croirait quelquefois dans un de ces grands villages des Cordillères périodiquement visités par les tremblemens de terre. Certaines villes où le passage des caravanes entretient quelque activité, comme São-João-del-Rey, sont quelquefois celles qui attristent le plus les Européens. Il est vrai que la grossièreté des habitans s'explique par leur origine. Les premiers colons de ces provinces étaient des paysans venus des montagnes du Portugal. Enrichis par le commerce, ils n'ont su tirer aucun parti de leur changement de fortune, et sont restés ignorans, avec la morgue de plus. Les muletiers, qui forment presque toute leur clientèle, sont peu faits pour leur inspirer des notions de bien-être et de progrès. Quand parfois ces Portugais de la vieille roche essaient, pour célébrer une fête, d'improviser un drame, on ne peut s'empêcher de sourire à ce spectacle où se mê-

lent si étrangement le sérieux et le grotesque. Il n'est pas rare de voir une tragédie grecque représentée par des mulâtres fardés et qui se drapent dans de vieilles défroques françaises ou portugaises, avec force sabres et force poignards.

Les quelques hommes d'intelligence et d'énergie qui se rencontrent çà et là au milieu de ces populations perdues ne semblent guère conserver l'espoir de les arracher à leur ignorance. Ils s'expriment à ce sujet avec une singulière franchise, si l'on en juge par le langage que tenait, il y a quelques années, un *mineiro* à un voyageur français. « Mes compatriotes, disait-il, n'usent les chemises que sur les coudes parce qu'ils ne peuvent se tenir sans être appuyés. On se repose le lundi de la fatigue d'avoir entendu le dimanche une messe d'un quart d'heure; le mardi, on laisse travailler ses nègres à sa place; le mercredi et le jeudi, il faut bien aller à la chasse pour manger un peu de viande; il faut pêcher le vendredi et le samedi parce que ce sont des jours maigres; enfin le dimanche on se repose des travaux de toute la semaine. Un arbre tombe-t-il dans le chemin, on fait un sentier qui passe dans le bois et va regagner ce chemin de l'autre côté. On eût employé beaucoup moins de temps à couper l'arbre; mais il aurait fallu se servir de la cognée, et en faisant le sentier on laisse les gros arbres. On se contente de couper les arbustes, et pour cela on n'a besoin que de la *faca* (coutelas que les nègres portent toujours à leur ceinture). Un homme a-t-il de la farine à chercher, il monte sur sa mule, prend un petit sac et fait six voyages; il aurait pu faire porter toute la charge à la mule en une seule fois, mais il aurait été forcé d'aller à pied. » Le peuple de certaines provinces brésiliennes diffère beaucoup, on le voit, de celui qui a pris pour devise : *time is money*. — Aussi est-il difficile à un Européen, habitué au spectacle de l'activité humaine, d'être témoin de tant d'inertie sans éprouver un serrement de cœur. Il est certaines choses essentielles à la vie civilisée et complétement inconnues ici.

Visitant un jour une *fazenda* à quelques lieues de Rio-Janeiro, sur la route de Minas, la plus fréquentée du Brésil, et redoutant l'arrivée d'un orage, j'interrogeai plusieurs fois mon guide sur le chemin qui nous restait à parcourir.

— Encore ce morne, *senhor*, me répondait-il invariablement, me montrant du doigt le monticule qui se trouvait devant nous.

Désirant une information plus précise, je m'adressai aux personnes que je rencontrais sur la route.

— Combien de lieues y a-t-il d'ici à la *fazenda* du *senhor* X.? demandai-je à un mulâtre qui se rendait aux champs.

— *Dous legoas, senhor* (deux lieues).

Au bout d'une demi-heure, je répétai la même question à un *tropeiro.*

— *Tres legoas, senhor* (trois lieues).

La réponse était si inattendue que je dus réitérer la demande au maître d'une *venda* devant laquelle nous passâmes quelques minutes après. Je croyais enfin tenir mon affaire.

— *Tres legoas e meia, senhor* (trois lieues et demie), me répondit l'aubergiste.

Voyant que je m'éloignais de mon but au lieu de m'en rapprocher, je craignis une erreur du guide, et je priai mon interlocuteur de m'indiquer le véritable chemin. Sur l'assurance formelle que j'étais dans la vraie direction, je continuai ma route, cherchant vainement à m'expliquer ces contradictions. Je ne vis qu'un moyen de sortir d'embarras, c'était d'interroger impitoyablement tout individu que je rencontrerais. Les nouvelles réponses furent plus singulières encore que les premières.

— *Cuatro legoas, senhor* (quatre lieues), me dit un *mascate* (colporteur).

— *Não sei, senhor* (je ne sais pas), disaient de leur côté la plupart des nègres.

— *Dous cuartos e meia* (deux quarts et une demie), répondit un *tropeiro.*

— Vous voulez dire une lieue? répliquai-je.

— *Si, senhor.*

— Pourquoi donc dites-vous deux quarts et une demie?

— *He costume* (c'est l'habitude).

Voyant une mulâtresse sur le seuil de sa porte, je fus curieux de connaître aussi son avis.

— *Tres legoas, senhor.*

— Mais il n'y a pas trois lieues, objecta le mari en sortant de sa hutte.

— *São pequenas, mas são tres* (les trois lieues sont petites, si vous voulez, mais il y en a toujours trois), reprit la femme d'un ton de conviction qui n'admettait pas de réplique.

Cette réponse me donna enfin le mot de l'énigme : c'est l'ignorance absolue où l'on est dans ce pays sur la valeur réelle de la lieue; chacun l'estime à sa façon.

Chose digne de remarque chez un peuple où, aux termes de la constitution, les titres nobiliaires ne sont pas héréditaires, il n'est pas de mendiant qui ne soit anobli. Souvent une seule particule ne suffisant pas, on accouple deux ou trois titres qui rendent ainsi l'appellation plus sonore. J'ai rencontré quelquefois les plus grands noms du Portugal portés par des *tropeiros* courant les *picadas* de

la forêt derrière leurs mules. L'explication est cependant des plus simples : tout affranchi prend à volonté le nom de son patron, de son parrain ou de tout autre protecteur; or le Portugais naît généralement gentilhomme. Il n'est pas en effet de famille dont les ancêtres n'aient porté les armes contre les hordes de l'islamisme dans la longue lutte de l'indépendance, et on sait que les rois de Portugal, voulant exalter le courage de leurs troupes, anoblissaient sur le champ de bataille tous les soldats d'une armée qui venait de remporter une victoire sur les infidèles, ou de monter à l'assaut d'une ville musulmane.

Autre sujet d'étonnement : ce pays, entouré de tous côtés par des peuples agités de convulsions permanentes, jouit cependant de la paix la plus profonde. Les causes de ce calme paraissent assez complexes. Le caractère portugais, plus sombre et plus positif que le caractère castillan, est moins accessible aux exaltations passagères. Les immenses déserts qui sillonnent le continent austral empêchent d'ailleurs les frémissemens des républiques espagnoles d'atteindre le Brésil. La vie politique s'y montre cependant, mais c'est à Rio-Janeiro qu'on peut surtout l'observer.

II.

J'avais entendu fort vanter la beauté imposante de la rade de Rio-Janeiro; mais, habitué par une longue expérience à trouver le plus souvent la réalité en parfait contraste avec les pompeux récits des voyageurs, je ne comptais guère sur le merveilleux spectacle que l'on me promettait de toutes parts. J'entrai enfin dans cette rade par une de ces matinées étincelantes des tropiques, et pour la première fois peut-être je trouvai le tableau au-dessus de la description, tant il est impossible à l'exagération humaine de lutter contre les exagérations de la nature. Qu'on se figure un immense bassin entouré de tous côtés par une ceinture de montagnes granitiques couvertes de la plus riche végétation qu'il soit donné à l'homme de rêver, et l'on n'aura qu'une faible idée de la rade de Rio-Janeiro. Il faut cependant ajouter qu'il existe une autre rade plus belle encore, plus grande, plus majestueuse, celle de San-Francisco.

Malgré la fièvre jaune, qui depuis quelques années y a élu domicile, Rio-Janeiro est aujourd'hui la première ville de l'Amérique du sud par son commerce et sa population. C'est vers ce point que converge presque tout le courant de l'émigration européenne. Aussi le voyageur s'y trouve-t-il coudoyé à chaque instant par des Français, des Allemands ou des Italiens. On m'a assuré que le nombre

des premiers s'élevait à dix mille : je crois ce chiffre exagéré, mais je puis affirmer que l'on y rencontre des rues entières où l'on ne parle que français; c'est là que l'on trouve tous ces magasins de luxe que font naître les besoins de la civilisation la plus raffinée, et surtout ce commerce de détail et de nouveautés où excelle le Parisien. Toute industrie qui exige du goût et du savoir-faire semble lui être exclusivement dévolue. La chaussure est la spécialité des Allemands. Les grandes maisons de commerce sont tenues par les Portugais. Les Italiens se sont réservé les petits saints de plâtre, les orgues de Barbarie, les pâtes alimentaires, etc.

Devant ce flot toujours croissant d'étrangers, il n'est pas de tradition, si tenace qu'elle soit, qui ne finisse à la longue par être entamée. Aussi la vieille physionomie portugaise tend-elle à disparaître ici de plus en plus. Le gaz commence à remplacer les lanternes huileuses, on enlève aux *urubus* une partie de leur besogne, les rues non pavées deviennent de plus en plus rares, çà et là on aperçoit des trottoirs, resserrés, il est vrai, car la disposition des lieux ne permet pas une plus grande largeur. Comme dans toutes les villes des pays chauds, les rues sont étroites, et il importe de livrer un moindre accès au soleil. Il en résulte quelquefois de graves inconvéniens : au solstice d'été, lorsque des avalanches d'eau s'abattent sur la *cidade*, les rues se changent en torrens et les rez-de-chaussée sont souvent envahis. Bien que cette eau pluviale soit loin d'être froide, il faut cependant s'en défier. Un Allemand qui avait eu la fantaisie de se baigner dans le ruisseau qu'une trombe venait d'improviser devant sa porte, étant entré dans une *venda* avant de changer d'habits pour raconter ses émotions, qui lui avaient rappelé sa verte Germanie, se sentait pris de frissons pendant la nuit suivante et expirait le lendemain dans les étreintes de la fièvre jaune.

Tous les efforts que l'on fait pour assainir la ville restreindront-ils le chiffre de la mortalité? Je n'ose trop l'espérer. La ceinture de montagnes qui entoure la cité forme comme un entonnoir au fond duquel l'action du soleil vient s'ajouter aux humides émanations de la terre et de l'Océan. En outre, depuis que la fièvre jaune a visité la côte orientale, il est resté comme des germes pestilentiels qui, au dire des anciens habitans, n'existaient pas avant l'arrivée de cette terrible maladie, et qui causent d'effroyables ravages chez les nouveau-venus. Je citerai d'abord la phthisie pulmonaire, qui emporte à elle seule le cinquième des malades, d'après un relevé fait dans les hôpitaux de Rio-Janeiro. Le plus fort contingent est fourni par les gens de vingt à trente ans, notamment parmi les Portugais. L'émigration explique du reste ce phénomène. C'est à cet âge qu'on

quitte son pays pour aller chercher fortune ailleurs, et c'est le Portugal qui envoie le plus d'émigrans au Brésil. Quelques médecins attribuent la prédominance de cette maladie à la pression qu'exerce le foie sur les poumons. Tout le monde sait que ce viscère acquiert un volume énorme sous l'influence des climats chauds et humides. Sans rejeter cette explication, je crois qu'il faut surtout chercher la cause principale dans les imprudences que trop souvent les étrangers commettent à la chute du jour. Les premières heures de la nuit sont terribles sous les tropiques : le ciel étant toujours étoilé, le sol se refroidit vite, et de 40 degrés le thermomètre descend quelquefois à 10. Les effluves perdus dans l'atmosphère retombent rapidement, et viennent empoisonner l'imprudent qui les aspire.

Quant à la fièvre jaune, on peut dire aujourd'hui qu'elle n'est plus qu'un accident. Sur trois individus atteints de cette maladie, on ne compte généralement qu'une victime qui d'ordinaire appartient à la classe ouvrière. Le défaut de propreté, la mauvaise nourriture et les imprudences des travailleurs expliquent ce résultat. Elle attaque de préférence les Européens, surtout les Portugais, et sévit principalement sur les jeunes gens de quinze à trente ans. Nous venons de donner la raison de ce fait. Voici au surplus la liste par nation des individus morts de la fièvre jaune à Rio-Janeiro, du 1er décembre 1856 au 31 mai 1857. On pourra se faire en même temps une idée assez exacte des proportions qu'on trouve dans le nombre des colons que les diverses nations de l'Europe envoient au Brésil.

Portugais	764
Français	139
Anglais	82
Italiens	60
Allemands	59
Nations diverses	188
Brésiliens	80
Esclaves	15
Total	1,387

On voit que les Portugais y figurent pour plus de la moitié, les Français pour 1/10e, et les Brésiliens pour 1/17e seulement. Les 5/6es sont des jeunes gens. Le nombre des femmes ne s'élève qu'à 134. Le petit nombre des émigrantes et la vie sédentaire des Brésiliennes expliquent ce chiffre. Le mois le plus terrible est celui de mars, soit parce que l'atmosphère n'est plus purifiée par les décharges électriques qui dans les mois précédens sillonnent l'air chaque jour, soit parce que les miasmes qu'entraîne la saison pluvieuse

atteignent alors leur plus haut développement. Ajoutons que la fièvre jaune ne peut s'étendre que sur les villes du littoral et qu'elle épargne les nègres. Elle a son siége principal dans l'estomac, et se manifeste par des maux de tête et une chaleur intense. Le choléra au contraire, que plusieurs personnes confondent avec cette maladie, se montre indifféremment sur les côtes et dans l'intérieur. Il choisit de préférence les nègres pour victimes, a son siége dans les intestins, et offre comme caractère spécial le refroidissement des centres nerveux. Le premier soin à donner dans ces deux cas est de chercher à ramener la transpiration. Les remèdes *infaillibles* ne manquent pas. Chacun a le sien. J'ai connu un *mascate* (colporteur) qui, éprouvant quelque difficulté à écouler ses marchandises, s'est mis un beau jour à improviser une de ces potions héroïques, et, après s'être fait donner une demi-douzaine de certificats signés de docteurs brésiliens, a fait voile pour l'Europe, comptant obtenir « la croix. » Du reste, sans parler de ces épidémies passagères, on peut dire que les Européens, principalement les nouveau-venus, doivent se tenir sur un qui-vive continuel, s'ils ne veulent pas être victimes d'une de ces terribles maladies que la terre, le soleil, l'atmosphère et l'humidité semblent engendrer à l'envi. A mon départ pour les terres australes, je ne voyais sur le pont du navire que des jeunes gens à la mine gaillarde, au sang riche, aux ardeurs puissantes; à mon retour en Europe, je trouvai surtout des femmes vêtues de noir : c'étaient des veuves. Elles me racontèrent leurs infortunes. Des pneumonies aiguës, des fièvres malignes, des entérites violentes, survenues à la suite de refroidissemens brusques ou d'insolations imprudentes, tel fut le bilan qu'elles me présentèrent. Tous leurs maris étaient ouvriers, et il est difficile à ces braves gens de se rappeler, dans l'ardeur du travail, qu'ils se trouvent sous une latitude ingrate pour l'artisan. Cette mortalité contraste péniblement avec l'inaltérable santé des paisibles *fazendeiros*, qui, dans leurs opulentes demeures, n'ont rien à redouter ni de la pluie, ni du soleil, ni de la fatigue.

Une fois à Rio-Janeiro, on veut cependant oublier les tristes influences du climat. La ville n'offre-t-elle pas quelques-uns de ces aspects qui peuvent faire oublier au voyageur le nouveau pays où il se trouve, et lui rappeler les richesses monumentales de quelques cités d'Europe? On voit, il faut bien le dire, peu de monumens dans les villes brésiliennes. Les *conquistadores* étaient des soldats d'aventure et non des artistes, et la recherche de l'or et des esclaves absorbait tous leurs instans. Cependant on remarque à Rio un aqueduc qui pourrait figurer à côté de ceux que les Romains nous ont légués, et un hôpital qui ne serait pas déplacé à Londres ou à Paris.

Deux autres établissemens méritent aussi de fixer l'attention : le muséum et le jardin botanique. Bien des capitales de l'Europe envieraient ce muséum, et cependant il est loin de répondre encore aux richesses du pays et à la curiosité des étrangers. Ce n'est pas chose facile que de réunir une collection complète des armes, des costumes, des ornemens, des ustensiles dont se servaient les tribus indiennes avant l'arrivée des flottes portugaises, des spécimens de tous les animaux sauvages qui peuplent les forêts américaines, et des échantillons des diverses variétés de diamans et de pierres précieuses, des quartz aurifères et des autres minerais que recèle le sol de cet immense empire. Ajoutons que le premier fondateur du muséum est le baron d'Uba, dont le nom est si cher aux savans et aux artistes qui ont visité ce pays.

C'est au roi de Portugal dom João VI qu'est due la création du jardin botanique. Ce pauvre prince cherchait à tromper les heures de son long exil en surveillant et en hâtant les progrès de cette magnifique plantation, située à quelques kilomètres de la ville. Un omnibus en fait régulièrement le service. L'entrée est imposante et répond pleinement à la majestueuse grandeur des forêts qui l'entourent. C'est une allée immense, bordée de palmiers gigantesques dont les stipes semblent porter dans les nues leurs éventails de feuillage et leurs grappes de fruits. Dans les allées latérales se trouvent toutes les plantes des tropiques, remarquables par leur beauté ou par les produits qu'on en retire, camélias, arbres à thé, arbres à cacao, poivriers, muscadiers, vanille, quinquinas, bananiers, cocotiers, lianes, orchidées, etc. Certains arbres portent des fruits d'une grosseur extraordinaire. Il est heureux que notre La Fontaine n'ait pas connu ce jardin. A la vue des noix de cocos énormes, des calebasses encore plus gigantesques se balançant fièrement dans les airs au souffle de la brise de l'Océan et menaçant la tête des promeneurs, Garo n'aurait pu faire ses réflexions philosophiques sur le gland du chêne, et nous serions privés d'une des plus charmantes fables de l'immortel conteur.

Le palais de l'empereur offre l'aspect d'une caserne ou d'un hôpital. Tel est du moins l'effet qu'il produit sur les étrangers qui n'en connaissent pas la destination. C'est l'ancienne demeure des vice-rois de Rio-Janeiro, et la famille impériale n'y séjourne guère : elle passe l'été dans la charmante villa de Pétropolis, sur les collines qui entourent la baie, et l'hiver dans la magnifique résidence de Saint-Christophe, à quelques kilomètres de la capitale. L'empereur ne visite la *cidade* que dans les occasions solennelles. C'est un homme de haute taille et de fort belle apparence. Allemand par sa mère, une archiduchesse d'Autriche, il n'a rien dans la physionomie qui rap-

pelle son origine portugaise : traits, carrure, démarche, tout annonce une nature germanique. Son front large et élevé accuse une intelligence vive; son regard limpide, une âme sincère et honnête. Ses goûts sont d'un savant : une bibliothèque latine, qu'il enrichit tous les jours des meilleurs ouvrages français, anglais et allemands, est sa principale et sa meilleure distraction. Les sciences lui sont aussi familières que les lettres. Tous les étrangers qui l'approchent sont unanimes à reconnaître ses hautes aptitudes et sa réelle supériorité intellectuelle. Il est à remarquer qu'en Europe ce ne sont pas généralement les princes qui se mettent à la tête du progrès. Dans le Nouveau-Monde, si une révolution éclate, c'est parce que celui qui gouverne veut marcher trop vite, et que le pays se refuse à le suivre.

Il n'est pas sans intérêt, à ce propos, de jeter un coup d'œil sur la presse brésilienne. Lors de la première insurrection de Pernambuco (1817), on fut obligé de recourir aux matelots français et anglais qui se trouvaient dans la rade pour faire imprimer les proclamations. Depuis cette époque, il semble qu'on ait voulu regagner le temps perdu, car aujourd'hui les feuilles brésiliennes l'emportent, par les dimensions du format, sur beaucoup de journaux du continent. Malheureusement quiconque parcourt une de ces feuilles est bien vite forcé de reconnaître qu'il assiste aux tâtonnemens d'une société naissante, dont les élémens n'ont pas encore été régulièrement classés. Le *diario* (journal), après un exposé des séances du congrès, ne contient guère que des correspondances insignifiantes, des pièces de vers, etc., puis des annonces de toute sorte que des prix habilement gradués mettent à la portée de toutes les bourses. Veut-on donner du relief à un *leilão* (encan) ou à un magasin de modes nouvellement établi, la réclame est encadrée, écrite en majuscules et surmontée d'un énorme *attenção* (attention). S'agit-il d'une annonce sortant du domaine des boutiquiers et des marchands, un *attenção* seul ne suffit pas; on a recours au superlatif *muita attenção* (beaucoup d'attention), et on enguirlande le cadre. Dans les occasions solennelles, on laisse là les *attenção*, les cadres, les majuscules, et on fait appel à la lithographie. Rien de mieux en effet pour séduire le lecteur que de parler à ses yeux. Voit-il une villa entourée de palmiers, il sait qu'une maison de campagne est à vendre. A-t-il besoin de remonter ses écuries, il cherche d'un coup d'œil si quelque solipède ne piaffe pas à la troisième page en attendant chaland. Les dernières colonnes, les plus nombreuses de toutes, sont consacrées aux offres d'achat et de vente des noirs. Ainsi les mêmes journaux qui, suivant l'énergique expression de M. Ribeyrolles, « pleurent quelquefois, à leur première page, sur les mal-

heurs sacrés de la Pologne et de l'Italie, » finissent par des annonces qui s'adressent aux acheteurs d'esclaves.

On a essayé à plusieurs reprises de former des journaux français à Rio-Janeiro et même à Pétropolis, résidence d'été de la cour et des riches nababs de la capitale ; mais un obstacle essentiel s'oppose à ce qu'aucun de ces journaux prospère : c'est qu'il leur est impossible d'aborder les questions d'intérêt général. Toute polémique dégénère vite au Brésil en un débat personnel. Le vrai remède à une telle situation serait dans un meilleur régime d'enseignement, qui fait malheureusement défaut. Si Rio-Janeiro, Bahia, Pernambuco, São-Paulo ont depuis quelques années des cours de droit et de médecine, il faut bien ajouter que la population de l'intérieur est en proie à l'ignorance la plus déplorable. La faute, à vrai dire, n'en est pas toute aux habitans. Avant l'indépendance, il leur était en quelque sorte défendu de s'instruire sur leur terre natale; les jeunes gens qui désiraient faire leur éducation étaient forcés de traverser la mer et de venir prendre leurs grades à Coïmbre. Cet état de choses a laissé des traces fâcheuses parmi les familles brésiliennes les mieux placées pour introduire dans le pays des habitudes nouvelles. Un *fazendeiro* à qui vous demandez s'il ne cherchera pas à cultiver par l'instruction l'intelligence de son fils vous répondra ingénument que pour planter du café et produire du sucre ses enfans n'ont pas besoin d'en savoir plus que lui. Aussi n'y a-t-il guère que les rares familles qui fréquentent la cour ou quelques riches commerçans des grandes villes qui consentent à envoyer leurs fils en Europe (1).

Dans les premiers temps de mon séjour à Rio-Janeiro, je croyais que l'exemple des Français devait faire sortir les Brésiliens de leur apathie et leur donner le goût de la vie extérieure : je ne tardai pas à être désabusé. Le Brésilien fait la sieste, fume ou joue dans ses appartemens. Le théâtre pourrait être un lieu de réunion; mais l'originalité manque ici absolument : les pièces sont presque toutes tirées du répertoire français, et la plupart des artistes viennent de Paris. Les Brésiliens n'ont une physionomie propre que dans les processions et les cérémonies publiques. Je choisis pour exemple une revue de la garde nationale. Le 7 septembre 1859, anniversaire de l'indépendance, tout le monde était déjà en ligne à Rio-Janeiro lorsque j'arrivai, et les choses se passèrent assez régulièrement, sauf l'explosion d'une pièce d'artillerie. Personne du reste ne parut étonné, tant ces petits accidens semblent faire partie intégrante du programme. Les blancs, beaucoup plus nombreux qu'à Bahia, of-

(1) Du reste les Brésiliens doutent un peu trop d'eux-mêmes, si nous en croyons toutes ces éditions classiques d'auteurs latins et portugais qui, au lieu de sortir des presses de Lisbonne ou de Rio-Janeiro, sont expédiées de Paris.

fraient une tenue irréprochable; on ne pouvait en dire autant de la plupart des mulâtres et des noirs libres. Derrière les rangs se trouvait une troupe de nègres que je pris d'abord pour de simples spectateurs. Je vis bientôt que leur présence s'expliquait par d'autres motifs. Dès que le signal de rompre les rangs eut été donné, chacun de ces ilotes s'approcha de son maître en uniforme, qui lui passa aussitôt fusil, sabre, giberne, shako, etc. Nombre de mulâtres et de noirs ôtèrent même leur chaussure. Ceux qui n'avaient pas d'esclaves priaient leurs amis plus fortunés de leur prêter les épaules de leur nègre, et le pauvre Africain pliait bientôt sous le poids d'une demi-douzaine de fournimens. Quant aux braves défenseurs de la nation, ainsi allégés, ils allèrent se refaire de leurs fatigues dans les *vendas* voisines en se racontant les exploits de la matinée, et s'interrompant de temps à autre pour hurler quelque chant patriotique.

Le Brésilien n'est pas né soldat. On ne peut dire cependant que les élémens militaires manquent dans cet immense empire : loin de là. Si vous continuez à pousser vers le sud, vous rencontrez bientôt ces vigoureuses natures de Saint-Paul, de Sainte-Catherine et de Rio-Grande-do-Sul, qui rivalisent avec les terribles *gauchos* de la Bande orientale, et qu'on peut appeler les premiers cavaliers du monde. C'est à cette rude école que Garibaldi a commencé sa carrière. J'ai vu une lettre du célèbre général, adressée à un de ses anciens compagnons d'armes, dans laquelle il se plaignait de n'avoir pas eu à sa disposition un escadron de ces centaures du désert pour briser les carrés autrichiens.

On ne séjourne pas longtemps à Rio sans être conduit à s'interroger sur l'avenir politique et social de l'empire, dont cette grande cité est appelée à diriger la civilisation. Dom Pedro Ier a donné au Brésil une constitution fortement marquée de l'esprit moderne, et qui assurerait la prospérité de l'empire si l'on pouvait compter sur l'énergie des hommes chargés d'appliquer la loi. Malheureusement, dans un empire aussi vaste, sans routes, et couvert de forêts impénétrables, la répression devient le plus souvent impossible. D'un autre côté, au milieu d'un amalgame de races si diverses, on ne peut guère espérer des habitudes sociales bien régulières. Les villes de la côte, journellement vivifiées par le contact européen, offrent encore les apparences de notre civilisation. Un œil attentif peut néanmoins saisir à travers ces dehors les indices d'une dépravation profonde. Le relâchement des mœurs paraît d'ailleurs chose si naturelle dans le pays que les créoles eux-mêmes le confessent en le rejetant sur les exigences du climat. Les voyageurs répètent cette excuse, et aujourd'hui, aux yeux des honnêtes gens, c'est le soleil

de l'équateur qu'il faut accuser de tous les déréglemens qui se produisent entre les deux tropiques. On doit s'inscrire en faux contre ces trop faciles conclusions. Loin de provoquer le développement des passions, l'extrême chaleur serait plutôt propre à les endormir.

C'est dans l'esclavage que j'ai toujours cru voir la principale cause de la vie licencieuse de l'Américain. Que peut devenir en effet un opulent nabab, à qui les préjugés de sa caste interdisent toute occupation, au milieu d'un sérail de deux ou trois cents négresses ou femmes de couleur? Le dévergondage arrive à ses dernières limites dans les plantations de l'intérieur, où, l'esclave ne comptant que comme tête de bétail, le créole n'a plus de témoin qui le rappelle au sentiment de la dignité humaine. De tels exemples doivent porter leurs fruits. Le noir, fier d'imiter les vices du blanc, renchérit encore sur lui, et c'est ainsi qu'il les transmet aux enfans du maître, dont il est l'unique précepteur. L'horreur du travail et le mépris qui s'attacherait à celui qui se rendrait coupable d'une pareille dérogeance, voilà le premier article de foi, on pourrait même dire le seul que le Brésilien apprenne dès son berceau. Les conséquences sont faciles à déduire : l'esclave ne travaille que sous le bâton du *feitor*. Quant à l'affranchi, qui veut user des priviléges de l'homme libre, il se laisse aller à la plus déplorable fainéantise. Un voyageur français raconte qu'un nègre qu'il avait à son service ayant eu une légère indisposition, il le dispensa de toute course, et lui ordonna je ne sais plus quelle tisane. Le soir, comme il s'enquérait des effets du remède, le malade répondit gravement qu'il n'avait pas pu suivre ses prescriptions, parce que l'Indien Firmiano, qui servait de domestique à la caravane, n'étant pas venu dans le *rancho*, il n'avait pu se procurer de l'eau. Le ruisseau coulait... devant la porte. Je regardais cette anecdote comme le meilleur indice du culte voué au dogme de la fainéantise; mais il m'a été donné plus tard d'être témoin d'un fait non moins étrange. Une négresse, qui venait de recevoir son diplôme de femme libre, se trouvait un jour avec nous sous la *varanda* de son ancien maître, attendant, accroupie sur ses talons, l'heure du *feijão*. Un chien qui se tenait à sa gauche nous importunant de ses cris, le *fazendeiro* la prie de le chasser. — *Si senhor*, répond-elle en se levant, et, tournant à droite, elle se dirige, à mon grand étonnement, vers la salle où se tenaient les nègres de service. Croyant qu'elle avait mal entendu, j'allai droit au chien, et d'un coup de pied je le forçai à prendre la fuite. Le *fazendeiro*, en homme fait aux subtilités du code nègre, n'avait nullement paru s'inquiéter en voyant son affranchie s'éloigner de l'animal. Quelques secondes après arrivait en effet la négresse escortée de deux aides de sa couleur. N'apercevant plus

le chien, ils supposèrent qu'il avait délogé de son propre gré, et retournèrent tous trois à leur place avec la conscience de gens qui avaient fait leur devoir.

En dépit de la constitution de dom Pedro Ier, et malgré les efforts des esprits éclairés, on se heurte encore à chaque pas contre quelque vieille coutume féodale importée par les *conquistadores*. Comme dans l'ancienne Rome, chaque citoyen de la classe inférieure se serre autour d'un homme riche qui puisse lui servir de providence dans l'infortune et de protecteur au milieu des démêlés qui surgissent quelquefois entre les honnêtes gens et la justice. Les parens avisés choisissent à l'avance le patron de leurs enfans en le leur donnant pour parrain. Ce titre oblige, et il n'est pas d'exemple qu'un Brésilien ait jamais refusé un tel honneur en vue de la responsabilité qu'il entraîne. Telles sont pourtant les déviations de la prudence humaine, que cette coutume si morale en son principe, puisqu'elle n'a d'autre but que de placer le faible sous la protection du fort, dégénère souvent en abus scandaleux, en injustices criantes. Si le protecteur est un personnage de quelque crédit, sa volonté est au-dessus de la loi, et sa recommandation assure l'impunité au malfaiteur. La justice impuissante n'a plus alors qu'à fermer les yeux et à laisser faire.

Il y a quelques années, un habitant de Rio-Janeiro se rendit coupable de je ne sais plus quel méfait; l'accusation était grave, la condamnation inévitable. Il ne restait au criminel qu'un moyen d'éviter la potence ou les présides, c'était de faire agir une protection puissante. Se rappelant que l'aïeul du juge était son parrain, il dépêche sa femme pour lui expliquer sa situation. — Recommande à mon filleul d'être plus sage à l'avenir, et dis-lui qu'il sortira demain, répond le vieillard sans hésiter, et, prenant son parasol, il se rend chez son petit-fils. Les paroles d'un vieillard ne sont pas des prières, mais des ordres. Comme il l'avait dit, sa demande, quelque exorbitante qu'elle parût, ne souleva aucune objection. Grande fut donc sa surprise, lorsque deux jours après la femme vient lui annoncer que son mari était encore sous les verrous. Sans lui laisser le temps d'achever, il sort aussitôt. Deux jours après, le juge voit tout à coup sa demeure envahie par les notables de la ville en grand costume de deuil. Ces braves gens venaient, sur la foi de lettres de faire part, assister à ses funérailles. Stupéfaction profonde du maître de la maison, étonnement non moins grand des lugubres visiteurs. Toutefois, après quelques paroles d'explication et la constatation de son identité, le juge renvoya ses hôtes sans trop de peine, avec des excuses sur une mystification dont il était la première victime. Il se promettait bien d'en découvrir les auteurs et d'en tirer vengeance;

mais ses efforts furent inutiles. Après avoir épuisé toutes les conjectures, il se rappelle la demande de l'aïeul, son oubli, et, pensant être sur la voie, il se dirige vers sa demeure. Il le trouve assis sur son canapé, attendant paisiblement, le *charuto* à la bouche, l'heure du dîner.

— Bonjour, grand-père.

L'aïeul le regarde sans répondre.

— Je venais vous demander, avec tout le respect que je vous dois, si ce n'est point par vos ordres qu'on a envoyé ces jours derniers des lettres de faire part à toutes mes connaissances pour les prier d'assister à mes funérailles?

— *Ah! filho da...!* répond tout à coup l'irascible vieillard, tu te souviens donc enfin de moi! Ne savais-tu pas qu'un enfant qui oublie ses devoirs n'existe plus pour ses parens? Je vais t'apprendre à vivre! — Et, saisissant sa canne, il s'élance sur le pauvre diable, qui, prévoyant ce brusque dénoûment, n'avait pas quitté le voisinage de la porte de sortie. Le même jour, le coupable était mis en liberté.

Dans l'intérieur, la justice est rendue d'une manière encore plus expéditive. Chaque individu se la fait lui-même : a-t-il une vengeance personnelle à exercer contre un de ses voisins, il s'embusque sur le chemin que doit traverser son ennemi, lui dépêche une balle dès qu'il le voit à sa portée, et rentre chez lui tout aussi calme que s'il venait d'abattre un tatou. Les *urubus* se chargent de faire disparaître les traces du crime en dépeçant la victime et en dispersant les ossemens au loin. Parfois il arrive que le mort a des parens ou des amis qui veulent le venger; devinant avec l'instinct de la bête fauve de quel côté est parti le coup fatal, ils vont s'embusquer à leur tour et convient bientôt les *urubus* à un nouveau festin. C'est toujours la loi du désert, œil pour œil, dent pour dent, sang pour sang. Au lieu d'un meurtre on en a deux; mais on n'y regarde pas de si près dans le pays de l'esclavage. Les meurtriers ont d'ailleurs de charmans euphémismes pour justifier leur conduite : ils vous disent qu'il fallait satisfaire à l'âme irritée de leur infortuné parent, que la société réclamait justice, et qu'ils n'ont fait qu'envoyer le meurtrier devant le tribunal du souverain juge.

Le noir devenu libre n'est guère plus avancé que l'esclave devant cette divinité aveugle qu'on appelle la justice (1). La loi ne lui en

(1) Une anecdote extraite du *Correio Mercantil* du 26 octobre 1859 est significative. — Es-tu exempt du service militaire? — demandait d'une voix menaçante un *fiscal* à un pauvre ouvrier noir de l'arsenal de Rio-Janeiro : celui-ci de présenter aussitôt ses papiers, qui écartaient tout soupçon de vagabondage. Tout en les parcourant, notre homme s'aperçoit que l'Africain, dans son trouble, a oublié d'ôter son chapeau. — Oh!

accorde pas moins le droit de donner son suffrage pour les élections. Puisque nous sommes sur ce chapitre, on sera peut-être curieux d'apprendre comment les élections se pratiquent au Brésil. Il suffira d'un exemple pour donner au lecteur européen une idée de l'éducation politique du vaste empire sud-américain.

Aux termes de la constitution brésilienne, tout homme libre, qui n'est pas trop franchement déguenillé, a droit, à certaines époques périodiques, de jeter dans une urne soigneusement enrubannée un carré de papier plié en quatre. Là, comme partout ailleurs, se trouvent deux partis classés sous ces deux dénominations : les conservateurs et l'opposition, — les uns défendant obstinément le passé, les autres parlant non moins obstinément de progrès et de liberté jusqu'au jour où, arrivés enfin au pouvoir, ils continuent à défendre avec plus de chaleur encore qu'on ne le faisait auparavant les saines traditions de leurs prédécesseurs. Comme partout aussi, on voit le troupeau électoral se partager en deux camps, suivant que le mot de *constituiçao* ou d'*opposiçao* résonne le mieux à leurs oreilles. Dans je ne sais plus quelles élections, un candidat ministériel pria un de ses amis, riche planteur de la province, de lui *donner* les voix de tous les hommes libres qui se trouvaient sur ses terres. Ces sortes de services ne se refusent nulle part entre gens bien élevés, et surtout au Brésil, où semblent s'être réfugiées les vieilles traditions chevaleresques, chassées peu à peu de l'ancien continent par la marche incessante des révolutions. Il fut donc convenu que tous les colons de la *fazenda* seraient invités à un banquet quelques jours avant les élections, et que là on leur rappellerait à la fois le jour fixé pour le scrutin, leur titre d'hommes libres qui leur donnait le droit de s'approcher de l'urne enrubannée, et le nom du candidat qu'ils devaient soutenir.

Au jour indiqué, on vit apparaître au coucher du soleil la plus étrange réunion de figures humaines que l'imagination en délire d'un peintre *fantaisiste* puisse rêver : de vieux nègres, qui, ayant obtenu la liberté à la mort de leur ancien maître, s'étaient hâtés de retourner à leur fainéantise africaine; quelques *cabocles* aux cheveux lisses et au teint cuivré, se disant civilisés parce qu'ils portaient un caleçon et buvaient de la *cachaça*; enfin des produits hybrides, résultat du mélange de toutes les races qui depuis Pizarre

c'est par trop fort! Quoi! un noir le chapeau sur la tête! Qu'on empoigne cet homme! — Et le pauvre diable se vit traîné en prison pour son oubli. Après nous avoir raconté ses souffrances, le noir ajoutait comme commentaire : — Maintenant je ne suis qu'un nègre qui doit saluer tout le monde et que tout le monde a droit de maltraiter. Viennent les élections, et ce jour-là je serai un citoyen qui doit voter librement, et devant lequel tous les candidats ôteront leur chapeau en lui demandant son vote. »

et Cabral se sont ruées sur le Nouveau-Monde pour le ravager de leurs fureurs sanglantes ou le féconder de leurs sueurs. Ces figures bestiales, ces mains calleuses, ces pieds dont l'épiderme ossifié bravait la morsure des serpens, ces barbes aussi incultes que les forêts d'où elles sortaient, ces accoutremens étranges, l'aspect des lieux, le but de la réunion, tout contribuait à former un spectacle indescriptible. Personne ne manquait au rendez-vous : c'était chose si rare, un banquet pour les hôtes des montagnes, surtout un banquet donné par le maître! De longues tables avaient été dressées dans les immenses salles où l'on renferme le café. Des *leitões* (porcs) servis entiers comme dans les festins du temps de Suétone, du *feijão* (haricots) dans de vastes terrines et d'énormes calebasses de manioc formaient pour ces natures vierges un menu splendide; de larges brocs de *cachaça* circulaient de temps à autre. Porcs, haricots, manioc, eau-de-vie, tout fut rapidement englouti. Le *fazendeiro* suivait de l'œil les dispositions faméliques de ses hôtes. Lorsqu'il jugea le moment favorable, il vint se placer au milieu d'eux et leur expliqua en quelques mots le but de la réunion. — Mes enfans, je viens vous demander un petit service. Dans huit jours, vous allez voter. Comme vous ne vous occupez guère de politique, peu vous importe sans doute le nom du candidat. Par conséquent, si vous tenez à me faire plaisir, vous voterez pour le *senhor* X..., qui est mon ami intime, et à qui j'ai déjà donné ma parole en votre nom.

Il n'avait pas encore achevé que la plupart des auditeurs s'écrièrent qu'ils allaient voter à l'instant même, que le *senhor* était leur père, et qu'ils n'avaient rien à refuser à un maître comme lui. Il était neuf heures du soir, et on ne pouvait aller au municipe qu'après une marche de plusieurs lieues. On eut quelque peine à faire comprendre à ces braves gens que les élections ne devaient avoir lieu que la semaine d'après, et qu'un vote anticipé serait nul. Ils ne pouvaient concevoir que toutes les portes ne s'ouvrissent pas devant la volonté de leur maître, dont la puissance n'avait à leurs yeux de rivale que celle de l'empereur. Le plus grand nombre se rassit enfin pour achever de vider les brocs; mais les fortes têtes entourèrent le planteur et profitèrent du répit que leur laissait la soirée pour se faire expliquer les mots d'élections, de candidats, de vote, de constitution, d'opposition, etc. Le *fazendeiro* avait fort à faire pour répondre aux interpellations. Un de ces sylvicoles à barbe patriarcale se faisait surtout remarquer par la chaleur et l'originalité de son dialogue. Placé en face du *senhor*, il saisissait un des boutons de son habit à chaque nouvelle question, le tordait dans ses doigts pendant tout le temps que durait la réponse, et finissait par le détacher. Plusieurs boutons avaient déjà disparu, lorsqu'un mu-

lâtre, nommé, je crois, Mascarenhas, impatienté des questions de cet homme et du tort qu'il faisait à l'habit de son maître, s'avança résolûment vers lui, l'écarta d'un coup de coude et prit sa place. Chacun se tut et le laissa parler. — *Senhor*, mes opinions vous sont connues; vous savez que je suis libéral et que mes sympathies politiques sont pour le candidat de l'opposition. (Ce candidat libéral n'en possédait pas moins cinq ou six cents esclaves.) Mais vous êtes mon maître, je n'ai rien à vous refuser. Aussi, quelque violence que je fasse à mes sentimens, je saurai tenir ma promesse, car Mascarenhas est avant tout un homme d'honneur, et, si votre seigneurie le permet, je me chargerai de rafraîchir la mémoire de mes camarades, qui, n'étant pour la plupart jamais sortis de leurs forêts, pourraient bien oublier le jour de l'élection et le nom de votre ami.

— Comment t'y prendras-tu pour leur rappeler cela? lui demanda le *fazendeiro* charmé de cette offre.

— D'une manière très simple, répondit le mulâtre : que sa seigneurie me donne seulement un cochon, un sac de *feijão*, autant de manioc, un petit baril de *cachaça* et un peu de sel! Je réunirai tous ces hommes chez moi la veille de l'élection. Tout en leur refaisant l'estomac, je leur referai aussi la mémoire en leur rappelant leur promesse d'aujourd'hui. J'aurai soin qu'ils ne me quittent plus de la nuit, et le lendemain, au petit jour, nous nous acheminerons ensemble vers le municipe, où ils voteront comme un seul homme.

Le *fazendeiro* ravi appela le chef de la plantation, lui ordonna de livrer à Mascarenhas le plus beau porc de ses étables et de mettre à sa disposition tout ce dont il aurait besoin, manioc, haricots, sel, *cachaça*. Notre homme attendit que ses compagnons se fussent retirés. Au point du jour, il choisit lui-même l'animal qui lui parut le plus convenable, chargea deux mules de provisions et s'achemina à petits pas vers sa demeure. Le jour de l'élection, il se présentait dès le matin chez le candidat ministériel. — *Senhor*, mon maître doit vous avoir annoncé mon arrivée, ainsi que celle de tous mes camarades que je lui ai promis de vous conduire.

— En effet, répondit celui-ci, je vois avec plaisir que tu es un homme de parole; mais tes compagnons, où sont-ils?

— Ils m'attendent à la porte du municipe. Je les ai devancés parce que j'avais à vous faire un aveu. Le candidat de l'opposition, qui a eu vent de ma promesse, et qui connaît d'ailleurs mes sentimens libéraux, m'a fait secrètement proposer 100 *milreis* (250 fr.) si je votais pour lui; mais Mascarenhas est un homme d'honneur, et si votre seigneurie consent à me compter ces 100 *milreis*, qu'un

pauvre père de famille comme moi ne peut en conscience refuser, je vais vous chercher immédiatement mes hommes.

— Voici tes 100 *milreis* et dépêche-toi, de peur que ces intrigans de libéraux ne cherchent à séduire tes compagnons pendant ton absence.

— Que sa seigneurie se tranquillise! répondit le mulâtre en comptant attentivement ses *milreis*. Mes camarades ne connaissent que moi et le *senhor*. — Puis, mettant ses billets dans sa poche, il se dirigea aussitôt vers la maison où se tenait le candidat de l'opposition.

— *Senhor*, vous n'ignorez pas mes sympathies pour vous. Vous connaissez aussi l'influence que j'exerce sur tous mes voisins. Je les ai amenés dans l'intention de porter votre nom. Seulement je dois vous avertir d'une chose, mon maître m'a promis 100 *milreis* si je les faisais voter en faveur de votre concurrent; mais Mascarenhas est un homme d'honneur. J'ai repoussé cet argent, quelque besoin que j'en eusse, persuadé que vous ne me le refuseriez pas. Vous savez ma position : une pareille somme est une fortune pour un pauvre homme chargé de famille.

— Je n'attendais pas moins de toi. On m'avait bien parlé de cette affaire, mais j'étais sans inquiétude sur ton compte. Je sais depuis longtemps que tu es un vrai patriote dévoué au triomphe des idées libérales. Voici tes 100 *milreis*, et retourne vite près de tes camarades. Ces gens du ministère sont si peu scrupuleux qu'ils pourraient bien les débaucher pendant que tu es ici.

Mascarenhas prit cette seconde liasse de billets, les compta minutieusement, les plaça à côté des premiers, sortit, et se dirigea... vers sa demeure.

Le lendemain, grande colère du *fazendeiro*, qui ne parlait de rien moins que de faire bâtonner Mascarenhas comme un simple esclave. Il lui dépêcha deux vigoureux *feitors* avec ordre de l'amener mort ou vif, et fit tout préparer pour l'exécution. Le mulâtre arriva sans hésiter, avec toute la sérénité d'une conscience calme et d'un estomac bien repu.

— Comment, misérable drôle! s'écria le maître en l'apercevant. Tu as filouté tout le monde et tu n'as tenu parole à personne! Les étrivières vont t'apprendre à te jouer de moi et de mes amis!

— Sa seigneurie a tort de s'emporter contre moi, répondit le coupable avec un imperturbable sang-froid. J'ai fait mon devoir. Votre ami m'avait donné 100 *milreis* dans l'espoir que je voterais en sa faveur. Le candidat de l'opposition, qui était mon candidat à moi, m'en a donné également 100, à condition que je lui donnerais mes voix. Si j'avais voté pour l'un, j'aurais trahi l'autre, et vous savez que Mascarenhas est un homme d'honneur! Il ne me restait qu'un

parti à prendre, c'était la neutralité. Sa seigneurie elle-même n'eût pas agi autrement à ma place.

Le *fazendeiro* dont nous parlons était avant tout un homme d'esprit : il ne put s'empêcher de rire à cette étrange profession de foi, et l'affaire en resta là. Seulement le *senhor* se promit bien de conduire lui-même à l'avenir ses hommes au scrutin. Quant aux illustres convives qui, le jour du banquet, voulaient aller voter au milieu de la nuit, inutile de dire que leur enthousiasme électoral s'était évanoui avec les dernières fumées de la *cachaça*, et que pas un d'eux n'avait paru au municipe. Mascarenhas, qui connaissait son monde, avait jugé qu'il valait mieux garder pour lui seul le porc et les autres provisions du *fazendeiro*.

Si maintenant nous jetons un dernier coup d'œil sur l'ensemble du pays, si nous examinons les résultats de l'occupation du Brésil par la race portugaise, quels enseignemens y trouverons-nous? Il m'est pénible d'être sévère pour un vaillant peuple, qui s'est montré pendant plus d'un siècle l'avant-garde des nations latines; mais en vérité il n'est guère possible de faire l'éloge de la péninsule australe du Nouveau-Monde, quand on la compare à l'Amérique du Nord. Quelle différence en effet entre les railways qui sillonnent les États-Unis et les *picadas* de la forêt vierge! Quel contraste entre New-York et Rio-Janeiro! D'un côté l'activité humaine portée jusqu'à ses dernières limites, de l'autre la nonchalance la plus superbe se contentant de produire quelques boucauts de sucre ou quelques arrobes de café. Qu'on n'invoque pas les influences climatériques comme excuse: la Louisiane est aussi énervante que le Para; les bouches du Mississipi sont peut-être plus malsaines que celles des Amazones. Les causes remontent plus haut : elles ont leur source dans ce dur génie portugais, mélange de fatalisme arabe et d'âpreté ibérique propre à l'épopée, mais rebelle à la science et au travail. Dès que la première fièvre de l'occupation fut apaisée, les *conquistadores* ne songèrent plus qu'à jouir en paix de la terre promise. Leurs descendans allèrent plus loin : quittant le casque de leurs rudes ancêtres pour le *sombrero* du planteur et leur vaillante épée pour le fouet du *feitor*, ils s'enveloppèrent dans leur manteau d'*hidalgos*, et laissèrent aux tribus vaincues le soin de les enrichir. Dédaignant les lentes productions de la terre, si féconde pourtant sous les tropiques, ils ne voulurent que de l'or. Pour en retirer quelques lingots, ils ont brûlé les forêts, bouleversé le sol, exterminé les peuplades indiennes et condamné à l'esclavage plusieurs millions de noirs. Ils n'ont encore ouvert ni routes ni canaux (1). Les deux plus grands fleuves du

(1) On commence cependant, depuis quelques années, à faire des chemins de

monde, le Maranhão et le Parana, dont les sources sont voisines, et qui forment dans leur immense triangle les grandes artères du continent austral, sont aujourd'hui à peu près ce qu'ils étaient à l'arrivée de Cabral. Jusqu'à ces dernières années, quelques pirogues indiennes en ont seules sillonné les eaux. Entrez dans une ville de l'intérieur : vous y compterez les églises et les couvens par douzaines, et vous n'y trouverez pas une seule maison d'école. Les habitans sont obligés de recourir à Londres ou à New-York pour la plus petite machine, pour le plus mince tronçon de chemin de fer, et le fer se trouve en plusieurs endroits à fleur de terre et presque à l'état natif! Enfin, chose impossible à croire, c'est quelquefois la Norvége qui alimente de bois de construction ce pays, le plus riche du monde en bois de toute sorte!

Cette répugnance au travail, cette insouciance philosophique que les *conquistadores* ont toujours professée à l'endroit du comfort, ne peuvent être attribuées à un manque d'énergie, car aucun peuple que je sache n'a déployé dans l'histoire du monde une plus grande somme d'audace et de mâle activité que cette tribu celtibérienne resserrée entre les montagnes et l'Océan. Après avoir refoulé l'islamisme, se sentant à l'étroit dans sa langue de terre, elle affronta la première les redoutables mystères d'une mer inconnue et sans limites, explora les côtes d'Afrique, franchit le Cap des Tempêtes, fraya la grande route des Indes et peupla l'Asie de ses comptoirs, tandis que, d'un autre côté, Cabral, poussant vers l'ouest, rencontrait ce continent que Colomb avait cherché en vain. Ce fut encore un Portugais, Magellan, qui, bravant les rigueurs du pôle sud, entra dans le Pacifique par une route nouvelle, et procura à ses compagnons la gloire de sillonner dans toute leur circonférence ce globe et cet océan, jusqu'alors fermés à la science et à l'investigation humaines. De tels hommes ne pouvaient comprendre l'esprit nouveau. Écoutez leur idiome si riche, si sonore, si passionné pour chanter les exploits des héros ou les cantiques des saints : il devient muet quand vous lui demandez un traité scientifique ou un livre de pratique industrielle. C'est une langue de paladins et non d'artisans. Telle langue, telle nation. Héritiers du monde romain et dernière personnification du moyen âge, ces hommes d'épée ne voyaient dans

fer. Rio-Janeiro, Bahia, Pernambuco et São-Paulo sont dès ce moment à l'œuvre. Rio-Janeiro surtout, grâce à l'influence européenne et à l'énergie de quelques hommes d'initiative, comme le baron de Mauá, entre résolûment dans la voie du progrès. A l'autre extrémité de l'empire, un ingénieur brésilien, M. Tavares de Mello Albuquerque, vient d'établir une route à travers les provinces de Pará, de Maranhao et de Goyaz, après avoir supporté des fatigues qui eussent fait reculer la plupart des ingénieurs européens.

le travail que l'apanage des serfs. Toute innovation qui touchait à une telle base devait être un crime. A la réforme ils répondirent par l'inquisition. Pendant que les races anglo-saxonnes ouvraient l'oreille à la grande voix de Luther, ils se mettaient sous le patronage de Dominique et de Loyola. Les deux symboles ont porté leurs fruits.

Il faut se garder cependant de désespérer de l'avenir du Brésil, et, quelque lente que soit l'action des siècles sur les révolutions humaines, on peut déjà pressentir les changemens que l'œuvre du temps doit amener dans ce pays. Deux choses seules lui manquent : le souffle fécondant de la science et une nouvelle infusion de ce sang ardent qui coulait jadis dans les veines des premiers colons. La vapeur et l'électricité vont chaque jour comblant cette lacune. Les *Yankees* du nord, qui depuis longues années couvent d'un œil d'envie les riches terres du sud, et l'émigration germanique, qui de jour en jour tend à s'élargir, forment un double courant qui bientôt, étreignant la péninsule, forcera les habitans, sous peine de déchéance, à sortir de leur immobilité, à franchement accepter les deux grandes conditions de la vie des temps modernes, l'industrie et le travail libre. Hâtons-nous d'ajouter que ce reproche d'immobilité ne s'adresse qu'aux masses routinières et aux habitans attardés de l'intérieur. Les hommes qui sont à la tête de l'état, ou qui par leur position ont acquis une juste influence sur les destinées de leur pays, appellent le progrès de tous leurs vœux, et prêchent d'exemple. Dans tous les grands centres se forment des compagnies industrielles; les provinces de l'intérieur réclament des chemins de fer et des bateaux à vapeur. Il est donc permis d'espérer que ce même progrès que la *cidade* reçoit chaque jour des *steamers* qui traversent l'Atlantique sera bientôt porté par les railways à travers les *fazendas* ou les villes perdues dans les montagnes, et que le *rancho* du mulâtre disparaîtra de plus en plus pour faire place à l'élégante habitation du colon européen.

ADOLPHE D'ASSIER.

CALLIRHOÉ

TROISIÈME PARTIE (1).

NOTE DE CADANET.

L'histoire qu'on va lire, bien que racontée avec la rapidité de l'improvisation et transcrite ensuite au courant de la plume sur le journal de Marc, m'avait d'abord paru trop longue pour être placée au milieu du récit des événemens de sa vie, et je l'avais reportée à la fin; mais lui-même me fit comprendre que toute la suite de ces événemens se rattachait directement à cette fatale histoire de Callirhoé et qu'il était impossible de la déplacer sans laisser inexplicables les terribles résultats qu'elle eut bientôt sur son esprit et sur sa conduite.

C'est donc à Saint-Jean, le 25 septembre 1852, que Marc raconta à sa famille et à Mmes d'Astafort l'histoire suivante, telle que je la trouve consignée à cette date sur son journal.

Il y a deux mille deux cent quarante-quatre ans, leur dis-je, le premier jour de mai, Markek était à cheval au milieu des vastes brandes qui nous environnent. Le soleil, haut dans le ciel, tombait d'aplomb sur les bruyères et les genêts en fleur. Deux grands dogues au poil rude, aux yeux enflammés, à la gueule altérée de carnage, couraient devant Markek. Les longues pointes de fer de leurs colliers de cuivre brillaient au soleil comme des étincelles. L'un s'appelait Dhu (noir) et l'autre Tan (feu).

(1) Voyez la livraison du 1er et du 15 juin.

Markek était vêtu d'une saie rouge rayée de noir, sans ceinture, et semblable à une cotte d'armes, passée par-dessus une autre saie en peau de daim; un large baudrier en cuir épais, couvert d'ornemens d'or en ronde-bosse, soutenait sa longue épée à lame ibérienne, à poignée d'or et de corail, ainsi qu'une petite hache. Son casque en cuivre, de forme basse et sans visière, était surmonté de deux grandes ailes de même métal niellé d'argent. Un collier d'or était l'insigne de sa qualité de chevalier, des bracelets ornaient ses bras et ses poignets; ses chaussures, semblables à des mocassins, étaient retenues à ses braies de peau de daim, ornées de broderies, par des lanières de cuir qui lui entouraient les jambes. A l'arçon de la selle en peau d'ours pendaient une seconde hache de cuivre au manche incrusté d'étain et un coutelas. Son cheval gris de fer secouait les ornemens sonores de sa têtière et frappait de ses pieds impatiens le sol aride des brandes qui bordent les grandes forêts d'Ar-Denan (Ardentes).

Derrière Markek trottait, sur une jument blanche, son écuyer Kad-Wir, c'est-à-dire le *batailleur*, nom celte qui se prononçait peut-être *Kadour*. Vêtu de peau, coiffé de fer, il portait le grand bouclier de son maître, bouclier triangulaire dont l'emblème était un cheval noir peint sur fond rouge, et sa lance ornée de cette clochette dont le son annonce à l'ennemi l'approche du guerrier qui méprise les ruses et les embuscades. A cinquante pas derrière eux venaient, dans un nuage de poussière, les bagages et les chariots tirés par des bœufs qu'accompagnaient les gens de pied et les cavaliers de mon clan.

— Hein? fit M. Désormes en m'interrompant. Ton clan? Tu étais donc là?

— Eh certes! dit Marguerite. Markek, c'était lui! N'est-ce pas, Marc?

Avais-je dit que ce fût moi? Je ne le croyais pas, mais je demandai d'admettre que ce fût moi.

— Cela fera très bien, dit Fanny d'un ton moqueur.

— Si tu l'interromps, reprit Marguerite impatientée, il ne se souviendra plus! Voyons, Marc!

Marguerite semblait si convaincue des réminiscences de mon esprit que je m'abandonnai à une sorte d'entraînement fiévreux. Peu à peu je perdis complétement la notion du temps et du milieu où j'étais. Les faits se présentèrent à moi à mesure que je parlais, et je les disais tels que je les voyais. Songe, fantaisie ou rappel impérieux d'une existence antérieure, ces faits devinrent pour moi des réalités, des certitudes.

— Markek, me dit mon écuyer, si nous trouvions les marchands étrangers, je tâcherais de faire un échange plus avantageux que

celui de l'an passé. Quand je me souviens de leur avoir vendu cinquante peaux de castor contre deux jarres de vin grec, j'en ai regret. Le profit de ma chasse est parti, et le vin est bu.

— Était-il bon au moins, ivrogne?

— Je n'en bus jamais de meilleur, et s'ils en avaient encore... Mais ils sont plus fins que moi, et je serai encore trompé. J'ai là, dans les chariots, vingt-cinq peaux de loutre, et j'ai depuis longtemps envie d'un couteau à lame d'acier; mais ces petits hommes noirs et crépus, ils vous avaleraient tout armé! Il faut les voir quand ils paient en monnaie! A les entendre, on ne leur apporte que les peaux de tous les chiens galeux du pays, et quand ils pèsent nos lingots de cuivre et de plomb, ils nous volent toujours de moitié. Si vous m'en croyez, nous leur tiendrons la marchandise haute.

— C'est ton affaire! Moi, je ne vais pas à *Uasel-Dun* (la haute montagne : Issoudun) seulement pour assister à la fête du dieu Soleil, le radieux Belenos, le vainqueur des brumes et des froids de l'hiver, mais encore pour procéder à l'élection d'un nouveau *brenn*.

— Moi aussi, sans doute; cependant, si les marchands phéniciens y sont, je ne veux pas revenir à *Ar-Denan* sans avoir fait un marché avantageux.

Tout en causant avec mon écuyer, j'arrive en vue de la cité, déjà encombrée depuis la veille. Des tentes, blanches comme des cygnes au soleil, sont dressées sur la lisière de la forêt sombre. La plaine est couverte de monde : chevaliers, hommes libres, marchands, femmes, enfans, chevaux, bêtes de somme, troupeaux, chariots, vont, viennent, se croisent en tous sens. Les sons perçans des grandes cornemuses de guerre et des trompes d'airain répondent au mugissement des bœufs, au bêlement des moutons, aux aboiemens des chiens et aux hennissemens des chevaux. Des tribus entières arrivent, musique en tête, bannières déployées. Mes cavaliers et mon convoi m'ayant rejoint sous une futaie de chênes, je plante mon enseigne en terre pour désigner mon campement, et pendant que mes hommes s'occupent à tendre des peaux sur de longues perches ou à construire des huttes de branchage autour des voitures et des bestiaux massés au centre de ce village improvisé, je vais à la recherche de mes amis. Poussé par l'un, coudoyé par l'autre dans cette foule tumultueuse, je rencontre Kad-Aneith (le fils du combat).

— Tout le collége des druides, me dit-il, s'est réuni pour élire un nouveau chef aux clans du canton. Notre brenn Stor-Can (le vautour blanc) a été tué par Bolg-Righ (le chef vaillant).

— Bolg-Righ? N'est-ce pas lui que nous voulions élire?

— Précisément; mais comme il a tué sans le vouloir son frère d'armes, son *saldune*, qu'il avait juré de ne quitter ni dans la vie, ni dans la mort, il veut mourir. Dhu-Lug (le corbeau noir) s'est déjà

présenté comme candidat; mais nous n'en voulons pas, nous t'avons choisi; veux-tu accepter?

— Si vous me jugez digne de vous commander, agissez; je suis prêt à soutenir mon élection les armes à la main.

Nous en étions là quand une troupe de marchands étrangers vint nous distraire par ses cris et ses offres. Les uns jouaient de la flûte pour attirer les acheteurs, les autres étalaient leurs marchandises et nous assourdissaient de leurs fallacieux discours. Le premier qui se détache de la bande et vient vers nous est un petit homme rouge de peau, au nez proéminent, avec de petits yeux noirs très vifs; ses cheveux frisés s'échappent de dessous un bonnet rond qui prend exactement la forme de sa tête. Ses épaules larges et ses gros bras sont en disproportion avec son buste et ses jambes grêles. Il est vêtu d'une courte tunique de couleur jaune qui lui descend à peine au-dessous de la ceinture, et ses braies collantes de même couleur sont échancrées sur le côté de la jambe. Il fait briller à nos yeux des colliers et des étoffes luisantes comme le métal, douces au toucher comme la joue d'une vierge.

— Hauts hommes, dit-il avec un accent nasillard et lent, en écorchant tous les mots de notre langue et en courbant l'échine comme un esclave, vous n'avez donc rien apporté de vos territoires de chasse, que je ne vous vois rien à échanger contre ces belles choses? — Et le petit homme barbu jusqu'aux yeux, clignant de l'œil d'un air malin et ouvrant sa large bouche pour imiter un sourire, nous fait résonner aux oreilles ses colliers d'ambre et de corail.

— Combien veux-tu de peaux d'urus, dit Kad-Aneith, pour ton collier de pierres jaunes qui sentent bon?

— Mille! répondit le marchand.

— Mille? j'aimerais mieux te fendre le crâne avec mon cassetête! s'écrie mon ami en levant son arme sur le petit homme; mais celui-ci, ne changeant ni son clignotement d'yeux, ni son sourire, reprend : — J'ai dit mille pour les deux colliers. — Le Gaulois accepte et emmène le marchand vers ses chariots.

Un second marchand, plus grand et plus âgé que le précédent, plus riche en apparence, s'avance vers nous. Il est vêtu d'une longue tunique orange, à carreaux verts, serrée à la taille par une large ceinture noire, chaussé de bottes de cuir jaune dont la pointe est recourbée, coiffé d'un haut bonnet rouge; il est suivi de deux esclaves, dont l'un porte son manteau, l'autre son parasol.

— Si quelqu'un d'entre les guerriers, dit-il, a du cuivre, de l'étain ou du plomb à échanger ou à vendre, il peut s'adresser à Mulkar de Cartha-Hadda (la nouvelle ville, Carthage). Le voici; c'est moi.

— J'en ai et beaucoup, dit Dun-Glan (l'âme de la montagne); si

tu veux venir dans ma maison, nous ferons marché ensemble tout en prenant notre repas.

L'étranger accepte. Kad-Aneith, paré de ses beaux colliers neufs, était venu nous rejoindre avec le petit trafiquant phénicien. Dun-Glan, chef du riche clan où nous étions, les invite également, et nous nous rendons chez lui au centre de la ville. Sa maison, de forme ronde, au toit de chaume élevé et pointu, est entourée, ainsi que les granges pour serrer les moissons, les étables, écuries, celliers et bâtimens pour loger les laboureurs et les servantes, d'une forte palissade et d'un fossé profond. Dans la salle d'honneur, décorée d'armes de guerre et de dépouilles de chasse, nous trouvons le repas préparé et disposé sur une table ronde. Dun-Glan me fait asseoir à la place d'honneur, désignée par une vaste coupe en cuivre, entre lui et sa jeune femme Hénora, belle brune aux formes un peu viriles et richement parée. Des jambons de sanglier, un chevreuil rôti, des truites de la Théols (l'abondante), du pain de froment, du blé cuit dans du lait et de l'angélique assaisonnée au miel composent le repas. La première faim apaisée, la grande coupe pleine d'un vin vermeil circule de main en main, et les écuyers viennent prendre place à table.

Quand les têtes commencèrent à s'échauffer, Dun-Glan ouvrit un coffre en chêne incrusté d'étain et en tira plusieurs crânes humains. — Est-ce aussi la coutume dans le pays de mes hôtes, dit-il en s'adressant aux marchands, de conserver les têtes de ses ennemis?

— Non, répondit le plus âgé, cette coutume est barbare, et les exploits de nos guerriers, consignés dans les livres et représentés sur nos monumens, n'ont pas besoin de ces preuves palpables.

— Voilà mes livres et mes titres de gloire! reprend Dun-Glan en montrant une tête séchée et embaumée avec soin. Vous avez tous connu Ebol-Redia-Righ (le chef dompteur de poulains), un vaillant guerrier du pays des Cambions (les Marchois). Nous nous étions querellés à la chasse au sujet de nos chiens. Il m'avait donné un démenti, nous nous sommes battus, et je l'ai tué.

— *Her! her!* crièrent tous les convives en applaudissant, et chacun de vanter ses prouesses; mais le petit marchand prit la parole, et alors, plus avides encore d'entendre parler les étrangers que de nous donner des louanges, nous fîmes silence. — Je suis d'origine phénicienne, dit-il, et avant que mon pays fût saccagé et brûlé par les Assyriens, nos lois défendaient de se faire justice à soi-même. Si quelqu'un vous eût contredit ou même offensé, vous eussiez dû prendre des témoins et porter votre plainte devant le magistrat. Si vous aviez eu raison, votre adversaire était condamné à vous payer, à titre de dédommagement, une somme d'argent proportionnée à l'injure.

— Voilà un singulier pays! dit Kad-Aneith; moi, j'aime mieux porter ma plainte à mon casse-tête!

Et ce fut une explosion de rires bruyans. Dun-Glan, dont le cerveau était un peu troublé par les fumées du vin, s'adressa au crâne de l'ennemi qu'il avait tué.

— Ebol-Redia-Righ! tu aurais eu à me verser, dans ce pays-là, une somme que toute la terre n'aurait pu produire, tant mon orgueil était blessé; mais j'aimais mieux ta vie. — Et il frappa cette face inerte.

— La tête d'Ebol-Redia-Righ a craché au visage de Dun-Glan, dit Kad-Aneith; l'avez-vous vu, guerriers?

— Tu es ivre! répondit Dun-Glan.

Aussitôt Kad-Aneith, tirant son sabre, se lève et court en trébuchant sur son hôte, qui l'attendait l'arme à la main. Les deux champions s'attaquent avec fureur, et Kad-Aneith reçoit une blessure au visage avant que nous ayons eu le temps de les séparer. Hénora saisit son mari d'un bras et de l'autre le frappe à grands coups de quenouille en lui reprochant sa grossièreté et sa violence à l'égard d'un hôte. Dun-Glan, que la vue du sang a dégrisé, s'apaise, va droit à son adversaire, qui lavait son entaille, et lui tend la main en disant : — Tu es chez moi, j'aurais dû ne pas l'oublier; excuse-moi, j'ai eu tort.

— Non, c'est moi, répond Kad-Aneith en lui serrant la main, ou plutôt c'est ton vieux vin d'Uasel-Dun : tu m'as fendu la joue, tu as bien fait. N'en parlons plus. — Et, se tournant vers les étrangers : — Si ce que vous venez de voir s'était passé dans votre pays, à quoi condamnerait-on le guerrier qui lève la main sur son hôte?

— Les juges n'eussent pas eu à sévir, répond le vieux Carthaginois, parce que cela ne serait pas arrivé. Vous vous figurez que tous les peuples vous ressemblent. O Gaulois, vous êtes des enfans, et je m'étonne que vos grands-pères, qui ont porté leurs armes victorieuses à tous les bouts de la terre, n'aient pas rapporté de leur contact avec les nations civilisées le germe de mœurs moins farouches.

— Mon arrière-grand-père Bett-Righ (le chef rouge) n'est jamais revenu d'au-delà des monts, dis-je à mon tour. Mon grand-père All-Bro-Righ (le chef du haut pays) a combattu les Kimris, et m'a légué leurs chevelures. Mon père Tarw-Dru (le taureau rapide) a épousé la fille de leur chef Ukel-Our (le grand homme), et a fait la paix avec eux, car nos prêtres avaient dit : « Ils sont fils de Galtach comme vous; vous êtes tous les enfans du même pays, unissez-vous. Moi, Markek, je n'ai encore fait aucune action d'éclat.

— Jeune *klan-kinnidh* (chef de clan), me dit le marchand carthaginois, il faut franchir les montagnes aux blanches cimes (*Alp*-

pen). Au-delà est un pays où le blé et la vigne poussent sans culture, où les moindres habitations sont de riches palais de marbre et de porphyre, pleins d'or et de richesses, dont vous ne pouvez, dans votre sauvagerie, vous faire aucune idée. Là, au milieu des bosquets ombreux, sous les arbres chargés de fruits exquis, au doux murmure des eaux jaillissantes dans des bassins de pierres précieuses et aux douces modulations des flûtes lydiennes, sommeillent demi-nues, dans la pourpre et la soie, les plus belles filles de la terre. La vie n'est qu'une suite de fêtes splendides, de repas somptueux et de nuits voluptueuses. Il y a aussi de la gloire à conquérir et des ennemis à vaincre, car les guerriers aux armes éclatantes, qui combattent pour l'honneur de leur nation, sont braves et terribles. Ce pays, c'est l'Étrurie! Et ceux de vos aïeux qui y sont allés en sont toujours revenus riches et glorieux.

— As-tu donc à te venger de tes frères, lui demandai-je, que tu sembles nous exciter à porter nos armes chez eux?

— Ce ne sont point nos frères, ce sont nos ennemis! Nous les trouvons partout avec leurs flottes nombreuses; nous ne pouvons entrer en relation avec aucun peuple sans être lésés par eux dans nos intérêts, dans notre commerce. Ils doivent disparaître et nous céder la place : l'avenir de Carthage en dépend!... Hauts hommes, vaillans guerriers, l'Étrurie doit être le théâtre de vos exploits!

Le petit marchand de Tyr se leva à son tour, et, juché sur son siége, les yeux brillans de colère : — Je ne suis qu'un négociant, dit-il en gesticulant; mais je prendrais les armes bien volontiers, si j'étais sûr que mon bras abattît le dernier des Osques!... Gaulois! sus! sus aux fils des Pélasges! sus aux Étrusques!

Et nous, à moitié ivres, de répéter : — Sus! sus aux Étrusques! comme si nous avions déjà leurs guerriers en face.

Le son des trompes de cuivre qui annonçaient le commencement des cérémonies civiles et religieuses fit taire nos clameurs bachiques. Chacun de nous n'eut que le temps d'aller prendre ses armes et le commandement de son clan pour gagner le lieu du rendez-vous.

Sur le haut de la colline, autour d'un autel de pierre, sont rangées les vierges du gui de chêne, vêtues de tuniques blanches retenues par une ceinture d'airain. Elles ont quitté leurs mystérieuses retraites, cachées au fond des forêts, pour présider cette assemblée annuelle. Les druides en robes blanches, la tête ceinte de bandelettes, les ovates, les bardes et les vergobreiths (juges et notables), vêtus de blanc, une branche de chêne à la main, entourent le cercle des prêtresses. Les hommes, femmes et enfans de chaque clan, enseignes et cornemuses en tête, forment un troisième cercle qui s'arrondit sur la plaine. Les chefs, les chevaliers aux colliers d'or, dont

les uns nus jusqu'à la ceinture et tatoués de peintures de guerre, les autres vêtus d'étoffes brillantes, coiffés de casques, de mufles ou de têtes de loups dont le museau forme visière, tous à cheval, armés comme pour le combat et suivis de leurs écuyers et valets, se tiennent au premier rang. Au milieu d'un profond silence, les bardes, s'accompagnant de la rote et de la harpe, entonnent un chant à la louange du dieu Belenos, le guerrier aux cheveux d'or, le roi-soleil qui triomphe de l'hiver, fait croître le blé et la vigne, et donne la force aux guerriers. Puis le grand *koïfi* (chef des druides) fait l'éloge de Stor-Can (le vautour blanc), hier encore *brenn* (chef) de la nation biturige. Bolg-Righ, son meurtrier, se présente et demande la mort.

— J'avais juré à celui que j'ai tué par maladresse de ne le quitter jamais, ni dans la vie, ni dans la mort. Je serais parjure, si je manquais à mon serment; je dois aller rejoindre mon frère d'armes sous le dôme verdoyant des grandes forêts qui entourent le palais de Belenos, dans le soleil.

Les druidesses le délient de son serment: mais il persiste. Ses amis, ses cliens, viennent lui dire adieu : les uns le chargent de commissions pour l'autre vie, les autres veulent partager son sort et mourir avec lui; mais le grand-prêtre s'y oppose en les menaçant de la colère d'Heuzus. Il remontre aussi à Bolg-Righ qu'il peut être plus utile à ses compatriotes en restant parmi eux et en se présentant pour remplacer le chef qu'il a tué. Pour toute réponse, Bolg-Righ court joyeusement s'étendre sur la pierre consacrée, en entonnant son chant de mort. Et c'est en souriant qu'il regarde l'ovate qui lui plonge son coutelas dans le cœur.

— Pleurez sa mort un jour, dirent les prêtres à ses amis, on l'accorde à votre faiblesse. C'est assez pour l'humanité. — Les hommes de son clan vinrent ensuite prendre son corps pour l'ensevelir, comme il l'avait demandé, à côté de celui de Stor-Can. Les druides firent avancer les vergobreiths, membres du conseil permanent choisis parmi les notables et les plus sages de tous les clans, afin de procéder à l'élection d'un nouveau brenn. Un guerrier aux cheveux teints en roux et relevés en touffe sur le sommet de la tête, le corps tatoué de peintures bleues, la poitrine, les bras et les poignets ornés de colliers et de bracelets d'or, la lance au poing, s'avance auprès des druides et des juges : c'est Dhu-Lug (le corbeau noir).

Mes amis Kad-Aneith, Dun-Glan, Wir-Dhu-Mar (le grand homme noir), Or-Mael (le soldat de la vallée), Luern (le renard), accourent à moi de toutes les jambes de leurs coursiers. — A toi, Markek, de te présenter! En avant!

Poussé par mes amis, je m'élance au galop vers le conseil réuni, mes compagnons me suivent, ceux de Dhu-Lug en font autant.

— Deux concurrens se présentent, crie le héraut, c'est Dhu-Lug, chef de clan dans la plaine, et Markek, chef de clan dans la forêt; tous les deux jeunes et vaillans : choisissez!

Dhu-Lug, me toisant d'un air dédaigneux, dit aux druides et aux notables : — Les aïeux de sa mère sont venus sur nos terres de chasse avec Hu-Gadarn (Hu-le-Puissant), et les Bituriges de la plaine ne prendront jamais pour chef un Celte qui a du sang kimri dans les veines.

J'avais poussé mon cheval sur mon concurrent, et mon épieu était déjà prêt à me venger de ses vaines paroles quand une jeune druidesse m'arrêta en me faisant signe de l'écouter. — Markek, dit-elle, ne provoque pas Dhu-Lug, tu n'es pas ici pour lui répondre, mais pour obéir à la décision de nos prêtres et de nos juges. Depuis que le père de ta mère et sa tribu ont passé la Ravageuse aux eaux froides (la Loire) pour s'installer, avec notre assentiment, dans les forêts de la Rivière-aux-Coupures (l'Indre), nous savons que les armes de ton clan ont plus d'une fois aidé celui de Dhu-Lug, qui te reproche aujourd'hui d'être un étranger. Si les vergobreiths veulent m'entendre, ils te donneront la préférence et te nommeront brenn.

— Vierge sacrée, répondis-je, votre décision sera ma loi; mais je ne demande que le commandement des guerriers qui veulent franchir avec moi les montagnes blanches.

Les guerriers s'agitent, les armures résonnent; les rangs s'écartent, et vingt chefs de clan sont déjà rangés sous ma bannière en me proclamant *Wald-Righ* (grand chef de guerre). Les clans hostiles à mon élection se rangent autour de Dhu-Lug, et le combat va s'engager; mais les bardes se précipitent entre les lignes ennemies et par leurs accens mélodieux nous ramènent à la douceur. L'ordre se rétablit, la vierge aux cheveux blonds, belle comme le jour, qui avait déjà arrêté ma colère, et qui s'appelle Margareth, fait jurer à Dhu-Lug et à moi de rester amis. — C'est la volonté de Dieu, dit-elle, et ce serait lui déplaire que de ne pas m'obéir. Toi, Markek, tu conduiras les guerriers à la victoire, mais tu devras revenir. Toi, Dhu-Lug, tu commanderas ceux qui veulent rester, et tu protégeras les femmes, les enfans et les biens de ceux qui vont partir. Dieu le veut!

En recevant des mains de Margareth la branche de gui sacré qui devait protéger nos armes, je baisai le bas de sa robe de lin en signe de respect et de reconnaissance. — Reviens vainqueur ou meurs, me dit-elle; puis elle retourna vers ses compagnes.

Le soir, de grands feux de joie furent allumés sur le haut des *carns* (tumulus), et la nuit se passa en festins, en danses, en projets de gloire et de combats.

Notre départ du pays biturige et notre marche à travers les peu-

ples celtes du midi et de l'Isombrie ne présentent rien de saillant à ma mémoire, si ce n'est que notre bande aventureuse grossissait de jour en jour, et que je me trouvai deux mois après, en passant les petites montagnes aux cimes neigeuses (les Apennins), à la tête de quarante mille hommes de guerre, tant Sénons et Boïens que Bituriges. Une plaine immense inondée de lumière se déroulait sous nos pieds, des rivières aux eaux sinueuses coulaient à travers de gras pâturages et de riches moissons dorées par l'été. Des fermes, des maisons de campagne, des villages au flanc des coteaux couverts de vignes ou de bois d'oliviers, des chemins blancs serpentant au milieu de la verdure, des chariots roulant dans la poussière, des laboureurs allant par groupes aux travaux des champs, un bruit de vie, une senteur de civilisation, montaient jusqu'à nous.

— Markek Wald-Righ, me crient mes guerriers, voici l'Étrurie! En avant!

Et du haut des montagnes nous nous précipitons, véritable avalanche humaine, sur les vallées fertiles qu'arrosent l'Arno et le Clanis (la Chiana). Nous allons nous heurter contre une grande cité dont les épaisses murailles forment un carré long : c'est Arretium (Arezzo), une des douze villes de la confédération étrusque. Les moissons sont foulées sous les pieds de nos chevaux, les villas saccagées, les arbres abattus, et les habitans de la campagne, fermiers et esclaves, mis en réquisition pour construire nos tentes et creuser les fossés de notre camp, situé au confluent de l'Arno et de l'Amrha (la vaillante, l'Umbro). En souvenir de la patrie, notre campement prend le nom de *Biturigia* (aujourd'hui Borgo-di-San-Sepolcro). Quelques jours plus tard, nos vedettes, postées dans un bois, viennent m'avertir qu'une longue file de chariots et de cavaliers sort de la ville et se dirige vers le camp. Les trompes de guerre résonnent, les chiens de combat sont amenés; les chevaliers, impatiens de se mesurer enfin avec l'ennemi, qui jusque-là semblait se cacher derrière ses murailles, me suivent hors du camp; mais la foule qui s'avance vers nous n'a rien de belliqueux. A la tête d'une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, couronnées de fleurs, les cheveux flottant sur les épaules, un vieillard à cheval ouvre la marche. Viennent ensuite des joueurs de flûte et de harpe, en tuniques rouges retenues par une ceinture de cuivre, et un chœur de jeunes gens qui brûlent des parfums en chantant une longue mélopée plaintive. Puis, dans un chariot étincelant d'or et d'argent, traîné par huit chevaux blancs aux sabots dorés, est assise une jeune fille plus belle que toutes les autres. On dirait une divinité. Elle porte un long voile noir qui l'enveloppe entièrement, et laisse pourtant voir, tant il est transparent, ses épaules et ses bras couverts de colliers et de bracelets. Sa robe blanche, ornée de broderies violettes, est serrée au-

dessous de la gorge par de larges bandelettes de pourpre dont les bouts retombent jusqu'aux pieds. Sa chevelure ondulée et poudrée d'or est retenue par des rangs de perles. Une jeune esclave au teint bronzé, aux cheveux crépus, vêtue de blanc, est assise derrière elle, et tient un grand parasol fait d'une étoffe rouge à travers laquelle les rayons du soleil teignent en rose la belle Étrusque. Une centaine d'esclaves de différentes nations, Pélasges, Libyens, et même Celtes, suivent le char en portant des vases précieux, de riches étoffes, de lourds tapis, ou conduisent des chevaux richement harnachés et des bœufs aux cornes argentées.

Le cortége s'arrête, et le vieillard, tenant à la main une branche d'olivier, symbole de paix, descend de cheval et s'avance.

« Je suis Kilnias, me dit-il, le dernier rejeton d'une des plus anciennes familles d'Arretium. Tu vois en moi le père de cette jeune fille : Callirhoé est son nom, et je viens, obéissant à la volonté des dieux, la remettre entre tes mains. Les habitans d'Arretium ont entendu retentir dans un ciel sans nuages une trompette d'un son si aigu et si lugubre, qu'ils en ont tremblé. Divers autres pronostics effrayans ont décidé les Arrétiens à consulter les oracles et les devins opiques. Ceux-ci ont prédit la ruine de la civilisation étrusque et la succession de huit races d'hommes sur la terre des Pélasges. Ils ont vu dans ton arrivée devant leur cité le courroux manifeste de Mamers, dieu de vie et de mort, et nos prêtres, voulant détourner sa colère, lui ont voué le dixième de tout ce qui naîtra dans l'année, et,... sacrifice plus grand encore! une de leurs vierges chargées d'entretenir le feu sacré. La terre, qui s'est entr'ouverte pour laisser sortir un jet de sang sous la table d'un festin que je donnais à des amis, désignait clairement que les dieux étaient irrités contre ma maison. Ma fille a été vouée aux dieux Cabires, afin de sauver sa patrie et moi-même. Les Arrétiens, en m'envoyant vers toi pour te remettre tout ce que j'ai de plus cher, espèrent te voir accepter en outre ces richesses et ces esclaves, qui sont les tiens désormais, et te voir quitter notre pays sans le ravager. Maintenant, jeune Celte, écoute la prière d'un père. Callirhoé, la fleur des vierges d'Arretium, est condamnée à mourir, je le sais. Tue-la sans la déshonorer, tue-la tout de suite, et Axiokersos, le grand dieu tout puissant, protégera tes armes victorieuses! »

Callirhoé était descendue de son char. Son père la prit par la main et la fit mettre à genoux devant moi; puis, se couvrant la tête d'un pan de son manteau, il attendit.

La jeune vierge avait écarté les draperies qui enveloppaient ses épaules et son cou, et, me montrant sa poitrine : — Frappe! ditelle. Ton esclave est prête à mourir.

Ses grands yeux noirs, sa peau veloutée, ses lèvres rouges comme

le corail, ses bras gracieux, ses manières pleines de noblesse et de fierté, faisaient d'elle la femme la plus séduisante que j'eusse vue de ma vie. L'agitation de son sein et son regard, humide comme celui d'une biche aux abois, me remuèrent jusqu'au fond du cœur. Je la relevai en lui disant : — Je serais fier d'être le maître d'une esclave telle que toi. Je remercie tes dieux, mais je ne veux pas que tu meures! Sois donc libre, et retourne avec ton père auprès des tiens. De tous les biens que tu m'offres, je ne veux garder que le bonheur de t'avoir vue et l'espérance de te revoir.

— Telle n'est pas la volonté de Mamers; tu dois me faire mourir; si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain. Je suis à toi comme tout ce qui est ici. Je resterai!

Un vieil esclave celte, qui avait servi d'interprète entre Kilnias, sa fille et moi, prit la parole à son tour.

— Je m'appelle Karnach (du pays des pierres); je suis esclave de Kilnias depuis quarante ans par droit de guerre. Je jure par le divin Belenos avoir traduit fidèlement les paroles de mes maîtres et les tiennes. Maintenant écoute ce que je sais, et agis comme tu l'entendras. Les Arrétiens sont rusés et perfides, prends garde! Les yeux de cette belle Étrusque sont dangereux pour un jeune chef, et qui sait si elle n'agit pas ainsi pour se défaire de toi pendant ton sommeil? Renvoie-la, mais garde les esclaves et les présens pour tes guerriers.

Karnach eût pu avoir raison; mais trop loyal moi-même pour croire à la perfidie des autres :

— Ta fille, dis-je à Kilnias, est libre de s'en retourner; mais si elle préfère rester auprès de moi, qu'elle soit la bienvenue; je jure par mon âme immortelle qu'elle sera respectée tant que je vivrai. Quant aux esclaves, chevaux et bêtes de somme, présens de tes compatriotes, je les accepte pour mes guerriers en signe d'alliance avec vous autres.

Kilnias me prend la main, la porte à ses lèvres pour me remercier, tente, mais en vain, d'emmener sa fille, et prend congé d'elle en disant : — N'oublie pas que le jeune chef est ton maître, mais n'oublie pas non plus... Il prononça le reste si bas qu'elle seule l'entendit; puis il partit, escorté de ses jeunes filles et de ses musiciens. Les présens qu'il avait apportés furent partagés entre mes guerriers, le vieux Karnach et nos compatriotes furent rendus à la liberté. Callirhoé ne garda près d'elle que sa négresse, qui n'avait pas voulu la quitter.

Il y avait loin du palais somptueux que Callirhoé venait d'abandonner à ma hutte de terre et de branchages où les seuls meubles étaient une table, un escabeau et des peaux d'animaux sauvages. Quand je me trouvai en tête-à-tête avec cette jeune fille, la conversa-

tion devint très difficile, et je me sentis fort troublé. Je la fis asseoir à table, et posai devant elle un grand pot de vin et un morceau de venaison froide sur un plat de bois. Je l'invite à prendre un peu de nourriture, et, pour lui donner l'exemple, je mords le pain à belles dents, et je bois copieusement à même la cruche. Je mangeais, à ce qu'il paraît, de si bon appétit qu'elle se mit à rire, prit à son tour un peu de nourriture et alla s'étendre sur une peau d'ours en me faisant comprendre qu'elle était mal à l'aise sur mon siége de bois. Elle était divinement belle dans ses grandes draperies blanches, appuyée gracieusement sur un coude et grignotant comme un écureuil mon pain bis. Elle avait du chagrin d'avoir quitté son père, sa famille, ses amis; de grosses larmes roulaient à travers ses longs cils bruns. Elle me faisait de la peine, et je cherchais à la consoler en lui débitant les quelques mots que j'avais retenus de sa langue: mais ce fut avec un accent si étrange qu'elle finit par rire un peu, ce qui me mit en belle humeur et m'enhardit à lui faire nommer tous les objets qui me tombaient sous la main. Je pris ainsi ma première leçon d'osque.

Ma hutte était séparée en deux parties; j'installai Callirhoé du mieux que je pus dans la chambre du fond avec son esclave noire, et la nuit venue j'allai me coucher tout armé en travers de sa porte. Je ne la soupçonnais pas de vouloir m'assassiner, comme m'en avait prévenu Karnach. J'avais vu toute la franchise de son âme dans ses beaux yeux; mais j'étais déjà amoureux et jaloux.

Le lendemain, une députation des habitans d'Arretium vint en procession aux portes du camp. Une trentaine de musiciens et douze prêtres vêtus de bleu, couronnés d'épis de blé, conduisent quatre génisses sans tache, ornées de bandelettes. Cinquante jeunes filles en robes traînantes, la ceinture déliée, précèdent, en chantant des hymnes, deux statues de bois peint représentant des dieux et portées à bras par d'autres prêtres coiffés de mitres blanches. L'un d'eux, qui semble investi du pouvoir suprême, marche soutenu par deux jeunes garçons. Les principaux magistrats de la ville, les dignitaires et un grand nombre de citoyens et de femmes suivent le cortége, flanqué de deux rangs de soldats. Ceux-ci portent des cuirasses d'écailles de métal qui les font ressembler à des poissons, des tuniques de cuir et des jambières de bronze. Ils sont coiffés de casques dorés à visière mobile et ornés de deux aigrettes rouges. Leurs armes sont une courte lance, un glaive et un bouclier rond et bombé. Le peuple de la ville et de la campagne ferme la marche. La procession s'arrête devant les hautes murailles de terre de notre Biturigia. Les jeunes filles, se tenant par la main, forment une danse circulaire autour des deux statues posées à terre. Les prêtres immolent les quatre génisses, les éventrent et consultent leurs en-

trailles. Le grand-prêtre s'avance seul au pied du rempart et nous invite à venir nous joindre à ses concitoyens; mais Karnach craint une ruse de guerre et nous en prévient. Callirhoé, spectatrice comme nous de cette cérémonie, ayant aperçu son père dans la foule, me prend la main et me fait signe de la suivre. Elle avait déjà tant d'empire sur moi que, m'eût-elle conduit à la mort, je l'aurais suivie. Mes amis Kad-Aneith et Dun-Glan ne veulent pas me quitter; ils franchissent le fossé avec moi, et nous voilà à la merci de nos ennemis.

Je ne compris pas le discours que Callirhoé fit à ses compatriotes. Ses compagnes se courbaient devant elle et lui baisaient les genoux en me regardant d'un air étonné. Le grand-prêtre vint à moi, et plantant une lance en terre entre nous deux :

— Que Mamers, sous l'emblème de cette lance, me soit témoin de ce que je vais dire! Vaillant guerrier, nous voyons la clémence et le pardon des dieux dans ta générosité envers la vierge sacrée. Tu pouvais la mettre à mort, tu ne l'as point fait; tu pouvais la déshonorer, et tu l'as respectée. Nous t'offrons donc aujourd'hui la paix et l'amitié. Viens parmi nous avec tes guerriers; les portes de la ville vont vous être ouvertes.

Je voulais consulter mes guerriers; mais Callirhoé ne m'en laissa pas le temps. — Accepte, dit-elle en me poussant vers le vieillard. Celui-ci, m'ayant embrassé sur la bouche, ce que je trouvai répugnant, me fit asseoir entre les statues de ses dieux. Le chœur des jeunes filles, entonnant un hymne à ma louange, vint me couvrir d'une pluie de fleurs et me brûler des parfums sous le nez, comme si j'eusse été un dieu moi-même. Mes soldats étaient sortis en armes pour nous secourir en cas de trahison; mais, voyant qu'ils n'avaient affaire qu'à une poignée d'hommes, ils attendirent patiemment le résultat de ces cérémonies. Douze brebis noires furent immolées et leurs chairs rôties, afin d'être mangées en commun par tous les assistans. Dès que, sur l'invitation du grand-prêtre, les Gaulois eurent goûté aux viandes des victimes, des cris de joie et des chants d'allégresse retentirent parmi les Étrusques. Kilnias vient encore m'embrasser, puis il tire de sa ceinture une petite tablette de bois, la brise en deux morceaux et m'en donne un : « Sois mon hôte, généreux Celte, viens chez moi, et regarde comme tien tout ce qui est à moi. » J'accepte, et je sens Callirhoé me serrer la main en témoignage de reconnaissance. Nous sommes invités à entrer dans la cité et à prendre part aux fêtes que les Étrusques appellent les Lectisternes. Pendant huit jours, les portes de la ville doivent rester ouvertes, et tous les étrangers y sont admis, les procès suspendus, les querelles apaisées, les prisonniers rendus à la liberté. Dans les temples ouverts au peuple, des tables couvertes de prémices sont dres-

sées devant les statues des dieux, qui, couchées sur des lits somptueux, reçoivent les offrandes et les libations des habitans de la ville et de la campagne. Les maisons sont ouvertes aussi à tout venant, et c'est à qui aura des Celtes à sa table.

Les rues de la ville sont larges et se rencontrent toutes à angles droits. Des places carrées ornées de fontaines de marbre ou de colonnes de bronze, des temples magnifiques aux frontons peints de couleurs éclatantes, des colonnades sans fin, des portiques, des palais aux toits dorés, des eaux jaillissantes, des statues, des voiles d'étoffe tendus au-dessus des rues pour procurer de l'ombre aux marchands qui étalent leurs denrées sur les trottoirs en dalles ou en mosaïque : cette belle cité est pour nous comme un rêve.

Mes Bituriges aux crinières flottantes se mêlent aux bruns Arrétiens couronnés de fleurs. Ici quelques-uns de nos guerriers essaient de gambader en mesure, au son des doubles flûtes, avec de jeunes filles vêtues d'étoffes diaphanes; là des Arrétiens contrefont notre danse nationale, en frappant la terre de leurs pieds, au rhythme des grandes cornemuses. Des soldats étrusques et gaulois, bras dessus, bras dessous, la tête échauffée par les libations, parcourent la ville en chantant chacun son air.

Mais voici, en tête d'un brillant cortége, le principal magistrat d'Arretium, le lucumon, une couronne de feuilles d'or sur la tête, une tunique brodée d'étoiles et de palmes d'argent, que cache en partie son large manteau de pourpre blanche : il s'avance sur son chariot d'or tiré par huit chevaux blancs harnachés de cuir rouge. Nous descendons simultanément, lui de son char, moi de cheval, et, m'ayant salué en inclinant le corps de côté et en mettant la main sur son cœur, il veut m'emmener dans son palais; mais j'avais promis à Kilnias d'être son hôte pendant les fêtes, et je remerciai le lucumon aussi poliment qu'un sauvage peut le faire. Je ne pus pourtant me dispenser de l'accompagner, et comme il y avait fête au théâtre, je l'y suivis.

Une foule immense se presse, se heurte, escalade les gradins comme s'il se fût agi d'un assaut; c'est un tumulte, une clameur à rendre sourd. Un grand voile bleu, parsemé d'étoiles d'or et tendu par des câbles, couvre le haut de l'enceinte pour préserver la salle des rayons du soleil, ce qui n'empêche pas la chaleur d'être étouffante. Bon nombre de spectateurs ont quitté leurs vêtemens de dessus et leurs chaussures. Hommes et femmes, assis indistinctement les uns à côté des autres, agitent des éventails, et boivent des vins grecs à la neige que les marchands de petits gâteaux crient à tue-tête. Le silence se fait à la vue d'un héraut chargé d'annoncer le titre de l'action qui allait se dérouler devant nous et le nom de l'auteur.

Vingt-quatre vieillards, vêtus de blanc, descendent ensuite du théâtre et viennent en chantant brûler des parfums sur l'autel placé au milieu de l'espace vide, en demi-cercle, au bas des gradins. La cérémonie achevée, un histrion barbouillé de noir, accoutré d'une tunique courte, composée de morceaux de drap de plusieurs couleurs, paraît sur l'avant-scène. Il est accueilli par des cris et des applaudissemens qui l'empêchent de commencer. Le silence se rétablit enfin, et l'homme aux habits bariolés raconte, avec des gestes comiques, une longue histoire que je ne comprends pas, mais qui transporte de joie les Arrétiens, car ils rient tous à se tenir les flancs en se roulant sur leurs siéges. Le Gaulois aime à rire aussi : j'aurais voulu comprendre, mais je craignis de passer pour indiscret en demandant à mes voisins de quoi il était question.

Je pensais que tout était fini, et j'allais me retirer quand le rideau placé devant moi s'abaisse et disparaît dans le plancher, au son d'instrumens invisibles. Je vois alors le péristyle d'un palais aux mille colonnes, toutes rehaussées d'or et de peintures. Le fond s'ouvre sur la campagne, et plusieurs personnages diversement habillés, ayant de grands masques sur la figure et des chaussures à semelles démesurément hautes, entrent accompagnés de joueuses de flûte. Ils disent et font devant tout le monde des choses auxquelles je n'aurais jamais osé penser tout seul, mais qui divertissent beaucoup les hommes et font rougir les femmes. Dun-Glan s'endormit au beau milieu de la pièce, et Kad-Aneith, qui bâillait à se démettre la mâchoire, se leva et alla se promener par la ville. Pour moi, qui n'avais jamais vu rien de semblable, je regardais de tous mes yeux sans bien savoir si c'était fiction ou réalité.

La représentation terminée, j'allai dîner chez le lucumon en nombreuse compagnie. Je ne vis autour de la table que des lits moelleux couverts de fleurs et aucun siége pour s'asseoir. Je fus obligé de me coucher comme les autres, ce que je trouvai fort incommode pour manger, et d'autant plus indécent que j'avais, comme chaque convive, une jeune esclave assise à mes pieds et si légèrement vêtue qu'il aurait autant valu être nue. Elle était là pour me verser à boire, me chasser les mouches, et satisfaire à toutes mes fantaisies; mais son grand éventail de plumes de paon qu'elle me balançait sur la figure et les baisers qu'elle voulait toujours me donner m'empêchèrent de manger à mon aise. Dun-Glan allongea un grand coup de pied dans le dos de la sienne dès qu'elle approcha de sa bouche son museau plâtré. Je renvoyai moins brutalement celle qui me servait, et je m'assis sans façon sur le bord du lit. Le repas était splendide, les esclaves apportaient sans cesse de nouvelles coupes, plus précieuses les unes que les autres, et pleines des vins les plus

renommés de l'Étrurie et de la Grèce. Entre chaque service, une troupe de musiciennes et de danseuses venaient nous récréer par leurs chants et leurs danses lascives. Quand l'une d'elles se distinguait par sa grâce ou ses talens, le lucumon lui faisait cadeau d'une coupe d'or, d'un plat d'argent, ou lui adressait un compliment. Il y eut même un jeune garçon qui dansa si bien qu'il le fit asseoir près de lui, et lui posant sa couronne de fleurs sur la tête : — Je te fais libre, dit-il.

Vers la fin du repas, le vin et les parfums avaient tellement troublé le cerveau des convives, tous plus ou moins puissans dans la cité, qu'il fallut le secours de leurs cliens, de leurs esclaves ou des licteurs pour les remporter chez eux; aussi l'ivresse de Kad-Aneith, qui avait bu et mangé de tout, passa-t-elle inaperçue. Dun-Glan retourna au camp, et moi je regagnai la demeure de Kilnias, précédé d'esclaves porteurs de torches et accompagné de quelques guerriers de mon clan. Je trouvai en arrivant mon écuyer Kad-Wir ivre-mort et couché en travers de l'escalier de mon hôte. Il avait passé la journée à boire avec des amis dans une taverne en compagnie de bateleurs et de danseuses de corde qui l'avaient dépouillé de sa bourse et de ses armes.

Callirhoé, malgré l'heure avancée de la nuit, m'attendait comme une esclave fidèle. Elle prend des mains de sa négresse une lampe dont l'huile parfumée répand en brûlant une odeur de myrrhe, et me fait signe de la suivre dans l'appartement qu'elle m'a préparé. En entrant dans la chambre, un courant d'air éteint la lumière qu'elle portait, et la voilà, moitié riant, moitié tremblante, qui cherche à retrouver son chemin dans l'obscurité. De mon côté, je me dirige en tâtonnant du côté où j'entends le frôlement de ses robes. Mes mains rencontrent les siennes, et, rendu audacieux par les ténèbres, je saisis dans mes bras le corps souple de la jeune fille, qui pousse un cri de surprise, mais ne cherche pas à se défendre de mon étreinte. Je sens battre son cœur contre le mien et sa jolie bouche me rendre un baiser. — Laisse-moi, laisse-moi, dit-elle en entendant venir la négresse qui apportait de la lumière, et elle s'enfuit.

Seul et livré à moi-même, je me repentis du baiser que j'avais donné à Callirhoé. Je l'avais offensée, puisque je l'avais fait fuir, et, furieux contre moi, je me retournai vingt fois sans trouver le sommeil sur le lit parfumé et préparé par elle. Je me décidai à quitter cette couche moelleuse pour aller m'étendre sur le pavé de mosaïque, où je pus enfin dormir un peu.

Pendant huit jours que durèrent ces fêtes, les Arrétiens nous traitèrent magnifiquement et en véritables amis. Nous avions déjà pu à notre tour leur montrer notre gratitude en détruisant une

bande de voleurs sicules et d'esclaves pélasges qui, organisés dans les montagnes, battaient la campagne et rançonnaient les voyageurs.

La plus grande partie de mes Gaulois était retournée au camp, qui devenait une vraie colonie. Les Arrétiens nous avaient concédé quelques terres, et plus d'une jeune Étrusque s'était choisi volontairement un époux parmi nous. Je commençais à parler un peu la langue de ma bien-aimée. J'étais habitué à cette existence nouvelle, et je comprenais déjà le bien-être et le charme de la civilisation.

J'avais offert maintes fois à Callirhoé de lui rendre la liberté; mais elle m'avait toujours refusé. — Je ne veux pas être affranchie, parce que mon esclavage est une sécurité pour moi, disait-elle. Nos prêtres superstitieux et cruels m'ont vouée au dieu Mamers et à toi, qui devais me donner la mort. Ils ne peuvent donc rien sur moi tant que je t'appartiens d'après leur propre décision; mais le jour où je redeviendrais libre, je retomberais sous leur puissance, et alors malheur à moi, Markek!

Mon amour pour elle était désormais une passion violente, et un jour, comme je la pressais vivement de devenir ma femme :

— Écoute-moi, dit-elle, et quand tu m'auras entendue, tu jugeras toi-même. J'avais à peine douze ans quand le grand-prêtre me désigna pour entretenir le feu de Vesta en me frappant de sa baguette. Je fus initiée aux mystères malgré la volonté des miens. Je fis vœu de chasteté à un âge où je ne pouvais pas supposer que l'amour viendrait contrarier mes devoirs ou ébranler ma volonté. Aujourd'hui ce dieu doux et méchant tout à la fois est maître de mon cœur. Si tu me rends coupable et parjure et que nos prêtres viennent à le savoir, je serai ensevelie vivante. Crois bien, Markek, que je brûle des mêmes feux que toi; mais il n'y a pas de puissance humaine capable de me délier de mes sermens. Je ne vois qu'un seul moyen de nous aimer malgré tout, c'est de nous vouer ensemble aux dieux Cabires, plus forts, plus puissans que Mamers et Vesta... Mais toi, abandonneras-tu pour moi, pour une étrangère, ton dieu terrible?

— Mon dieu te délie de paroles que tu as prononcées sans les comprendre. Quant à moi, pour t'obtenir, je me vouerai, si tu l'exiges, à tes dieux Cabires; mais à ton tour tu feras le serment, par ton âme immortelle, de m'aimer toujours.

— Je te le jurerai cette nuit. A la cinquième heure, viens dans le jardin de mon père, auprès du berceau de feuillage. J'y serai.

Combien me sembla longue à venir cette cinquième heure de la nuit! J'étais au rendez-vous bien avant Callirhoé. La lune se reflétait en bandes d'argent dans une belle nappe d'eau légèrement ridée. Le vent m'apportait par bouffées les bruits mystérieux de la nuit, parmi lesquels je distinguais les aboiemens lointains de nos

chiens de combat restés au camp. A chaque instant, il me semblait entendre crier le sable sous les pieds de ma bien-aimée; mais ce n'était que le frémissement des feuilles.

La jeune vestale parut enfin : — Viens, me dit-elle à voix basse; ne fais pas de bruit, tout dort.

Je la suis avec précaution dans un petit oratoire dont le fond est éclairé par une lampe qui jette une lumière bleuâtre sur sept statues de bronze, dont quatre ont des têtes d'animaux. Callirhoé, vêtue d'une longue robe noire, ôte ses sandales, détache sa ceinture de pourpre, dénoue son abondante chevelure brune qui ondoie jusqu'à ses pieds, et, me jetant les bras au cou : — Si tu veux conserver celle que tu aimes, dit-elle, garde-lui le secret de ce que tu vas voir ici, garde-le même au-delà du tombeau!

Je le lui promets. Alors, m'ayant fait quitter mes armes, elle m'ordonne de m'étendre sur les marches de l'autel, où brûlent des parfums dont l'odeur âcre me porte au cerveau. Elle prend un agneau noir nouveau-né et l'égorge au-dessus de la flamme. Pendant que la chair du petit animal se consume, Callirhoé, les yeux égarés, les mains teintes de sang, les bras levés vers ses dieux de bronze, trépigne sur place, prononce des mots... que je ne répéterai jamais, et me marque de signes cabalistiques au front et à la poitrine avec le sang de la victime.

Elle ôte ensuite le large bracelet qu'elle porte volontairement comme marque de sa condition d'esclave, et trace des signes sur le métal avec la pointe d'un stylet trempé dans le sang de l'agneau; elle verse un liquide clair et limpide comme de l'eau dans un vase de terre qu'elle place sur l'autel, y trempe son bracelet, et, me tenant par la main, le bras droit étendu vers les dieux de bronze, elle m'ordonne de répéter après elle la formule suivante :

Par les dieux Cabires,
Markek et Callirhoé,
Vivans ou morts,
Se sont juré
Un amour éternel.

Le serment prononcé, ma belle esclave coupe une boucle de cheveux à son front et au mien : elle les entremêle et les jette sur les charbons ardens; elle retire ensuite son bracelet et me montre, profondément gravé dans le métal, le serment qu'elle vient de prononcer.

— Les dieux nous sont propices, dit-elle en recommençant à sauter et à chanter, en frappant à coups redoublés sur un tambourin. Cette danse devient bientôt de la frénésie, ses chants ne sont plus que des cris, un véritable transport s'empare d'elle. — Ils

viennent, ils sont nombreux! dit-elle; une grande armée passe sur nos plaines, une grande armée pour tout détruire! Des flammes, du sang partout! ici et puis là! La vengeance est allumée! Un vaillant chef est à la tête de cette armée de guerriers! Markek va partir! Partout du sang! S'il ne revient bientôt à mon secours, Markek ne trouvera plus personne dans la maison de Kilnias; mais non, non! il revient! Rien ne peut plus nous séparer ni dans la vie, ni dans la mort!

..... Deux jours après, Kad-Aneith, Dun-Glan, Kadmar, quelques autres chefs et moi, en prenant le repas dans ma hutte, nous entendons une grande rumeur dans le camp. Nous courons sur le lieu du tumulte : c'était une bande de colons gaulois en habits déchirés, souillés de sang, et suivis de leurs femmes et de leurs enfans. Une de ces femmes, grande, brune, les cheveux en désordre, la figure et les épaules sillonnées de coups de sabre, montrait à nos soldats le cadavre d'un enfant. — Regardez, disait-elle, comment les amis de vos amis nous ont reçus! Vengeance! — Voici ce qui s'était passé : un grand nombre de colons gaulois, avides de posséder des terres en réclamaient continuellement aux Arrétiens. Le lucumon, ayant assemblé les principaux d'entre eux, leur avait dit : — J'ai pris en considération les demandes de mes amis les Gaulois. Il ne dépend pas de moi de céder des terres que je n'ai pas autour d'Arretium; mais, à quelques lieues d'ici, les gens de Camars (Clusium) en ont plus qu'ils n'en peuvent cultiver : ils vous en céderont volontiers. Allez, et que les dieux vous soient favorables! — Les colons, se fiant à ces paroles, étaient partis avec leurs familles et leurs bestiaux pour Camars, d'où ils avaient été repoussés brutalement, et ils étaient forcés de reconnaître que le lucumon s'était joué d'eux. En effet, les gens de Camars étaient rivaux des Arrétiens, bien qu'appartenant à la même confédération, et le lucumon avait détourné le torrent gaulois en le rejetant sur ses ennemis.

A la vue de nos compatriotes ainsi maltraités, la colère s'empara de nous; on courut aux armes.

— Sus aux Étrusques! cria Luern.

— J'ai tant bu de leur vin que je n'ai plus soif que de leur sang! dit Kad-Aneith.

Je me rendis aussitôt chez le lucumon, il était parti pour une de ses villas dans l'Apennin. Je remis à son retour l'explication que je voulais avoir avec lui, et je donnai le signal du départ pour le lendemain. Je voulais, avant de commencer cette expédition, dire adieu à Callirhoé, peut-être pour toujours! Dans la nuit, je sortis du camp, et, comme la ville était fermée dès la première heure, je pénétrai auprès de la fille de Kilnias, en passant sous la muraille fortifiée, par le lit d'un petit ruisseau à sec. Nala, l'esclave noire, me conduisit

auprès de sa maîtresse. Celle-ci, vêtue d'une robe de lin blanc rayée de rose et d'argent, serrée au-dessous de la gorge par une ceinture d'or, les cheveux relevés sur le front par des bandelettes, retenus à la nuque dans une résille et poudrés d'or, le cou, les oreilles, les bras, couverts de bijoux, était à demi couchée sur un lit en bois de citronnier incrusté d'ivoire et recouvert d'étoffes de pourpre brochées d'or. Elle m'attendait pour souper. Dès qu'elle me voit, elle vient à moi, me débarrasse de mes armes, me fait asseoir à sa place et vient se mettre à mes pieds. La négresse se retire après avoir placé sur une nappe de lin à rosaces bleues des coquillages, du gibier froid, du poisson et des fruits servis dans des plats d'argent. Le vin blanc brille dans les amphores de verre de Phénicie, et les coupes de cristal taillé à facettes scintillent comme des étoiles à la flamme des candélabres où brûle une huile parfumée. Le pavé, la table et jusqu'au lit sont couverts de feuilles de rose et d'oranger. Callirhoé est triste : elle voudrait me suivre dans mon expédition. Elle pleure, et, pour exprimer sa douleur, elle prend un luth et chante :

« Markek est mon époux, les dieux ont reçu nos sermens. Ses yeux sont doux et bleus, ses lèvres ressemblent au corail. Ses cheveux ont emprunté leur couleur à l'aile du corbeau, et ses sourcils sont comme des arcs. Markek est un guerrier plein d'énergie, de gloire et de force. Il n'a pas son égal au combat. Il fait gémir l'air avec son épée. Les aigles n'osent pas voler au-dessus de son casque. Partout où son cheval mouille son poil, le cœur de ceux qui le combattent se dessèche. » Puis, après une pause, elle reprit : « Semblable au moissonneur à la faux tranchante, qui coupe également les herbes fraîches et les épis mûrs, et n'écoute pas les plaintes qu'elles lui adressent, la mort ne fait pas de distinction entre l'époux et l'amante, entre le grand-père et le petit-fils; elle ne regarde ni l'âge ni le bonheur; elle nous abat comme des herbes. Telle est la loi de ce monde, où nul n'est enfanté que pour mourir, car le nombre des respirations de l'homme est compté par le destin. »

Les paroles douloureuses et poétiques de Callirhoé opéraient en moi une sorte de transformation que je ressentais sans pouvoir me l'expliquer. Jusque-là, en véritable enfant de la nature primitive, je l'avais aimée avec mes sens, et d'autant plus passionnément que je l'avais plus longtemps désirée et respectée. Peu à peu cet amour, qui était aussi de l'amitié forte et sincère, comme celle que j'aurais eue pour un frère d'armes, s'était modifié, et il me semblait aimer cet être gracieux et faible comme un père aime son enfant. Dans sa tristesse, Callirhoé me révélait encore quelque chose de nouveau. Elle ouvrait mon esprit à des rêveries tour à tour sombres et riantes. Son esprit à elle était un mélange de lumière et de ténèbres. Je

n'avais guère étudié la science de nos druides, et maintenant je me le reprochais; j'aurais pu enseigner Callirhoé à mon tour et lui donner confiance dans la destinée. Il me semblait que si j'eusse pu autrefois m'entretenir des choses saintes avec la pure et souriante Margareth, j'aurais acquis quelque sagesse à transmettre à ma belle Étrusque en retour des voluptés et des mystères qu'elle me révélait; mais je ne traversais pas à cette époque une vie d'étude et de réflexion : formé pour la curiosité et l'avidité de la conquête, mon rôle dans le monde était tracé, et je devais finir après avoir accompli ma tâche d'agent aveugle du progrès civilisateur.

Comme j'écoutais Callirhoé avec un sourire de résignation à la destinée, quelle qu'elle fût : — J'ai le pressentiment que nous ne nous reverrons plus, me dit-elle tout en larmes. O mon bien-aimé, prends ce collier de dents de loup, et porte-le toujours, afin qu'il te préserve de la mort.

Tout ce qui venait de Callirhoé m'était cher; je passai le collier à mon cou plutôt pour lui plaire que par croyance à ce talisman.

— De quelle science occulte et de quels philtres subtils, lui dis-je, te sers-tu donc pour que je sois si follement épris de toi?

— C'est un charme sans poisons et sans magie, dit-elle, et cependant il est infaillible : c'est d'aimer pour être aimée.

Le jour commençait à poindre, il fallut s'arracher aux douces caresses de ma compagne.

. . . .

Ici je fus forcé de suspendre un instant mon récit. La mémoire des faits devenait confuse.

— Eh quoi! s'écria Fanny, est-ce tout? N'avez-vous pas revu Callirhoé?

— Je me rappelle fort bien tout ce qui la concerne, répondis-je; mais la campagne qui me sépara d'elle se présente moins nette à mon esprit, et je puis vous dire pourquoi : c'est qu'on a écrit cette histoire de différentes manières, et j'ai besoin d'en retrouver le spectacle réel dans mes souvenirs. Attendez; m'y voici.

Nous donnons l'assaut aux Étrusques de Camars; nous sommes repoussés, nous formons le blocus. Trois jeunes gens se présentent aux avant-postes. Ils s'appellent Fabius, se disent envoyés en conciliateurs par la ville de Rome. J'ai la loyauté de les laisser entrer dans Camars; ils en sortent avec l'ennemi pour fondre sur nous. Dun-Glan, indigné, s'avance vers l'un des trois en levant sa hache; un javelot lancé par le Romain lui traverse le cœur! Honneur et gloire au brave Dun-Glan tombé dans le combat! Honte et malheur aux traîtres!

Je fais sonner la retraite, et tous jurent avec moi que la mort de

Dun-Glan sera vengée, ou Rome détruite... Mais vous savez ce que les Romains répondirent à mon envoyé, lorsque de ma part il leur demanda que les Fabius nous fussent livrés.

— Ah çà! dit mon oncle en riant, tu t'appelais donc Brennus dans ce temps-là?

— Les Romains firent de mon titre de *brenn* (chef) un nom propre.

— Ah! oui, c'est juste. Je me souviens d'avoir lu cela quelque part, et j'ai appris l'histoire romaine dans mon jeune temps. Les Romains vous envoyèrent promener, et récompensèrent les Fabius au lieu de les châtier. Que veux-tu? c'était alors comme aujourd'hui : chacun pour soi.

— Oui, repris-je, dans ce temps-là surtout on avait pour principe que la raison du plus fort est toujours la meilleure, et on connaissait fort mal le droit des gens; mais toute parole était sacrée pour les Gaulois naïfs, et dans cette invasion, qui était un véritable brigandage, j'en conviens, nous portions des idées, des sentimens et un courage chevaleresques. Aussi notre terrible *trimarkisia*, marchant sur trois rangs et rencontrant l'armée romaine au confluent de l'Allia et de l'Albula, la balaya comme une moisson coupée, et trois jours après nous arrivions avec l'aube aux portes de Rome. Vous savez ce qui en advint.

— Oui, dit Fanny. Toute la population épouvantée s'était réfugiée dans la citadelle, et les Gaulois trouvèrent les portes ouvertes et la ville abandonnée.

— C'était, repris-je, un spectacle solennel et terrible que cette grande et riche cité morne et silencieuse. Nous y pénétrions en tremblant et sans oser toucher à rien, tant il nous semblait marcher dans un rêve.

— Ah! pourtant, dit Marguerite, l'un de vous osa toucher la vénérable barbe d'un sénateur, et je vous avoue que ceci m'a toujours scandalisée.

— Eh! mon Dieu! répondis-je. Avant de condamner, il faut savoir comment les choses se sont passées. C'est mon écuyer Kad-Wir...

— Kadour! s'écria Fanny en riant.

— Kadour ou Kad-Wir, comme il vous plaira. Après avoir traversé toute la ville sans rencontrer personne, nous arrivons sur la place publique, et nous trouvons enfin, sous les portiques de leurs maisons, des vieillards vêtus de pourpre, assis dans leurs chaises d'ivoire. Ils ne se lèvent pas en nous voyant: appuyés sur leurs bâtons blancs, ils restent impassibles comme des statues et cherchent à nous imposer par l'air de majesté qui brille sur leurs visages; mais le Gaulois n'est pas aisément dupe de ces affectations de gra-

vité qui peuvent dominer les esprits faibles. Le Gaulois a toujours regardé en face toutes gens et toutes choses. Il trouve risible qu'on veuille l'intimider, et ce qui est nouveau l'amuse sans trop l'éblouir. Aussi mon écuyer Kad-Wir s'approcha d'un de ces vieillards impassibles, et après l'avoir examiné longtemps avec une curiosité naïve, il lui demanda en riant ce que signifiait cette manière de combattre des hommes. Le sénateur ne daigna pas lui répondre, et Kad-Wir, il me l'a dit depuis, commença à douter que ce fût un être vivant. Pour s'en assurer, il passe doucement sa main sur la barbe blanche du Romain, qui, de son bâton, le frappe sur la tête. Avant que j'eusse le temps de l'en empêcher, Kad-Wir irrité avait, de son coutelas, transpercé le vieillard. Ce fut le signal du carnage. La majeure partie des habitans avaient fui à notre approche; mais quelques sénateurs et principaux citoyens qui, pour détourner la colère des dieux, s'étaient dévoués en restant exposés au péril, furent passés au fil de l'épée. La ville est pillée et incendiée; nous campons sur ses ruines fumantes.

Nous avions tenu notre promesse à l'âme de Dun-Glan : Rome n'existait plus. Vous savez l'histoire du Capitole, je ne vous la dirai pas...

— Pardon, pardon! dit mon oncle, je veux savoir si l'histoire des oies est véritable!

— C'est un détail trop naïf pour n'être pas vrai, répondis-je, et cette maudite aventure faillit me coûter la vie.

— A toi?

— Oui. Nous avions échoué dans nos premiers assauts, et nous nous consumions de colère et d'impatience au pied de cette roche maudite. Nous avions ravagé la campagne, les vivres commençaient à nous manquer; déjà nos chiens de combat étaient affamés. Je propose de tenter un dernier effort, une surprise nocturne. Tous veulent me suivre, mais je tire au sort trente guerriers seulement; les autres se tiendront prêts à envahir la citadelle dont nous allons ouvrir les portes. J'avais remarqué plusieurs fois dans le jour le chemin que je voulais suivre : c'était le plus périlleux, mais aussi le moins bien gardé.

Nous partons sans bruit; la nuit est noire, et le silence si profond que j'entends la respiration des guerriers qui escaladent derrière moi. L'un d'eux roule au bas du rocher, mais sans pousser un cri, sans proférer une parole. Le bruit qu'avait fait son corps en tombant n'avait pas donné l'éveil dans la citadelle. Je continue de monter en m'accrochant aux moindres aspérités du roc; je pose la main sur un animal, j'allais le lancer derrière moi dans l'espace, quand je reconnais mon chien Dhu, qui m'avait suivi malgré moi. J'arrive enfin au faîte de la montagne, je touche le pied du rempart, si peu

élevé en cet endroit que mon chien le franchit d'un bond. Je m'élance aussitôt, mes compagnons me suivent, une sentinelle endormie est tuée avant qu'elle ait eu le temps de s'éveiller. Déjà les échelles de cordes sont jetées à nos guerriers, et l'assaut se donne sans bruit. J'avance en suivant mon chien, dressé à dépister l'ennemi. Tout à coup il tombe en arrêt et s'élance sur une bande d'oies, en étrangle une et n'en fait qu'une bouchée. Je lui pardonne ce méfait, le pauvre Dhu était affamé; mais les autres volatiles s'effarouchent et poussent des cris perçans et sonores comme des trompettes. Les assiégés accourent avec des torches, se précipitent sur nous et nous repoussent de leurs grands boucliers. Je frappe, mais c'est comme si je m'attaquais à un mur. Poussé et entraîné par mes compagnons, je tombe au pied du rempart et je roule dans le précipice...

... Quand je rouvris les yeux, une grande bande jaune s'allongeait à l'horizon : c'était le jour. Je regardai autour de moi; j'étais suspendu au-dessus de l'abîme au fond duquel gisaient les cadavres de mes compagnons. Quelque chose me tirait par mon vêtement et me secouait violemment. Ces secousses me ramenaient insensiblement sur la plate-forme d'un rocher au-dessus de moi. C'était mon chien Dhu qui m'avait retenu dans ma chute. Pourtant ma position semblait désespérée, mais je ne m'arrêtai pas à y songer. J'invoquai le secours de Teutatès et des dieux Cabires de Callirhoé, et je fis si bien des pieds et des mains que je réussis à me sauver du précipice, mais non des assiégés, qui pouvaient me voir du haut de leurs murailles. Le jour commençait à éclairer le faîte de la citadelle, il n'y avait pas de temps à perdre pour m'échapper. Dhu me montre le chemin, et là où un chien passe, un Gaulois jeune et agile peut passer. En m'accrochant aux broussailles, en me retenant aux entailles de la roche, glissant et roulant sur des pentes herbues, en un clin d'œil je suis au bas du Capitole. Je retrouve mes compagnons; mais des trente qui avaient tenté l'escalade avec moi, j'étais le seul vivant!...

Là, je m'arrêtai encore; cette sinistre vision de mes compagnons morts me serrait la gorge.

— Est-ce que vous croyez, dit Fanny, que Noiraud, le chien du père Carnat, est un descendant de votre fidèle *Dhu* le noir?

— Pourquoi non? dit Marguerite; aussi bien Carnat lui-même peut être l'esclave Karnach revenu en ce monde.

— Ça m'est égal! dit mon oncle; mais l'histoire de Camille? Ah! tu vois que je sais ça aussi, moi! Il vous fit baisser le ton?

— Non pas; Camille n'était point là, il n'y vint pas, et les Romains, qui ont écrit leur propre histoire, ont un peu falsifié la nôtre. Je me rappelle les faits, moi, le prétendu Brennus! Puisque vous

avez la mémoire de ce que vous avez lu, mon cher oncle, vous savez qu'en définitive les Romains nous offrirent la paix et subirent de dures conditions. Ils durent 1° payer deux mille livres pesant d'or, 2° fournir des vivres et des chariots pour emporter notre butin, 3° céder aux Sénons, qui nous avaient prêté leur secours, une portion de leur territoire, 4° laisser dans leur ville, s'ils la rebâtissaient, une porte toujours ouverte, afin que nous n'eussions pas la peine de l'enfoncer quand il nous plairait de revenir. Il leur fallut plusieurs jours pour rassembler tant d'or; toutes les richesses des temples, l'argent de l'état, et jusqu'aux bijoux des femmes, y suffirent à peine. Leurs sénateurs, leurs prêtres vinrent en procession nous payer le tribut; mais je m'aperçus bientôt qu'ils se servaient de faux poids pour leur rançon, et je m'en plaignis. Comme ils niaient le fait et que je ne voulais pas être leur dupe, je tirai mon sabre et le posai dans la balance en disant à mes chevaliers : « Faites comme moi, opposez la force à la mauvaise foi. » Puis, m'adressant aux Romains : « Et vous, vaincus, malheur à vous si vous ne reconnaissez pas ce que pèsent les épées gauloises! »

L'ennemi se résigna et paya. Depuis sept mois, j'avais quitté Callirhoé et je brûlais de la revoir. Je donnai le signal du départ. Chargés de butin et de dépouilles glorieuses, nous nous mîmes en marche. Camillus, qui s'était retiré à Veïes après la bataille de l'Allia, viola les conditions et harcela nos détachemens; mais le gros de l'armée, composée surtout de Sénons et de Boïens, ne fut nullement inquiété.

Nos auxiliaires, qui se dirigent vers leurs foyers, nous quittent devant notre camp de Biturigia en nous faisant promettre de passer chez eux lorsque nous retournerons dans la Celtique, car tel était le dessein de mes Bituriges. Ils voulaient revoir les bords de l'Andria (l'Indre), jouir de leurs richesses et raconter leurs faits d'armes. Quant à moi, j'étais décidé à rester près de Callirhoé.

J'ai passé rapidement sur des faits qui vous étaient à peu près connus. A présent, je rentre dans mon drame personnel, et je suis forcé de vous faire une prière, qui est de ne plus m'interrompre, car je me sens oppressé par une foule de détails qui pourraient m'échapper.

En rentrant au camp, je trouvai Kilnias.

— O toi qui as respecté la vie de ma fille, pourquoi tardes-tu tant à revenir? Il en est peut-être temps encore, sauve-la. Elle est à toi comme tout ce que j'ai. Ta magnanimité envers elle, l'hospitalité que tu as reçue de moi, et l'inscription du bracelet qu'elle porte toujours l'ont fait accuser d'avoir oublié ses sermens de chasteté. Son esclave noire, mise à la torture, a fait des révélations qui ont prouvé la culpabilité de ma pauvre fille. Le lucumon, les juges,

les prêtres l'ont condamnée à être ensevelie vivante, et toi, à avoir la tête tranchée et le corps jeté aux chiens. Les prêtres et les vestales sont venus chercher Callirhoé en grande pompe, et l'ont emmenée dans le temple. Après l'avoir dépouillée de ses bandelettes et de ses vêtemens, les licteurs l'ont battue de verges sous mes yeux, mais elle n'a fait entendre aucune plainte : son cœur, plein de toi, n'a point faibli; puis les bourreaux l'ont enfermée dans une bière, dont les parois intérieures sont garnies de coussins pour étouffer les cris des victimes; mais Callirhoé ne disait rien. Une foule pressée, morne, s'écartait en silence devant le triste convoi. Les boutiques se fermaient; c'était un deuil public, car ma fille était aimée et estimée dans Arretium. Dans l'intérieur de la ville, au pied de la muraille, le lugubre cortége s'est arrêté. Les licteurs ont ouvert la bière; le grand-prêtre est venu prendre par la main la vestale, toujours pleine de fermeté, et l'a conduite près du caveau d'où elle ne devait plus sortir. Ma fille chérie s'est retournée vers moi, elle m'a dit : « Adieu! mon père! » Elle a crié par trois fois : « Mark! Mark! Mark! » et elle est descendue courageusement. Son voile s'est même accroché à l'échelle, et elle a eu le sang-froid de le dégager adroitement. Elle était à peine arrivée au fond de son tombeau que le bourreau s'est hâté de retirer l'échelle. Des esclaves ont placé une large dalle sur l'orifice du caveau, et ils l'ont recouverte de terre pour effacer toute trace de la présence de ma fille en ce monde. J'ai juré de la sauver ou de la venger, si elle est morte, dussé-je être traître à mon pays! Voici déjà trois jours que je t'attends. Maintenant n'espère pas entrer dans la ville autrement que par la ruse. Les portes sont solides et bien gardées, les hautes murailles sont épaisses et les habitans ne demandent qu'à vous livrer bataille, car le riche butin que vous apportez les tente. Si les Étrusques vous ont fait si bon accueil à l'époque des Lectisternes, c'est qu'il leur fallait vos armes et votre vaillance à opposer aux envahissemens journaliers des Romains. Aujourd'hui qu'ils n'ont plus rien à redouter de ceux que vous venez de vaincre, ils ne demandent qu'à vous chasser de l'autre côté de l'Apennin. Le lucumon a déjà fait sortir d'Arretium les Gaulois qui s'y étaient établis. Vous revenez plus vaillans, mais moins nombreux, et tu as eu tort de laisser les Sénons et les Boïens continuer leur route. Avec leur secours, tu aurais pu tenter un assaut contre la ville, tandis que, livré à tes propres forces, tu ne dois pas même y songer… Que faire, ô dieux immortels! pour sauver ma fille qui se meurt, qui est morte peut-être? — Et le vieillard se laissa tomber à terre, se couvrit le visage et s'abandonna à sa douleur.

— Lève-toi, Kilnias, lui dis-je; cette nuit même, j'aurai ta fille vivante ou morte. Rentre dans la ville, va dire au lucumon que je

t'envoie vers lui afin qu'il m'ouvre ses portes dans une heure, ou que je tirerai vengeance de l'insulte faite à mes compatriotes! S'il consent, j'entre avec mes guerriers, et nous allons au secours de Callirhoé; s'il refuse, j'entrerai seul et déguisé par le lit du torrent, où tu m'attendras avec deux esclaves. Il faut agir et non pleurer, car cela est indigne d'un homme. Va, et que les dieux nous protégent!

J'assemble les guerriers, et je leur fais part de mon plan d'attaque. Cinq ou six cents hommes, sous le commandement de Wir-Dhu-Mar, donneront l'assaut à grand bruit pour attirer l'ennemi sur un point, tandis qu'avec mon écuyer, sans éveiller les soupçons, je pénétrerai dans la ville et j'ouvrirai les portes à un corps de réserve sous la conduite de Kad-Aneith, qui prendra les assiégés à revers. Karnach objecta que nous étions en trop petit nombre pour prendre Arretium. — Le véritable but de Wald-Righ, dit-il, n'est autre que d'aller chercher Callirhoé. Il est sous le charme d'une magicienne. Je l'ai averti quand la fille aux yeux noirs est venue sous sa tente. Il n'a pas cru devoir m'écouter. Elle a par des philtres subtils égaré sa prudence. Aujourd'hui il ne craint pas d'exposer sa vie et celle de braves guerriers pour ramener une esclave, car elle l'est à son tour, la fière Étrusque! S'il veut prendre femme, qu'il la choisisse au moins de condition libre et de sang gaulois, et non parmi la race de Cus, race maudite, condamnée à disparaître!

— Karnach, lui dis-je, tu ne pardonnes pas à Kilnias et à sa fille d'avoir été tes maîtres! Aujourd'hui tu es libre, le passé doit être oublié. Il est indigne d'un Gaulois d'insulter une femme, et si tu étais homme noble, tu m'en aurais déjà fait réparation. Apprends d'ailleurs que mon esclave est morte, et que si je veux tenter l'assaut d'Arretium, c'est afin de punir le lucumon de nous avoir trompés.

— Qu'importe, dit Kad-Aneith, pourvu que nous nous battions? Que Karnach aille faire ses remontrances et débiter ses oracles aux colons prudens et aux esclaves timides, bons seulement à cultiver la terre. Nous sommes des guerriers, et ne connaissons que les combats. Malheur aux Arrétiens!

Les autres chefs de clans répètent le cri de Kad-Aneith, et, à peine remis d'une longue route, mes vaillans soldats se tiennent prêts. L'heure donnée au lucumon étant expirée et les portes de la ville restant fermées, je donnai l'ordre de sortir du camp et d'attaquer malgré la nuit. Les Arrétiens, se fiant à la réputation des Gaulois, qui est de ne jamais ruser en guerre et de combattre toujours de front et tous à la fois, s'étaient portés aux murailles, que Wir-Dhu-Mar et les siens assaillaient en poussant de grands cris. Je passai sous les murs avec Kad-Wir, et grâce à nos déguisemens et

à l'obscurité, nous traversâmes la ville en rumeur sans être reconnus. Les habitans, inquiets et surpris de cette brusque attaque nocturne de leurs anciens alliés, se portaient en armes au lieu du combat.

Je trouve Kilnias déguisé comme moi, et nous nous rendons à l'endroit où gît Callirhoé. Cette partie d'Arretium est déserte, mais une porte à quelques pas de nous est gardée par deux soldats. Nous délibérons sur le moyen de nous défaire d'eux sans bruit, quand mes chiens, qui m'avaient suivi de loin malgré moi, se glissent en rampant dans mes jambes. Il n'y avait pas de temps à perdre. Sur un signe de moi, Dhu s'élance sur une des sentinelles, Kad-Wir fend la tête de l'autre d'un coup de hache; puis, réunissant nos efforts, nous pesons sur les chaînes du pont-levis, et Kad-Aneith, qui se tenait en embuscade avec trois cents guerriers, pénètre dans la ville. Kilnias appelle ses esclaves cachés dans une maison voisine et leur ordonne de déblayer la terre qui recouvre la tombe de sa fille; mais une crainte superstitieuse les retient, ils refusent et prennent la fuite. Je me mets à l'œuvre, la dalle est soulevée. Je prends une corde et me fais descendre dans le caveau, d'où je n'entends sortir aucune plainte... Nous arrivions donc trop tard!

A la flamme d'une lampe expirante, je vois ma bien-aimée étendue sans mouvement sur le sol. Elle tient encore une amphore vide, dont elle avait épuisé jusqu'à la dernière goutte d'eau. Je la prends dans mes bras et je remonte à l'air libre.

Kilnias, à la vue du cadavre de son enfant, se répand en larmes et en malédictions, et moi, écrasé sous ma douleur, les yeux secs, hébété, je regarde, sans être convaincu que c'est bien là Callirhoé, ce corps roide et glacé que je tiens sur mes genoux et dont mon chien Dhu lèche les mains.

Un bruit d'armes et de chevaux, des cris, des vociférations se rapprochent sans m'arracher à ma stupeur.

— Partons, me dit Kad-Wir, voici de nos gens qui fuient!

Kad-Aneith, blessé au visage et pleurant de colère, accourt à moi à la tête de son clan en désarroi. — Que fais-tu là, me dit-il, avec cette morte entre les bras?

— C'est mon esclave qu'ils m'ont tuée!

— Laisse-la et partons; l'ennemi est sur nos talons : nous sommes trahis! Allons nous rallier dans la plaine.

Je prends le corps de Callirhoé et je vais franchir le fossé, lorsqu'un gros de fuyards me sépare de Kad-Aneith et de Kilnias; puis une charge de grosse cavalerie étrusque, bardée de fer, me force à me réfugier dans un jardin avec mon précieux fardeau. Je fuis comme un lâche, mais j'ai un devoir à remplir : je dois donner à ma compagne une sépulture digne d'elle. Grâce à l'obscurité de la nuit, j'ai pu échapper aux vainqueurs, dont les cris de triomphe

retentissent dans le lointain. Je reprends ma pénible marche à travers champs. Tout à coup deux hommes sortent d'un sillon à côté de moi. Je pousse mes chiens sur eux; mais Tan et Dhu ont reconnu Kad-Aneith et mon écuyer.

— Où est Kilnias? leur demandai-je.

— Je l'ai vu fuir avec nos gens, me répond Kad-Aneith. Honte et malheur! c'est pitié de voir fuir ainsi des Gaulois!

Tout en marchant à travers la plaine, mon compagnon m'apprend que les Arrétiens avaient eu avis de notre attaque, et qu'une partie de leurs troupes s'était postée dans un ravin en nous attendant. Wir-Dhu-Mar, pris par derrière à l'improviste, avait été écrasé en montant à l'assaut. Ses propres soldats, répandus dans la ville, avaient été attaqués séparément par les habitans, et la cavalerie du lucumon avait eu bon marché de ceux qui voulaient résister. De là cette déroute générale... — Mais silence! dit-il tout à coup. Une troupe de soldats vient derrière nous. Si nous restons là, nous allons être découverts et massacrés.

Il y avait à gauche des meules de paille, nous y courons, et, blottis derrière cet abri, nous attendons que l'ennemi soit passé; mais trois soldats, s'éclairant d'une torche, se dirigent vers les meules :

— Le feu là dedans! dit l'un. Nous verrons plus clair pour les débusquer. — Il n'avait pas achevé sa phrase qu'il tombait mort. C'était Kad-Aneith qui, nous sentant découverts, lui avait envoyé une pierre avec sa fronde. L'un des deux ramassa la torche et allait la lancer sur la meule à côté de nous quand la hache de Kad-Wir, jetée à toute volée, alla le frapper à la tête et l'étendit dans le sillon. Le troisième s'enfuit vers le gros de la troupe en criant : — Les Gaulois! les Gaulois! A la lueur de cette torche, qui commençait à incendier les herbes, je vis une trentaine d'archers armés à la légère.

— C'est ici, dis-je à mes deux compagnons, qu'il nous faut mourir, si nous ne les tuons tous!

Je rassemblai quelques bottes de paille éparses sur le sol un peu en arrière des meules, et j'y cachai le corps de Callirhoé. Pendant ce temps, Kad-Aneith s'était élancé avec l'agilité d'un chat sur les arcs et les flèches des morts. Kad-Wir avait tenté d'éteindre la torche; mais une flèche qu'il reçut dans l'épaule le mit dans l'impossibilité de combattre.

— Va-t'en auprès de la morte, lui dis-je, et veille à ce que l'ennemi ne nous prenne pas à revers.

Cette torche, qui brûlait à terre, devait être pour les ennemis un appât fatal. A mesure qu'un homme s'avançait pour la ramasser, il recevait une flèche de Kad-Aneith ou de moi. Cachés derrière les meules, nous avions déjà douze ennemis de moins avant de faire la

sortie que nous méditions. Nos flèches épuisées, nous avions dû nous servir de la fronde. Les Étrusques, ne sachant à combien d'ennemis ils avaient affaire, avaient d'abord reculé; puis, comme ils revenaient en masse de notre côté, deux tombèrent; mais la torche était en leur pouvoir. Il fallait bien qu'on nous vît enfin! Je crie à Kad-Aneith : Montrons-nous; et lui l'épée à la main, moi armé de mon casse-tête, hurlant comme toute une armée, excitant nos chiens qui mordent avec fureur, nous tombons sur l'ennemi en frappant comme des forgerons sur une enclume. Pas un coup n'est perdu, et si notre sang ruisselle, nous ne le sentons pas, nous chantons l'air des combats. Les Étrusques ne se battent plus qu'en fuyant; mais à la lueur des meules qui se tordent sous la flamme, ils voient que nous ne sommes que deux; ils reviennent à la charge. Heureusement je n'en compte plus que huit, dont un à cheval. Je crie à mon brave compagnon : — Chacun trois! et le reste aux chiens! L'un d'eux reçoit une flèche de mon écuyer, qui n'a pu tenir à son poste et qui, malgré sa blessure, a couru s'emparer des armes des nouveaux morts; il prend l'ennemi en flanc. Un second tombe. Le cavalier fond sur moi, je l'évite, et d'un coup de hache je coupe les jarrets de son cheval qui roule au milieu des morts. — A toi, Dhu! et mon fidèle animal s'élance sur le capitaine, que sa pesante armure de bronze empêche de se relever. Mon chien le maintient à terre en le serrant à la gorge. Il en restait encore cinq!

— Faisons des prisonniers, dit Kad-Aneith.

Mais les flèches de Kad-Wir en abattent deux. D'un coup du pommeau de son épée brisée sur la tête, mon compagnon en assomme un autre. Les deux derniers se jettent à plat ventre et demandent grâce. — Esclaves! relevez-vous, leur dit Kad-Aneith, et portez nos trophées. — Puis, à la lueur de l'incendie, je le vois, avec l'aide de Kad-Wir, enlever les chevelures des vaincus.

— Rends-toi, dis-je au chef que Dhu étranglait. Il me tend son glaive. J'ordonne à mon chien de le lâcher, et ayant entravé les pieds du prisonnier, je cours vers l'endroit où j'avais laissé le cadavre de Callirhoé.

O terreur et bonheur tout à la fois! elle est debout, pâle comme un spectre; mais ses yeux sont ouverts, elle n'est plus glacée, elle respire, elle vit. Elle ne peut encore marcher, mais elle me reconnaît et me dit d'une voix faible : — Markek! j'ai bien froid! — Je la porte devant la meule embrasée. J'appelle Kad-Aneith et Kad-Wir, je leur montre ma bien-aimée vivante; mais les dépouilles et les trophées sanglans qu'ils récoltent les intéressent bien davantage.

Callirhoé revient à elle; elle se souvient peu à peu, mais ne comprend pas encore ce qui se passe. Une troupe qui s'avance dans

l'obscurité me fait redouter un nouveau combat; je reconnais heureusement des amis dans ceux qui viennent : c'est un chef boïen que nous avions quitté le matin, et qui, au bruit lointain de la bataille, est revenu sur ses pas. Nous nous dirigeons tous vers le camp sans plus rencontrer d'ennemis. J'y trouve mes Gaulois abattus et découragés. Wir-Duh-Mar avait été tué. Karnach nous blâmait de ne l'avoir pas écouté : il était bien temps de faire des reproches! Notre retour, nos trophées, nos prisonniers et surtout nos amis les Boïens relevèrent un peu leur courage.

Après avoir invité le Boïen et tous les chefs à un grand repas pour le lendemain et chargé Kad-Wir de veiller sur mon prisonnier, je porte Callirhoé sous mon toit de chaume. A peine l'ai-je déposée sur mon lit de camp, que je me sens défaillir, et alors seulement je m'aperçois que je suis blessé. Je perds tout mon sang. C'est au tour de Callirhoé de me sauver la vie. Malgré sa faiblesse, elle se lève, appelle et demande des médicamens; mais on ignore chez nous l'art de la médecine, et on lui répond que Karnach seul connaît quelques formules pour guérir avec des paroles. Callirhoé hausse les épaules, ordonne à Kad-Wir de laver mes blessures pendant qu'elle ira chercher certaines plantes hors du camp. Je ne veux pas qu'elle s'expose seule, je la fais escorter, et, quoique très affaibli, j'étanche mon sang moi-même...

J'avais trop compté sur mes forces, je m'évanouis de nouveau. Quand j'ouvris les yeux, j'étais étendu sur mon lit de peaux d'ours, le corps enveloppé de bandelettes, assisté par Kilnias et Callirhoé. Kad-Wir parlait à mes chiens tout en pansant leurs blessures et la sienne avec un baume dont l'odeur aromatique parfumait l'intérieur de ma hutte. Quelques jours après, grâce aux soins de ma belle Étrusque, nous étions tous guéris. Des tribus gauloises, qui s'étaient attardées à battre la campagne autour de Rome, passaient continuellement. Près de dix mille Sénons et Boïens nous avaient rejoints à Biturigia dans l'attente d'un coup de main sur Arretium. L'attaque fut bientôt résolue, et notre armée entoura la ville. Kad-Aneith et moi, suivis de trente guerriers, qui portaient au bout de leurs piques les têtes ou les chevelures des Arrétiens tués dans notre combat nocturne, nous nous avançâmes près des murailles.

— Arrétiens, dis-je aux habitans pressés sur les remparts, en leur montrant nos trophées sanglans, voici ce que deux Gaulois savent faire dans la fuite! Jugez de quoi sont capables dix mille quand ils courent à la victoire. Craignez le sort de Rome, rachetez votre trahison et vos insultes par mille livres d'or, mille bœufs, mille moutons et autant de sacs de blé.

Je reçois pour toute réponse une flèche que j'évite. Je prends des

mains de mon écuyer notre drapeau national rouge, blanc, bleu, et je crie : A l'assaut! Les fossés sont comblés, les échelles dressées, les portes enfoncées ou brûlées, et nous sommes dans Arretium. Kad-Aneith et moi, suivis de nos clans, nous tombons sur l'ennemi, qui, massé en colonnes, défend la large rue qui traverse la ville. Le lucumon, couvert d'armes étincelantes, debout sur son chariot de guerre, excite ses soldats; une grêle de flèches et de javelots pleut sur nous de toutes parts, le sang ruisselle. Le cheval de Kad-Aneith tombe, et dans sa chute retient son cavalier sous lui, je vole au secours de mon ami pour le dégager; mais le lucumon, du haut de son char roulant au milieu des cadavres, lui traverse la poitrine de sa lance acérée, et fait passer le char sur son corps. Kad-Aneith ne se relèvera plus! La soif de la vengeance me dévore. Je renverse tout ce qui s'oppose à moi, je cours au perfide lucumon, et d'un coup de sabre formidable je lui tranche la tête. Ce trophée sanglant, que je montre aux Arrétiens, jette la terreur dans leurs rangs; ils hésitent, ils plient, ils sont vaincus. Les Gaulois les poursuivent dans les rues, dans les maisons, dans les temples; les statues des dieux sont brisées, les hommes qui ne se rendent pas sont massacrés sans merci, les femmes sont enlevées, les maisons saccagées et pillées, après quoi, poussant devant nous chariots, provisions, bestiaux et esclaves, nous levons notre camp de Biturigia et nous repassons les montagnes avec les Sénons. Kilnias et sa fille, dont j'avais fait respecter les richesses et les esclaves, nous suivent volontairement avec leurs dieux lares, et viennent se fixer au milieu de mon clan, sur les bords de l'Andria.

Le bruit de notre retour s'était déjà répandu dans les Gaules. Tous les peuples venaient nous recevoir et applaudir à notre gloire, en sorte que notre marche fut un véritable triomphe. Que de repas, de libations, ne fallut-il pas subir! que de sacrifices aux dieux! que de récits de combats nous eûmes à faire! Mais la plus touchante ovation fut celle des clans de nos forêts de l'Andria. Les druides, le collége des druidesses, les ovates et les bardes vinrent au-devant de nous à Kraeg-Aven (le rocher de l'inspiration, Crevant), lieu sacré, à la limite du pays biturix et du pays cam-bon (Chambon). Dhu-Lug, en sa qualité de *brenn* de la contrée, avait amené toute une nouvelle génération de jeunes guerriers, qui n'étaient que des enfans lors de notre départ. Mais combien d'entre nous étaient restés au-delà des monts! Les femmes, les enfans, les vieillards, cherchaient dans nos rangs un époux, un père ou un fils... Des larmes de joie ou de douleur coulaient de tous les yeux.

Le soir, avant de camper pour la nuit, les druides sacrifièrent à Teutatès sur la *haute pierre du feu*, celle des pierres de Crevant qui porte toujours son nom de *lap-ar-ell*. Les bardes chantèrent les

exploits glorieux des vivans et les louanges des héros morts dans notre expédition. Dun-Glan, Kad-Aneith et Wir-Dhu-Mar étaient restés sur les champs de bataille; je revenais seul, et de tous les amis que j'avais laissés au pays, je ne retrouvai que Margareth la druidesse. — Reviens vainqueur ou meurs, m'avait-elle dit en partant, et ses yeux semblaient alors me promettre son amitié, son amour peut-être, pour récompense de mes exploits; mais depuis que j'avais vu Callirhoé, nulle autre image de femme n'avait passé dans mes rêves. Après la cérémonie religieuse, Margareth me fit signe d'approcher. — Tu es parti *chevalier* et tu reviens *brenn*, comme je te l'avais commandé. Tu sais que mes vœux de prêtresse du gui de chêne ne me défendent pas de choisir un époux; mais j'ignore si tu as combattu et voyagé pour l'amour de moi, ou seulement pour la gloire, et je ne puis appartenir à celui qui n'aurait pas ces deux amours dans le cœur.

La beauté de Margareth était devenue éblouissante. Sa blancheur et ses cheveux d'or la faisaient ressembler à un rayon du matin, ou plutôt à une divinité d'un ordre supérieur, qui ne peut descendre aux soucis et aux travaux de la vie terrestre. Si Callirhoé résumait en elle tous les dons de la civilisation, toutes les grâces de la volupté, toutes les ardeurs de la jeunesse, la druidesse avec ses vêtemens immaculés et ses beaux cheveux flottans ornés de feuillages, me représentait le génie de nos forêts vierges et cette beauté éternellement enfant de la nature éternellement renouvelée. Elle était plus et moins que ma belle esclave. Privée du prestige que donnent l'art et l'industrie, elle était comme un parfum de la terre, comme une émanation de cette vie primitive que l'homme peut modifier, mais non rendre plus belle et plus sainte.

Je sentis confusément ces choses et ne pus les lui exprimer, car si je possédais beaucoup de notions nouvelles, si je savais parler des langues étrangères, si j'apportais dans notre monde encore barbare des élémens de progrès matériel, je n'avais rien acquis de vraiment religieux dans le monde du midi, et Margareth, gardienne de nos saintes traditions et de notre science intellectuelle, m'inspirait un respect mêlé d'effroi.

— Vierge auguste, lui dis-je, tu vois en moi un homme nouveau qui a toujours honoré ton souvenir, mais qui n'appartient plus au passé. Le Grand-Esprit a disposé de moi, et si tu ne me trouves pas indigne d'être ton frère, accorde-moi ce titre, et traite comme ta sœur la compagne que je ramène des pays du soleil.

— Je ne puis être la sœur de l'étrangère, répondit Margareth avec douceur, et je prévois qu'elle apportera chez nous le mal et le bien. Notre science nous enseigne à suivre la loi des changemens, puisque cette loi, douce ou cruelle, nous conduit à des existences

plus complètes. Pour moi, qui t'ai aimé, et qui ne puis plus ni te comprendre ni te communiquer mon esprit, je rentre dans l'ombre de nos sanctuaires verdoyans. Respectez-les du moins jusqu'au jour où ils devront tomber sous la hache, car le sens prophétique m'a souvent avertie de ce qui les menace inévitablement. Le jour n'est pas loin où la terre semblera trop étroite à vos descendans innombrables, et où les arbres séculaires aujourd'hui protecteurs de nos races deviendront les ennemis de la race future. Je veux vivre et mourir sous leur ombre, je veux rester vierge et m'endormir Gauloise jusqu'au prochain réveil dans une autre existence. Alors, Markek, nous nous retrouverons, si ton âme est libre, et l'amour de Margareth, aujourd'hui stérile, te deviendra fécond et vivifiant comme la rosée d'une aube nouvelle.

Elle dit, et s'éloigna avec un doux regard d'adieu et un calme sourire. Je la suivis longtemps des yeux comme elle s'enfonçait dans les angles des puissantes roches tapissées de mousse et de lierre. Deux fois elle disparut dans le labyrinthe des masses de granit, deux fois elle reparut montant de cime en cime; enfin elle passa comme une ombre légère entre les tiges des chênes sacrés, et se perdit derrière l'épaisseur de leurs ramures pendantes.

Je n'avais jamais eu qu'un vague sentiment d'amour pour elle, comme celui qu'inspire à tout jeune homme l'apparition d'une belle jeune fille; j'aimais Callirhoé de toutes les puissances de mon être, et ne désirais aucune autre femme. Cet amour ne laissait place en moi à aucun regret possible, et pourtant l'adieu et la prédiction de Margareth firent naître en moi une tristesse étrange et je ne sais quel remords, comme si la divinité de la Gaule m'eût reproché d'avoir, par un serment impie, consacré l'avenir de mon âme au culte des dieux Cabires et à l'éternelle alliance avec l'étrangère. Je contemplai longtemps ces majestueuses forêts où la Gauloise venait de s'ensevelir, et dont elle semblait m'avoir condamné à opérer l'horrible destruction. Un instant saisi d'horreur à la pensée de ce sacrilége, je redevins craintif jusqu'au fond de mon être, et je fus tenté, moi aussi, de me précipiter dans ces ombres austères, gardiennes sacrées du passé... Mais Callirhoé vint m'arracher à cette sombre rêverie. Sa vivante et rayonnante beauté dissipa mes angoisses. Kilnias m'appelait pour me consulter sur son établissement dans le pays. Au milieu des chariots qui portaient ses richesses et des nombreux serviteurs conduisant les chevaux, le bruit, le mouvement, les soins, les devoirs et les intérêts de la vie active me rappelèrent à ma mission d'initiateur. En sa qualité d'*altudd* (étranger), Kilnias ne pouvait acquérir de terres dans les Gaules pour son propre compte. Afin de lui faciliter le moyen de s'établir, je dus le prendre sous ma dépendance, et devant les vergobreiths il me jura foi et hom-

mage. Il n'était pas esclave, car il avait la liberté de quitter le pays, mais il n'avait pas le droit de porter l'épée comme les Celtes, propriétaires fonciers. Quant à Callirhoé, elle était, comme les femmes de tous les pays, libre de droit en mettant le pied chez nous.

Dans les mains de ces nouveau-venus, le pays changea bientôt d'aspect. Les ajoncs et les fougères furent convertis en champs de blé et en prairies. Un palais de pierre, orné de colonnes et de portiques dans le goût étrusque, s'éleva comme par enchantement. Au lieu de huttes de terre et de chaume, les esclaves et les cliens de Kilnias se construisirent des maisons de pierre et de bois. Les forêts environnantes furent transformées en parcs et en jardins. Les marais, changés en étangs ou en cours d'eau, firent tourner des moulins. Le minerai de fer qui couvre le sol des brandes fut recueilli, et les échos de Brigg (Brives) retentirent du bruit des marteaux des esclaves, cyclopes forgeant et battant le fer nuit et jour. De nouvelles routes sillonnèrent la plaine, les voyageurs et les marchands, plus nombreux qu'autrefois, vinrent échanger leurs produits. Kilnias et Callirhoé avaient apporté la civilisation au milieu de nous. Ils eurent d'abord à lutter contre le mauvais vouloir, la défiance et la jalousie de quelques-uns qui traitaient toutes ces améliorations de magie et d'enchantemens; mais nos druides, plus justes et mieux éclairés, protégèrent les étrangers et tolérèrent même le culte des dieux Cabires, qui avait de grands rapports avec quelques-unes de nos antiques cérémonies religieuses.

Mon clan était devenu une colonie étrusco-gauloise, et plus d'une jeune Biturige ne dédaigna pas l'amour des étrangers, entre autres la fière Hénora, la veuve de Dun-Glan, qui accepta les hommages du jeune chef arrétien, celui que j'avais vaincu la nuit de notre défaite devant Arretium. Nos guerriers revinrent peu à peu de leur mépris pour les beautés du midi, et bientôt la brune Callirhoé fut la plus recherchée et la plus courtisée de toutes les jeunes femmes du pays, tant à cause de son charme étrange, de son savoir et du bruit de ses aventures que pour les immenses richesses qu'elle et son père avaient apportées dans les Gaules.

Je n'avais pas, aux yeux de ses adorateurs, plus de droits qu'eux-mêmes. Elle était libre devant les hommes, et Kilnias, vivement sollicité, réunit un jour tous les aspirans à la main de sa fille dans un repas où Callirhoé devait, selon l'usage gaulois, se choisir un époux. Dhu-Lug avait divorcé avec sa femme, et se mettait aussi sur les rangs pour obtenir la main de la riche Étrusque. C'est ici, dans la villa de Kilnias, dont les fondations, vingt fois recouvertes d'autres constructions, gisent peut-être encore sous le sol qui nous porte, que les notables, les chefs de clans et les principaux colons, avec leurs femmes et leurs filles, se rendirent pour les fiançailles.

En attendant les invités, je me promène dans les jardins ornés de statues et de fontaines aux eaux jaillissantes; les allées sont bordées d'arbres taillés en pyramides, en cônes ou en parasols. Les convives arrivés, on se rend dans la salle du festin. Les murailles sont décorées de peintures qui représentent, dans chaque compartiment, un sujet différent sur fond rouge brique. C'est Isis à tête de vache qui tient un sistre, un loup noir qui lèche une amphore, une oie becquetant une fleur, un chat à bec d'aigle avec de grandes ailes, un chien bleu avec une tête et une poitrine de femme. Le plafond est divisé en grands caissons peints en bleu, avec un animal inconnu dans le milieu. La grande table en fer-à-cheval qui fait le tour de la pièce est couverte de fleurs ainsi que le pavé en mosaïque rouge, noire et blanche. Aux quatre coins sont de hauts brûle-parfums en bronze doré. Six hérauts sont chargés de placer chacun selon son rang ou son mérite. Les femmes occupent les lits à droite de Callirhoé, entièrement cachée sous un voile couleur de flamme; à sa gauche, la place d'honneur, que doit occuper l'époux qu'elle choisira, reste vide. Kilnias, Dhu-Lug, moi et les autres hommes, nous sommes assis sur des bancs rembourrés et garnis d'étoffes. Le repas est magnifique, je ne suis plus aussi barbare que chez le lucumon, et je peux en apprécier l'ordonnance. Il se divise en trois services : au premier, les vins et les épices; au second, des mets légers et poussant à l'appétit; au troisième, qui est le repas principal, chaque convive a devant lui une poule grasse, de la chair de sanglier, du lièvre, des poissons frits, des gâteaux de froment et différentes friandises que l'on peut emporter chez soi. Les vins circulent tout le temps, et bientôt les têtes s'échauffent.

— Il y a déjà trop longtemps que cette chaise est vide, dit Dhu-Lug en montrant la place d'honneur. Il faut que la belle Italienne prenne la coupe et choisisse l'heureux guerrier qui doit s'asseoir à ses côtés.

— Pourquoi ne t'y mets-tu pas? lui crie d'un ton railleur Muig-Can (le nuage blanc), beau jeune homme blond aux longues moustaches.

Dhu-Lug allait répondre, mais Callirhoé se lève et dit en très bon gaël: — Aucun des jeunes chefs qui prétendent à ma main n'ignore que si je suis parmi eux en ce moment, je le dois à Markek Wald-Righ. Il m'a sauvé la vie deux fois, et si je ne l'aimais depuis longtemps, je devrais au moins lui prouver ma reconnaissance en le choisissant pour époux. Wald-Righ, reçois donc la coupe de mes mains et viens t'asseoir près de ta fiancée, de ta femme aujourd'hui devant les hommes comme elle l'était déjà devant les dieux!

Elle prend la coupe, l'approche de ses lèvres et me la tend. Ses femmes la débarrassent de son voile, et elle paraît vêtue de blanc,

couverte de colliers et de bracelets, ornée d'un haut frontal d'or et d'un pectoral enrichi de pierreries.

Ses suivantes apportent un trépied au milieu de la salle, deux agneaux blancs sans tache sont égorgés, pendant que des joueuses de flûte accompagnent de leurs instrumens le sacrifice religieux. Un morceau de la chair des victimes est offert à chacun des prétendans, qui se résignent à manger et à boire, après quoi tous se préparent à nous conduire au domicile conjugal, c'est-à-dire chez moi. Une torche d'épine blanche à la main, Kilnias ouvre la marche; un chœur de musiciennes et de jeunes vierges, chacune tenant une torche de sapin, nous précède. Les femmes, les prétendans éconduits et les convives ferment le cortége. A la porte de ma maison, on s'arrête, et une coryphée chante au son des flûtes un petit poème en vers à la louange de l'hymen, pendant que je donne à Callirhoé, assise sur une peau de mouton, un anneau nuptial en fer, une quenouille, une clé et un plat dans lequel Kilnias et moi jetons quelques pièces d'or : c'est le simulacre de la dot de ma femme et de mes biens mis en commun. Kilnias embrasse sa fille au front, et les flambeaux sont éteints au moment où Callirhoé passe le seuil de ma porte. Je congédie les dames étrusques qui prétendent avoir des instructions à donner à la mariée. J'avais assez de toutes ces cérémonies inusitées dans la Gaule, sauf celle de la coupe.

... Ma modeste demeure n'étant pas digne de ma jeune épouse, j'allai m'établir chez mon beau-père. Callirhoé voulut consacrer notre union devant ses dieux mystérieux en renouvelant la cérémonie qu'elle avait faite à Arretium le jour où nos sermens furent tracés d'une manière indélébile sur son bracelet d'esclave, qu'elle portait encore et ne voulut point quitter; mais cette fois les caractères osques apparurent sur une table de bronze qu'elle fit sceller dans le mur, au fond de notre lit.

Je ne fis aucune résistance au vœu de Callirhoé. Elle disposait de ma volonté avec une force souveraine, et bien que ses Cabires m'inspirassent plus de dégoût que de véritable croyance, il ne me vint pas seulement à l'esprit de lui présenter une objection. Pourtant je sentis rentrer en moi, à partir de ce jour, l'espèce de tristesse qui m'avait saisi en recevant les adieux de Margareth; c'était une tristesse vague et comme une lassitude mystérieuse de la vie. Il me semblait que ma destinée était accomplie et que je ne serais plus fidèle à ma mission, si je la poussais plus loin. J'étais fier sans doute du résultat de nos conquêtes, de l'augmentation de nos richesses et de notre activité; mais je n'en éprouvais pas moins une sorte de douleur sourde et profonde quand je voyais la hache éclaircir et reculer la lisière des grands bois, et le soc de la charrue diminuer, sillon par sillon, heure par heure, nos territoires

de chasse autrefois sans limites et sans désignations particulières. J'étais cruellement partagé, je m'en souviens bien, entre l'amour obstiné du sol vierge et l'ardeur fiévreuse du défrichement.

Un jour je m'enfonçai seul dans la forêt; je voulais revoir encore ces vieux arbres que j'avais moi-même condamnés à disparaître pour satisfaire les nouveaux colons. Quand je fus assez avant dans le bois pour ne plus rencontrer de sentiers frayés, ma tristesse devint farouche, et je sentis comme la haine de moi-même. En proie à une lutte bizarre entre deux instincts opposés, je me demandai si je ferais abattre les arbres ou briser les charrues; puis j'eus honte de mes préjugés barbares, et voulant braver la mystérieuse influence des chênes magiques, je saisis ma hache et j'en portai un coup furieux au flanc d'un de ces colosses de verdure. Un gémissement plaintif, qui semblait sortir du cœur même de l'arbre, fit passer une sueur froide sur tout mon corps, et la hache me tomba des mains. Je me laissai choir sur mes genoux en cachant mon visage comme pour me soustraire à quelque terrible apparition, lorsqu'une voix douce m'appela par mon nom; je relevai la tête et vis devant moi la belle et sainte Margareth, pâle comme les violettes blanches qui paraient sa chevelure.

—Ami, me dit-elle, les temps sont venus! L'esprit de divination, qui ne m'a jamais trompée m'envoie vers toi pour te délivrer. Je cherchais dans cette forêt condamnée l'inspiration que ta présence m'apporte. C'est le ciel qui t'envoie ici, Markek, c'est le ciel qui m'y a conduite. Ne pleurons plus le sort des choses accomplies. L'âme du grand chêne reçoit de l'homme sa délivrance, puisque toute vie se renouvelle et se complète par la mort. Songe à toi-même, mon cher Markek, songe à te délivrer, toi qui as cru pouvoir te lier au joug des choses fatales. Abandonne le culte de la mort et ne crois pas disposer de ton âme comme d'un présent qu'on lègue à une épouse ou à un ami. Le Grand-Esprit fait tout avancer par une invincible force, et l'homme ne peut fixer son propre avenir. C'est un torrent qui l'emporte au-delà de ses prévisions et qui se rit de ses volontés coupables... Mes paroles te semblent obscures... Bientôt tu les comprendras, Markek; bientôt ton esprit, affranchi des ténèbres du présent, rentrera libre dans la vie continue et ascendante des êtres immortels; mais tu peux rester dans la sphère d'*Abred* plus longtemps que tu ne penses... Brise le serment impie, et aspire à la sphère de *Gwinfyd*, où je vais t'attendre et m'efforcer de t'attirer vers moi.

— Que veux-tu dire, m'écriai-je, et comment sais-tu qu'un serment me lie aux dieux étrangers? Parle, jeune devineresse, dois-je mourir bientôt? Et toi, pourquoi parles-tu de me précéder dans une autre existence?

La vierge du gui de chêne souriait toujours, mais elle pâlissait comme une ombre qui va s'effacer. — Ne vois-tu pas que je meurs? répondit-elle en soulevant la longue draperie noire qui recouvrait sa robe blanche et en me montrant une large tache de sang sous son bras gauche. Tu as cru frapper le chêne, Markek, et c'est moi que tu as tuée. Tu ne me voyais pas, ou tu me prenais pour quelque génie malfaisant. Va, je te pardonne et te remercie; mon heure était venue, et il m'est doux de mourir de ta main; il m'est doux de mourir dans la forêt qui va périr aussi et dont les débris couvriront demain la terre où j'aurai disparu. Éloigne-toi, Markek, tu ne dois pas voir mourir la vierge du gui de chêne. Notre mort et notre vie sont des mystères que nul œil profane ne doit contempler. Va-t'en, je te le commande! Adieu et à revoir bientôt, Markek!

Pendant qu'elle parlait, l'horrible tache de sang s'élargissait rapidement, et la druidesse chancelante fut forcée de s'appuyer contre l'arbre.

— Non, non, m'écriai-je, je ne te laisserai pas mourir seule, et j'essaierai de te sauver.

— Eh bien! dit-elle d'une voix aussi faible que la brise lointaine, va vers ce fourré à ta droite, tu y trouveras mes compagnes, et tu les amèneras vers moi.

J'aurais dû comprendre que Margareth me trompait, car jamais druidesse n'a révélé à un profane le secret de ces retraites où leur communauté se dérobe à tous les yeux. Je courus vers le taillis, je m'y précipitai en criant et en appelant. Je n'y trouvai que le silence du désert. Je revins éperdu vers Margareth : elle n'était plus là; je la cherchai en vain jusqu'à la nuit. Dix fois je crus me retrouver au pied de l'arbre où j'avais laissé tomber ma hache; mais était-ce bien le même arbre? Ma hache avait disparu aussi, et l'herbe où je croyais voir quelques empreintes de pas et quelques gouttes de sang ne portait aucune trace réelle de ma vision... J'ai toujours ignoré, j'ignore encore si j'ai rêvé l'apparition de la druidesse et si j'ai été la cause de sa mort.

— Oh! non, cela ne peut pas être, s'écria Marguerite, interrompant mon récit. Non, non, Marc! c'était une vision!

L'interruption de Marguerite dérangea mes souvenirs, et quelques instans se passèrent sans que je pusse les rassembler. Enfin, pressé par elle et par Fanny, je crus pouvoir me rendre compte de ce qui avait suivi l'événement de la forêt.

— Oui, oui, repris-je, c'était une hallucination, je l'espère; mais il ne me fut pas possible de m'en assurer, car le lendemain,... le lendemain, j'allai à la chasse avec Dhu-Lug, et je n'en revins pas!

Dhu-Lug, contre mon attente, ne m'avait gardé rancune ni du commandement que j'avais repris d'après la volonté nationale, ni

de la préférence que m'avait montrée Callirhoé. Cette bienveillance me toucha, et nous étions devenus amis, bien que ma femme m'engageât à me méfier de lui. Elle le croyait lâche et perfide, mais je ne partageais point ses soupçons. Nous avions donc projeté, lui et moi, de réunir les guerriers pour faire une grande tuerie de sangliers qui dévastaient nos cultures. Tout est prêt, nous partons à cheval, les trompes retentissent dans la forêt, nos chiens ont déjà lancé une laie et ses marcassins. Dhu-Lug et moi, acharnés à leur poursuite, nous avons perdu la chasse, et nous nous dirigeons dans le fourré du côté où j'entends mes chiens aboyer de colère contre l'animal qui leur fait tête. Mon pauvre Tan, le ventre ouvert par les défenses du sanglier, revient expirer sous mes yeux. L'épieu à la main, je m'élance sur la bête; mais mon cheval effrayé s'abat; j'ai la jambe prise sous lui, et je crie à Dhu-Lug de venir à mon aide. Alors lui, riant d'une manière sinistre : — Markek! l'occasion est trop belle de rendre veuve Callirhoé, je ne la laisserai pas échapper. — Je fais de violens efforts pour me dégager de dessous mon cheval, dont le traître a coupé les jarrets. Le sanglier vient sur moi malgré mon chien Dhu, qui se cramponne à ses soies hérissées; je ne désespère pourtant pas de le tuer. Il est à portée de mon bras, et je lui enfonce mon épieu dans la gorge. La bête m'écrase de son poids. — Dhu-Lug! criai-je, ne me laisse pas étouffer ici! Si je t'ai offensé, je t'offre le combat. — Mais le lâche, qui s'était éloigné à la vue du danger, revient vers moi, descend de cheval; je vois reluire la lame de son large coutelas, et je ressens dans la poitrine une douleur atroce qui m'arrache des cris aigus. Puis la souffrance devient si violente que je ne la sens plus;... j'étouffe,... j'ai soif,... un voile sombre s'étend sur mes yeux...

— Et puis après? me demanda Marguerite avec anxiété.

— Après, Margareth? après?... Je ne me souviens plus,... j'étais mort.

Il se fit un long silence autour de moi. Je ne sais qui le rompit, je sais seulement que ce ne fut pas Marguerite. J'étais très fatigué et absorbé dans ma lassitude, comme si je fusse rentré, après mon récit, dans quelque phase expectante d'une existence qui n'était ni celle de Markek Wald-Righ, ni celle de Marc Valery. Pourtant je n'ai pas dormi dans le néant entre ces deux manifestations de ma vie éternelle! Que suis-je devenu dans l'intervalle immense qui les sépare? Il est fort étrange que je ne puisse me retrouver ailleurs qu'ici!

Je n'ai pu me rendre compte de l'effet de mon récit sur mes auditeurs. Marguerite rêvait, Fanny souriait, mon oncle prétendait que les Étrusques pourraient bien avoir enfoui des trésors sous les

fondations de son manoir. Mme d'Astafort discutait sérieusement avec lui sur ce point. Je les entendais confusément échanger leurs réflexions naïves. Au moment où l'on se sépara, Fanny me dit :

— Vous avez très agréablement mêlé le présent au passé. Nous avons reconnu Carnat et son chien, votre écuyer Kadour, votre ami Cadanet. Callirhoé existe peut-être... en Afrique! — Mais Dhu-Lug, votre ennemi, votre assassin, qui donc est-ce? Peut-on le savoir?

— Je n'en sais pas le premier mot, répondis-je.

— Moi, je le sais, reprit-elle; mais je ne le dirai pas.

Marguerite s'est retirée de bonne heure, afin d'être prête demain de grand matin. J'ai pris le même prétexte pour rentrer chez moi et pour écrire à la hâte tout ce que j'avais raconté, car j'ignore si je ne l'oublierai pas encore! Je tombe de sommeil, mais j'éprouve le calme d'un homme qui s'est délivré d'un fardeau!

26 septembre. — Ce matin, dès quatre heures, les hôtes et les échos de Saint-Jean furent éveillés par le son des cors, les hurlemens des chiens et les cris des *piqueux*. Mme d'Astafort et sa fille se firent un peu attendre; mais à cinq heures nous étions tous en marche vers les bois Ramier. Le soleil se leva dans de grandes bandes roses au milieu d'un ciel gris perle. Quelques chasseurs retardataires vinrent nous rejoindre sur la brande. Boc était du nombre; il s'était composé un petit costume de chasse qui ne manquait pas de fantaisie, et, le fouet en main, il vint caracoler sur son maigre alezan écorché devant Mlle d'Astafort, à laquelle il cherche encore à plaire; mais il faut avouer qu'il ne brillait pas à côté du marquis à cheval en paletot de velours, botté, éperonné, le fouet en main, une fleur à la boutonnière, la trompe en sautoir, le couteau de chasse au flanc, la cravate flottante et le toquet noir sur le nez; il ne lui manquait qu'une plume pour être tout à fait gentilhomme d'opéra-comique. Sifflant et resifflant des airs de chasse, appelant ses chiens par tous les noms du martyrologe canin, caressant son cheval, caracolant avec souplesse, il rayonnait de satisfaction. Il était dans l'exercice de tous ses avantages et de toutes ses séductions. Marguerite ne le regardait pas, mais il se croyait regardé et apprécié. Il ne lui était pas possible de supposer qu'il ne fît pas d'effet sur elle. Elle était charmante, ma Marguerite, dans son habit d'amazone; elle maniait mon cheval d'un air décidé et ne craignait plus rien de lui. Mme d'Astafort, qui humait à pleins poumons l'air du matin, suivait à distance, avec M. Désormes, dans la voiture conduite par Dolin.

Nous entrons en chasse à six heures. Les chiens sont découplés et donnent bientôt de la voix sur un chevreuil. Les piqueux sonnent le lancer, puis le bien-aller. La bête sort des bois Ramier, traverse

la route d'Issoudun et la forêt Jacquelin, se forlonge et emmène la chasse dans la forêt de Bommiers. M. de Mauvezin sonne la vue et part comme un trait d'arbalète. Nous suivions sans nous presser, Marguerite, Fanny et moi. Raoul de Vinceux vint nous rejoindre, et, pour ne pas lui inspirer de soupçons, je le laissai escorter ma cousine et prendre un peu d'avance avec elle. Fanny se mit à ralentir l'allure de son cheval jusqu'à ce que, par un mouvement brusque, elle l'arrêta sur les jarrets et se laissa glisser à terre. Elle était très pâle.

— Qu'avez-vous? Souffrez-vous? lui demandai-je en descendant de cheval aussitôt.

— Oui, dit-elle d'une voix étouffée, oui, je souffre beaucoup.

— Je vais courir après Mlle Désormes et vous l'envoyer.

— Non, non! je n'ai pas besoin d'elle! Attachez les chevaux, je veux me reposer un instant.

Je lui obéis pendant qu'elle s'asseyait sur un arbre abattu.

— Vous êtes un bel ami! reprit-elle. Je vous boude depuis plus de huit jours, et vous ne vous en êtes pas douté!

— Et pourquoi donc me boudez-vous?

— Parce que vous n'observez pas nos conventions. Vous êtes d'une telle imprudence, vous et Marguerite, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas s'apercevoir de votre amour; aussi dois-je vous prévenir du résultat de votre froideur affectée envers moi.

Je lui demandai en souriant de quel malheur j'étais menacé.

— Avant que je vous le dise, reprit-elle, répondez. Marc, vous vous méfiez de moi?

Je jugeai inutile de vouloir jouer au plus fin avec elle; je lui avouai franchement que le coup de cravache si traîtreusement appliqué au cheval de Marguerite quelques jours auparavant m'avait donné à réfléchir.

— Vous faites bien de me dire la vérité, reprit-elle : vous avez deviné que Marguerite m'impatientait et m'irritait quelquefois avec ses airs de souveraine et d'enfant gâtée; mais je ne mérite pas que vous m'accusiez d'être mal pour vous et vous me faites beaucoup de chagrin. Cela vous étonne? C'est que je ne suis pas une femme comme les autres. Suis-je meilleure ou pire? Je ne sais. Depuis que j'ai votre amitié, il me semble que je suis moins mauvaise, et si le ciel eût voulu que je connusse l'amour, je serais devenue tout à fait bonne; mais ce sont là des rêves auxquels je ne m'arrête pas... Il s'agit de vos intérêts, écoutez-moi. Avant-hier ma mère m'a reparlé de ses projets; elle m'a reproché d'être froide et comme irrésolue avec vous, elle m'a signifié qu'il fallait me décider promptement. Votre oncle aussi vous eût pressé de vous déclarer, si vous ne vous fussiez absenté ce jour-là. Il a fixé le mariage de Marguerite au

15 octobre prochain, et il souhaite faire les deux noces à la fois; c'est une idée fixe; il n'y a plus moyen d'éviter une explication.

— Je ne puis la provoquer, répondis-je, cette explication que personne ne me demande! Mon oncle a une si étrange manière de procéder qu'il faudrait être archi-brutal avec lui pour ne pas l'encourager dans ses illusions. Quoi! il fixe le jour du mariage de sa fille sans lui demander si elle agrée le prétendant, et il établit que je vous épouserai ce jour-là aussi, sans qu'il ait fait aucune démarche de ma part auprès de vous?

— Il est comme cela, reprit Fanny; il s'est entendu avec ma mère; il compte que Mauvezin convaincra Marguerite aujourd'hui à la faveur de quelque tête-à-tête fortuit ou cherché, et il compte aussi que de mon côté je vous plairai aujourd'hui même en vous donnant à entendre que je vous aime. Voilà les coups de tête de M. Désormes, le plus brutal, le plus maladroit et en même temps le plus timide des hommes quand il s'agit de s'expliquer.

— Eh bien! si mon brave homme d'oncle perd l'esprit, c'est à nous de le lui remettre, ma chère Fanny. Quant à moi, je sais ce que j'ai à faire au sujet de Marguerite; mais vous, vous ne me laisserez pas, j'espère, l'initiative en ce qui vous concerne. Vous direz bel et bien que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'avez jamais aimé, et que par conséquent vous ne désirez pas que je vous aime.

Fanny ne répondit pas; elle cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes. J'étais stupéfait, à la fois ému et inquiet de cette douleur.

— Qu'est-ce donc, ma chère Fanny? lui dis-je en essayant de prendre ses mains, qu'elle crispait avec détresse contre sa bouche pour étouffer ses sanglots. Comment ai-je pu vous offenser? Que voyez-vous dans ma conduite qui démente l'estime et le respect que j'ai pour vous? Vos larmes me prouvent que j'ai froissé votre cœur par mes méfiances. Pardonnez-moi, et croyez que je veux être votre ami sincère et dévoué.

— Marc, répondit-elle avec énergie, je n'ai pas, je ne peux pas avoir d'ami, moi! pas plus d'ami que d'époux! Je suis seule au monde pour toujours : je suis pauvre!

— Pauvre! m'écriai-je. Vous croyez que c'est la richesse de Marguerite qui m'a fait lui donner la préférence? Sachez que...

J'allais lui dire que j'étais dorénavant plus riche que ma cousine; mais je m'observai et me repris : — Sachez que je l'aimais avant de vous connaître et que je l'ai aimée dès l'enfance... Je n'ai jamais aimé qu'elle. Elle est mon premier, mon unique amour.

Je disais la vérité, Fanny le sentit à mon accent et se redressa dans sa fierté. — Vous défendez votre dignité, permettez-moi de défendre la mienne. Marguerite a toujours cru que j'étais jalouse

de sa richesse. Marguerite est une véritable enfant, élevée à son insu dans la vanité des gros écus. Moi, je les méprise, ces écus dont je n'ai que faire; je les hais d'autant plus qu'ils sont l'objet du culte de tous ceux qui m'entourent et qu'ils ont fait la solitude autour de moi!

— C'est possible, Fanny, c'est possible pour des marquis ruinés, pour des Mauvezin; mais pour moi...

— Qui vous parle de Mauvezin? s'écria-t-elle en se levant et en fixant sur moi ses grands yeux sombres.

Aimerait-elle Mauvezin?

La situation était dans tous les cas si délicate et si douloureuse que je n'osai pas le lui demander; mais je crus pouvoir lui dire que Mauvezin n'épouserait jamais Marguerite.

— Eh bien! vous vous trompez, reprit-elle impétueusement, il l'épousera dans trois semaines, il l'épousera le 15 octobre prochain. Marguerite doit le savoir, et je m'étonne qu'elle ne vous l'ait pas dit.

— C'est qu'elle ne sait rien de ce projet...

— Ou qu'elle ne veut pas vous chagriner inutilement d'avance; mais prenez-en votre parti, il faut renoncer à Marguerite : elle ne saura et ne voudra pas résister à son père.

— S'il en est ainsi, repris-je, il y aura une solution bien claire : je tuerai Mauvezin.

— Ah! mon pauvre ami, dites qu'il vous tuera. Le marquis n'a appris que trois choses dans sa vie, monter à cheval, manier une épée et tirer le pistolet, et il est de première force à tous ces exercices; puis, quand même vous le tueriez, cela ne vous donnerait ni son titre ni sa fortune, qui, bien que fort modique à côté de celle de Marguerite, est considérable à côté de la vôtre.

Il me sembla qu'elle parlait de Mauvezin avec orgueil, et peut-être voulait-elle m'intimider pour m'empêcher de lui chercher querelle.

— Vous souriez? reprit Fanny; à quoi pensez-vous?

— A vous, mademoiselle d'Astafort.

— Ah! fit-elle en se rasseyant comme brisée.

— Et à M. de Mauvezin.

— Que voulez-vous dire?

— Que je ne comprends pas qu'il n'ait jamais songé à vous faire la cour.

Elle devint très pâle, me regarda encore fixement et dit d'une voix sèche : — Le marquis ne m'a jamais fait la cour.

Ce fut à mon tour de chercher à démêler la vérité dans son regard. — Pourquoi me regardez-vous ainsi? Vous me faites peur!... Allons-nous-en.

Je l'aidai à se remettre en selle, et nous partîmes.

Après un temps de galop, Mlle d'Astafort rompit le silence et me demanda si je pensais vraiment que M. de Mauvezin se fût occupé d'elle.

Je lui avouai que M. de Vinceux me l'avait donné à entendre jadis, et que Marguerite l'avait supposé aussi. Elle s'en défendit en tournant le marquis en ridicule. Jamais je ne l'avais vue si acerbe et si railleuse; mais ce pouvait être aussi bien du dépit que du dédain.

Nous rejoignîmes le gros des chasseurs, qui nous attendait en attaquant un copieux déjeuner sur l'herbe. Fanny fut éblouissante d'entrain et d'esprit pendant le repas. Elle me fit remarquer encore les côtés ridicules du marquis, lequel, en sa qualité de louvetier, nous régala de l'éloquent récit de ses prouesses, rédigé dans les termes du vocabulaire de la vénerie.

Le déjeuner était à peine achevé qu'une fanfare nous avertissait du lancer d'un sanglier. Tous les hommes furent vite à cheval, et la chasse reprit de plus belle. Marguerite et Fanny préférèrent se reposer; elles laissèrent partir la voiture de M. Désormes. Raoul et moi nous sommes restés près d'elles.

Il eût été bien facile à Mlle d'Astafort de me laisser causer un peu avec Marguerite. Raoul ne demandait qu'à nous accorder cette liberté, il semblait deviner ce qui se passait entre nous; mais Fanny se conduisit comme si elle eût juré à M. Désormes de surveiller sa fille. Elle ne nous permettait pas seulement d'échanger un regard, et sa figure avait une expression de malice étrange. — Marguerite, dit-elle tout à coup, à quoi songes-tu?

— J'ai donc l'air *songeur?* répondit Marguerite.

— Plus que cela. Tu as l'air absorbé, comme Marc hier soir après son fameux roman de Callirhoé.

— Eh quoi! dis-je à mon tour, n'avez-vous pas déjà oublié ce long et absurde récit?

— Je n'ai rien oublié, reprit vivement Marguerite.

— Elle n'a garde! dit Fanny railleuse; je crois qu'elle pensera longtemps à Callirhoé!

— J'aime beaucoup Callirhoé, dit Marguerite. Elle m'intéresse, et je voudrais savoir ce qu'elle est devenue après la mort de Markek.

J'avouai que je l'ignorais absolument.

— Alors, reprit Fanny, vous n'avez jamais été Markek, car il l'avait trop aimée pour ne pas revenir en ce monde pour elle seule, et je suis bien sûre que si, dans une autre existence, il a rencontré de nouveau la Gauloise Margareth, elle en a encore été avec lui pour ses frais.

Fanny ajouta beaucoup de sarcasmes qui tendaient à exciter la jalousie de Marguerite et à lui faire penser que j'avais dans l'imagination le type d'une beauté bien plus séduisante que la sienne. Raoul, qui n'était pas au courant, s'éloigna pour s'occuper de nos chevaux, que surveillait son domestique.

— Voyons, Marc, dit alors Fanny, rassurez donc Marguerite, qui est toute rouge de colère et prête à pleurer! Dites-lui que vous avez adroitement arrangé ce roman pour que M. Désormes ne prît pas l'alarme, et vît au contraire dans votre dédain pour la druidesse une protestation contre les sentimens qui l'avaient tant fâché il y a deux ans. Si vous eussiez été moins enfoncé dans l'ivresse de votre improvisation, vous eussiez vu votre oncle *jubiler*, comme dit ma mère, à ce passage où vous sembliez dire à sa fille que vous renonciez à elle pour toujours.

— Marc a dit le contraire! s'écria Marguerite; la Gauloise et lui pensaient se retrouver dans une autre phase...

— Oui, oui, reprit Fanny, rejette-toi sur les phases futures! Le père Désormes s'en soucie fort peu des phases de l'éternité!

— Fanny, lui dit Marguerite avec feu, je crains que dans l'éternité tu ne sois toujours seule, toi, et par ta faute, ma chère enfant! Tu aimes à faire souffrir les autres!

Raoul revint fort à propos. — Autant que j'ai pu comprendre, dit-il, ce dont vous parliez tout à l'heure, Marc vous a raconté hier une histoire singulière dont il se disait le héros.

Je lui expliquai que je m'étais livré à cette fantaisie, et que Mlle d'Astafort avait voulu y voir des allusions à la réalité.

— Ah bien! reprit Fanny, vous prétendiez vous souvenir, tout en racontant...

— Avez-vous pu croire à cette plaisanterie?

— Ma mère y croit fermement; mais moi j'ai bien vu que vous inventiez, et je soutiens d'autant plus que Callirhoé est votre rêve, votre idéal...

— Marc, j'ai à vous parler, dit brusquement Marguerite, et, passant son bras sous le mien avec le courage de la franchise, elle m'emmena à quelque distance sans daigner répondre à Fanny, qui la poursuivait de ses épigrammes.

— Ami, me dit-elle, je ne sais si vous avez inventé ou raconté : dites-moi la vérité, à moi!

— Je ne la sais pas moi-même, répondis-je : j'étais de très bonne foi et emporté comme malgré moi dans une région qui me semblait être celle du souvenir; mais, après avoir dormi là-dessus, et dormi très profondément, car j'étais très fatigué, je vous jure que je ne suis plus sûr de rien. Je crois avoir mis en ordre une foule de ré-

miniscences de mes lectures, et je n'ai pas la prétention d'être doué d'une faculté exceptionnelle.

— Marc, s'écria ma chère Marguerite avec vivacité, laisse-moi croire que tu as cette faculté extraordinaire! Elle me charme, car je suis romanesque aussi, moi, quand je m'y mets! Et moi aussi, je m'imagine à présent que j'ai été druidesse au temps jadis! Cela m'explique ma passion pour les grands arbres et mes délicieuses rêveries sous leur ombrage.

— Prenons garde, ma Marguerite! il serait dangereux de nous trop livrer aux fantaisies de l'imagination!...

— Sois tranquille, reprit-elle, je n'irai pas trop loin. Je laisserai une porte de ma forêt primitive ouverte sur les terres de la réalité, et avec les autres je rirai, si l'on veut de tout cela; mais avec toi j'en veux causer souvent et dire : *Que sais-je?* Il est bien vrai que j'ai un peu souffert de ton amour pour la belle Étrusque, et la cruelle Fanny ne l'a que trop deviné; mais mon père n'a pas compris que Margareth l'emportait sur elle au fond de ton cœur, et que nous étions désormais l'un à l'autre pour toujours!

— Oh! oui, ma bien-aimée, toi seule, toi seule à jamais!...

Un des piqueux vint de la part de M. de Mauvezin nous dire que le sanglier emmenait la chasse du côté de l'étang d'Alloigny, dans la forêt de Cheurs, et que, si nous voulions assister à l'*hallali*, nous devions nous hâter. Nous partîmes aussitôt, et je profitai de ce temps de galop pour demander à ma cousine si son père l'avait avertie du jour fixé pour son mariage avec Mauvezin. Elle n'en savait rien, et, au lieu de l'abattre et de la décourager comme je le craignais un peu, cette nouvelle l'irrita vivement.

— Ah! on choisit le 15 octobre! dit-elle; juste le jour de la fête de ma pauvre mère, la Sainte-Thérèse! C'est sans doute pour lui montrer, là où elle est, comment on se conforme à ses désirs en me mariant avec un autre que toi! Mon père croit son projet accompli; il ne me consulte même pas! Il me regarde sans doute comme une trop petite fille pour avoir une volonté! On va toujours et l'on croit que je ne compte pas! Nous verrons bien!

Et Marguerite, tout en colère, fit siffler sa cravache aux oreilles de son cheval, qui repartit au triple galop.

Nous sommes arrivés juste à temps pour assister à une prouesse du marquis. Le sanglier avait fait tête aux chiens et en avait déjà décousu plusieurs, quand Mauvezin, ayant mis pied à terre, s'avança seul contre la bête furieuse, qui courut sur lui; mais il l'évita avec dextérité et la frappa de son couteau de chasse au défaut de l'épaule. La lame entière disparut dans le corps de l'animal, qui fit trois pas en chancelant et tomba mort. Les hourras, les cris, le son des

trompes de chasse, les aboiemens des chiens partirent de tous côtés; ce fut un véritable triomphe. Le marquis le méritait sans doute, mais j'en étais jaloux, surtout en voyant Marguerite admirer son courage et son adresse. Fanny le regardait en serrant les dents, et je crus deviner qu'elle aussi était jalouse de ce tueur de bêtes fauves.

De gros nuages noirs s'amoncelaient dans le ciel, quelques larges gouttes de pluie nous avertirent de chercher un refuge contre l'orage qui menaçait. M. de Mauvezin, le visage rayonnant de gloire, offrit à Mme d'Astafort et à mon oncle de se réfugier à Chizé; la marquise de Mauvezin serait heureuse de les recevoir. Je surpris un regard d'intelligence entre eux. M. Désormes accepta, et, sans consulter Marguerite, il la fit monter dans la voiture. Fanny hésita à en faire autant pour obéir à sa mère; mais Désormes la poussa devant lui, et la calèche partit dans la direction de Chizé. Les chasseurs suivirent ventre à terre sous la pluie qui commençait à tomber dru. J'eus bien envie de retourner à Saint-Jean; mais cette brusque invitation me fit l'effet d'un guet-apens, et je galopai derrière la voiture.

Il y avait plus d'une lieue jusqu'à Chizé, et il faisait déjà nuit quand nous y arrivâmes. M. Désormes et ses compagnes entrèrent au salon. Quant à moi, j'étais tellement mouillé que j'allai, avec plusieurs autres, me sécher à la cuisine, où, à grand renfort de fagots nous fîmes un feu à incendier le manoir. La cheminée est à elle seule un monument capable de recevoir un bœuf tout entier. Les chenets en fer, usés et luisans par suite du frottement journalier, représentent deux hommes d'armes moyen âge, le casque en tête et l'épée au poing. La cuisine est vaste. Sur les murailles enfumées sont pendues les casseroles et les bassines de cuivre au ventre respectable qui reflètent en mille points lumineux la flamme du foyer. Les pots de graisse s'alignent en ordre de bataille sur le haut des dressoirs. Un *coucou*, dans sa longue gaîne de bois, fait entendre son tic tac régulier à côté des rouages bruyans du tournebroche. Sur la table en plein chêne sont déjà dressées des victuailles, et le chef, gras et luisant, la cuillère à pot à la main, donne, avec la majesté d'un césar, des ordres impérieux à deux filles de basse-cour.

Notre installation autour du feu dérangeait bien un peu ce Vitellius des fourneaux, mais il paraissait charmé d'avoir des appréciateurs de son talent tels que M. de La Chapelaude, qui s'écriait : — Il est déjà huit heures, maître Louis, et j'ai un appétit de louvard !

— Ce n'est pas ma faute, monsieur de La Chapelaude; j'attendais que ces dames fussent arrivées pour embrocher le rôti. Vous savez, monsieur, il vaut mieux attendre le dîner que de le faire attendre!

— On nous attendait donc? dis-je au docteur, qui se trouvait près de moi.

— Il paraît que c'est une surprise préparée de longue main, me répondit-il. Il y a anguille sous roche.

— Hein? fit La Chapelaude, qui est un peu sourd. Vous dites que nous aurons de l'anguille? Je l'aime à la folie, et j'ai un appétit!...

— Ventre affamé et pas d'oreilles! dit à son tour Raoul.

La porte de la cuisine s'ouvrit, et une grande femme maigre, un flambeau à la main, s'avança à pas mesurés vers nous. C'était une personne d'une cinquantaine d'années, au profil rigide, avec de petits yeux gris et des lèvres minces. Sa physionomie est froide, longue et sèche comme toute sa personne. Avec son étroite robe noire surmontée d'une petite tête en perruque blonde, son visage orné d'un nez en bec d'aigle, elle ressemble beaucoup à un parapluie.

— C'est la marquise! me dit Raoul.

— Messieurs, dit-elle, je suis désolée de ne pouvoir vous donner à chacun de quoi changer, et vous m'excuserez de vous recevoir avec aussi peu de cérémonie; mais, quand vous serez bien séchés, j'espère que vous voudrez bien entrer au salon, où Mme d'Astafort et ces demoiselles vous attendent.

Nous étions, sinon secs, du moins réchauffés. Nous suivîmes la châtelaine au salon, grande pièce délabrée aux murailles nues et tristes, aux fenêtres mal jointes dont le tonnerre ébranlait les châssis vermoulus, à la haute cheminée où le vent s'engouffrait en mugissant et repoussait la flamme et la fumée dans la chambre. Tout cela sentait l'apathie provinciale ou le respect orgueilleux des vieilles habitudes. J'aurais préféré la cuisine sous tous les rapports.

Plusieurs personnes que je ne connaissais pas étaient rangées autour du feu, entre autres un prêtre, curé de la paroisse, sans doute le confesseur de la marquise, que l'on dit fort dévote. Mme d'Astafort redressait son buste en avant et faisait de gros yeux. Fanny, raide et glaciale, paraissait vivement contrariée. Marguerite avait envie de rire, car, en rencontrant mes regards, je la vis se mordre les lèvres pour garder son sérieux.

— Voilà un bien mauvais temps, se hasarda à dire le curé, dès que nous fûmes assis.

— J'en rends grâces à Dieu, dit à son tour la marquise, puisqu'il me procure l'honneur de faire connaissance avec M. Désormes et mademoiselle sa fille.

Marguerite, comme si elle n'eût pas entendu, ne s'inclina même pas, et feignit de ne pas voir le regard courroucé de son père, qui se hâta de prendre la parole pour remercier; mais au bout de trois mots il parlait fourrages. La conversation tomba.

— Monsieur est votre neveu? reprit la marquise en me désignant et en s'adressant à mon oncle. Un officier sans doute?

— Oui, madame, répondit Marguerite avec feu en coupant la parole à son père. C'est mon parent Marc Valery, lieutenant de spahis et décoré à la prise du col Mta-el-Missia, où il a été blessé en enlevant un drapeau à l'ennemi.

La marquise la regarda avec étonnement, et, se tournant vers moi, me complimenta d'un ton fort sec.

— Je suis gelée, dit tout à coup ma cousine en se levant, et appuyant sur les mots, elle ajouta : Il fait froid ici!

M. de Mauvezin se précipita vers elle pour rapprocher sa chaise du feu.

— Oh! c'est inutile, reprit-elle, je serai toujours glacée!

La marquise la contemplait, plongée dans une stupéfaction muette. On annonça que le dîner était servi. Le curé et Mme de Mauvezin dirent leur *benedicite*, Mme d'Astafort, qui ne le dit jamais, les imita pour se donner l'air patricien. Marguerite ne suivit pas son exemple, cela fut remarqué; c'est ce qu'elle voulait.

Le dîner ou plutôt le souper était simplement servi et très bon. Le docteur vantait en connaisseur tous les plats les uns après les autres, La Chapelaude dévorait comme un crocodile. Mon oncle était soucieux, il jetait des regards furtifs sur sa fille, sur la marquise, sur M. de Mauvezin et sur moi. La conversation s'anima peu à peu; on parla encore chasse, puis on en vint à médire des voisins, ce qui en province est un signe évident que l'on commence à se lier.

J'étais à côté du curé, qui, bien repu et bien abreuvé, m'adressa plusieurs questions relatives à M. Désormes et à sa fille : entre autres où Mlle Désormes avait été élevée, et si elle était réellement protestante comme sa défunte mère. J'allais répondre, lorsque Marguerite, qui l'avait entendu, éleva la voix avec un aplomb dont je ne l'aurais pas crue capable. — Oui, monsieur, dit-elle, tous les Valery sont protestans.

— Les Valery, oui, dit la marquise, mais les Désormes, non.

— Oh! ma foi! répondit mon oncle, dont la brusque franchise ne pouvait se plier aux exigences de son rôle, les Désormes ne sont rien du tout.

— Quoi! s'écria le curé, vous ne croyez à rien?

— Je crois aux pommes de terre et aux sainfoins! reprit mon oncle avec un gros rire qu'il crut être conciliant, mais qui fut accueilli par un profond silence.

Marguerite, enchantée de voir son père se compromettre, ajouta que, pour son compte, elle était très croyante et très attachée à son *hérésie*.

— Pourtant, mademoiselle, reprit maladroitement le curé, un jour, si vous vous mariez avec un catholique, il faudra bien...

— Je ne me marierai jamais avec un catholique, répliqua Marguerite avec fermeté.

— Bah! tu n'en sais rien, dit M. Désormes, et tu ne sais ce que tu dis.

Mme d'Astafort changea la conversation. Le curé s'acharna à la reprendre avec moi. Il me vanta les mérites de Mme de Mauvezin, comme pour me faire sentir toute la distance qui séparait une personne si pieuse, si noble, si affable, si distinguée dans ses paroles et ses actions, d'une petite hérétique sans naissance, et beaucoup trop tranchante dans son langage. Je me plaisais beaucoup aux discours du bonhomme, parce qu'il se montrait fort ignorant ou fort scandalisé des projets de la marquise. La conversation qui se tenait à l'autre bout de la table me fit prêter l'oreille à la voix de Marguerite. — Je vous fais bien mon compliment, disait-elle au marquis: on dit que vous vous mariez bientôt. Peut-on savoir avec qui?

— Mais,... répondit-il en hésitant et en regardant M. Désormes.

— Ah! si c'est encore un secret, reprit-elle vivement, mettez que je suis trop curieuse et que je n'ai rien dit!

— Non, mademoiselle, répondit le marquis avec un rire impertinent. Mon mariage était encore un secret; mais si vous tenez à le savoir, on vous le confiera... après le dîner.

— Vous pouvez vous en dispenser, reprit Marguerite, cela ne m'intéresse pas du tout!

Il se fit un nouveau silence pénible pour tout le monde. Je vis mon oncle qui pâlissait et rougissait tour à tour. Fanny regardait Marguerite avec stupéfaction. Mme de Mauvezin regardait son fils, qui continuait à ricaner de tout et à ne douter de rien. Raoul fit des prodiges d'entrain pour écarter ce gros nuage, et le repas des accordailles s'acheva comme il put. Aussitôt après, M. Désormes emmena Marguerite. Mme de Mauvezin et son fils disparurent au bout d'un instant. Le curé fit les honneurs, et on apporta des tables de jeu. Raoul, qui avait tout compris ou tout deviné, s'approcha de moi pour me sonder; mais je soutins l'assaut et dévorai mon inquiétude. Au bout d'une heure, ma cousine reparut pâle et muette. Fanny l'interrogea tout bas, elle la repoussa avec dépit. Mme de Mauvezin rentra avec son fils, qui avait un air de triomphe; mon oncle était rouge et voulait être imposant. Tout le monde se mit à jouer, excepté lui, qui s'approcha de moi, et Marguerite, qui s'assit auprès de Fanny et feignit de s'intéresser à son jeu.

J'étais devant la cheminée, ou plutôt dans la cheminée. Mon oncle vint se mettre près de moi sur un des bancs de pierre qui en occupent les côtés; il prit un air confidentiel. — Je ne sais pas, me

dit-il, sur quelle herbe a marché Marguerite; mais elle a eu beau dire et beau faire, la marquise tient à mon argent, et la petite a dû se soumettre. C'est toujours pour le 15. Allons, décide-toi donc pour Fanny; on *bâclera* tout ça le même jour chez moi, et ça t'épargnera les frais de noces!

Je me crus le jouet d'un cauchemar en voyant Raoul complimenter tout bas le marquis de Mauvezin, qui reçut ses félicitations d'un grand air de fatuité. Mon oncle se frottait les mains, Marguerite était toujours triste et abattue. Courbait-elle déjà la tête sous la volonté paternelle? Était-elle à bout de courage? Elle avait si bien commencé pourtant! Mes espérances, mes rêves de bonheur dans l'avenir, le but de ma vie, s'écroulaient comme un château de cartes. Ma patience, mon abnégation, mon dévouement, venaient d'être renversés par une parole de M. Désormes, et sa fille acceptait cette décision! Je fus pris d'une colère sourde contre elle, contre sa faiblesse ou sa trahison. J'eus envie de prendre Fanny dans mes bras et de l'embrasser devant tout le monde, afin de me venger et de m'engager à elle à tout jamais; mais la raison me revint vite : Marguerite ne feignait sans doute la soumission que pour ne pas faire de scandale; peut-être voulait-elle éprouver ma patience. Je cherchai un encouragement dans ses yeux, mais elle ne me vit pas, ou feignit de ne pas me voir. Fanny me tira par le bras et me dit tout bas de ne pas éclater. Elle n'avait rien à craindre; ma colère avait fait place à l'anéantissement. Je n'avais même pas de haine contre Mauvezin, j'abandonnais la partie. Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu un pareil dégoût de toutes choses, un si profond mépris de la vie.

Comme je quittais le salon pour aller prendre mon cheval, M. Désormes me pria de faire atteler, disant qu'il était temps de partir. Le ciel s'était éclairci, quelques étoiles tremblotaient à travers les gros nuages noirs déchirés par le vent. J'ai amené moi-même le cheval de ma cousine. Je voulais lui arracher un mot, savoir ce qu'elle décidait de mon sort. Pendant que je l'aidais à se mettre en selle, elle me dit que le marquis voulait absolument l'accompagner à Saint-Jean, mais qu'elle comptait me parler, et que j'eusse à me tenir à ses côtés. Puisque Marguerite me donnait des ordres, tout n'était donc pas perdu! J'avais mal interprété sa conduite : elle retardait sans doute le coup d'éclat qu'elle m'avait juré de faire, si on la poussait à bout.

Mlle d'Astafort, Marguerite, Mauvezin, de Vinceux, Boc, La Chapelaude et moi, nous escortions en silence la voiture de M. Désormes, qui allait au pas dans le chemin marécageux. Nous étions encore assez loin de la route. Mauvezin se tenait d'un côté de Marguerite, tandis que j'étais de l'autre. Il semblait décidé à ne pas la quitter, et fredonnait des airs de chasse.

— Est-ce que vous allez chanter jusqu'à Saint-Jean? lui demanda Marguerite d'un ton moqueur; c'est joli, mais ennuyeux.

Le marquis se tut. Une bouffée de vent chaud passa en faisant frissonner le feuillage. Le ciel s'obscurcissait.

— Nous allons avoir encore de l'orage, dit de Vinceux; nous ferions bien de nous dépêcher, si nous ne voulons pas être encore plus mouillés que tantôt.

Un second coup de vent plus fort vint secouer la chevelure des chênes, et un roulement de tonnerre se fit entendre. L'orage s'avançait rapidement, et le vent s'engouffrait dans la ligne des Bindés, que nous suivions en ce moment. La voiture filait rapidement, et nous avions pris le trot.

— A quoi bon nous tant presser? me dit Marguerite en retenant son cheval, nous n'en serons ni plus ni moins mouillés! D'ailleurs j'aime à respirer l'air violent de la rafale. Tenez, Marc! entendez-vous sous bois cette rumeur grave et pleine comme la voix de la mer? C'est la plainte des esprits de la nuit, n'est-ce pas? ils fuient devant la tempête, et brisent dans leur course désespérée les branches et les arbrisseaux de la forêt.

— Mlle Désormes est poète, dit Mauvezin, je n'ai jamais entendu dire de si belles choses à propos d'un coup de vent! — Il avait le ton railleur, Marguerite eut l'air de ne pas l'entendre, et s'adressant toujours à moi avec affectation :

— C'est la *grand'fade*, avec ses chiens noirs, qui nous en veut d'avoir chassé sur ses terres, et qui tout à l'heure va nous enlever dans un tourbillon de grêle et d'éclairs!

Marguerite fut interrompue par un coup de tonnerre formidable; nous fûmes enveloppés dans une gerbe de feu, je vis un grand arbre foudroyé s'abattre devant nous avec fracas, mon cheval prit peur, fit un écart et faillit me désarçonner. A cette lumière éblouissante succéda une profonde obscurité, j'entendis Marguerite m'appeler, de Vinceux demander si personne n'était blessé, et les chevaux s'emporter au galop. Je criai à mon tour pour savoir où les rejoindre; personne ne me répondit. Un nouvel éclair me montra que j'étais seul; mais à dix pas de moi je reconnus Marguerite et mon cheval blanc qu'elle montait. Je la rejoignis à la hâte, je lui parlai; ce qu'elle me répondit, je ne l'entendis pas. Elle étendit le bras vers la bride de mon cheval comme pour m'indiquer de rebrousser chemin, et elle partit comme une flèche. Je compris qu'elle voulait me tenir sa promesse et se compromettre au point que le marquis dût renoncer à sa main.

Ce fut une course insensée pendant un quart d'heure sous des cataractes de pluie que la rafale nous poussait au visage. Nous nous guidions à la lueur des éclairs qui aveuglaient nos chevaux, déjà

effarés par le roulement incessant du tonnerre. Ils traversèrent un cours d'eau rapide et déjà profond, gravirent deux collines escarpées; enfin haletans, épuisés de fatigue, ils s'arrêtèrent. La bourrasque avait diminué de violence. Je cherchai à reconnaître où nous étions dans ces forêts où je n'aurais pas retrouvé mon chemin en plein jour. Nous étions perdus, et j'en avertis ma compagne.

— Oui, dit-elle, nous nous sommes égarés!... Mais au son de cette voix je restai atterré : ce n'était pas celle de Marguerite!

— Fanny! m'écriai-je. Comment! c'est vous? mais Marguerite, où est-elle?

— Qui sait? avec son fiancé sans doute! Il se connaît mieux en chevaux que vous, monsieur le spahi! Il n'aura pas confondu ma brandine blanche avec votre arabe gris de fer!

— Vous raillez, Fanny, vous me mettez au supplice! Ah! je le savais bien que vous étiez méchante!

— Alors vous me détestez!

— Ne m'avez-vous pas trompé, égaré à dessein pour m'éloigner de Marguerite?

— Si cela était, vous devriez me remercier de vous préserver d'une querelle avec Mauvezin. Il était fort monté ce soir, et comme résolu aux partis extrêmes.

— Que voulez-vous dire? parlez! je le veux!

— Je veux dire que Marguerite a agi comme une folle et comme une sotte en bravant en face un homme de peu d'intelligence et de beaucoup de vanité, j'en conviens, mais rempli d'audace et d'entêtement, je vous en réponds. Il y a dans ce hobereau un orgueil brutal avec lequel on a eu tort de jouer. Ah! Marguerite s'est imaginé que M. Adalbert prendrait ses taquineries et ses impertinences pour de l'aversion? L'enfant connaît peu son monde! M. de Mauvezin n'a vu là que des avances et des agaceries...

— L'imbécile! m'écriai-je.

— Imbécile ou non, il se croit aimé,... et le mieux est de lui laisser cette croyance-là, mon pauvre Marc, car le jour où son amour-propre sera froissé,... gare à la vengeance!

Les paroles de Fanny m'irritaient au point que si Mauvezin eût été là, je l'eusse écrasé. Je sentis que cette fille cruelle ou perfide me rendait fou.

— Allons-nous-en, lui dis-je en éperonnant mon cheval, qui se cabra.

— Où donc aller? reprit-elle. De quel côté?

Je lâchai la bride, mon cheval se retourna de la tête à la queue avec une résolution frappante. Il savait son chemin, lui, il m'emportait vers son gîte. Fanny voulut me persuader par ses cris que je

me trompais, je ne l'écoutai pas. Elle fut obligée de me suivre pour ne pas rester seule; au bout d'une heure, nous étions à Saint-Jean.

Il était deux heures du matin. Kadour m'apprit, en prenant les chevaux, que tout le monde était rentré depuis longtemps, qu'on nous avait attendus, mais qu'on était allé se coucher, sauf Mme d'Astafort, qui était inquiète de sa fille. Elle nous attendait effectivement sur la porte du salon, et elle reprocha aigrement à Fanny de courir les bois la nuit avec *un monsieur*.

— Mais, ma mère, l'orage nous a tous séparés, et nous nous sommes perdus.

— Tu ne me feras pas croire qu'on puisse se perdre pendant si longtemps! D'ailleurs tu connais bien le pays! inutile de mentir!

Je jurai à Mme d'Astafort que sa fille lui disait la vérité.

— Bah! bah! je ne suis pas votre dupe, me répondit-elle, je sais que vous vous entendez fort bien tous les deux. Je permets que vous cherchiez à plaire à ma fille; mais il y a des convenances qu'il faut savoir garder, monsieur Marc! Croyez-vous qu'il soit agréable pour une mère de voir tout le monde lui rire au nez alors qu'elle s'inquiète de son enfant? Vous l'avez compromise, pas moins! Heureusement que je vous sais trop honnête homme pour ne pas réparer votre faute.

— Qu'appelez-vous faute, madame? lui répondis-je, vivement offensé de ses sottes suppositions. Sachez bien que je respecte Mlle Fanny comme ma sœur, et que de ma vie je n'ai songé à me ménager un tête-à-tête avec elle, n'ayant jamais eu l'intention de vous demander sa main.

— Comment! vous n'êtes pas revenu d'Afrique avec l'intention?...

J'ai prié Mme d'Astafort de remettre au lendemain des explications qui n'avaient rien de blessant pour sa fille, mais qu'il n'appartenait qu'à celle-ci de lui donner.

J'ai voulu me reposer, mais, ne pouvant dormir, j'ai noté les événemens de la journée. Je ne crois pas aux insinuations de Fanny, et pourtant elle m'a fait grand mal. Quelle agitation! Je ne puis la surmonter. Une seule idée stupidement fixe s'est emparée de moi! Marguerite a peut-être été seule avec Mauvezin!... Ah! il est temps que cette nuit finisse!

MAURICE SAND.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

UN

VOYAGE AUTOUR DU JAPON

SOUVENIRS ET RÉCITS.

I.

NAGASACKI, LES QUARTIERS FRANCS ET LA VILLE JAPONAISE.

L'été de 1861 avait cruellement éprouvé les Européens qui résidaient en Chine. D'étouffantes et malsaines chaleurs s'étaient succédé pendant de longues semaines; elles avaient donné à quelques-uns la fièvre, à quelques autres le choléra, et avaient fatigué tout le monde. En traversant le *Bund*, la promenade de Shang-haï où les étrangers se rassemblent vers le déclin du jour, on ne rencontrait que des figures pâles et abattues. Shang-haï est une ville singulièrement laide; tous ceux qui l'ont vue en conviennent. Située sur les bords du Whampoa, un de ces grands fleuves chinois qui roulent de lourdes eaux jaunâtres à travers d'immenses plaines d'une fertilité merveilleuse, mais d'une monotonie désespérante, elle n'a rien qui attire ou qui retienne le voyageur. Aussi quitte-t-on Shang-haï dès qu'on ne se sent plus forcé d'y vivre, et moi-même, une fois délivré des affaires qui m'y avaient appelé, j'eus hâte de me remettre en route. Aucun des amis dont l'hospitalité ingénieuse avait su me rendre le séjour parmi eux aussi agréable qu'il pouvait l'être n'essaya de me retenir. « Vous êtes heureux de quitter ce pays, disaient-ils; que ne pouvons-nous en faire autant! Bon voyage, et n'oubliez pas vos amis de Chine. » Je ne les ai pas oubliés et je ne les oublierai pas,

car nulle part je n'ai trouvé autant de bienveillance, autant de sûreté et de franchise dans les relations que dans ce petit coin de terre nommé le *Shang-haï settlement*.

J'avais fait mes visites d'adieu, et je surveillais dans ma chambre le *boy* (domestique chinois) occupé à faire mes malles, lorsque je vis entrer M. W..., mon ancien compagnon de voyage dans le midi de la Chine et en Cochinchine. Il venait d'accomplir une longue excursion, durant laquelle il avait visité les principales villes de commerce baignées par le Yang-tse-kiang, et je n'avais pas encore eu l'occasion de l'informer de mon projet de retour en Europe. Aussitôt que je lui en eus dit quelques mots, il repoussa l'idée de ce départ précipité. Il m'apprit qu'il venait d'envoyer de Hong-kong un bateau à vapeur à Nagasacki, et qu'avant de le vendre au gouvernement japonais il avait l'intention de s'en servir pour faire un voyage autour du Japon. Il m'engagea fort à l'accompagner, promettant de me débarquer à Nikolajefsk, si j'avais dessein de revenir en Europe par la Sibérie, ou de me laisser à Yokohama, où je devais trouver un bon navire en partance pour San-Francisco. Ces deux routes étaient nouvelles pour moi, car j'étais venu de France en Chine par la malle anglaise, *voie d'Égypte*. Outre l'attrait de la nouveauté, elles m'offraient l'occasion de revoir quelques amis qui habitaient le Japon, où j'avais déjà séjourné pendant quelque temps. L'essentiel était d'abandonner Shang-haï. J'acceptai donc sans trop hésiter l'offre de M. W... Il fut convenu que nous nous retrouverions dans les premiers jours de septembre à Nagasacki, et que là nous monterions à bord du *Saint-Louis*, le bâtiment de M. W..., pour faire un voyage d'exploration et d'agrément autour du mystérieux empire gouverné par le *mikado* et le *taïkoun* (1). Ce voyage, entrepris un peu à l'aventure, me retint, contre mon attente, pendant treize mois au Japon, et me permit de recueillir sur une société trop peu connue encore et de plus en plus mêlée à nos intérêts d'assez nombreux souvenirs que j'essaie de résumer ici.

I.

Nous avions quitté Shang-haï le 23 août 1861, et le 2 septembre, après dix jours d'une navigation pénible, nous arrivions à Nagasacki. Le seul incident notable de la traversée fut une courte visite à l'île de Quelpart, dont peu de voyageurs ont parlé. Cette île, située entre 33 et 34 degrés de latitude nord et 126 et 127 degrés de lon-

(1) On sait que le *mikado* est le chef légitime du Japon, et que le *taïkoun*, son serviteur, est chargé du pouvoir exécutif. Voyez à ce sujet la *Revue* du 1er mai 1863.

gitude est, s'étend dans la direction du nord-est au sud-ouest sur une longueur de quarante milles; sa plus grande largeur est d'à peu près dix-sept milles. Elle est bien cultivée et produit du riz, du blé, des pommes de terre douces, du maïs et quelques légumes. Elle est habitée par une population mixte de Coréens, de Chinois et de Japonais, sales, ignorans et pauvres. Au milieu de l'île s'élève le mont Auckland, dont la hauteur est de six à sept milles pieds au-dessus du niveau de la mer. Un jour peut-être ce petit territoire pourra mériter l'attention des navigateurs comme point de relâche, sinon comme champ d'exploitation.

Nous nous trouvions à une vingtaine de milles de la côte du Japon lorsque le vent, qui depuis deux ou trois jours soufflait avec violence, tomba tout à coup, et le navire demeura immobile. L'accalmie se prolongea toute la nuit et pendant la plus grande partie du jour suivant. Perdant patience, je résolus alors d'aviser au moyen de gagner au plus vite la terre ferme. Le navire était environné de bateaux de pêche; plusieurs même s'étaient rapprochés pour nous vendre du poisson. Grâce à quelques mots japonais que j'avais appris pendant mon premier séjour à Nagasacki, je fus bien vite d'accord avec le patron d'une de ces barques. Il offrit de me conduire à Nagasacki en quatre heures pour la modique somme d'un *itzibou* (2 fr. 50 cent.). J'acceptai volontiers ces conditions, et muni de quelques cigares, d'un livre et de mon revolver, je quittai le *Tilton*, le navire qui m'avait conduit jusque-là, en donnant rendez-vous au capitaine à Nagasacki, où je comptais arriver avant le coucher du soleil et où je devais annoncer son arrivée pour le lendemain.

Le bateau sur lequel je venais de m'embarquer était monté par six pêcheurs. C'étaient des hommes de taille moyenne, à la peau rougeâtre, aux membres souples, musculeux, bien proportionnés. A l'exception de l'étroite écharpe qui ceignait leurs reins, ils étaient complétement nus. Je pris possession de l'arrière du bateau, où l'on avait dressé une tente; je m'allongeai assez commodément sur une natte très propre, et nous partîmes. Les matelots japonais, sans être en général aussi robustes que les matelots européens, supportent la fatigue pendant un temps considérable. Debout, pesant de tout le corps sur leurs longues et lourdes rames, dont le maniement exige des membres vigoureux et exercés, ils travaillent sous un ardent soleil durant des heures entières, sans relâche, et en apparence sans lassitude. Souvent ils accompagnent leur travail d'un chant monotone, au rhythme bien cadencé; plus souvent encore, semblables aux portefaix chinois, ils poussent, à de courts intervalles, des cris aigus qu'ils soutiennent pendant quelques secondes, et qui ont pour principal effet de dégager les poumons.

Mes pêcheurs ramaient bravement, et toutefois nous n'avancions guère. La marée contrariait nos efforts, et trois heures après mon départ, vers le coucher du soleil, je me trouvais encore bien loin de la terre. Je me repentis presque alors de m'être remis entre les mains d'hommes que je ne connaissais point; mais les regrets étaient chose fort superflue à ce moment, et il ne restait qu'à rendre la situation aussi agréable que possible. Je plaçai donc un rouleau de nattes sous ma tête, et, bercé par la mer, je m'endormis au chant des matelots. Lorsque je me réveillai, il était nuit. A l'avant du bateau, on avait allumé une grande lanterne en papier. A la douteuse lueur qu'elle répandait, j'aperçus les six hommes d'équipage poussant leurs avirons avec la même activité qu'au départ. Autour de moi, je distinguai des centaines de lanternes servant à éclairer la marche d'embarcations semblables à la mienne. La plupart étaient occupées à la pêche aux flambeaux, fort commune dans ces parages, et, sur une vaste étendue, la mer était illuminée comme pour une fête. En se croisant, les matelots échangeaient entre eux certains propos à haute voix. Au mot *todjin* (étranger), qui résonna plusieurs fois à mes oreilles, je compris qu'il était question de moi et du but de mon voyage. Quand on est seul, à trois mille lieues de la patrie, on est souvent porté à voir des dangers où en vérité il n'en existe point. J'étais sur mes gardes; mais, remarquant qu'aucune parole irritée ne se mêlait au colloque des marins, je me rassurai vite sur leurs intentions.

Il n'est pas inutile de faire remarquer, au début de ces récits, que le japonais, dont l'étude approfondie est pour le savant hérissée de difficultés, présente au voyageur un ensemble de locutions faciles qui lui permet, en assez peu de temps, de s'entretenir des choses usuelles. Le son de la langue japonaise rappelle celui de la langue italienne (1). Les voyelles y abondent, et soutiennent dans un concours harmonieux un accent toujours placé avec précision. La prononciation est coulante, et on peut, avec une mémoire fort ordinaire, apprendre en quelques semaines un nombre de mots suffisant pour se mettre en rapport avec les indigènes sans le secours d'un interprète. Tous les étrangers qui résident depuis quelque temps au Japon se servent de la langue du pays, et quelques-uns la parlent même couramment. Quant à la langue des lettrés et des relations politiques, il faut, avant d'arriver à l'écrire et à la manier correctement, se livrer à d'arides études philologiques que jusqu'à présent

(1) Voici quelques mots japonais à l'appui de cette assertion : *omodétto*, je félicite; *allingáto*, je remercie; *tadaïma*, bientôt; *mádé*, pas encore; *seianára*, au revoir; *konitchi*, aujourd'hui; *míonitchi*, demain; *watáksi*, moi; *ánata*, vous; *ómoï*, toi, etc.

dans le pays même les missionnaires seuls ont eu le courage d'entreprendre.

Vers dix heures du soir, notre barque s'engagea dans l'étroit canal qui sépare les îlots d'Ivosima, situés à l'entrée de la baie de Nagasacki. Bientôt elle côtoya l'île de Papenberg, rendue fameuse par un massacre de chrétiens qui s'y fit vers la fin du XVI[e] siècle, et à onze heures enfin je touchai le sol japonais. J'avais mis pied à terre sur le quai d'Oora, le quartier étranger de Nagasacki. Bien que la nuit fût déjà avancée, j'eus la bonne fortune de trouver encore réunis les amis qui m'avaient si cordialement accueilli lors de ma première visite. Ils étaient assis sous la *verandah* (galerie ouverte), fumant et causant comme autrefois. « Nous comptions sur vous, me dit mon aimable hôte. Qui a vu le Japon une fois aspire à y revenir; mais nous ne vous attendions pas si tôt. » J'expliquai ce qui s'était passé. On m'approuva fort. « C'est une économie de temps et d'argent que vous avez faite, me dit-on, car de France ou de Chine vous seriez toujours retourné au Japon. N'est-ce pas le plus agréable pays du monde? Seulement le voyage d'Europe au Japon coûte trois mois de temps et un millier de dollars, et le trajet de Shang-haï à Nagasacki n'est qu'une partie de plaisir. Votre choix a été heureux et sage. »

On me conduisit dans mon ancienne chambre, où je remarquai avec satisfaction un de ces énormes lits de Ning-po (1) couverts de fines nattes et entourés d'une moustiquaire en gaze de soie. On dort d'un calme sommeil sur ces grands lits durs et frais, à l'abri des innombrables moustiques qui font entendre leur petite et curieuse musique en volant autour du rideau opposé, comme un insurmontable obstacle, à l'implacable soif de ces buveurs de sang. Le même domestique japonais qui m'avait déjà servi lorsque j'avais résidé une première fois à Oora entra dans ma chambre; il me reconnut aussitôt et se livra à de vives démonstrations de joie. *Sindaté okin allingato* furent ses premières paroles; elles signifient : « Pour les anciens bienfaits, merci, » et peignent bien le caractère aimable du peuple que j'allais revoir. Ce salut de bienvenue est d'un usage général au Japon, et on l'emploie lorsqu'on se revoit pour la première fois après une courte ou une longue absence. Je l'ai toujours entendu avec plaisir. Il est beau que la première pensée d'un homme, au retour d'un ami ou d'un bienfaiteur, éveille le souvenir des services reçus, et il est doux que sa première parole soit un témoignage de reconnaissance. Il semble qu'à ces accens doivent se dissiper les nuages qui ont pu troubler la sérénité des relations passées

(1) Ville chinoise renommée pour la fabrication des meubles.

pour ne laisser subsister que ce qu'elles ont eu d'agréable. L'ingratitude, qu'on reproche aux Chinois, n'est certainement pas le vice des Japonais. Ils gardent un long souvenir du bien qu'on leur a fait, de même qu'ils ne pardonnent pas le mal qu'on leur a causé. Reconnaissance et ressentiment sont des manifestations en sens contraire d'une seule et même qualité de l'âme. Qui porte cette qualité en soi est capable de dévouement et de haine : elle existe chez les Japonais, et il n'est pas besoin de rapporter à un autre mobile leur patriotisme fanatique et leur farouche passion de vengeance.

Si on voulait recevoir l'impression vive de ce que le Japon offre de curieux et d'étrange, il faudrait y arriver directement d'Europe. On aurait alors sous les yeux un spectacle d'un effet saisissant : tout ce qu'on verrait, tout ce qu'on entendrait serait pendant les premiers jours chose extraordinaire et digne d'observation; mais la plupart des étrangers qui débarquent à Nagasacki sont des voyageurs émérites, qui depuis des années, ou au moins depuis leur départ d'Europe, ont pris une telle habitude de voir changer sans cesse devant eux les hommes et les choses, qu'ils sont devenus presque insensibles à l'attrait de la nouveauté et enclins à confondre ce qui est original et caractéristique avec ce qui est commun et banal. L'homme s'accommode rapidement aux circonstances les plus diverses, et c'est avec une aisance vraiment merveilleuse qu'il se façonne au milieu où il est forcé de vivre : le désert ou l'océan, la montagne ou la plaine, la diversité ou l'uniformité, tout lui devient bientôt familier. L'étranger qui débarque au Japon se trouve le plus souvent dans la disposition d'esprit d'un homme qui, assis devant une lanterne magique, aurait vu, pendant une longue soirée, passer devant ses yeux mille formes bizarres : s'il ne se lasse pas à la fin de cette continuelle métamorphose, s'il ne déserte pas le spectacle, il est au moins accoutumé aux surprises, sa curiosité s'émousse, et les figures les plus singulières n'ont plus le pouvoir d'exciter en lui une vive émotion.

Cependant je n'ai pas connu d'Européen qui ait débarqué à Nagasacki sans avoir été frappé de l'admirable situation de la ville et de la beauté ravissante du panorama. Le port est étroit : il mesure trois milles de long et à peine un mille de large. Il est dominé par de hautes collines couvertes d'une végétation luxuriante, de champs bien cultivés, de villages et de bourgades, de temples et de maisons isolées, dont les blanches murailles et les grands toits aux tuiles luisantes jettent, sous les feux du soleil, un éclat singulier à travers l'épais feuillage des arbres séculaires. Si le paysage n'y offre pas l'aspect grandiose ou magnifique de certains sites célèbres, en revanche on n'y sent aucun défaut, et tout semble à l'envi concourir

à charmer les yeux. Loin d'être effrayé ou abattu par la grandeur du spectacle qui se déploie devant lui, l'homme éprouve une sorte de bien-être et d'épanouissement; il s'avance plus fort, plus heureux au-devant de cette nature tout aimable, toute charmante, et, faisant taire en lui l'esprit de critique, il ne demande qu'à jouir en paix des beautés et des splendeurs dont elle est si prodigue.

L'amour de l'isolement, l'attachement aux choses présentes, d'où naît une certaine étroitesse de vues, la défiance des nouveautés et l'horreur des révolutions, ces différentes faces du caractère japonais s'expliquent d'elles-mêmes pour qui a pu voir la région où il s'est développé. Heureux dans la possession indiscutée des richesses qu'ils ont reçues de la nature, les Japonais, on le concevra sans peine, n'ont eu besoin d'aucun effort pour mettre leurs goûts et leurs penchans dans un parfait accord avec ce que le pays et l'état de leur civilisation leur offraient. L'Occident et ses merveilles, le génie européen et ses hardis pionniers leur inspiraient une admiration mêlée de crainte. Ayant gardé le souvenir des troubles dont les premiers chrétiens venus au Japon avaient été la cause, ils estimèrent, non sans quelque raison, que ce qu'ils avaient à gagner au commerce des étrangers ne valait pas ce qu'ils risquaient d'y perdre, et leurs gouvernans, hommes sages, intelligens, souvent même fort instruits, ne se montrèrent que les fidèles interprètes de l'esprit national en répondant d'abord avec froideur aux avances que les représentans des nations occidentales s'empressèrent de leur faire. Cette réserve n'a pas suffi à garantir le Japon contre l'invasion étrangère. Dès que les Américains et les Anglais avaient résolu de devenir les amis des Japonais, il était impossible à ceux-ci d'échapper à l'étreinte de cette amitié redoutable. On voit maintenant ces nouveaux hôtes solidement établis sur tous les points du Japon ouverts au commerce étranger, et rien désormais ne pourra les chasser de la terre féconde dont ils ont, au nom de la civilisation et de leurs intérêts, entrepris l'industrieuse exploitation.

Autour de la baie de Nagasacki règne une grande animation. A l'entrée, masquée par la petite île de Papenberg, il y a deux villages dont les habitans se livrent à la pêche et à l'agriculture. En pénétrant dans le port, on aperçoit à droite des maisons de campagne et des chaumières éparpillées sur la croupe des collines. Puis s'étend en amphithéâtre la ville même, qui est vaste et agréable; on la divise en trois parties : Nagasacki proprement dit, Decima, l'ancien établissement hollandais, et Oora, le quartier des étrangers. Nagasacki est situé dans une belle vallée de forme irrégulière et s'appuie à une chaîne de collines dont la hauteur varie de cinq cents à mille pieds. Ces collines enferment le paysage dans un horizon des

plus pittoresques. De puissantes forêts les couronnent au sommet, et leurs flancs se couvrent à perte de vue de champs cultivés et de prairies qui servent de cadre aux paisibles demeures des familles de laboureurs; plus bas, dans le voisinage immédiat de la ville, qui occupe la base des collines jusqu'à une hauteur de deux cents pieds, on aperçoit des temples entourés de vastes jardins où se promènent les vivans et où reposent les morts. D'ordinaire de magnifiques escaliers de pierre donnent accès à ces temples. Les cimetières sont religieusement entretenus. Sur les tombeaux de ceux qui sont morts dans l'année, on répand des fleurs fraîches; on y dépose aussi de petites coupes contenant de l'eau, du sel et du riz; dans certaines occasions, on les illumine avec des lanternes blanches en signe de deuil et on y brûle de l'encens.

Au nord de Nagasacki s'ouvre une large vallée arrosée par un ruisseau qui se déverse dans la baie et habitée par une tranquille et nombreuse population d'agriculteurs. Bien souvent je me suis livré seul à de longues excursions à travers cette partie de la campagne, et jamais je n'oublierai le bienveillant accueil des paysans aussitôt que l'envie me prenait de les aborder. Si je m'arrêtais au seuil d'une ferme pour demander du feu, à l'instant filles et garçons s'empressaient de m'apporter le *brasero*. A peine étais-je entré, que le père m'invitait à m'asseoir, et que la mère, en me saluant d'un air modeste, me servait du thé. La famille entière se réunissait autour de moi, et m'examinait avec une curiosité enfantine dont je n'avais garde de m'offusquer. Les plus hardis touchaient à l'étoffe de mes habits, une petite fille se hasardait à me prendre les cheveux, et s'enfuyait rieuse et confuse à la fois. Avec quelques boutons de métal, je rendais les enfans parfaitement heureux. « Grand merci, » répétaient-ils tous ensemble, et, se mettant à genoux, ils inclinaient leurs jolies têtes et me souriaient avec une grâce que j'étais tout surpris de rencontrer dans cette classe infime de la société. Lorsque je m'éloignais, on m'accompagnait jusqu'au bord de la route, et j'étais presque hors de vue que j'entendais encore le bruit de ces voix amies qui me criaient : « *Seianára maté mionitchi* (au revoir jusqu'à demain)! » Je parle de l'année 1859 et de l'année 1861; je n'ose affirmer que le même accueil empressé soit encore réservé aux étrangers qui se promènent dans les campagnes japonaises. Depuis ce temps, nos relations avec les indigènes ont passé par de pénibles épreuves, et aujourd'hui nous nous tenons vis-à-vis d'eux dans une attitude menaçante, sinon ouvertement hostile. Au moment même où j'écris, une ville florissante et inoffensive, Yédo, est menacée par les forces anglaises, parce que le taïkoun s'est trouvé dans l'impuissance d'accorder la réparation que le gouvernement de la Grande-

Bretagne a exigée pour le meurtre d'un de ses sujets, M. Lenox Richardson (1). Le peuple japonais a été peu à peu amené par ses chefs à voir dans les étrangers des hommes dangerereux, et s'il les accueille encore avec politesse, on s'aperçoit qu'il cède le plus souvent à un sentiment de crainte.

A l'ouest de la baie, en face de Nagasacki, se trouve l'établissement russe, situé près du village indigène d'Inassa. Les Russes ont pris au Japon l'habitude de s'isoler des autres étrangers. Tandis que les commerçans et fonctionnaires français, anglais, américains et hollandais demeurent sans exception sur la plage orientale de la baie, aux portes de Nagasacki et au centre des affaires, les Russes se sont retirés à Inassa, petit village peuplé de moines, de pêcheurs et d'agriculteurs. Il est évident que les intérêts qu'ils poursuivent dans l'extrême Orient sont tout autres que les intérêts anglais ou français. Ce n'est point le commerce qui les occupe : ils n'ont pas de représentant à Yokohama, où l'on traite le plus d'affaires, et pas un négociant russe n'est jusqu'à présent venu s'établir au Japon. Seulement à Hakodaté, ville fort industrieuse, mais sans débouchés étrangers, et que pour cette raison Anglais et Américains ont négligée, à Hakodaté, qui fait face aux ports de la Mandchourie, stationne constamment une petite flottille de vapeurs russes. On est fort étonné d'y trouver la même nation représentée par un consul-général, un médecin et un prêtre installés à demeure; on y a fondé un hôpital, construit un chantier et pris un ensemble de mesures d'où ressort l'intention évidente de créer là un établissement durable. Le gouvernement russe a la passion de certains riches propriétaires : il ne néglige rien pour arrondir ses domaines. L'île de Yezo, dont Hakodaté est le chef-lieu, compléterait fort bien ses dernières acquisitions dans l'extrême Orient, et il n'y a pas à douter que dans un avenir prochain il ne saisisse le premier prétexte de s'en rendre maître.

Akonoura, autre dépendance de Nagasacki, voisine d'Inassa, est aujourd'hui en pleine voie de prospérité. Ce petit village appartenait jadis à un prince japonais qui y faisait fabriquer tant bien que mal le matériel en fer nécessaire à la construction des navires; mais, depuis plusieurs années déjà, le gouvernement du taïkoun a acquis la propriété de ce territoire; puis, avec le secours des ingénieurs et des mécaniciens qu'il a fait venir de Hollande, il a fondé à Akonoura une sorte d'école pratique de construction navale : d'excellens élèves y ont été formés dans le cours de quelques années, et maintenant les Japonais sont en état de construire des bateaux à

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1863.

vapeur qui ne peuvent à la vérité être comparés aux chefs-d'œuvre des constructions navales d'Europe et d'Amérique, mais qui démontrent cependant chez eux une grande aptitude à s'assimiler ce qu'ils veulent imiter des étrangers. C'est là un trait caractéristique et qui établit entre les Japonais et les Chinois une ligne de démarcation profonde. De loin, Akonoura, avec ses grands bâtimens surmontés de hautes cheminées en brique rouge, ressemble parfaitement à quelqu'une de nos grandes usines industrielles, et, sauf la physionomie et le langage de ses ouvriers, on pourrait s'y croire transporté, d'un coup de baguette magique, sous le ciel du Lancashire. Les Japonais ont fait de louables efforts pour se rapprocher de l'Europe, ce foyer de science et de lumières, et leurs progrès, depuis l'époque récente où ils ont ouvert des relations avec l'Occident, ont excité à juste titre notre étonnement et nos éloges. Durant une longue suite de siècles, ils avaient vécu dans un isolement presque absolu, inconnus et indifférens au reste du monde, s'obstinant à ne rien voir ni apprendre de ce qui se passait au-delà des limites de leur empire insulaire. Ils s'enfermaient chez eux dans un dédain superbe, et le vers célèbre :

..... Penitus toto divisos orbe Britannos

s'appliquait à eux avec plus de justesse qu'aux farouches ancêtres de la nation anglaise. Aussi rien n'était en progrès : sciences, arts, industrie, politique, philosophie, tout demeurait stationnaire, tout paraissait frappé à jamais d'une stérilité fatale. Il a suffi pourtant d'un événement fort simple et inévitable, l'ouverture de ses ports, pour arracher le Japon à l'apparente immobilité où se consumaient ses forces. La présence des étrangers a stimulé son énergie, et en cherchant à les imiter il s'est soumis à la loi du progrès, dont il avait si longtemps bravé l'influence.

Race intelligente, vivace et fière, patiente surtout, les Japonais, ne se contentant pas d'admirer chez les autres ce qui leur manquait, se sont mis à l'œuvre : en l'espace de quatre années, ils ont formé une flottille de bâtimens de guerre, ils ont réorganisé leurs nombreuses troupes, qui vont être armées et disciplinées à l'européenne; ils ont établi à Yédo un collége destiné à l'enseignement des langues et des sciences de l'Occident; ils ont demandé aux Pays-Bas des médecins qui leur apprennent, dans des cours réguliers et assidûment suivis, l'art moderne de guérir. La science de la navigation, plus importante encore pour des insulaires, ils l'ont aussi apprise des Hollandais (1), et avec tant de profit que,

(1) M. van Kattendyk, aujourd'hui ministre de la marine à La Haye, a été pendant

sans aucune aide étrangère, ils ont été capables de conduire des bateaux à vapeur sur les côtes de l'Amérique. De si rapides progrès attestent chez le peuple japonais une énergie peu commune; les reconnaître est un acte de justice, et l'on aurait tort de croire à un sentiment d'insurmontable antipathie qui l'éloignerait sans motif des Européens. Tout d'abord il a admiré leur force, leur audace, leur intelligence; il a confessé volontiers leur supériorité, il a jusqu'à un certain point recherché leur alliance, et il ne demanderait peut-être pas mieux que de les aimer, s'ils daignaient lui rendre cette tâche un peu plus facile.

II.

La ville de Nagasacki est située entre 129° 56′ longitude est et 32° 44′ latitude nord. Le climat y est sain et tempéré. Le thermomètre y descend rarement jusqu'à zéro, et les plus fortes chaleurs de l'été n'y dépassent pas 35° centigrades. La température moyenne de l'année à Nagasacki est à peu près la même que celle de Florence ou de Rome : on y trouve le printemps et l'été du midi de la France, et un hiver dont la douceur égale presque celui de Naples. Dans les mois de juin et de juillet, Nagasacki est inondée par des pluies torrentielles; en général il y pleut beaucoup, et le petit observatoire météorologique qui, d'après le conseil de M. de Siebold, a été depuis 1844 érigé à Decima, constate que la moyenne des journées pluvieuses a été de cent huit par an. Nagasacki contient dix mille maisons et environ soixante-quinze mille habitans. Quant aux étrangers, dont le nombre ne dépasse pas cent ou cent vingt, ils demeurent hors de la ville, dans des quartiers dont j'ai parlé déjà, situés au sud et à l'ouest, et qu'on nomme Decima et Oora.

Decima, l'ancienne factorerie hollandaise, forme un îlot séparé de la ville par un canal que l'on traverse sur un pont de bois. Jadis on fermait tous les soirs une porte qui donne accès à ce pont, et les Hollandais, traités en quelque sorte comme des prisonniers, n'avaient plus, jusqu'au jour, la faculté de franchir les étroites limites de leur résidence. Maintenant il y règne sous ce rapport une liberté entière. Le temps passé compte néanmoins encore des panégyristes complaisans, et pour l'apprécier comme il convient, il faut en réveiller le souvenir chez les vieux résidens hollandais. On s'est fait en Europe l'idée la plus fausse de leur genre de vie et des conditions de leur présence au Japon. A ce sujet, j'en appellerai au té-

plusieurs années leur professeur. J'aime à citer encore les noms de M. de Siebold, du Dr Pompé et de M. l'abbé Mermet comme ceux d'hommes qui, par leur enseignement, ont rendu de grands et durables services à la nation japonaise.

moignage de M. Donker-Curtius, commissaire royal de la Hollande, autrefois chef de la factorerie de Decima, et qui a laissé en Orient la meilleure réputation : comme tant d'autres, il n'avait jamais vu, si ce n'est dans les livres, les Hollandais se soumettre à des traitemens indignes, marcher sur la croix, et n'approcher les hauts fonctionnaires japonais qu'avec des démonstrations du plus servile respect. Au contraire, il avait vécu heureux et estimé au Japon, personne n'avait pris ombrage de ses croyances religieuses, il avait traité avec le gouverneur de Nagasacki sur un pied d'égalité, et la seule entrave mise à sa liberté avait été la défense, justifiée du reste, de se promener sans une escorte japonaise hors des limites de la factorerie.

Le vieux Decima, le Decima pittoresque de Kæmpfer, de Thunberg et de Siebold, a été détruit par un incendie. Le nouveau Decima a perdu tout caractère; il ressemble à une petite ville de la Frise, et ne contient qu'une demi-douzaine de rues propres et bien alignées. Les maisons, blanchies à la chaux, ont un faux air de casernes. Rien dans la construction ou dans l'aménagement n'y est emprunté au Japon, et les architectes qui les ont bâties semblent n'avoir eu d'autre ambition que celle de rendre à leurs habitans une grossière image de la patrie absente. La factorerie hollandaise sert de résidence à une trentaine de commerçans et à quelques fonctionnaires. Cette petite communauté forme, même au sein de la colonie européenne, une sorte de société particulière. Ceux qui la composent ont leurs intérêts à part; ils vivent, se divertissent, font des affaires et se querellent entre eux. Rarement on les rencontre à Oora, l'autre quartier franc, et ils regardent avec froideur les Anglais et Américains, débarqués d'hier sur une terre où ils ont pris pied depuis deux cents ans. Ceux-là les abandonnent volontiers à eux-mêmes et ne cherchent point à troubler leur isolement; ils les traitent même avec un certain dédain. — Les Anglais, disent-ils, n'auraient jamais accepté une position semblable à celle que les Hollandais ont subie au Japon pendant deux siècles. — Ils parlent d'ailleurs avec orgueil de l'extension que le commerce avec les Japonais a prise depuis qu'ils s'en sont emparés, et ils répètent à l'envi que la race anglo-saxonne est la seule qui sache pratiquer l'art de la colonisation.

Le nouveau quartier étranger, Oora, présente un aspect moins effacé et plus animé; c'est là que résident tous les nouveau-venus que l'ouverture des ports du Japon a appelés des différentes contrées de l'Europe ou de l'Amérique. Il a été bâti au sud de la ville japonaise, dans une situation heureuse. Au lieu d'être entièrement isolé, comme Decima, il est adossé à de riantes collines couvertes de maisons de plaisance, au-dessus desquelles flottent depuis le lever

jusqu'au coucher du soleil les pavillons des consulats de France, des États-Unis, de Grande-Bretagne et de Portugal. La plupart des habitations d'Oora sont spacieuses, bien aérées, et entourées au premier étage d'une galerie ouverte (*verandah*), que l'on retrouve dans presque toutes les demeures étrangères à l'est du Cap. C'est l'endroit le plus agréable de la maison, et chaque famille s'y réunit le soir pour recevoir les amis et pour s'entretenir de l'Europe, le seul sujet de conversation qui ne tarisse jamais. Mille exemples m'aideraient à montrer combien ce souvenir de l'Europe est resté profond parmi les étrangers forcés de vivre dans l'extrême Orient. Je n'en choisis qu'un seul. Après le dîner, lorsqu'on a renvoyé les domestiques, le maître de la maison réclame un instant le silence, lève son verre et dit : « *Absent friends!* (Aux amis absens!) — *God bless them!* (Que Dieu les bénisse!) » répond l'assistance. On boit, et la conversation reprend son cours. Ce *toast*, porté respectueusement, sans démonstration de joie ou de tristesse, a quelque chose de touchant; c'est l'expression du regret sincère de la patrie absente, c'est aussi la manifestation un peu prosaïque de la nostalgie anglo-saxonne. Les «amis absens,» ils ne savent pas et ils ne peuvent savoir à quel point ils sont aimés de leurs amis, habitans des colonies lointaines. Ces hommes au front soucieux, qui semblent n'avoir qu'une pensée, celle d'amasser de l'argent, et qui, dans cette poursuite de la richesse, se condamnent sans se plaindre à une vie d'ennuis et de fatigues, ces hommes-là accumulent au fond de leurs cœurs des trésors d'affection pour ceux qui leur ont été chers et qui sont loin d'eux. Aussi quelle fête ils font à quiconque leur est adressé d'Europe et leur apporte, avec quelques lignes tracées par une main amie, un souvenir de la patrie regrettée! J'ai souvent admiré la complaisance avec laquelle des hommes fort occupés et blasés sur les étrangetés du Japon et de la Chine se faisaient les cicerones de voyageurs n'ayant d'autre titre à leur bienveillance qu'une lettre de recommandation venant d'un ami commun. Un tel gage est tout aussi sacré qu'une lettre de change, et un chef de maison, après s'être assuré que tout est en règle, ne songe pas plus à laisser protester l'un que l'autre.

Mes amis de Nagasacki se mirent entièrement à ma disposition. Grâce à eux, grâce aussi à de longues promenades que je faisais seul, dans une complète sécurité, à travers la ville et la campagne, j'acquis en trois mois une connaissance assez grande de la langue et des coutumes des habitans. La ville japonaise de Nagasacki occupe une étendue de terrain considérable; elle possède beaucoup de grandes rues droites, bien percées et très propres. Les maisons sont petites et basses, blanchies à la chaux et couvertes de lourds toits

en tuiles noires et blanches. Du reste, la construction en est des plus simples et des plus légères : la plupart n'ont de murailles en pisé que sur les côtés; la façade et le derrière se composent de châssis en bois mince tendus de papier. Le papier japonais est cotonneux et fort; cependant il ne résiste pas longtemps aux influences d'un climat humide, et doit être renouvelé une ou deux fois par an. Cette singularité contribue beaucoup à donner aux habitations cet aspect réjouissant de propreté et de bonne tenue qui les distingue des maisons chinoises (1). Le rez-de-chaussée est ordinairement ouvert jusqu'au moment où les habitans vont se coucher et où on le ferme avec de fortes et larges planches en bois dur. En été, on peut voir d'un coup d'œil tout ce qui se passe à l'intérieur, et même en hiver il n'est pas difficile, avec un peu de curiosité, de se rendre exactement compte du genre de vie des habitans. Le Japonais vit au grand jour; il a réalisé le rêve de ce Romain qui aurait voulu vivre dans une maison de verre; beaucoup de voyageurs prétendent même qu'en cela il a poussé trop loin la licence. Ne s'est-on pas, il me semble, un peu pressé de le blâmer? Il y a une grande différence entre la dépravation et le manque de pudeur. L'enfant ne connaît pas la honte, mais il n'est pas éhonté. La pudeur, Rousseau l'a dit avec raison, est « une institution sociale; » elle se développe avec la civilisation; chaque climat, chaque époque exerce sur les manifestations de ce sentiment une influence que voyageurs et historiens ont été à même de constater. Non-seulement la pudeur française est autre que la pudeur musulmane, mais notre pudeur d'à présent diffère en beaucoup de points de la pudeur de nos ancêtres. Chaque race s'est fait dans son éducation morale et dans ses habitudes un *criterium* de ce qui lui paraît décent ou non. En bonne conscience, on ne devrait pas taxer d'impudeur l'individu qui, dans sa patrie, ne blesse aucune des convenances sociales au milieu desquelles il a été élevé. Le Japonais le plus délicat et le plus rigide ne s'offusque pas de voir une jeune fille prendre un bain au seuil de sa porte devant les passans, et les gens de tout âge et de tout sexe qui se réunissent dans les salles communes pour y faire leurs ablutions n'ont jamais cru commettre une action honteuse. Un Japonais fort bien élevé, avec qui je m'entretenais des singulières habitudes de ses

(1) Ce qui explique aussi pourquoi la plupart des villes japonaises ont cet air de propreté que tous les voyageurs ont constaté, c'est la fréquence des incendies. Les maisons sont construites de matériaux tellement combustibles, qu'il suffit d'un léger accident pour réduire tout un quartier en cendres. Pendant un assez long séjour que je fis à Yédo, il se passait à peine une nuit sans que j'entendisse sonner le tocsin. Je ne crois pas exagérer en affirmant que l'âge moyen des maisons japonaises ne dépasse pas quinze ans. Des maisons plus vieilles ne se rencontrent guère qu'à la campagne. Dans les grandes villes, on traverse constamment des quartiers nouvellement rebâtis.

compatriotes, ne put absolument rien comprendre à l'indignation des Européens et aux scrupules que je tâchai de lui expliquer. « Oui, me dit-il, quand je vois au bain une femme nue, je la vois tout entière. Quel mal y a-t-il à cela? » Je ne pus tirer autre chose de lui, et il me resta démontré que nous partions de points de vue trop différens pour arriver à la même conclusion (1).

L'intérieur des maisons japonaises est d'une grande simplicité. L'exacte propreté en fait le principal ornement. Les chambres sont basses de plafond et séparées entre elles par des châssis mobiles, dont le déplacement suffit pour changer à volonté la disposition de l'appartement. Chacune de ces chambres est garnie d'épaisses nattes en bambou; mais on n'y voit aucun des meubles à demeure et d'un usage commun chez nous, comme chaises, tables, armoire ou lit. A-t-il besoin d'écrire, le Japonais tire d'un placard un petit guéridon, haut d'un pied, devant lequel il se met à genoux; la lettre finie, il renferme le guéridon. A l'heure des repas, on dresse des tables carrées et de dimensions fort exiguës; au moment du coucher, on étend sur les nattes d'épaisses couvertures en soie ou en coton et d'amples robes de chambre en étoffes plus ou moins précieuses. Après s'être dépouillés de leurs vêtemens de jour, les Japonais s'enveloppent de grandes robes de nuit qui les couvrent chaudement, appuient leur tête sur un oreiller de bois, dont le dessus est rembourré et qui a la forme et les dimensions d'un fer à repasser, et c'est ainsi qu'ils s'abandonnent au sommeil. Le matin, on serre ces objets dans une espèce de cabinet noir; on ouvre toutes les portes afin de donner de l'air, on balaie les nattes avec soin, et la salle, complétement vide, sert dans la journée de bureau, de salon et de salle à manger, pour redevenir chambre à coucher la nuit venue. Cette manière de vivre explique fort naturellement l'excessive propreté des habitations japonaises.

Il n'y a que deux meubles qui soient d'un usage général parmi

(1) Je suis grand ami des Japonais, et puisqu'on leur a si souvent reproché d'être privés de toute pudeur, je me permettrai de faire encore quelques observations sur ce sujet délicat. Certains crimes qui se jugent trop fréquemment devant nos tribunaux semblent être inconnus au Japon. Les images obscènes y sont, il est vrai, très répandues; mais quiconque a vu des photographies qui, expédiées de Londres, de Paris et d'autres centres de civilisation, ont circulé et circulent encore en assez grand nombre sur les marchés de l'extrême Orient ne peut hésiter à décerner la palme de la plus abjecte corruption aux compatriotes mêmes de ceux qui se sont tant effarouchés de l'impudeur japonaise. J'ai hâte d'ajouter qu'en constatant ce fait, je n'ai voulu jeter aucun blâme sur les communautés étrangères de la Chine et du Japon : elles sont en général composées d'hommes fort honorables; mais il n'est pas étonnant qu'il s'introduise parmi eux quelques individus sans vergogne qui trouvent dans l'appât du gain un motif suffisant de se livrer au trafic le plus ignoble.

toutes les classes, le *chibats* et le *tobaccobon*, c'est-à-dire le *brasero* et la boîte à fumer. Le Japonais est grand buveur de thé, grand fumeur et grand causeur. A toute heure du jour, il lui faut de l'eau bouillante, et le *brasero* doit rester allumé le jour comme la nuit, en été comme en hiver. Il s'en sert aussi pour allumer la pipe qu'il tire vingt fois par jour de sa ceinture, où il la porte suspendue aux cordons d'une blague à tabac; elle n'est guère plus grande qu'un dé à coudre, et le fumeur la remplit et la vide cinq ou six fois en autant de minutes. Ceux qui sont obligés de travailler et pour qui le temps a une certaine valeur, ne peuvent se procurer qu'en passant le plaisir de boire du thé et de fumer quelques pipes : ils s'y livrent deux ou trois fois entre chaque repas; mais les gens qui n'ont rien à faire ou qui ne font rien, — et le nombre en est considérable au Japon, — ceux-là passent de longues heures accroupis autour du *brasero*, buvant du thé, fumant leurs petites pipes, et causant ou écoutant avec une satisfaction évidente peinte sur leurs mobiles visages. C'est lorsqu'on aborde les Japonais ainsi réunis qu'on apprécie le mieux leur aimable humeur, leur bienveillante politesse, et aussi leur paresse incorrigible. L'amour du travail n'est pas une vertu commune chez les Japonais; beaucoup d'entre eux sont indolens à un degré dont un Européen qui n'a pas encore vécu en Orient ne peut se faire aucune idée.

Nagasacki possède un grand nombre de temples. Au reste, les édifices religieux abondent au Japon. D'après des calculs que l'on regarde comme officiels, on n'en compte pas moins de 149,280, dont 27,000 sont consacrés à la religion primitive, le *sintisme*, et 122,280 au *bouddhisme*, qui fut introduit dans ce pays vers le milieu du VIe siècle. Ces chiffres, quelque élevés qu'ils soient, ne paraîtront pas exagérés à ceux qui ont visité le Japon, et qui, en parcourant les villes ou les campagnes, ont assurément remarqué qu'on y rencontrait plus de monumens du culte que dans toute autre région du globe. A Yédo, ville d'une étendue considérable, les temples et leurs vastes dépendances occupent près d'un quart de la superficie totale (1). Ce qui étonne bien davantage, c'est la disproportion qu'on finit par découvrir entre les manifestations si fréquentes du sentiment religieux et la nature même de ce sentiment. En voyant le Japon couvert de temples et de couvens dont l'érection doit avoir coûté des sommes énormes, et dont l'entretien absorbe une bonne partie des revenus publics, on serait porté à croire qu'on se trouve au milieu d'une nation très religieuse ou du moins imbue de préju-

(1) On y compte en tout 1,483 temples, dont 1,201 sont consacrés au bouddhisme, et 282 au *sintisme*.

gés superstitieux. Il n'en est rien. Les Japonais sont, en matière religieuse, le peuple le plus indifférent que j'aie rencontré. A cet égard, il l'emporte encore sur les Chinois. Le commerce qu'ils ont établi avec leurs divinités hautes et basses est vraiment si curieux que, sans trop m'écarter du cadre de ce travail, je crois bon d'entrer dans quelques détails à ce sujet.

Il y a au Japon, comme je l'ai dit, deux religions établies et reconnues, le bouddhisme et le sintisme. Dans les classes élevées de la société, on trouve un grand nombre de disciples de Confucius, les *siodosins*, comme ils s'appellent, libres penseurs, qui dédaignent toute espèce de pratiques pieuses proprement dites, et qui prétendent que la véritable religion consiste dans le parfait accord des actes avec les préceptes d'une sage raison. Le sintisme est la religion primitive du Japon (1). Les temples qui lui sont consacrés ont reçu le nom de *mias*. Ce qui les distingue surtout des *teras*, temples bouddhistes, c'est qu'on n'y voit point d'idoles. Ordinairement ils sont petits et entourés de jardins ou de cimetières; ils sont desservis par une armée de moines qui ont, à ce qu'il paraît, le droit de se marier, et qui assurément n'ont point fait vœu de chasteté. Quant au bouddhisme, il se partage en différentes sectes, dont les quatre principales sont reconnues; mais il y en a bien d'autres : on m'en a cité jusqu'à douze, et je n'oserais affirmer que la liste soit complète, car il règne à ce sujet parmi les gens qui devraient être le mieux renseignés une ignorance choquante. Dans le clergé bouddhiste, quelques prêtres se marient, d'autres restent célibataires. Si l'on en voit se nourrir exclusivement de légumes et d'œufs, il y en a d'autres qui n'ont aucune horreur du poisson; tous du reste, à quelques rares exceptions près, paraissent aussi fainéans que stupides, et, bien qu'ils appartiennent à une caste qui tient le milieu entre la noblesse et la bourgeoisie, ils ne jouissent d'aucune considération. J'ai fait un assez long séjour dans le voisinage d'un couvent japonais, et grâce à l'expérience de mon hôte, M. l'abbé Mermet, j'ai pu me rendre exactement compte de la vie inutile et oisive que mè-

(1) Le *sintisme*, en japonais *sin-siou*, de *sin*, dieu, et *siou*, foi, reconnaît pour première divinité la déesse du soleil, Tensio-Daï-Sin-Sama. Cette déesse naquit à une époque indéterminée dans la province japonaise d'Isjé, et c'est d'elle que descendent les nombreuses dynasties de dieux et de demi-dieux qui ont précédé Sin-Mou, le premier empereur-homme du Japon et l'aïeul des *daïris*, *mikados* ou *empereurs spirituels* de ce pays. — On n'a pu guère se procurer jusqu'ici sur la religion des Japonais que des données contradictoires, d'où il est fort difficile de dégager la vérité. Les Japonais eux-mêmes semblent ne pas bien connaître leur religion, ou ne se soucient pas d'en parler. Les renseignemens les plus complets qu'on puisse se procurer sur ce sujet se trouvent dans le volumineux recueil dont M. de Siebold a depuis trente-cinq ans entrepris la publication, et qui est intitulé *les Archives du Nippon*.

nent les moines. Cette vie se passe tout entière à répéter des formules de prières (un rosaire leur sert à en supputer le nombre), à sonner les cloches, à battre la caisse, à présider les cérémonies funèbres, à mendier, et surtout à bien manger, boire et dormir. Les offices, qui ont lieu le matin, dans la journée et à la tombée de la nuit, durent longtemps. On y entonne un plain-chant qui, par le rhythme et la mélodie n'est pas sans analogie avec celui de nos églises. Souvent, quand je m'éveillais à la pointe du jour, en voyant le grand temple s'éclairer de lueurs mystérieuses, en entendant la psalmodie monotone des moines japonais, que la brise matinale apportait jusqu'à moi, je pouvais me croire transporté à des milliers de lieues, en plein pays catholique, à la porte d'un monastère de chartreux ou de trappistes. De même le soir, lorsque les belles cloches des temples de Nagasacki annonçaient la fin du jour et invitaient les hommes au repos, les fidèles à la prière, je retrouvais encore un souvenir de la patrie dans ces appels sonores qui me rappelaient l'*Angelus*.

Les Japonais qui font métier de sacerdoce, les moines ou bonzes, les *bo-sans*, comme on les appelle, semblent être les seuls individus de cette nation qui s'occupent avec quelque suite du culte religieux. Le peuple, autant que j'ai pu en juger par moi-même et d'après les renseignemens des résidens étrangers, le peuple fait de la religion une affaire d'importance secondaire; il traite ses dieux, dont un grand nombre sont d'anciens héros canonisés, comme il traite ses supérieurs, c'est-à-dire avec les dehors d'une politesse souvent obséquieuse, mais où l'on démêle une certaine bonhomie et quelque familiarité, et avec un respect qui n'est pas exempt de secrètes appréhensions. Quant aux divergences qui séparent entre elles les différentes sectes du bouddhisme, ou qui distinguent cette religion même du sintisme, il n'est guère possible de les apercevoir, et on ne possède à ce sujet que des données fort incertaines. Les indigènes ne paraissent pas en savoir davantage; au reste, ils se soucient peu d'une question semblable, et prient, sans distinction de sectes, dans chacune des églises où ils entrent sur leur passage. Lorsqu'on eut achevé la belle église catholique de Yokohama, M. l'abbé Girard, pro-vicaire apostolique au Japon, y vit, à sa très grande satisfaction, les Japonais se présenter en foule. Ce fut avec les marques d'un profond respect qu'ils pénétrèrent dans l'enceinte sacrée: ils examinèrent attentivement l'image du Christ, déposèrent des offrandes sur les marches de l'autel, et quelques-uns se mirent même à genoux et récitèrent des prières. Rien ne semblait plus naturel que de voir en eux des gens tout disposés à se convertir au christianisme; mais les personnes un peu familiarisées avec les ha-

bitudes japonaises ne pouvaient longtemps s'y tromper. Les Japonais tenaient surtout à conserver dans le nouveau temple la tenue respectueuse qui convient à des gens bien élevés dans tout édifice consacré à un culte quel qu'il soit. Quant à l'image du Christ, elle n'était à leurs yeux que celle d'un grand homme de l'Occident devant laquelle il fallait se prosterner tout comme on le ferait, si ce seigneur allait apparaître en personne. La seule croyance solidement affermie au Japon est le respect dû à la hiérarchie, à l'autorité, à la grandeur humaine. Le fanatique dévouement des sujets à leur suzerain en est la plus éclatante preuve. Le sentiment religieux, tel que nous le comprenons, est inconnu aux Japonais, et leur facilité même à se rapprocher du christianisme, n'étant qu'un effet de leur indifférence en semblable matière, est assurément ce qui doit décourager le plus nos missionnaires. On tomberait dans une grave erreur si l'on s'avisait d'attribuer à l'influence des convictions religieuses les lois sévères qui proscrivent l'introduction du christianisme au Japon. Il n'y faut voir qu'un acte purement politique. Lorsque le gouverneur de Yokohama fit savoir à M. l'abbé Girard qu'il punirait de prison, de mort même, quiconque parmi les Japonais se risquerait à remettre les pieds dans son église, il n'était certes pas guidé par le respect du bouddhisme ou du sintisme, car c'était un *siodosin* ou libre penseur, ou par la haine du christianisme, qu'il ne connaissait point; il craignait seulement que les rapports fréquens des missionnaires et des indigènes n'amenassent entre eux une sorte de confraternité que le gouvernement du taïkoun s'efforce partout d'empêcher.

L'Olympe japonais contient un grand nombre de dieux et de demi-dieux; aussi les fêtes abondent-elles dans le calendrier (1). Quelques-unes se passent sans éclat; mais lors des plus solennelles *madzouris* (c'est le nom qu'on leur donne), la population entière est en émoi : c'est une occasion dont elle profite avec empressement pour assister à de grands repas, à de brillans spectacles, pour se divertir enfin et se livrer à tout l'abandon de son humeur. J'eus la bonne fortune de me trouver à Nagasacki lorsqu'on célébra la fête du patron de la ville. C'est la *madzouri* par excellence, et elle m'offrit pendant trois jours de curieux sujets d'observation et d'amusement. Le gouver-

(1) Les principales fêtes se célèbrent dans le premier, le deuxième et le cinquième mois de l'année. Le jour de nouvel an est fêté comme chez nous. On se fait réciproquement des visites et des cadeaux, et l'usage de la carte de visite est à cette occasion plus répandu encore qu'en France. Le deuxième mois (*Ni-gouats*) est le mois où se célèbre la grande fête des femmes; le cinquième (*Go-jouats*) est consacré aux hommes. Les enfans mâles nés dans ce mois sont considérés comme prédestinés à une existence heureuse.

neur, homme aimable et distingué avec lequel j'avais noué des relations dont j'ai gardé un bon souvenir, envoya un peu avant la fête dire à mon hôte, le consul américain, qu'il avait fait préparer des places qui nous permettraient d'assister aux spectacles qu'on allait donner en plein air en l'honneur du patron de Nagasacki. Au jour indiqué, nous ne manquâmes pas de nous y rendre.

Ce jour-là, toute la ville chômait; les rues étaient désertes, les boutiques fermées, et les rares passans, en habits de fête, se dirigeaient d'un pas pressé vers le quartier où l'on célébrait la *madzouri*. Là il y avait foule, foule compacte et joyeuse, mais calme et inoffensive. Avec cette politesse dont les Japonais ne se départent jamais, on se rangeait avec empressement sur notre passage; on avait l'air de dire : « Voici des étrangers; ayons pour eux les égards que l'on doit à des hôtes. » Nous traversâmes ainsi une place où des lutteurs achevaient un de leurs exercices, et après avoir gravi un grand escalier, nous nous trouvâmes devant l'enceinte réservée où devait avoir lieu la représentation dramatique. Un officier nous attendait à l'entrée. Après nous avoir salués profondément et avoir exprimé le regret de nous voir si peu nombreux, il nous conduisit dans une loge couverte, à côté de celle qu'occupaient le gouverneur et les principaux officiers de sa maison. On avait eu la précaution de garnir la loge de banquettes à notre usage, car les Japonais ont l'habitude de s'asseoir par terre, ainsi que d'une table sur laquelle était servi en abondance ce que la cuisine japonaise offre de plus exquis : du riz, du poisson cru et bouilli, des œufs, des légumes, des fruits, des sucreries, du vin doux d'Osakka, du *sakki* (eau-de-vie de riz) et du thé. A peine étions-nous assis que des domestiques apportèrent des pipes et du tabac. Quelques minutes plus tard, le gouverneur envoya un de ses officiers, accompagné d'un interprète, pour nous remercier d'avoir accepté son invitation. « C'était, à son avis, un spectacle bien peu digne de nous qu'il pouvait nous offrir, mais il espérait qu'en le jugeant nous lui tiendrions compte de sa bonne volonté à nous procurer quelque distraction. »

Mes compagnons et moi ne pensions pas ainsi. Le spectacle que nous avions sous les yeux était aussi varié qu'intéressant. Devant nous s'étendait un grand espace vide; tout autour, maintenue par la présence du gouverneur dans un silence respectueux, se pressait la multitude. On avait donné les meilleures places aux enfans. C'était déjà un plaisir de les voir avec leurs petites têtes bien rasées, vêtus les uns de robes de soie brillantes, les autres de robes de coton, mais tous propres et bien tenus, regardant partout avec une curiosité avide et une vivacité joyeuse. Derrière eux se tenaient les parens, hommes graves en longues robes sombres, serrées autour

des reins par une étroite ceinture (*obi*), à laquelle on suspend l'écritoire, la blague à tabac, la pipe et l'éventail. Les femmes portent un costume plus coquet : leurs beaux cheveux sont lissés avec soin, ornés de longues épingles et relevés par des peignes d'écaille jaune; elles sont fardées à l'excès; le rouge et le blanc forment des couches épaisses sur leur front, leur col et leurs joues; les plus hardies ont doré leurs lèvres, de plus modestes se contentent de les rougir avec du carmin. Les femmes mariées ont, suivant la coutume, les sourcils rasés et les dents noircies, ce qui est loin de les embellir à nos yeux (1). Les jeunes filles au contraire, que la loi ne soumet pas à cette coutume barbare, sont charmantes : elles ont les plus belles dents du monde, de doux yeux, des sourcils noirs et bien arqués; au visage d'un pur ovale, elles joignent une taille svelte, des formes gracieuses, des façons remplies de naïveté et souvent d'une remarquable distinction. Il faut les voir s'aborder avec de profonds saluts et d'aimables sourires, il faut les entendre dire en passant l'une devant l'autre : *Má-pira gómen assái*, demandant ainsi pardon d'un dérangement illusoire, pour se convaincre que le peuple japonais est, dans tous ses représentans, le peuple le plus affable et le plus poli du monde.

Tout à coup une grande rumeur s'élève : la foule s'entr'ouvre et laisse passer à travers ses rangs une troupe de baladins ambulans; les premiers jouent du fifre, du tam-tam, de la grosse caisse et du *sam-sin* (guitare à trois cordes); d'autres sont chargés de planches et d'outils; les derniers sont au nombre de trois, et chacun d'eux porte à califourchon sur ses épaules un enfant de dix à douze ans, bizarrement fardé et accoutré. En un clin d'œil, les *machinistes* ont arrangé la scène et disposé les décors. L'action va se passer au milieu d'un jardin : il y a des buissons, des arbres, une petite maison; les accessoires même ne font pas défaut. Les musiciens ont pris place; les trois enfans se détirent les jambes sur le plancher du théâtre improvisé, et laissent à leurs habilleurs le soin de réparer le désordre de leur toilette; le directeur est à son poste; on frappe trois coups sur le tam-tam, et la représentation commence.

Ce qu'on jouait cette fois-là, je n'en ai saisi ni les beautés ni les détails; c'était un tissu de déclamations et d'invraisemblances. Une

(1) Les dents blanches et les sourcils bien dessinés sont aussi aux yeux des Japonais des attributs nécessaires de la beauté. Les femmes, en s'enlaidissant après leur mariage, font un sacrifice dont il ne faut pas méconnaître la valeur. En devenant mères de famille, leur devoir est d'être fidèles épouses, mères attentives. Leur beauté devient une qualité dont elles ne doivent plus s'occuper beaucoup, et pour montrer qu'elles abdiquent toute prétention de plaire, elles se soumettent à l'usage de se noircir les dents et de se raser les sourcils.

chose me frappa surtout, l'assurance imperturbable des jeunes acteurs, qui ne paraissent jamais en butte à un moment d'hésitation ou d'embarras. La fable était fort simple. Un jeune homme parle d'amour à une jeune fille, un vieillard surprend leurs mutuelles confidences. Scène violente. Les deux hommes dégainent et croisent le sabre en s'accablant d'injures; la jeune fille pleure, et finit par se mêler au combat en attaquant traîtreusement le vieillard par derrière : il tombe, et l'amant l'achève. Un instant après, le mort reparaît sous le costume d'une divinité, et bénit le jeune couple, qui ne garde pas du meurtre commis le plus léger remords. Au contraire, ils s'empressent tous trois de célébrer ce jour heureux par une danse désordonnée; l'orchestre les excite en faisant un tapage qui va toujours croissant et qui s'interrompt brusquement sur un point d'orgue. Tout cesse alors; les enfans remontent sur les épaules de leurs porteurs, le théâtre est démonté, et la troupe, musique en tête, reprend en courant le chemin par où elle est venue. Elle fait place à d'autres acteurs qui se succèdent sans relâche, et va répéter son petit drame devant d'autres spectateurs qui l'attendent sur un autre point de la ville. La représentation de chaque pièce dure environ de quinze à vingt minutes, y compris le montage et le démontage du théâtre; les entr'actes n'excèdent pas dix minutes. Depuis neuf heures du matin, le public a déjà vu défiler une demi-douzaine de troupes, et jusqu'au coucher du soleil il en verra encore une vingtaine.

Après avoir assisté à cinq ou six représentations dramatiques auxquelles je ne comprenais pas grand'chose, mais qui se ressemblaient en cela que chacune avait trois enfans pour interprètes, nous quittâmes le spectacle afin d'aller voir les autres divertissemens de la grande *madzouri* de Nagasacki. Nous fîmes présenter nos complimens au gouverneur, qui enjoignit à un de ses officiers de nous accompagner partout où il nous plairait d'aller.

Ce qui m'avait paru le plus singulier dans le spectacle auquel je venais d'assister, c'était l'aplomb des jeunes acteurs. Des comédiens qui auraient vieilli sur les planches n'auraient pas montré plus d'aisance, d'entrain et de sang-froid que ces enfans. En présence d'un public nombreux, composé en partie de hauts personnages, ils n'avaient laissé percer ni timidité ni gaucherie. Cette hardiesse ne me déplaisait point. J'estime infiniment la modestie, aimable vertu qui sied aux enfans, comme dit un vieux proverbe; mais la timidité n'est trop souvent qu'une forme particulière de la vanité, et à mon avis un enfant qui a bien appris sa leçon, et qui est sûr de ne pas broncher, doit s'exprimer bravement. L'aplomb chez lui n'est que de la naïveté et une preuve de la confiance qu'il a dans ses maîtres.

De toutes parts, sur notre chemin, régnait par la ville une animation extraordinaire en même temps qu'un ordre parfait. En passant, nous vîmes un saltimbanque, un diseur de bonne aventure, une femme qui montrait des oiseaux apprivoisés, un homme qui, pour quelques *cenis* (petite monnaie de cuivre), faisait voir un gigantesque chat sauvage. Un tour de saltimbanque excita particulièrement mon attention par l'adresse gracieuse avec laquelle il fut exécuté. Le saltimbanque produisit un grand papillon en papier, mais si parfaitement imité qu'à la distance de quelques pas on aurait pu croire l'insecte vivant. Il jeta ce papillon en l'air, puis, en agitant habilement son éventail, il le maintint au-dessus de sa tête, le fit voltiger, monter et descendre en imprimant à tous ses mouvemens l'apparence d'un être animé; il finit par laisser s'élever ce papillon à une hauteur assez grande, d'où il retomba lentement, ses larges ailes lui servant de parachute, sur une fleur que le saltimbanque tenait à la main.

Le cirque des lutteurs, où nous nous rendions, était, quoique spacieux, encombré de spectateurs; mais on nous avait réservé de bonnes places, d'où on voyait aisément tout ce qui se passait. Il y avait au centre une estrade circulaire, élevée de deux pieds au-dessus du sol et d'un diamètre de vingt pieds environ. Le plancher était garni d'un lit de paille, recouvert d'une épaisse couche de sable fin, afin d'amortir les chutes ou de les rendre moins périlleuses. La surface de l'arène était légèrement concave. Quant aux lutteurs, je n'ai jamais vu d'hommes si gros et si épais; c'étaient de véritables colosses, des Bacchus de six pieds, dont le plus mince pesait deux cents livres, et dont le chef atteignait, comme on le disait avec orgueil, au poids de trois cent quarante livres. Ces choix paraissent bizarres, mais ils sont justifiés par la nature de l'exercice auquel les lutteurs japonais doivent se livrer. Rester maître de l'arène et en expulser son adversaire, tel est l'objet de la lutte. Pour en arriver là, une forte corpulence est d'un puissant secours, et c'est pour cela que les lutteurs se recrutent parmi les hommes les plus lourds qu'on puisse trouver. Ceux qui allaient s'exercer devant nous étaient presque nus, car ils ne portaient qu'une écharpe en soie verte étroitement serrée autour des reins. Accroupis le long de l'estrade, fixant devant eux des regards stupides et mornes, ils offraient un spectacle curieux, mais nullement agréable. Une des luttes venait de finir lorsque nous prîmes place dans le cirque. Un officier s'avança sur l'estrade et annonça au public quels étaient les deux athlètes qui allaient paraître, puis il lut sur un papier une longue liste de noms propres et de chiffres; c'était l'état des paris engagés entre les spectateurs au sujet du prochain combat,

et qui, suivant l'usage japonais, avaient été communiqués au commissaire de la fête pour être lus à haute voix, dans l'intention de stimuler l'ardeur des lutteurs. La lecture terminée, l'officier se rangea pour laisser la place libre au milieu de l'arène; deux lutteurs se présentèrent, et après avoir salué le public en levant les bras au-dessus de leurs têtes, ils se disposèrent pour le combat. Les préparatifs durèrent longtemps; la foule, qui devait y être accoutumée, ne s'en plaignait pas, mais les étrangers perdirent patience, et leur exclamation *háïakko* (dépêchez-vous) se fit entendre plus d'une fois, à la grande joie des Japonais, qui en riaient aux éclats. Les lutteurs commencèrent par répandre dans l'arène quelques grains de riz et quelques gouttes d'eau pour se rendre le dieu des gladiateurs favorable, puis ils mouillèrent légèrement leurs épaules, leurs bras et leurs jambes, se frottèrent les mains avec du sable, exécutèrent des mouvemens grotesques, ayant sans doute pour effet d'assouplir leurs membres, et finirent par se camper l'un en face de l'autre au milieu de l'arène, dans la posture d'hommes qui, de toutes leurs forces, se préparent à se frayer passage. Accroupis sur la pointe de leurs larges pieds, les coudes serrés contre le corps, le cou tendu, le buste un peu incliné en avant, leur attitude était grotesque et menaçante à la fois. Sur un signal donné par le commissaire de la fête, les deux hommes poussèrent un cri rauque et se ruèrent l'un sur l'autre, chacun avec l'intention de culbuter son adversaire. Le choc dut être terrible ; le bruit en retentit sourdement dans tout le cirque, et les chairs des combattans, à l'endroit où ils avaient été touchés, se couvrirent à l'instant d'une vive rougeur; mais le coup avait été calculé avec tant d'adresse que l'effet en avait été pour ainsi dire neutralisé. Les deux hommes avaient rebondi sur eux-mêmes comme deux masses inertes et du même poids qui auraient été lancées l'une contre l'autre avec une vitesse égale. Ils revinrent immédiatement à la charge, se heurtant à l'envi de toutes leurs forces, chacun faisant de puissans efforts pour rester seul maître de l'arène. Après quelques tentatives infructueuses, ils renoncèrent à terminer le combat de cette manière, et aux immenses applaudissemens de la foule qui suivait les phases de la lutte avec un intérêt fébrile, ils se saisirent enfin corps à corps. Ce fut alors un spectacle émouvant que celui des deux colosses nus, étroitement unis dans une puissante étreinte, épaule contre épaule, poitrine contre poitrine, les bras entrelacés, les jambes écartées et soutenant sans fléchir le poids énorme qui pesait sur elles. Les membres se raidissent, les muscles tendus se dessinent vigoureusement. Aucun d'eux n'a encore été ébranlé. Soudain en voici un qui empoigne son adversaire à la ceinture; d'un bras il le soulève de terre et le

tient plusieurs secondes suspendu en l'air, puis avec violence il lance cette masse en dehors de l'arène, et l'envoie rouler parmi les lutteurs qui, comme le public, ont suivi d'un œil curieux toutes les péripéties du combat. Haletant, chancelant et ruisselant de sueur, le vainqueur s'avance au milieu du cirque, salue en levant les bras, et se retire au bruit d'interminables applaudissemens.

Les athlètes japonais, appelés *soumos*, forment une caste particulière. Ils jouissent d'une certaine considération. Les bourgeois sont tout fiers d'être vus en leur compagnie, et ils les invitent chez eux à fumer et à boire; les nobles même ne dédaignent pas de les fréquenter. Il y a différentes sociétés de lutteurs. Le champion de chaque société en est en même temps le chef; il possède, comme les héros du *ring* anglais, une ceinture d'honneur qui d'ordinaire lui a été donnée par le seigneur de sa province natale, et dont il se pare au commencement et à la fin de chaque représentation. La lutte, comme profession, ne s'exerce pas librement. Tout athlète doit être affilié à une société, et il est obligé de se contenter du salaire qu'il y reçoit; quant au chef, il prélève sur les bénéfices la part du lion. Cependant il n'est pas maître absolu de sa troupe; il est placé à son tour sous la dépendance du roi des lutteurs qui préside la grande société de Yédo ou de Kioto, et il lui paie un tribut annuel. Les chefs de sociétés ont rang d'officier, et portent deux épées, signe distinctif de la noblesse japonaise. Ils sont continuellement en voyage et conduisent leurs troupes dans les diverses provinces, séjournant dans les grandes villes durant un temps fixé par l'autorité. Ils recueillent beaucoup d'argent, car les Japonais sont d'enthousiastes amateurs de leurs exercices.

Nous quittâmes le cirque après avoir assisté à différentes luttes, et retournâmes dans les rues. La foule les avait désertées et remplissait alors les maisons, où l'on se livrait avec abandon au plaisir de la table. Çà et là, nous vîmes des visages échauffés par le *sakki* (eau-de-vie de riz), quelques individus, chantant et riant à haute voix, montraient qu'ils n'étaient déjà plus maîtres de leur raison; mais partout régnait dans les esprits une disposition joviale et pacifique. Nous nous arrêtâmes devant plusieurs maisons, et chaque fois on s'empressa de nous prier d'entrer et de nous offrir à boire et à manger. Nous déclinâmes ces invitations, car l'officier notre guide nous avait prévenus qu'il avait encore à nous conduire dans un endroit particulièrement curieux. Comme la *madzouri* se célébrait dans les environs du quartier de Decima, situé à une des extrémités de Nagasacki, il nous ramena en arrière, et nous fit traverser la partie la plus populeuse de la ville. Après avoir franchi une porte solide gardée par un poste de soldats, nous nous trou-

vâmes à l'entrée d'une rue d'un aspect tout à fait singulier. Longue et très large, cette rue était silencieuse, sombre et presque déserte. Les maisons qui la bordaient ne ressemblaient point à celles que j'avais déjà vues : elles étaient plus vastes que les habitations de marchands et d'artisans, mais l'on n'y voyait pas la grande porte qui sert d'entrée aux hôtels de la noblesse. De fortes grilles en bois en défendaient les abords, sans empêcher néanmoins d'apercevoir ce qui se passait dans l'intérieur. On y pénétrait par des portes basses et massives, ménagées sur un des côtés de la façade. Tout contribuait à prêter à ce lieu isolé un caractère d'étrangeté et de mystère. Le jour avait baissé. Çà et là on allumait des lanternes en papier. Les passans marchaient vite, et plusieurs d'entre eux avaient l'air de se cacher, car, en dépit d'une chaleur assez forte, ils s'étaient enveloppé la tête de grands mouchoirs, de façon à ne laisser dans leurs figures que les yeux à découvert. On nous avait conduits dans la partie la plus mal famée de la ville, en plein quartier des *djoro-jas* ou maisons de thé. La prostitution japonaise a un caractère si extraordinaire, son influence sur les mœurs publiques est si puissante, elle a enfin donné lieu à des interprétations si fausses, qu'il n'est guère possible, malgré les difficultés du sujet, de ne pas entrer dans quelques détails indispensables sur ce côté tristement caractéristique de la vie locale.

Nous nous étions approchés d'une de ces *dioro-jas*, et à travers les barreaux de la grille nous distinguâmes une salle spacieuse, garnie de nattes en bambou, et faiblement éclairée par quatre grandes lanternes en papier de couleur. A nos côtés se trouvaient une douzaine de Japonais qui, la figure collée contre la grille, examinaient comme nous ce qui se passait dans la salle. Il y avait là huit jeunes filles magnifiquement habillées de longues robes d'étoffes précieuses; accroupies sur leurs talons, suivant l'usage du Japon, elles demeuraient droites et immobiles, les yeux attachés sur la grille qui nous séparait d'elles, et ayant dans leurs regards brillans cette fixité particulière à ceux qui ne se rendent pas compte de ce qu'ils voient. Leurs beaux cheveux, d'un noir de jais, étaient arrangés avec art et ornés de longues épingles en écaille jaune. Elles étaient dans la première jeunesse : la plus âgée comptait vingt ans à peine; les plus jeunes n'en avaient guère plus de quatorze. Quelques-unes se faisaient remarquer par leur beauté, mais toutes avaient un air résigné, fatigué, indifférent surtout, qui s'accordait mal avec leurs jeunes visages et qui faisait peine à voir. Exposées comme les bêtes curieuses le sont dans une ménagerie, examinées et critiquées à loisir par chaque curieux, pour être vendues ou louées au premier offrant, ces malheureuses présentaient un spec-

tacle qui me causa l'impression la plus pénible. Une vieille femme parut à l'entrée de la salle et prononça quelques mots; l'une des jeunes filles se leva aussitôt, mais avec la lenteur d'un automate. Il y avait dans cette manière de se mouvoir quelque chose d'inconscient, comme chez les animaux dressés qui exécutent, sur l'ordre de leur maître, certaines manœuvres dont ils ont l'habitude.

Nous franchîmes la porte voisine de la grille et traversâmes un couloir étroit et sombre, fermé aux deux extrémités, et qui donnait accès à une vaste salle exhaussée de quelques pieds au-dessus du sol. La prolongation du couloir par où nous étions entrés la partageait en deux moitiés inégales. A droite, nous vîmes une trentaine de personnes. C'étaient des enfans de huit à quatorze ans, des jeunes filles, et des femmes dont il était difficile de déterminer l'âge, puisque les Japonaises, dès qu'elles ont dépassé la trentaine, paraissent souvent beaucoup plus vieilles qu'elles ne le sont en réalité. C'est surtout à l'abus des bains très chauds, et pris fréquemment, qu'il faut attribuer cette vieillesse précoce. Quelques-unes des petites filles étaient déjà couchées et dormaient d'un profond sommeil, la tête appuyée sur un oreiller en bois rembourré. Celles qui étaient encore debout portaient, en l'honneur de la *madzouri*, leurs habits les plus riches. Femmes et jeunes filles se tenaient assises autour des *braseros*, mangeant et buvant, fumant et causant.

A notre arrivée, une vieille femme proprement vêtue vint à notre rencontre et nous demanda ce que nous désirions. L'officier notre guide répondit que nous voulions voir des danseuses et des chanteuses, et qu'il fallait nous préparer un bon repas dans le plus bel endroit de la maison. La vieille nous conduisit alors, à travers un jardin planté de beaux arbres, jusqu'à un pavillon, où elle alluma des lanternes de couleur et une douzaine de mauvaises bougies de cire végétale fichées sur des candélabres en fer. Le rez-de-chaussée du pavillon ne formait qu'une seule pièce; le premier étage, au contraire, se divisait en un grand nombre de chambres ou plutôt de cellules, séparées les unes des autres par des châssis tendus de papier. Les nattes qui couvraient le plancher étaient partout fort propres et de qualité supérieure, le papier des murailles était neuf; de fines sculptures en bois ornaient les piliers et les dessus de porte. En somme, le pavillon où nous étions formait une habitation japonaise fort agréable. La femme qui nous avait conduits, espèce de surveillante qu'on appelle *o-bassan*, s'éloigna après avoir reçu nos ordres. Bientôt elle revint, accompagnée de trois petites filles qui, comme elle-même, portaient des guéridons en bois noir verni, des coupes de la même matière, mais de couleurs différentes, des tasses et des bouteilles de porcelaine, enfin tous les ustensiles

nécessaires à un repas. Elles allaient et venaient, sérieuses et affairées; d'autres petites compagnes se joignirent à elles, et dans quelques minutes nous eûmes devant nous un souper japonais fort bien servi : il se composait, comme le repas que j'avais déjà pris, d'œufs durs, de homard, de poisson cru et bouilli, de riz, de fruits et de sucreries; le vin doux d'Osakka, le *sakki* et le thé n'avaient pas été oubliés. Les mets étaient appétissans et bien préparés, et nous fûmes servis avec autant d'adresse que de complaisance par les petites domestiques. Ces enfans, connues sous les noms de *kabrousses* ou *kamèrons*, sont élevées par les *djoros* (courtisanes) et par l'*o-bassan*, et destinées à les servir ainsi que les personnes qui viennent dans la maison.

Pendant le souper, nous vîmes entrer plusieurs jeunes filles; c'étaient les *djoros*. Elles se présentèrent l'une après l'autre, et nous adressèrent un profond salut en se mettant à genoux et en touchant la terre de leurs fronts, puis elles se retirèrent dans un coin de la salle. Sur notre invitation, elles vinrent s'asseoir auprès de nous et prirent une part modeste à notre repas. Elles étaient d'ailleurs silencieuses et réservées, et ne répondaient à nos questions que par quelques timides paroles. Leur costume ne différait de celui des jeunes Japonaises que par le haut prix et l'éclat des étoffes. Quelques-unes avaient piqué dans leur chevelure des épingles d'écaille de la plus belle qualité (1).

Le souper terminé, les petites filles desservirent, et d'autres personnes pénétrèrent dans la salle. C'étaient quatre *ghékos* ou chanteuses, dont le costume rivalisait de richesse avec celui des *djoros*; chacune d'elles portait à la main le *sam-sin*, l'instrument favori des Japonais. Après avoir mis leurs *sam-sins* d'accord, elles commencèrent à jouer en se servant, pour frapper les cordes, d'un morceau d'ivoire taillé en forme de hache. La musique japonaise ne peut entrer en comparaison avec la nôtre; cependant on distingue dans les chants populaires quelques motifs faciles et agréables. Il faut reconnaître aussi que les Japonais sont doués d'une grande justesse d'oreille; ils jouent et chantent parfaitement à l'unisson, et observent avec exactitude le rhythme souvent très difficile de leurs mélodies. Sur l'ordre de l'*o-bassan*, les jeunes filles se levèrent pour exécuter des pas de danse à un ou plusieurs personnages. Leurs gestes forcés, leurs contorsions bizarres, étaient fort peu en harmonie avec les idées que nous avons de la grâce; mais ces mouvemens souples et précis s'adaptaient fidèlement au caractère de la musique, tantôt lente et triste, tantôt rapide et bruyante, et qui servait d'ac-

(1) Une grande épingle d'écaille jaune coûte de 100 à 1,000 francs.

compagnement à un poème récité par les *ghékos*. Après la danse, qui avait duré assez longtemps, il y eut un moment de repos et de silence. Les *ghékos* acceptèrent avec force remercîmens les gâteaux et le *sakki* que nous leur fîmes offrir; les danseuses, encouragées par l'*o-bassan*, commencèrent à se sentir plus à l'aise, et causèrent à voix basse. Quelques-unes étaient fort jolies; mais ce qui me frappa bien plus que les traits de leur visage, c'était l'air modeste qui les rehaussait toutes. A les voir ainsi timides et réservées, on les eût prises pour d'honnêtes filles de la bourgeoisie. Une seule se faisait remarquer par une hardiesse d'allures qui contrastait singulièrement avec sa figure pâle et distinguée. « Il n'y a rien là d'étonnant, me dit un de nos amis à qui j'avais fait part de mon impression : cette jeune fille passe pour une beauté à la mode et fort recherchée. L'année dernière, elle était timide à l'excès; depuis, elle a passé quelques mois à Decima et à Oora, et c'est en fréquentant nos compatriotes qu'elle est devenue telle que vous la voyez. Vous pouvez admettre comme une règle générale que les indigènes dégénèrent moralement aussitôt qu'ils entrent en rapport avec nous. A quelles causes attribuer ce phénomène, peu flatteur pour notre amour-propre? Ce n'est pas le lieu de le rechercher; mais j'affirme qu'au Japon comme en Chine, la bonne, l'aimable société indigène a disparu partout où règne l'influence des Européens. Les *coulies* (portefaix) de Decima sont d'incorrigibles larrons, les marchands de Yokohama deviennent de jour en jour plus insolens, et les Japonaises qui sont obligées de subir la compagnie des étrangers y perdent très vite la modestie qui fait leur principal charme (1). »

Je ne saurais autrement définir l'état de démoralisation des *djoros* dans la compagnie desquelles je m'étais trouvé qu'en le qualifiant d'*état inconscient*. Toute loi morale se fonde sur la conscience. Où la conscience fait défaut, peut-il y avoir démoralisation? Ce qui est certain, c'est que la vie des *djoros* n'a rien qui blesse la conscience japonaise. Dans un des temples les plus vénérés de Yédo, dans le temple d'Akatza ou Quanon-sama, on a suspendu près de l'autel les portraits de quelques *djoros* célèbres pour leur beauté et leur charité; on les montre aux jeunes filles vendues comme des modèles à

(1) Je ne voudrais, à aucun prix, me joindre à quelques voyageurs, mes devanciers, qui, après avoir joui de l'hospitalité des Européens dans l'extrême Orient, leur jettent la pierre, en les accusant de manquer souvent d'équité, de tact et de dignité dans leurs relations avec les indigènes. Les étrangers qui résident en Chine et au Japon forment des communautés très respectables. Si l'argent que fait circuler leur commerce a souvent une triste influence sur les indigènes avec lesquels ils se trouvent en contact, et qui appartiennent généralement aux plus basses classes de la société, il serait injuste de rendre les Européens responsables d'un résultat où leur volonté n'entre pour rien.

suivre. Dans la grande ville de Somonoséki, il y a un véritable monastère de *djoros* (1), qui a été fondé par la femme d'un ancien empereur du Japon, afin de subvenir aux frais d'une guerre entreprise contre des sujets rebelles. — Une *djoro* peut en quelque sorte ne pas déchoir et rentrer dans la société par la voie d'un mariage honorable. Ce fait s'est, à ma connaissance, renouvelé trois fois pendant mon séjour au Japon, et il s'explique par l'organisation particulière de l'*institution* à laquelle appartiennent les *djoros*.

Une famille pauvre est-elle surchargée d'enfans ou la mort de son chef la prive-t-elle de ses principales ressources, il arrive alors fréquemment que les filles qui font partie de cette famille sont livrées à quelque maison de thé. On rédige à cette occasion deux espèces de contrat, suivant que la fille est encore en bas âge ou qu'elle est déjà nubile. Dans le dernier cas, de beaucoup le plus rare, la jeune fille est louée à la maison de thé pour un certain nombre d'années, et sa famille reçoit pour elle une somme qui varie de 10 à 20 *rios* (100 à 200 francs) par an, et qui constitue une augmentation considérable de ses revenus. Si l'enfant est jeune, le prix de vente se règle en une fois, et n'excède pas 50 ou 100 francs en tout; de plus, l'acquéreur s'engage à subvenir à tous les besoins de l'enfant et à lui donner une bonne éducation. Jusqu'à l'époque de sa nubilité, l'enfant est habillée et nourrie; on lui apprend à lire et à écrire, à danser, à chanter et à jouer du *sam-sin;* on lui enseigne en un mot tout ce qui convient à une jeune fille bien élevée. A quinze ou seize ans, son éducation doit être terminée. On fait alors d'elle une *ghéko* (chanteuse), une *o-doori* (danseuse) ou bien une *djoro;* elle subit l'un ou l'autre de ces états sans avoir le droit ni la pensée de se plaindre. Sa volonté n'a pas été consultée lorsque, *kaméron* (petite fille), elle a été livrée à la maison de thé; sa volonté n'a pas à s'exercer davantage lorsqu'il lui faut s'acquitter de la dette qu'elle a contractée en recevant pendant plusieurs années tous les soins que son maître lui a donnés, car elle ne s'appartient pas : elle est victime de la misère ou de la cupidité de ses parens, qui, étant ses maîtres naturels, l'ont cédée par contrat légal, et pendant un temps déterminé, au propriétaire de la maison de thé. Dès lors celui-ci se substitue aux parens, il devient son maître absolu, et il a le droit de disposer d'elle comme de sa chose, c'est-à-dire à son gré. Quoi qu'elle fasse, *ghéko, o-doori,* ou *djoro* (2), elle n'est plus qu'une

(1) Les filles qui y sont admises font vœu de ne plus en sortir.

(2) Les *ghékos* et *o-dooris* font vœu de chasteté jusqu'à l'époque de leur mariage, qui ne peut avoir lieu que lorsqu'elles sont sorties de la maison de thé. Ce vœu n'est pas toujours tenu, et une infraction est ordinairement jugée avec beaucoup d'indulgence; mais la loi donne au propriétaire d'une chanteuse ou d'une danseuse le droit de la

esclave dont la vie se résume dans le mot obéir; elle agit sous l'impulsion d'un autre, elle exécute ses ordres, elle travaille pour lui, elle ne retient pas une obole de tout l'argent que lui rapporte son malheureux état. C'est donc en réalité une créature fort misérable et qu'il serait inhumain de mépriser, puisqu'elle exerce sans volonté et sans profit pour elle sa honteuse profession. Vers l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, elle devrait, suivant la teneur du contrat qui l'a liée à la maison de thé, être rendue à elle-même et reconquérir son indépendance. Tel n'est pas le dénoûment ordinaire de ces sortes de marchés, à moins qu'elle ne soit laide ou disgraciée de la nature, ce qui est à peu près son unique chance d'être libre au temps fixé. Si au contraire elle est jolie, le maître abuse de son ignorance pour la retenir en son pouvoir; il lui fait contracter des dettes en lui servant une nourriture plus succulente ou en lui vendant des bijoux ou des étoffes plus précieuses qu'il n'est obligé de lui en fournir. Bien peu d'entre elles ont assez de force pour résister à des tentations si attrayantes. Elles s'endettent, et comme elles ne possèdent, au terme de leur engagement, nulle autre chose au monde que leur corps, elles sont bien forcées, afin de se libérer, de le vendre pour un nouveau délai. Ainsi, par un enchaînement de circonstances qui les dominent, il arrive souvent à ces infortunées créatures de s'éteindre dans la maison même où elles sont entrées petites filles, où elles ont flétri leur jeunesse dans un métier d'ignominie, et où, vieilles et enlaidies, elles trouvent un dernier asile comme servantes (*kots-koï*), comme surveillantes (*o-bassan*), ou comme maîtresses d'école, de danse ou de musique. On en voit çà et là quelques-unes dont les charmes ou les bonnes qualités captivent des hommes qui les rachètent en payant leurs dettes; mais la plupart se résignent à mourir dans l'état où elles ont vécu (1).

punir sévèrement dans le cas où elle manque à l'engagement qu'il est obligé de lui faire contracter. On trouve des *ghékos* et des *o-dooris* en dehors des maisons de thé, exerçant librement leur profession. Les musiciennes ont, comme les lutteurs, leurs chefs à Yédo ou à Kioto. Certains airs populaires qu'elles jouent sont la propriété de tout le monde; mais, pour pouvoir en exécuter publiquement certains autres, elles doivent payer un tribut assez fort, espèce de *droits d'auteur*, aux chefs de la musique japonaise. Les principaux instrumens de musique sont le *sam-sin*, guitare à trois cordes; le *koto*, mandoline à treize cordes; le grand *sam-sin*, dont on se sert pour l'accompagnement des récits de poèmes épiques; le *kokiou*, violon à quatre cordes; le *biwoua*, guitare à quatre cordes, dont les prêtres seuls ont le droit de jouer; enfin le fifre, le *tam-tam* et la grosse caisse.

(1) Les *djoro-jas* (maisons de thé) et toutes les personnes qui les habitent sont placées sous la surveillance de la police. Une *djoro* ne peut se promener dans la rue sans être munie d'un *fouddé*, espèce de passeport, qui doit être renouvelé chaque mois, et pour lequel le propriétaire de la maison de thé doit payer une somme assez considérable.

Quelques jours après la célébration de la grande *madzouri*, M. W... me dit que son bateau à vapeur, le *Saint-Louis*, était prêt à partir. Je pris congé de mes amis de Decima et d'Oora, puis, pour graver dans mon esprit le plus agréable souvenir de la charmante ville que j'allais quitter, je montai pour la dernière fois la colline qui s'élève au midi de Nagasacki et au pied de laquelle a été placé le consulat anglais. C'était au mois d'octobre. La nature n'avait encore rien perdu de sa fraîcheur et de sa vivacité, et déroulait à mes yeux un horizon enchanteur. Parvenu sur une plate-forme située à huit cents pieds au-dessus de la mer, je vis s'étendre à ma droite la magnifique baie de Nagasacki; elle était couverte de jonques et de navires et sillonnée en tous sens par des barques dont la brise du soir enflait les grandes voiles blanches, et qui glissaient silencieusement sur les eaux d'un bleu profond. A mes pieds étaient Oora avec ses habitations à l'européenne, Nagasacki avec ses longues rues, ses petites maisons blanches, ses innombrables temples dont l'immense toiture étincelait au soleil couchant, puis Decima, la fabrique d'Akonoura, Inassa et l'établissement russe, et plus loin, au nord de la baie, la vaste plaine, parsemée de bourgades et de chaumières, où j'avais fait de si agréables promenades. A ma gauche, au sud, apparaissaient des îles sans nombre, les unes vertes, cultivées, couvertes de champs, de forêts et de villages, les autres nues et désertes. La mer les entourait toutes comme d'une immense ceinture d'azur et d'argent : elle était belle et caressante, et j'oubliais que bien des fois je l'avais vue furieuse, apportant la terreur et la désolation.

Ainsi s'est effacé dans mon esprit ce que j'ai vu de triste, de douloureux même, pendant mon séjour au Japon; mais le souvenir de l'incomparable beauté de ce pays et de sa douce et intelligente population est resté vivant dans ma mémoire.

RODOLPHE LINDAU.

L'INSTRUCTION PRIMAIRE

ET

LES ENFANS DES CLASSES PAUVRES

EN ANGLETERRE

II.

LES ÉCOLES DES WORKHOUSES ET DES MANUFACTURES.

Education of pauper children. — Resolution and heads of report by Senior, 1 vol., 1862.

Les institutions britanniques, on l'a dit souvent, ne forment pas un ensemble bien harmonieux. A aucune époque, le peuple anglais n'a eu la volonté ni éprouvé le besoin de renfermer sa législation dans des cadres réguliers, analogues à nos codes, et d'en assurer la concordance. A l'origine, toute loi anglaise était une coutume, et toute coutume restait en vigueur, tant que la loi ne l'abrogeait pas formellement. De là des prescriptions moins impératives, de là aussi plus de libertés pour la conscience individuelle. C'est le beau côté du système. Quant à l'inconvénient, il est dans les mélanges de pouvoirs, dans les conflits d'attributions, et nulle part malheureusement cette confusion n'est plus sensible que dans les lois relatives à l'instruction élémentaire (1). En Angleterre, l'enseignement a toujours été, il est encore une industrie libre. On y ouvre une école,

(1) Voyez la livraison du 15 janvier dernier.

on y fonde un collége sans autorisation; dans ces écoles, dans ces colléges, les méthodes varient au gré de ceux qui les administrent. Point de gêne, point de contrôle, si ce n'est quand on s'y soumet volontairement. L'indépendance est la règle : ce qui s'en écarte est l'effet d'un contrat particulier. Chaque établissement s'appartient, garde son droit intact ou en aliène une partie à sa convenance. Là où des corps remplacent les individus, cette indépendance persiste. Ces corps agissent comme personnes, avec les mêmes titres et les mêmes facultés, sans être plus enchaînés, ni moins aptes à choisir leurs modes d'action. Ainsi, quand une paroisse fonde et entretient une école, elle la gouverne pleinement, par l'intermédiaire de ses *gardiens* et dans la limite de ses coutumes; elle ne supporte, en fait d'influence extérieure, que ce qu'il lui convient d'accepter. Il en est de même quand plusieurs paroisses, combinant leurs ressources, se constituent en *unions*, de même encore quand plusieurs *unions* s'associent pour fonder des établissemens communs. Les corps qui se forment ainsi conservent leur liberté de mouvemens, deviennent de véritables entités, confondent leurs droits, sans en rien distraire, et ne les subordonnent qu'à une entente entre les contractans. On conçoit dès lors combien il est difficile de se reconnaître dans un régime où rien n'est bien défini, et qui semble se résumer dans un choc perpétuel de fonctions et de personnes.

Une complication récente est venue se joindre à ces embarras, légués par la tradition. Dans une certaine mesure et au moyen de quelques faveurs, la puissance centrale tend à empiéter sur les pouvoirs paroissiaux pour le gouvernement des écoles : elle en a déjà ramené plusieurs sous son influence, et s'efforce de gagner les autres. Son auxiliaire le plus actif est le *comité du conseil privé* ou *conseil national d'éducation*, et son autorité se manifeste principalement par un système de contrôle confié à des *inspecteurs*. Pour les écoles libres, ce contrôle est facultatif et presque toujours le résultat d'un marché; il est obligatoire pour les écoles où l'état intervient forcément, comme surveillant et comme trésorier (les écoles des pauvres, des pénitenciers, etc.). Alors s'ajoute à ces divers rouages un rouage nouveau : des commissaires sont institués pour assurer l'exécution de la loi des pauvres. C'est à l'aide de ces moyens, bien compliqués, comme on le voit, que la nation anglaise a fait pénétrer l'instruction dans les couches les plus réfractaires de la société. Les résultats ne sont pas brillans sans doute, si l'on s'en tient à l'enquête où M. Senior nous sert de guide. Il ne faudrait pas néanmoins céder sans réserve à une première impression, et avant de condamner le système, il est bon de rechercher sur quelle portion de la société anglaise il doit agir.

I.

Parmi les services dont l'état et les paroisses se partagent la responsabilité et quelquefois la dépense, le plus important est celui des *workhouses*, littéralement maisons de travail. Les écoles de ces établissemens ont une physionomie distincte et un régime particulier. On sait que ces maisons de travail, qui seraient mieux nommées geôles des pauvres, sont issues de l'acte de réforme de 1834. Avant cet acte, le pauvre, inscrit sur les listes de la paroisse, jouissait librement de secours extérieurs; aujourd'hui il ne reçoit d'assistance, dans presque tous les cas, qu'à la condition d'être caserné et occupé. La profession de pauvre, autrefois des plus douces, est devenue assez incommode, et pourtant elle a encore un nombreux personnel. Laissons les adultes pour ne nous occuper que des enfans. Dans le cours de 1861, on en comptait 44,608 renfermés dans les *workhouses* de l'Angleterre et du pays de Galles et 262,204 assistés ou non assistés au dehors. Sur les enfans renfermés, 8,356 étaient des enfans naturels, 25,532 des orphelins ou abandonnés. Sur les enfans jouissant de leur liberté, 126,764 appartenaient à des veuves, 5,736 à des parens incarcérés pour crimes ou délits; 3,997 étaient illégitimes, 14,334 orphelins ou abandonnés. Si à ces nombres on ajoute 30,000 autres enfans de pauvres dispersés dans des districts dépourvus d'établissemens spéciaux, on arrive à un total de 336,312 enfans qui échappent aux familles pour tomber à la charge de l'état ou des paroisses. Des dispositions très simples ont été prises pour leur assurer quelques élémens d'éducation. Chaque maison des pauvres doit avoir une école, et dans cette école il y a par jour trois heures de classe où l'on enseigne, avec les devoirs religieux, la lecture, l'écriture, les premières notions du calcul et toute autre matière indiquée par les dispositions de l'élève ou le métier auquel il est destiné. A ces écoles sont attachés des maîtres logés dans l'établissement ou dans quelque dépendance. Voilà une organisation complète ou peu s'en faut. Comment a-t-elle tourné? Quels résultats ont fournis près de trente ans d'épreuves?

Pour donner à cette expérience sa signification, il faut rappeler en quelques traits ce qu'est un *workhouse*. Matériellement l'aspect en est assez satisfaisant. Beaucoup d'entre ces *workhouses* sont des constructions neuves, d'autres des bâtimens récemment appropriés où, quand l'espace l'a permis, on a ménagé des préaux plantés d'arbres. Dans les salles, dans les dortoirs, règne la propreté compatible avec de tels pensionnaires. Il n'y a pas non plus beaucoup à reprendre à leur tenue. Le pauvre laisse ses haillons à la porte et

revêt la livrée du lieu, un vêtement de bon drap pour l'hiver et d'une étoffe plus légère pour l'été. Une fois entré, il est assujetti étroitement à la règle. Tout est fixé pour lui : les heures des repas, du lever, du coucher, du travail dans les ateliers. Les actes ne sont plus libres, les relations de famille non plus. L'homme est séparé de sa femme; les enfans, quand ils ne sont pas sous les mêmes verrous, ne voient leurs parens qu'à de certains jours. C'est comme un abandon de ce qu'il y a de dignité et de charme dans l'existence humaine. Cet abandon est une nécessité; dans d'autres conditions, ces établissemens n'auraient pas de discipline sérieuse. N'est-il pas juste d'ailleurs qu'entre ceux qui se suffisent et ceux qu'on assiste une inégalité de traitement soit maintenue? En résumé, ce régime est ce qu'il doit être, ni trop doux, ni trop dur, et il semble qu'au milieu d'habitudes si réglées des écoles d'enfans devaient avoir beaucoup de chances de réussir. C'est le contraire qui est arrivé, et le motif en est que cet ordre superficiel couvre un profond désordre moral.

Au fond, les hommes qui peuplent les maisons des pauvres n'ont, dans les cas les plus fréquens, d'autre tort que d'être tombés à la charge de la communauté. Comment se fait-il que le sens moral soit tout aussi effacé dans ces maisons que dans les prisons et dans les geôles? Cela tient à ce que le pauvre valide, quand il n'a pas l'audace du mal, en a tous les instincts. Dans aucune classe ne couvent plus de haines contre ceux qui possèdent. Il s'y joint un secret mécontentement de soi qui survit dans les cœurs les plus abrutis, et auquel ils cherchent à échapper par des accès de révolte. Toutes ces influences combinées font d'une maison des pauvres un foyer d'abjection dont nos dépôts de mendicité sont loin d'offrir l'équivalent. Nos dépôts sont des lieux de passage; les maisons anglaises sont au contraire pour les sujets déclassés un toit de famille où trois générations trouvent quelquefois un abri, et que les enfans s'accoutument à regarder comme le seul héritage auquel ils puissent prétendre. Ils en sortent, ils y rentrent suivant leur convenance ou leur caprice, avec la certitude que, quoi qu'il arrive, ils trouveront là un lit et un repas. C'est une tribu à part; le paupérisme s'y est transmis avec le sang. En compulsant les registres des paroisses depuis la reine Élisabeth, on a pu reconnaître que, dans un grand nombre de localités, ils contiennent les mêmes noms de pauvres, désignent les mêmes quartiers, et permettent de suivre les traces d'une filiation qui s'est rarement interrompue. Quelques garçons à peine échappent à cette fatalité d'origine, prennent du service dans la marine ou dans l'armée, vont au loin se faire pêcheurs de baleines ou chercheurs d'or, et se préservent ainsi par l'éloignement ou

l'exil. Il en est qui, le pacte rompu, font souche d'honnêtes gens; mais les jeunes filles, comment pourraient-elles échapper à leur sort? Leur sexe les enchaîne à ce monde déchu, où elles n'ont de choix qu'entre les désordres. Elles y sont nées, elles y mourront; leur esprit ne conçoit ni d'autres rapports ni d'autres mœurs. M. Senior en cite un curieux exemple. A Southampton, où il était en cours de visite, la directrice d'une de ces maisons lui raconta les singuliers propos qu'avait tenus quelques jours auparavant une jeune fille à peine nubile, et qui n'était pas de la pire espèce parmi celles confiées à sa garde. « Oh! avait-elle dit d'un air délibéré, je sais bien comment tout ceci va s'arranger pour moi. Ma cousine Sally est sortie de la maison il y a quelques jours, et elle vient d'y rentrer avec un poupon. J'espère qu'il m'en arrivera autant. Je sortirai à mon tour de la maison, et j'y rentrerai également avec mon poupon. »

Ce mélange de cynisme et de naïveté dans la dépravation n'est malheureusement pas très rare. Sous ce rapport, la réforme de 1834 a été un avortement. On avait présumé qu'en tenant sous les verrous cette légion d'indigens, on viendrait aisément à bout de leurs instincts vicieux, et que, de gré ou de force, on leur rendrait le goût et l'habitude du travail. L'illusion n'a pas été longue, et aujourd'hui l'expérience a prononcé. Les nouveaux cadres ne sont pas plus favorables que les anciens à un amendement moral. Ni le séquestre ni les communications extérieures n'ont tourné à bien. Dans le séquestre, les mauvais élémens sont entrés en fermentation par le contact, et quand par occasion une petite amélioration est arrivée à se produire, elle a été détruite par les influences du dehors. Les portes des *workhouses* ne s'ouvrent en effet que pour des gens pires que les internés, parens, amis, vivant de mendicité déguisée ou de trafics encore plus équivoques. Quelque discipline qu'on maintienne à l'intérieur, les relations de famille amènent le mélange des sexes, et cela suffit pour que des chutes s'ensuivent. Les parens ferment les yeux, quand ils n'y prêtent pas les mains. Quels exemples pour les enfans du premier âge! et qu'attendre d'une éducation commencée et achevée dans le voisinage de cette dégradation? Dès la période qui suivit la mise à exécution de l'acte de 1834, le danger fut visible; l'opinion publique et le parlement s'en émurent de concert: des modifications furent proposées et essayées.

La première trace de ce retour d'opinion date de 1837, et l'initiative partit de la chambre des communes. Son comité investit les commissaires de la loi des pauvres du pouvoir d'établir, avec le consentement des gardiens chargés de la police des *workhouses*, des écoles de district, en s'entendant pour la dépense soit avec les pa-

roisses, soit avec les unions de paroisses. Plus tard, en 1841, les commissaires rendaient compte, dans un document très développé, des difficultés qu'ils avaient rencontrées dans l'accomplissement de leur mandat. L'objet à poursuivre était évidemment la fondation d'écoles extérieures et séparées. On en avait admis le principe sans en déterminer les moyens. Ni les paroisses, ni les unions de paroisses ne s'y prêtaient; tantôt on résistait à la dépense, tantôt on se chicanait sur la répartition. Il fallait enlever tout prétexte à ces débats par des prescriptions plus précises. Un autre obstacle se rencontrait dans la volonté des parens. Comme ils tiraient de leurs enfans les uns des profits, les autres de petits services, ils se refusaient presque tous à une séparation dont le bénéfice indirect les touchait moins que les privations directes auxquelles il fallait d'abord souscrire. On en était dès lors réduit à ne compter, pour ces écoles de district, que sur les orphelins, les enfans illégitimes ou abandonnés, ou sur ceux dont les auteurs, pour un motif ou l'autre, se trouveraient déchus du droit de tutelle. Ces catégories étaient nombreuses et de tout point préférables pour un essai. Il n'y avait pas à redouter avec elles les suggestions pernicieuses ou les coupables exploitations qui prenaient naissance dans le sein même des familles. Celles-ci resteraient d'ailleurs libres de choisir entre les écoles intérieures des *workhouses* et les écoles extérieures de district. Quant aux constructions, on y ferait face sans trop de frais. Dans la plupart des paroisses se trouvaient des bâtimens qui, autrefois affectés au service des pauvres, étaient devenus vacans à la suite des concentrations qui s'étaient opérées. On pouvait donc avec quelque certitude prendre des mesures définitives.

De là les deux actes de 1845 et de 1848. Le premier, tout en étendant les pouvoirs des commissaires des pauvres, avait stipulé des réserves soit au sujet de la dépense, soit pour les distances à maintenir entre les écoles. Le second supprimait ces entraves comme préjudiciables aux essais, et laissait le bureau du district maître de décider quand, où et comment une école pouvait se fonder. Malgré des attributions aussi larges, l'œuvre n'en marcha pas plus rapidement, et en 1860 on ne comptait encore, en Angleterre et dans le pays de Galles, que six écoles de district recevant 2,682 élèves. C'était donc un échec, du moins quant au nombre. En revanche, tous ces échantillons d'écoles de district semblent avoir atteint leur but. Les commencemens étaient rudes, et il fallait un certain art pour s'emparer de l'attention d'élèves plus disposés à briser les bancs qu'à écouter les leçons; mais, ce premier accès passé, le goût de l'étude arrivait, et avec lui l'application. Dans les districts du Surrey, l'amendement fut sensible dès les premiers mois et s'est maintenu

depuis lors. Une remarque a été faite à cette occasion. Parmi ces enfans, ceux qui ont le mieux réussi sont les orphelins et les abandonnés : rien n'a troublé la réforme de leurs penchans vicieux, leur désir d'apprendre, leur volonté de persévérer; à peine citerait-on dans leurs rangs quelques exceptions. Les enfans au contraire, légitimes ou naturels, sur lesquels pouvaient s'exercer quelques influences de famille, n'étaient jamais ramenés d'une manière définitive. Au moment où l'on comptait le plus sur eux, un mauvais exemple, un conseil pervers suffisaient pour détruire le bien que l'école avait pu produire. Les inspecteurs signalent dans leurs rapports beaucoup de faits de ce genre, entre autres le suivant. Un garçon de quatorze ans, sorti d'une école de district, s'embarque sur un bâtiment de l'état. La campagne d'essai est heureuse; on l'admet comme novice, il est sur le point de reprendre la mer. C'est le moment que sa mère choisit pour le débaucher; elle convoite les nippes neuves qui couvrent son fils; elle le perdra pour avoir ce petit butin. Le jeune garçon résiste; les bons instincts prennent un moment le dessus. Que fait la mère? Elle entraîne l'enfant dans un débit de genièvre, le ramène ivre-mort, le couche, et pendant qu'il est au lit va vendre sa dépouille chez le fripier voisin. A son réveil, le malheureux novice ne put, faute d'habits, rejoindre son bâtiment, qui partait dans la journée. Signalé comme déserteur, il expia son écart dans une maison pénitentiaire; sa mère, par insuffisance de preuves, échappa cette fois et ne fut condamnée à la déportation à vie que plus tard et pour un autre crime.

Malgré tout, il y aurait eu avantage à multiplier les écoles de district pour soustraire le plus de victimes possible à l'épidémie de dépravation qui a son siége dans les maisons des pauvres. Pourtant le résultat a été presque insignifiant. Même en y comprenant 19 écoles séparées que diverses unions de paroisses ont fondées, administrées et entretenues à leurs frais, et où ont trouvé place 4,381 élèves, on n'arrive qu'à un total de 25 établissemens et de 7,063 enfans pour les écoles de district et les écoles séparées, tandis que les écoles intérieures des *workhouses* comptent 37,545 enfans qui demeurent exposés aux pires influences. A quoi cela tient-il? On a vu la part qui en revient aux dispositions des parens et au refus qu'ils font de se dessaisir de leurs enfans, traités en serviteurs ou en martyrs. Cette difficulté n'est ni la seule, ni la plus grave. Il en existe une autre dans la répugnance que montrent les unions de paroisses à se lier entre elles par des arrangemens communs. C'est l'écueil de tout pouvoir local appliqué à de trop petites circonscriptions. Déjà, quand il s'était agi des *workhouses*, les paroisses avaient eu bien de la peine à se constituer en unions pour en construire ou en

approprier qui devinssent d'usage collectif. Ces résistances de l'esprit de corps ont pris un degré de gravité de plus quand les unions de paroisses ont été invitées à s'associer pour fonder des écoles de district. Les unes disaient que les écoles intérieures des *workhouses* étaient suffisantes pour leur objet; d'autres, en admettant l'utilité d'écoles extérieures et séparées, trouvaient la dépense trop lourde ou en contestaient la quotité. La partie élective des bureaux des pauvres était particulièrement intraitable sur ce chapitre, et comme l'exécution des projets dépendait d'un vote, il se formait invariablement une majorité contre ce surcroît de charges. De là le nombre si réduit de ces fondations. Pour conjurer les causes de cet échec, les inspecteurs du conseil privé proposent de changer en obligation ce qui n'est qu'une faculté. Les unions ne seraient plus libres d'accepter ou de repousser, suivant leur convenance, le remplacement des écoles intérieures par des écoles extérieures. La loi prendrait un caractère impératif et ordonnerait ce que maintenant elle conseille. Rien n'indique toutefois que cette modification soit prochaine, et que le parlement se montre disposé à faire cette violence aux franchises des localités.

Les écoles intérieures restent ainsi de règle pour les *workhouses*; les autres modes constituent des exceptions. Si défectueuse que puisse être l'éducation dans ce casernement, encore faut-il savoir ce qu'elle est et ce qu'elle est susceptible de devenir. Depuis longtemps, il n'y a guère à ce sujet qu'une longue plainte qui des commissaires de la loi des pauvres va jusqu'à la chambre des communes. On s'accorde à dire que les bureaux des gardiens, surtout dans les districts agricoles et pour les membres qui relèvent de l'élection, apportent dans leurs fonctions plus de zèle que de lumières, et ne comprennent pas ce qu'une pareille tâche a de délicat et d'élevé. N'ouvrir les portes de leurs maisons que devant une indigence bien démontrée, rendre le paupérisme assez incommode pour qu'il ne devienne ni un calcul, ni un abri, tel est le résultat qui les préoccupe exclusivement. Vis-à-vis des adultes, cette conduite peut à la rigueur se justifier et répondre au besoin le plus immédiat; mais vis-à-vis des enfans elle a le caractère d'une cruauté et d'une injustice. L'enfant du pauvre n'est pas responsable de l'état où il vit, il suit le sort de sa famille sans avoir ni la conscience des faits, ni la faculté de choisir. Cette distinction devrait rester présente plus qu'elle ne l'est à l'esprit des gardiens des pauvres. Autant la réserve et la sévérité sont de mise envers ceux qui sont les auteurs de leur propre déchéance, et en portent le poids tantôt avec une fierté cynique, tantôt avec une incurable apathie, autant il faudrait se montrer secourable envers des infortunés qui n'ont d'autre tort que celui de

leur naissance, et que leur âge rend accessibles à de plus saines impressions. L'humanité ne parlât-elle pas en leur faveur qu'un sentiment de prévoyance conseillerait de le faire. Cette classe est en effet criminelle par destination. C'est de ses rangs que sortent les escrocs, les voleurs émérites, les meurtriers même qui vont peupler les établissemens pénitentiaires ou expier sur un gibet le sang qu'ils ont versé. Comment les gardiens des pauvres ne voient-ils pas de quel avantage il serait pour la communauté d'agir fortement sur cette génération prédestinée au mal, de combattre dans son germe par un traitement approprié le vice héréditaire qui la ronge? Même au point de vue du paupérisme, ne serait-il pas utile d'amender ces enfans, d'en faire pour le pays des serviteurs honnêtes, et de préparer ainsi des économies pour les services à venir?

Les gardiens des pauvres ne voient ni si haut ni si loin; ils s'en tiennent à leurs obligations les plus strictes, et il en est dans le nombre qui sont indifférens ou hostiles à l'éducation. Presque tous se regardent comme quittes quand ils ont maintenu une bonne discipline dans leurs établissemens et ménagé de leur mieux les deniers de la paroisse. S'ils instituent une école intérieure, c'est pour obéir à la loi et en la rejetant sur un plan secondaire; ils lui mesurent d'une main avare et comme à regret les fonds nécessaires pour marcher. Nulle part on n'aurait un plus grand besoin de maîtres exercés et qui eussent pour eux l'autorité du caractère et du talent. Croirait-on que jusqu'en 1846 c'est parmi les pauvres eux-mêmes qu'on a choisi les maîtres des écoles intérieures pour n'avoir point à les salarier? Il est facile de deviner ce qu'était une école avec de pareils directeurs; dans bien des cas, les maîtres n'en savaient guère plus que les enfans qu'ils étaient chargés de former; ils épelaient leurs lettres et bronchaient souvent sur l'orthographe. En vain le gouvernement insista-t-il à plusieurs reprises auprès des bureaux des paroisses; ses avis étaient dédaignés, et il n'osait pas user de contrainte. Il recourut alors au seul moyen vraiment efficace. Un fonds de 30,000 livres sterling fut affecté aux traitemens de maîtres et de maîtresses dont le choix devait être confié aux inspecteurs du conseil privé et soumis pour la forme aux bureaux des pauvres. Ces traitemens variaient, suivant le grade, entre 60 et 15 livres de fixe, plus un droit par tête d'élève de 6 à 3 shillings, également en rapport avec le grade. La quotité de ce subside devait être fixée chaque année; de 1847 à 1861, il s'est maintenu aux environs de 31,000 livres. A chaque année scolaire, on procède à une nouvelle collation des grades. Les inspecteurs du conseil privé visitent les écoles, et décident, après examen, quel sera le diplôme du maître. Cette organisation ne brille pas par la simplicité. Il y a

quatre espèces de diplômes, depuis le diplôme de permission, qui est le plus modeste, jusqu'au diplôme de capacité, qui est le plus élevé, en passant par les diplômes d'épreuve et de compétence. Chacun de ces grades est en outre subdivisé en trois numéros, de sorte qu'il y a douze manières d'être instituteur primaire ou institutrice dans les maisons des pauvres, et qu'à chacun de ces modes sont attribués des émolumens différens. A ces encouragemens les bureaux des paroisses ajoutent leur garantie pour un minimum de traitement : dans certains cas, c'est à la partie fixe que s'applique cette garantie; d'autres fois, c'est à la partie éventuelle, et il est des occasions où ce droit a été porté jusqu'à 10 shillings par tête d'enfant.

Malgré ces avantages, conférés par l'état ou arrachés aux agences locales, la position n'est rien moins qu'enviée. Les maîtres de première classe ne peuvent, dans une école de pauvres, gagner au-delà de 65 livres (1,600 francs environ), tandis qu'un maître de première classe dans une école libre arrive aisément à 133 livres (3,300 francs environ) en salaire fixe ou en capitation. L'écart est considérable, quoique le grade soit le même. Ce n'est pas le seul motif qui éloigne les instituteurs d'élite, ceux qui ont la faculté de choisir. De toutes les écoles, il n'en est point où l'on soit plus assujetti que celles des pauvres. Les vacances n'y ont rien de fixe, la liberté personnelle est subordonnée aux règles de la maison; les instituteurs y sont en présence d'administrateurs de qui ils relèvent, et qui, pour l'éducation et les manières, souvent ne les valent pas. Dans un tel lieu, vis-à-vis des sujets qui leur sont confiés, la besogne est ingrate, obscure, et ne peut donner d'autre satisfaction que celle de la conscience. Ce qui empire encore les choses, c'est cette partie du traitement dont le chiffre s'élève ou descend suivant le nombre des élèves. Aucune combinaison ne pouvait être plus maladroite ni aller plus directement contre son but. L'intérêt des enfans est de sortir le plus tôt possible de ces maisons de perdition, et c'est aussi l'intérêt de la société; l'intérêt des instituteurs est de les y retenir le plus longtemps possible pour n'avoir pas à essuyer de rabais dans leur traitement : chaque succès leur est un préjudice. Plus d'une fois les inspecteurs, et après eux le comité du conseil privé, se sont prononcés contre ce mode de rétribution, où l'homme scrupuleux travaille contre lui-même et où celui qui ne l'est pas n'agit qu'au détriment de ses élèves et de la société qui les lui confie. Ces remontrances ont été vaines; soit routine, soit faux calcul, les paroisses ont maintenu leur singulière comptabilité, et par suite le préjudice moral qu'elle cause.

Pour relever le personnel des instituteurs, le comité du conseil

privé eut un moment le dessein de les former lui-même dans un établissement créé et soutenu à ses frais. Il fonda une école normale primaire dans Kneller-Hall. Après quelques années d'essai, il fallut y renoncer. Les sujets capables qui sortaient de cette école normale se sentaient peu de goût pour les fonctions auxquelles on les destinait. Les uns craignaient d'être enveloppés dans la déchéance qui pesait sur le siége de leur enseignement; d'autres reculaient devant une tâche pleine de déboires sans compensation et qui aggravait les souffrances de l'esprit et du cœur par des désagrémens matériels. C'était tantôt le logement plein d'odeurs infectes, tantôt l'heure mal calculée des repas; ici le bois, le charbon manquaient même au cœur de l'hiver, et les chambres se changeaient en glacières. Tout dépendait, dans ce régime mixte, d'un caprice des gardiens, d'une rancune du directeur. Aucune situation en effet n'était et ne reste plus précaire que celle d'un maître d'école dans un *workhouse*. Son traitement est fixé par les gardiens et payé par le trésor, conformément à une échelle que dressent les commissaires des pauvres. Son rang dans cette échelle et par conséquent le chiffre de son traitement sont à la merci d'un inspecteur du conseil privé, tandis que le bureau des commissaires a seul le droit de prononcer sa révocation. Ces inconséquences, ces conflits d'attributions affectent la discipline des écoles et en éloignent les hommes qui pourraient, par leurs leçons et leur exemple, y produire quelque bien. Dans ce mélange des pouvoirs, personne en réalité ne commande et par conséquent personne n'obéit. Aussi règne-t-il dans ces maisons, sous un ordre apparent, une dissolution incurable. Rien n'est plus affligeant que les témoignages recueillis à ce sujet. Interrogé sur les résultats qu'il a obtenus, le maître d'une de ces écoles répond : « Sur trente-neuf élèves qui m'ont passé par les mains, deux ont été condamnés à la transportation pour dix ans, quatre pour quinze ans, un pour vingt ans, douze ont été emprisonnés, huit ont été classés parmi les pauvres inscrits, sept tout au plus se sont utilement employés, le reste peut passer à bon droit pour suspect. » Et afin qu'on ne prenne pas ces faits déplorables pour une exception, le même instituteur ajoute laconiquement : « Il en est ainsi dans presque toutes nos écoles de garçons. »

Les écoles de filles ne sont pas dans un meilleur état; le côté faible est ici moins dans le personnel enseignant que dans le programme de l'éducation. Les institutrices y visent volontiers à l'apparat, et dirigent trop les études en vue de la collation des grades, qui suivra les visites de l'inspecteur du conseil privé. Au lieu d'appuyer sur les notions qui mettraient leurs élèves à même de tirer un prix de leurs services, elles meublent leur mémoire de détails oiseux, et dans la

direction morale, elles n'apportent guère plus de discernement. Pour les jeunes filles, la meilleure garantie serait un séquestre judicieux. Il faudrait empêcher le mélange non-seulement des sexes, mais jusqu'à un certain point des âges, en écartant aussi les influences qu'exercent sur les élèves sédentaires celles qui ne sont que de passage. Sans un triage sévère, aucun bien n'est possible. Malheureusement ce triage n'a lieu que par exception. Le mal ici s'aggrave de toutes les déchéances que la femme seule est dans le cas d'encourir, la prostitution entre autres, qui met ces maisons des pauvres en coupes réglées et en prend la fleur. Quant au reste, il semble destiné à végéter sur place, et va de la cour des enfans à la cour des adultes sans que le passage dans les écoles amène d'amendemens bien sensibles. Le paupérisme vit ainsi de sa propre substance. A peine voit-on se détacher du milieu de cette corruption quelques natures mieux trempées et plus vigoureuses qui brisent résolûment leur chaîne, et demandent au travail le prix de leur rançon.

Pourtant il y avait eu çà et là quelques essais propres à indiquer la bonne voie, et dans ce nombre celui de Norwich. La maison de Norwich, couvent du moyen âge tant bien que mal approprié, était classée au dernier rang pour la qualité de ses pensionnaires. Nulle part, disait-on, l'enfance n'était plus dégradée. Cédant au cri public, les administrateurs firent un effort. Deux établissemens distincts, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles, furent créés comme annexes de l'établissement principal. Pour mieux empêcher les mélanges, on les plaça hors des murs de la ville et à une certaine distance. La maison des jeunes filles était surtout charmante d'aspect; ses constructions fraîches formaient un contraste avec les sombres murs du cloître qui abritait les adultes. Un parterre et un jardin potager occupaient le front des bâtimens, et s'étendaient jusqu'au mur d'enceinte qui longeait la route. Le seul luxe en tout ceci était dans la beauté du site, la pureté de l'air, l'harmonie et l'entente des distributions intérieures. Les lieux disposaient à de bonnes impressions; rien n'y attristait l'œil des enfans. Un meilleur système d'éducation accompagna ce changement de résidence. A côté et au-dessus des maîtresses d'écoles, la directrice du nouvel établissement veilla à ce que ces jeunes filles devinssent aptes aux travaux de leur condition. On leur apprit à coudre, à laver, à blanchir, à repasser; on les mit au courant des divers services de la maison et de la ferme, de manière qu'elles pussent se placer au dehors et recevoir quelques gages. Ces réformes bien simples réussirent au-delà de toute attente. Un chapelain attaché à l'établissement constatait, après dix ans d'exercice, que, parmi les jeunes filles qui

y avaient passé, douze seulement s'étaient fait inscrire sur les listes des pauvres classés, et sur ces douze une idiote et une épileptique. Les autres avaient trouvé de l'emploi et pouvaient désormais se suffire. La maison des garçons, installée sur le même pied, donna des résultats à peu près analogues. On y formait des sujets, et en assez grand nombre, pour la marine et pour l'armée, pour les travaux des manufactures et des champs, pour la domesticité urbaine ou rurale. Ces enfans, que l'on tirait du bourbier du paupérisme, n'y retombaient pas. Une circonstance vint mieux démontrer encore que ces amendemens tenaient plus au régime qu'aux hommes chargés de l'appliquer. En 1859, des bâtimens élevés avec un certain luxe se trouvèrent achevés, et les pauvres de Norwich durent quitter les murs du vieux couvent pour occuper leur résidence définitive. Tout aurait été profit dans ce changement sans une combinaison qui vint empêcher le succès. A la suite des cours destinés aux adultes, on avait réservé pour les enfans un local séparé par des clôtures insuffisantes. La commodité et l'économie des services l'avaient emporté sur les considérations de l'ordre moral. Le plan des gardiens était que l'on réintégrât les enfans dans l'établissement commun, en prenant quelques précautions contre le mélange. Il fallut, bon gré, mal gré, en passer par là. En vain les commissaires des pauvres s'interposèrent-ils en élevant des chicanes de procédure; ils obtinrent à grand'peine quelques délais, à l'expiration desquels le dernier mot resta aux gardiens, qui tenaient les cordons de la bourse. Ce qu'avaient prévu les esprits sensés arriva. Les bénéfices du séquestre diminuèrent dès qu'il fut moins rigoureux; à respirer le même air que les adultes, les enfans se corrompirent de nouveau. Les maisons de Norwich, qui passaient pour des modèles, déchurent peu à peu dans l'opinion, et, faute d'avoir maintenu un principe tutélaire, elles en sont aujourd'hui au même point que la plupart des établissemens analogues de l'Angleterre et de l'Écosse.

Par cet exemple, il est aisé de se rendre compte des difficultés que rencontre la réforme de ces maisons de pauvres. Chaque union commente la loi à sa guise, et la jurisprudence n'est fixée sur aucun point. On a pu le voir à propos du régime de séparation qui est le vrai palliatif du mal. Une société qui s'est vouée à la visite des *workhouses* tenta un effort dans ce sens il y a quelques années; elle proposa à six des maisons de la métropole de se charger des enfans qu'elles renfermaient et de construire à ses frais un asile où ils seraient reçus, logés, nourris et élevés en vue des services auxquels ils se montreraient propres. Toutes les garanties désirables étaient offertes. La société demandait seulement aux gardiens des pauvres de fixer la part contributive que chacun de leurs établisse-

mens consentirait à prendre à sa charge. Les réponses des gardiens furent identiques à quelques variantes près; en acceptant la proposition, ils se montraient disposés à payer, à titre de subvention, l'équivalent de ce que leur coûtaient les enfans dans l'intérieur du *workhouse*. Cinq de ces établissemens ne mettaient point de réserve dans leur acquiescement; un seul, l'*Union du Strand*, crut devoir consulter les commissaires des pauvres sur la légalité de la combinaison. Ce fut une pierre d'achoppement. Au lieu de s'inspirer de l'esprit de la loi, les commissaires s'en tinrent strictement à la lettre, et après de longues délibérations déclarèrent aux gardiens qu'à leur grand regret ils ne pouvaient accepter comme légal cet emploi d'une fraction, même minime, de la taxe des pauvres. A l'appui, ils citaient quelques actes du parlement et des prescriptions à leurs yeux impératives. Au fond, la question se prêtait à la controverse, et avec un peu de bonne volonté les argumens n'eussent pas manqué pour la résoudre dans l'autre sens. Toujours est-il que d'un commun accord gardiens et commissaires laissèrent les choses suivre leur cours; la société en fut pour ses offres. On lui refusa même des enfans qu'elle s'engageait à élever à ses dépens et sans indemnité d'aucune sorte.

Ainsi se passent les choses pour les pauvres qui sont casernés; leurs 38,000 enfans vont tous aux écoles et recueillent de cette fréquentation un bénéfice trop souvent compromis par les influences dangereuses de la résidence. Il n'en est pas de même pour les 262,204 enfans appartenant aux pauvres du dehors (*out door*), comme les Anglais les nomment. A ce nombre, qui ne comprend que les enfans assistés des unions de paroisses, il faut ajouter 26,220 enfans relevant de paroisses indépendantes, ce qui forme un total de 288,424 enfans de pauvres que la condition de leurs parens vouerait à l'ignorance, si on ne leur venait en aide par des institutions spéciales. Les premiers et les plus directement engagés dans cette assistance sont encore les gardiens. Un acte récent les autorise, s'il y a lieu, à pourvoir à l'éducation des enfans qu'on peut appeler les externes du paupérisme. Ce n'est pas une obligation, c'est seulement une faculté, et dans beaucoup de comtés on se dérobe volontiers à ce surcroît de charges. Un document de 1857 constate que le nombre total des enfans libres entretenus dans les écoles par les gardiens n'excédait pas alors 6,537, causant une dépense annuelle de 1,828 livres sterling. D'autres relevés établissent que sur neuf comtés, — Dorset, Durham, Monmouth, Northampton, Oxford, Glocester, Rutland, Hampshire, Cornwall, — cinq n'élevaient point d'enfans de pauvres, un en élevait un avec une dépense de 5 shillings 8 deniers, un autre deux avec une dépense de 7 shillings, un autre

trois avec une dépense de 12 shillings 2 deniers, un autre enfin cinq avec une dépense de 19 shillings 6 deniers, si bien que, sur un total de près de 40,000 enfans de pauvres répandus dans les neuf comtés, les gardiens n'en envoyaient à l'école que onze avec une dépense totale de 2 liv. 8 shill. 4 deniers par an. C'était user largement de la faculté de s'abstenir. D'autres comtés, il est vrai, y mettaient plus de grandeur, et un rapport de M. Milner Gibson à la chambre des communes daté de 1856 n'estime qu'à 85,000 le chiffre des enfans pauvres de la catégorie des externes qui ne fréquentaient pas les écoles. Un point sur lequel s'accordent les enquêtes anciennes ou récentes, c'est le degré d'abjection où croupit cette classe abandonnée à ses instincts. Le mal est si grand que dans les moyens de guérison proposés à l'envi on découvre une certaine pointe d'arbitraire. Rien de plus grave dans un pays respectueux pour le droit qu'ont les classes et les individus de disposer librement d'eux-mêmes, pourvu qu'ils ne nuisent pas à autrui. Quelques hommes du métier demandent que ce qui n'est aujourd'hui que facultatif devienne obligatoire pour les gardiens, c'est-à-dire que l'instruction soit donnée gratuitement et indistinctement aux enfans des pauvres assistés au dehors. D'autres vont plus loin : ils veulent que l'éducation des enfans soit la condition forcée de l'assistance extérieure et que le certificat d'école accompagne les distributions de secours. Sous des formes variées, il s'agit toujours d'une contrainte exercée sur la volonté des parens. Ces conseils partent en général des inspecteurs du gouvernement ou des membres ardens du clergé. Jusqu'ici le parlement n'y a cédé qu'à demi. Il a pu investir l'état d'un pouvoir de surveillance, mettre des subsides à la disposition du conseil privé, tolérer l'ombre d'une autorité universitaire, instituer à côté des gardiens un corps de commissaires de la loi des pauvres : ce sont autant de concessions que lui a arrachées un certain goût d'unité et de symétrie qui se répand depuis peu dans un pays et au sein d'un régime bien décousus; mais il est deux choses dont il s'est jusqu'ici résolûment défendu : c'est de porter la main sur les droits de la famille, tant que la loi les consacre, et d'empiéter sur les attributions des paroisses, accoutumées depuis des siècles à s'administrer elles-mêmes.

Près des écoles ouvertes aux enfans de pauvres dans l'intérieur des *workhouses* ou dans le ressort des districts, il en est d'autres qui sont suffisamment qualifiées par le nom sous lequel on les désigne : *ragged schools*, c'est-à-dire écoles en haillons ou écoles des déguenillés. Les enfans qui les hantent appartiennent à une classe pire que les pauvres inscrits : c'est la classe des gens vicieux, des ivrognes, des débauchés, dissipant ce qu'ils gagnent et s'endettant quand

ils sont à court. Aucune misère n'est plus douloureuse à étudier, et elle est presque toujours accompagnée d'une impudence qui révolte. Sous des vêtemens en lambeaux se cachent de grands airs; ces hommes s'irriteraient si on les traitait de pauvres, quoiqu'ils soient descendus plus bas que les pauvres mêmes. On devine ce que peuvent être les enfans issus de pareils pères : hâves, malingres, mal nourris, élevés sous le bâton, ils débutent dans les cloaques des grandes villes pour aller finir dans quelque établissement pénitentiaire. Toutes les ruses leur sont familières; ils sucent la dépravation avec le lait, et plusieurs d'entre eux poussent jusqu'au génie l'art des petites déprédations. C'est pour de tels sujets que s'ouvrent les écoles en haillons; nulle autre part on ne les recevrait avec les guenilles qui les recouvrent. Le trait qui sépare ces écoles des écoles ordinaires n'est ni la profession des parens, ni les ressources des familles; c'est plutôt le tempérament, les habitudes, la tenue. Ceux qui les ont fondées, ainsi que ceux qui aujourd'hui les maintiennent et les desservent, ont obéi et obéissent aux plus judicieuses inspirations de la charité. Ils ont aperçu dans les bas-fonds de la société une catégorie d'enfans qui restait sans patronage, enfans de pauvres sans être classés comme pauvres, enfans abandonnés sans être des vagabonds, triste rebut des classes impures et peu susceptible d'être amendé. C'est pour passer au crible cette balayure sociale et en tirer ce qu'elle contient de meilleur que les écoles en haillons ont été instituées; c'est à cette œuvre que se vouent chaque jour des hommes zélés et des femmes généreuses avec une ardeur que rien n'abat, une patience que rien ne lasse.

Quand on est entré dans une de ces écoles, le souvenir ne s'en efface plus : il est évident qu'on est au milieu d'une collection d'abominables petits garnemens. Non-seulement les vêtemens sont disparates, souillés, déchirés, criblés de trous, mais sur les visages règne une effronterie précoce, le pire des stigmates que le contact du vice imprime à l'enfance. On voit que des instincts pervers se sont déjà emparés de ces cœurs, et ne capituleront, s'ils capitulent, qu'au prix de rudes assauts. Point de bien à espérer du rapprochement de tels élémens; entre ces vauriens il n'y a de nuance que du mauvais au pire. Les familles qui, dans la misère, ont conservé un fonds d'honnêteté rougiraient d'envoyer leurs enfans dans les écoles en haillons; elles préfèrent les écoles du *workhouse*, comme offrant un risque moindre. Il ne reste donc aux premières, comme cliens, que les enfans dont les familles ne veulent ou ne peuvent pas payer la rétribution scolaire, ou ceux qui n'ont pas des vêtemens assez décens pour se présenter dans les écoles ordinaires, ou ceux enfin qu'un caractère indomptable et des habitudes vicieuses ont fait

chasser des autres établissemens. Le plus fort des trois contingens est fourni par les parens dissipateurs, et en première ligne par les ivrognes. Pour plusieurs motifs, l'*école en haillons* a droit à leurs préférences : elle est gratuite, et ne prélève sur leurs goûts ni un verre de gin ni un verre de whisky. Elle n'est pas difficile en fait de costume, et admet les élèves comme ils sont, quand ils quittent le ruisseau pour les bancs, à demi nus, les mains sales, les cheveux en désordre. Ce sont là autant de peines et de dépenses épargnées, et l'ivrogne y regarde de près. Que son enfant aille à l'école, soit, pourvu que cela ne trouble en rien ses comptes de cabaret. La meilleure des écoles pour lui est celle qui lui laisse moins de souci et plus d'argent à dépenser. Sous ce rapport, il est admirablement servi; jamais discipline ne fut moins sévère que celle des écoles de son choix : point de renvoi, point de mauvaises notes; l'enfant peut aller aux classes ou s'absenter, sans encourir d'autre châtiment qu'une réprimande dont il se moque, et qui ne l'empêchera pas de recommencer. Cette tolérance est un calcul et une nécessité : conduites avec plus de régularité, ces écoles seraient bien vite désertées; les parens s'accommoderaient mal d'une discipline rigoureuse, et à la première gêne les enfans s'envoleraient comme des oiseaux effarouchés.

Frappés de ces faits, des hommes sensés ont émis des doutes sur l'utilité de ces institutions. Pourquoi persister dans une œuvre évidemment stérile? Si, au bout de tant de peines et de sacrifices, on avait vu se produire un amendement général ou seulement des améliorations isolées, l'expérience aurait eu une sanction; mais aucune illusion n'est possible à ce sujet. Ces écoles n'ont été pour les parens qu'un moyen de se débarrasser de toute surveillance, pour les enfans qu'un lieu de passage et une occasion de rencontre; les élèves en sortent comme ils y sont entrés, ni plus instruits ni moins turbulens. Un autre inconvénient s'attache d'ailleurs au maintien de ces écoles : complétement gratuites, elles sont pour les écoles régulières une concurrence préjudiciable. Des familles qui auraient pu supporter la dépense de la rétribution scolaire trouvent commode d'y échapper en envoyant leurs enfans dans ces établissemens, qui ne font pas payer leurs services. Un calcul d'économie les fait passer sur les dangers du mélange, de telle sorte que, sans profiter à la masse des admissibles, ces écoles offrent à un certain nombre d'intrus un prétexte pour s'affranchir d'une charge. Cet abus est manifeste, et de tous côtés on en cite des exemples. Des parens peu scrupuleux imposent à leurs enfans des négligences de costume afin qu'ils ne fassent pas disparate avec la nuée de vagabonds, hôtes privilégiés de ces établissemens. En présence de ces

faits regrettables, il devenait urgent, concluait-on, d'arrêter par un acte de vigueur des spéculations qui étaient déjà un scandale et pouvaient être bientôt un danger.

Ces objections ne sont pas restées sans réponse. Les écoles en haillons ont été surtout défendues par miss Carpenter, qui a contribué à fonder la plupart de ces établissemens et en suit la marche avec sollicitude. « C'est par le cœur, dit-elle, plus que par la raison que cette œuvre doit être jugée. Comment admettre qu'un pays civilisé supporte le spectacle d'une tribu d'enfans que leurs parens délaissent pendant tout le cours de la journée sur le pavé des grandes villes? Comment en détourner la vue et oublier qu'il y a là probablement quelques âmes à sauver, quelques serviteurs utiles à former? Que dans le calme du cabinet on pèse les chances de cette entreprise, et qu'on la condamne comme ne devant pas rendre en raison de ce qu'elle coûtera, ce n'est là qu'une opinion spéculative, en dehors des faits. A l'aspect des lieux, un autre sentiment domine. Quiconque a pénétré dans ces cours sans soleil et ces allées infectes où des enfans se roulent dans la fange des ruisseaux et, pressés par la faim, disputent aux animaux jusqu'à des débris de cuisine, quiconque a vu cela, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, ne peut plus penser ni dire que des créatures humaines doivent être abandonnées à un tel sort, sans qu'on leur tende la main pour les en affranchir. Par sa situation équivoque, cette classe était presque la seule qui restât en dehors des cadres de l'instruction; elle y est désormais entrée, elle n'en sortira plus. Il se peut qu'au bout de cet effort il y ait quelque mécompte et que la mesure ne tienne pas tout ce qu'on s'en était promis; mais fût-elle insignifiante par les résultats, qu'elle n'en serait pas moins significative par l'intention. Les faits de cet ordre sont d'ailleurs lents à se produire; l'avenir seul a le dernier mot. Il en est d'eux comme de ces semences invisibles que les vents promènent longtemps sur les landes. Les années s'écoulent, et il semble que rien n'est changé dans l'état des lieux, lorsqu'un jour les graines endormies s'éveillent et percent les surfaces; la lande verdit alors, charme les yeux et fournit aux hommes un témoignage de plus des forces mystérieuses de la nature. »

Dans plusieurs cas, le bien est déjà sensible, surtout chez les jeunes filles, plus maniables que les garçons et d'une dépravation moins enracinée. Miss Carpenter en cite plusieurs exemples, je choisis le suivant : un jour, on amène à l'école deux petites filles d'un aspect si repoussant que les autres enfans s'en éloignent par un sentiment de dégoût; l'une avait cinq ans, l'autre six. Elles n'avaient pour vêtement que des loques, sans linge de corps, et des loques en si mauvais état, que ces pauvres créatures les rete-

naient à deux mains pour qu'elles ne tombassent pas à leurs pieds. Leur visage n'était qu'une couche de crasse, leurs cheveux, faute de peigne, couvraient leurs épaules et leurs yeux; on eût dit des sauvages. Avant de les admettre sur les bancs, il fallut les laver, les peigner et rajuster tant bien que mal leurs robes à jour. Cette toilette dura plus d'une heure et demie. Enfin elles s'assirent, et leurs manières furent d'abord assorties à leur costume : elles étaient lourdes, gauches, désobéissantes, distraites. Au bout de quelques jours seulement, leur attention commença de se fixer; elles prirent goût à ce qu'elles entendaient, et montrèrent de l'intelligence dans leurs réponses. Un mois plus tard, elles étaient devenues les meilleures élèves de la classe; leur esprit s'était ouvert, et sous les mêmes vêtemens elles avaient un air tout autre. L'occasion fit que miss Carpenter entra en relations avec leurs parens; elle alla voir un jour l'aînée, qui était tombée malade. Si accoutumée qu'elle fût à ces misères, son cœur défaillit devant celle-là. Une pauvre chaumière composée d'une seule pièce logeait toute la famille. Le père agitait dans un coin sa navette de tisserand; la mère chargeait sa hotte de quelques articles qu'elle allait revendre en détail. La jeune fille, étendue sur un tas de chiffons, se débattait dans un accès de fièvre. Point d'autre siége qu'une chaise cassée, si bien qu'il fallut rester debout. La visite ne put se prolonger; mais si courte qu'elle fût, la malade en éprouva du soulagement. Son plus vif regret était de ne pouvoir aller à l'école, et elle se faisait une fête d'y retourner. Près de cette chaumière infecte et enfumée, l'école était un véritable palais.

Tout n'a donc pas été vain dans ces tentatives; quelque bien s'est fait ou se prépare. L'éducation n'allât-elle point au-delà d'un petit nombre de notions superficielles, que ce serait encore un bienfait de laisser ce germe dans les esprits; il peut amener le désir d'une instruction plus étendue. Il en est de même du respect de la discipline; ces écoles en ont une, si relâchée qu'elle soit, et c'est tout profit pour des tempéramens qui ne connaissent point de frein. Cependant la prudence conseille de ne pas multiplier outre mesure ces fondations; elles ne sont bonnes qu'à la condition de ne pas affecter la situation des écoles régulières. Aussi le comité du conseil privé n'a-t-il offert à ces écoles d'enfans en guenilles qu'une assistance conditionnelle, en stipulant diverses garanties. Voici quelles étaient ses premières propositions. Le comité prenait à sa charge la moitié du loyer, le tiers du coût des outils et du matériel, la fourniture des livres comme pour les autres écoles, plus une capitation en argen de 50 shillings par chaque pensionnaire, enfin la moitié du salaire des instituteurs et de leurs suppléans, dont le nombre serait réglé

en raison de celui des élèves. En retour de ces avantages, le comité demandait que l'école devînt une école industrielle avec quelques variétés d'apprentissage, qu'elle se recrutât exclusivement parmi les enfans abandonnés ou les enfans de repris de justice, qu'elle acceptât pour ses maîtres et leurs auxiliaires la surveillance et le contrôle des inspecteurs du gouvernement; enfin qu'elle astreignît les enfans à une mise plus convenable et à de meilleures habitudes de propreté. Plus tard, le comité retira une partie de ses offres, en imposant d'autres entraves. Il diminuait sa part de concours dans la capitation et le traitement des maîtres, et condamnait avec plus de force toute admission d'élèves en dehors de la population vicieuse. « Ces écoles, disait l'organe du comité, ne peuvent être que provisoires; si on les assiste, c'est pour avoir le droit de les contenir. Tôt ou tard, il faudra qu'elles se fondent dans les écoles élémentaires ou industrielles que la loi classe et que l'état soutient. » A quoi les partisans de ces établissemens répondaient : « Vous avez beau faire, il y a dans les communautés humaines une couche inférieure que vous n'avez jamais atteinte et n'atteindrez jamais avec vos écoles payantes. Nos écoles seules sont en contact avec ces natures réfractaires qu'il faut à la fois dompter et éclairer; elles ne suffiront à la tâche qu'à la condition d'être aidées. Cette tâche exige de bons instrumens, et pour avoir ces instrumens, il faut y mettre le prix. A qui recourir pour cela? Les moyens ordinaires resteraient en-deçà du but; l'état seul peut supporter de telles dépenses. Dès lors la marche à suivre est indiquée : l'état doit prendre ces établissemens à sa charge et sous sa conduite; l'utilité le conseille autant que la justice. »

Voilà les plaidoiries échangées et le vif de la question; aucune n'est plus délicate. Il s'agit encore d'un empiétement auquel on convie les pouvoirs publics : ce sont là de mauvais symptômes. L'action privée, qui a tant fait pour l'Angleterre et l'a élevée si haut, semble frappée de lassitude; elle désarme, elle offre de rendre ses places de sûreté. Ces faiblesses peuvent conduire loin, et c'est déjà un danger qu'on les exprime. Un autre problème est d'ailleurs attaché à la composition de ces écoles. Jusqu'ici, la méthode préférée pour combattre les élémens vicieux était de les confondre avec de bons élémens et de les réduire à l'impuissance par ce voisinage. C'était un traitement indirect dont beaucoup d'épreuves attestaient l'efficacité. Pour ces écoles au contraire, la méthode est de n'admettre que des élémens notoirement vicieux, et le comité du conseil privé insiste sur ce point, il en fait une condition de ses faveurs. Il s'agit dès lors de concentrer le mal pour le vaincre par un traitement direct. L'opinion peut hésiter entre les deux systèmes; mais elle n'en rend

pas moins justice à ceux qui ont tendu la main à de pauvres créatures auxquelles personne ne songeait et fait un effort pour les tirer de l'avilissement auquel les condamnait la fatalité de leur naissance.

II.

Quittons ces classes dégradées pour arriver à la partie saine des populations. Ici se présentent d'abord les enfans qui travaillent aux manufactures, légion compacte, quoique récemment formée. Jusqu'à la fin du dernier siècle, l'industrie ne s'était guère exercée, on le sait, qu'isolément ou par petits groupes, suivant la nature du produit et l'aptitude des populations. Les travaux, à quelques exceptions près, s'adaptaient à la vie domestique. Hors des villes chaque chaumière, dans les villes chaque maison, souvent même chaque étage, formaient des ateliers distincts, indépendans les uns des autres. Point d'autre servitude entre l'ouvrier et le fabricant que celle d'une tâche offerte par celui-ci, acceptée par celui-là, moyennant un prix débattu et certaines garanties d'exécution. A un travail ainsi combiné, l'esprit de famille servait de règle, de discipline et d'aiguillon; l'obéissance et le commandement s'y distribuaient d'une manière naturelle, et la société trouvait dans les liens du sang les plus sûres garanties qu'elle pût exiger. Il n'en pouvait plus être de même le jour où la grande industrie, mettant la main sur les industries moyennes et petites, eut multiplié ses conquêtes et substitué partout les groupes aux unités, les forces collectives aux forces individuelles. Des devoirs plus étendus commençaient alors pour la communauté. Comment serait-elle demeurée indifférente quand une classe tout entière entrait, par voie d'enrôlement, dans les cadres que la manufacture créait et développait sans relâche, quand au chef du ménage succédait, au moins pour certaines attributions, le chef de l'établissement, et que, par degrés et par la force des choses, l'autorité et la responsabilité se déplaçaient? Un régime si nouveau exigeait, comme équilibre, quelques formes tutélaires; il fallait demander à la loi des garanties que l'esprit de famille ne donnait plus.

Il n'y a pas à insister ici sur la partie de ces prescriptions qui ont pour objet de défendre la santé et les forces de l'enfant contre l'abus qu'on en pouvait faire, et que déjà on en faisait. Il y a été pourvu par une limite dans les heures de travail et des relais imposés aux usines à feu continu. Les mêmes soins se sont étendus au contrat d'apprentissage, désormais mieux réglé, mieux respecté surtout. C'est aux stipulations morales que de préférence nous nous attacherons. Vérifions donc où en sont les obligations du maître et

les droits de l'enfant en matière d'instruction et d'éducation; comment se distribue la charge de l'entretien des écoles; quelles précautions on a prises pour que la responsabilité, transportée du père au patron, remplisse son objet de manière à satisfaire la conscience publique.

L'honneur de l'initiative revient au premier sir Robert Peel. Sous George III, et quand la manufacture n'en était qu'à ses débuts, il fit passer un acte qui réglait les conditions de l'apprentissage dans les ateliers où l'on travaillait la laine et le coton. Dès lors la tâche de l'enfant fut limitée à douze heures par jour, et il fut enjoint de réserver quelques heures pour son instruction, avec des clauses impératives pour l'entrepreneur d'industrie. Cet acte fut complété en 1819 par l'interdiction d'employer dans les manufactures des enfans au-dessous de neuf ans. Les choses restèrent dans cet état pendant vingt années, au bout desquelles le cri public obligea le parlement à prendre de plus amples précautions. Une série de lois marqua cette seconde période du régime des manufactures, — en 1833, sous Guillaume IV, — en 1844, 1845, 1847, sous la reine Victoria. L'ensemble de ces lois forme aujourd'hui le code du travail industriel, code qu'on peut résumer en quelques mots. A en juger par les textes, un bien petit nombre d'enfans échapperait désormais à l'obligation de l'enseignement. La loi définit d'abord ce qu'il faut entendre par une manufacture : cette désignation comprend tout atelier qu'anime la force de l'eau ou de la vapeur. Dans ces ateliers, aucun enfant au-dessous de neuf ans ne peut être admis, et au-dessous de treize ans ne peut être employé plus de six heures et demie, s'il travaille tous les jours, et plus de dix heures, s'il ne travaille que de deux jours l'un. L'enfant travaillant chaque jour doit passer trois heures à l'école, et cinq heures s'il travaille de deux jours l'un. Sous peine d'amende, l'entrepreneur d'industrie ne peut recevoir un enfant sans un certificat d'école. Les mêmes amendes, qui varient de 1 shilling à 20 shillings, atteignent les parens qui se dérobent à cette formalité. Une exception avait d'abord été faite pour les ateliers d'impression, comme sujets à des tâches plus irrégulièrement distribuées; un acte de 1845 a comblé cette lacune, à la suite d'une enquête où des faits affligeans avaient été signalés. Cet acte dispose que les enfans, dans cet ordre de travaux, passeront à l'école, dans le cours d'une demi-année, cent cinquante heures, réparties sur trente jours. Les mêmes peines sont attachées à l'inobservation de ces diverses prescriptions. Le choix de l'école est laissé aux parens, mais à leur défaut l'inspecteur du conseil d'éducation y pourvoit. De leur côté, les fabricans sont mis en demeure d'assurer l'effet de ce service par des retenues sur les salaires des

enfans; ces retenues ne doivent pas excéder 2 deniers par semaine ou 1 penny par chaque shilling de gages, au gré de l'inspecteur.

Voilà l'ensemble de ces lois, elles n'admettent ni réserves ni excuses; tous les enfans qu'elles désignent doivent aller prendre dans les écoles leurs brevets d'admission dans les ateliers. Il n'a manqué à ces lois qu'une sanction pour qu'elles pussent servir de modèles, et cette sanction, c'est un moyen de contrôle sérieux. Les amendes ne garantissent que l'exécution apparente, elles affectent la forme des services plus que le fond. La chambre des communes avait senti ce vide de la loi et cherché à y suppléer : elle avait donné à des inspecteurs spéciaux des pouvoirs étendus, une influence directe sur la matière de l'enseignement, un droit d'examen vis-à-vis des instituteurs, la faculté de les révoquer quand ils se montreraient notoirement incapables et de fermer l'école quand le local leur paraîtrait insalubre ou insuffisant. La chambre des lords rejeta ces clauses, qui lui semblaient une ingérence dans les droits des administrations locales; elle recula devant la dépense d'une inspection officielle. De là cette conséquence que le code du travail manufacturier couvre beaucoup d'illusions et que la lettre en énerve l'esprit. Plusieurs de ces écoles n'en ont que le nom, les élèves qui en sortent ne sont guère plus avancés que ceux qui y entrent, un grand nombre de certificats n'ont d'autre valeur que le tribut payé par les familles aux maîtres qui les délivrent. Ces maîtres ne sont pas non plus du premier choix, et on conçoit qu'ils n'aiment pas à voir passer le bagage de leurs connaissances au crible d'une inspection. Dans le nombre il reste encore, après de nombreuses épurations, beaucoup d'ouvriers mal dégrossis, des *pupil teachers*, comme les Anglais les nomment, qui font alterner le travail avec l'enseignement, et passent de l'atelier à l'école et de l'école à l'atelier. C'est le système du *half-time* ou demi-temps, qu'on pourrait appeler la demi-éducation, et contre lequel, en Angleterre même, de bons esprits s'élèvent. Personne n'y a été plus opposé que le plus éminent et le plus zélé des inspecteurs du conseil privé, M. Horner, qui s'est retiré, il y a deux ans, après vingt-cinq ans d'exercice. Dans son dernier rapport, qui était comme un adieu à la carrière de l'enseignement, il dénonçait encore avec une éloquente énergie les vices et les lacunes de la loi sur le travail des manufactures, et il ajoutait : « Je sais bien que ces conseils ne seront point écoutés, que les uns par calcul, les autres par lassitude, se contentent de ce qui est acquis sans s'inquiéter de ce qu'il reste à faire; mais je ne quitterai pas la place sans protester une dernière fois contre l'abandon d'une si belle cause, sans dire qu'on charge l'enfance d'un travail excessif, qu'on ne la protége pas suffisamment contre les accidens des machines, qu'une spé-

culation odieuse règne dans le travail à la journée, et que l'éducation donnée dans les écoles est une pure dérision. »

Ce langage, dans son amertume, ne répond pas exactement à l'état des faits. Aucune réforme n'a rallié plus de défenseurs que celle du travail des manufactures, aucune n'a coûté plus d'efforts et n'a porté de meilleurs fruits. Les fabricans qui y avaient le plus résisté se montrent les plus scrupuleux à en assurer l'effet, j'ai pu m'en convaincre par moi-même et sur le moins suspect des témoignages, l'aveu des ouvriers. Graduellement le travail à la tâche a remplacé le travail à la journée, les accidens des machines sont rares, et le nombre des heures actives n'excède pas les limites de la loi. A peu d'exceptions près, c'est ainsi que les choses se passent. Deux sujets de plainte présentent seuls quelque fondement : les locaux des écoles, la valeur de l'enseignement. Les élèves sont souvent entassés dans des salles malsaines; le personnel des instituteurs n'est pas encore ce qu'il devrait être. Il y a également des abus dans la délivrance des certificats. Pour conjurer ces élémens défectueux, deux moyens se présentent, une plus grande surveillance et un accroissement de ressources. De plusieurs côtés, on peut agir sur une meilleure constitution de l'école. Le conseil privé qui lui fournit des subsides, la paroisse qui l'assiste par la taxe des pauvres, les parens et les fabricans qui la soutiennent, les uns par les rétributions, les autres par les prélèvemens sur les salaires, sont également fondés à exiger, leur quittance en main, que l'enseignement ne soit pas une pure formalité, accompagnée d'une exaction. Seulement il faut se montrer généreux en raison d'une plus grande exigence, et faire en sorte que les budgets soient en rapport avec la fin qu'on se propose. Ici encore c'est sur l'état que l'on compte pour un supplément d'allocations; on le convie à ramener dans le domaine du conseil privé les écoles indépendantes, et à vaincre leurs répugnances par des largesses. Déjà 5,770 de ces écoles ont conclu ce marché, et les inspecteurs du gouvernement les déclarent parfaites depuis qu'elles sont soumises à leur contrôle. Il est à croire que les 7,706 écoles réfractaires ne résisteront pas longtemps; le besoin et l'exemple les dompteront, et il n'y aura bientôt plus une école des manufactures qui ne relève du conseil dont le siége est à Londres. C'est par les amorces de l'enseignement populaire que l'Angleterre entrera dans les voies de la centralisation, qui semblait incompatible avec son génie.

Il faut rendre cette justice aux entrepreneurs d'industries qu'ils luttent de leur mieux contre ces envahissemens; c'est l'esprit administratif, l'esprit religieux qui les déborde. Tout corps de fonctionnaires, une fois créé, est animé de la soif des conquêtes; rien ne

lui coûte quand il s'agit de les étendre. Ces rapports sombres, chargés en couleur, c'est l'esprit administratif qui les inspire; le parlement en est assiégé et cède parfois de guerre lasse. Les fabricans n'ont ni la volonté ni le temps de suivre leurs adversaires sur ce terrain et de se défendre par les mêmes armes. Pour repousser des attaques souvent passionnées, ils n'ont qu'un argument, péremptoire il est vrai; c'est de redoubler de libéralité. Partout où il y a quelque bien à faire, on les trouve prêts à ouvrir leur caisse. Ils ne lésinent pas plus au sujet des écoles que pour toute dépense dont l'utilité leur est démontrée; ils ont souvent devancé les vœux les plus impatiens. C'est à eux que l'on doit l'établissement des instituts mécaniques, où sont enseignés les arts qui relèvent de l'industrie et les rudimens des sciences physiques et naturelles. Dans ces instituts, les redevances de l'ouvrier ne sont qu'un faible appoint; le gros de la dépense se compose de contributions volontaires, et rien n'est épargné, ni les instrumens coûteux pour les expériences, ni l'espace, ni les embellissemens, ni le concours des bons professeurs. Les fabricans ont fait plus encore; ils ont ménagé à la population qu'ils occupent le bénéfice de l'enseignement supérieur. A Manchester seulement, il existe trois colléges, fondés et soutenus à leurs frais : pour six ou huit shillings par an, les ouvriers peuvent y apprendre le latin, le français, les mathématiques, la tenue des livres, la chimie, et jusqu'à la déclamation. Ils prennent ainsi le goût de notions plus relevées. Ce qui frappe le plus dans ces institutions, c'est le libre mouvement qui les enfante, et qui serait étouffé le jour où l'état y mettrait la main. Quelques-uns des fondateurs poussent le zèle plus loin; ils se dévouent comme professeurs à titre gratuit; d'autres surveillent les détails administratifs. Chaque institut mécanique, chaque collége, ont leurs comités, leurs membres honoraires, qui règlent et contrôlent les dépenses, et président aux distributions de prix en les accompagnant de discours appropriés à leur auditoire. Et qu'on se souvienne que ces administrateurs sont les hommes les plus occupés du monde, avares de leur temps et qui n'en distraient rien pour des choses frivoles; ils ne le ménagent pas, tout précieux qu'il est, pour des œuvres vraiment profitables, où leur conscience est engagée.

On peut donc affirmer que, si la loi sur le travail des manufactures n'a pas encore atteint pleinement son but, ce n'est ni à la résistance ni à l'indifférence des entrepreneurs qu'il faut s'en prendre. Les parties défectueuses tiennent moins à la volonté des hommes qu'à la nature des choses. Telle qu'elle est, cette législation suffit aux besoins; le bien possible y est en germe, et s'en dégagera avec

le temps. On en sent mieux le prix par un rapprochement entre la grande industrie, que la loi écrite tempère, et les petites industries domestiques, qui, échappant à ses prescriptions, n'ont de garantie que dans le progrès des mœurs. C'est sur ce point que l'effort doit être désormais porté. L'enquête de 1843 a jeté sur ce sujet des clartés sinistres. On sut alors ce qui se passe dans ces foyers restreints, où l'activité manuelle est seule en jeu, et qui n'ont pas pour auxiliaire la force de l'eau ou de la vapeur. On apprit, par des récits douloureux, de quels excès, de quelles odieuses exploitations la famille même était le siége. Aucune règle dans le travail ni pour le temps ni pour l'âge, aucun soin pour les bienfaits de l'instruction : des enfans de cinq ans cloués sur leurs établis, tandis qu'ils auraient eu besoin d'air et de soleil; des tâches de dix heures au moins souvent poussées jusqu'à quinze heures dans les momens de presse; point de tutelle pour les apprentis, loués par leurs parens comme on loue des bêtes de somme, et en butte aux plus abominables traitemens de la part des maîtres grossiers qui spéculaient jusque sur leur nourriture. Ici c'est un forgeron, Robert Jones, qui donne à ses apprentis des alimens dont les porcs ne voudraient pas, et les fouette quand ils les refusent; là c'est une Mme Turner qui avoue effrontément que, pour obtenir quatorze heures de travail des enfans de son atelier, il faut nécessairement jouer du bâton, sans quoi ils s'endorment sur l'ouvrage, et qui, lorsqu'on lui parle de l'école et de l'église, répond qu'elle n'a pas de ces soucis, et que tout est bien, pourvu qu'ils aillent de la besogne au lit et du lit à la besogne. Ailleurs ce sont des enfans qu'on charge de poids trop lourds et dont l'épine dorsale est déviée, d'autres dont la tâche est réglée à mille clous par jour, et qui n'ont leur pleine ration de vivres que lorsqu'ils arrivent à ce nombre : vingt traits semblables qu'il serait aisé de multiplier, si un sentiment de dégoût ne retenait la plume! Ces barbaries de la cupidité privée n'étaient circonscrites ni dans quelques localités ni dans quelques professions; on en retrouvait partout des traces : dans les mines, dans les charbonnages, dans les tissages, dans les ateliers de métaux, surtout à Wolverhampton et à Willenham.

Depuis cette enquête, des changemens sensibles ont marqué un retour vers une conduite plus humaine. Pour produire un premier bien, il a suffi que l'opinion émue se portât au secours des classes si cruellement traitées, et que le zèle volontaire s'échauffât à ces récits. Mieux surveillés, ces excès ont diminué en nombre et en gravité. Restait l'action de la loi; mais combien la matière était délicate! On se trouvait en présence des priviléges de la famille ou de ce qui en usurpait le nom. Quelles dispositions prendre qui ne fus-

sent inquisitoriales? quelles peines infliger qui ne fussent illusoires? Déjà, pour l'inspection des manufactures, on avait pu voir ce qu'une surveillance sérieuse éprouvait d'empêchemens et causait de répugnances; en réalité, on s'en était remis à la loyauté des fabricans et au contrôle de la notoriété publique. Pour les petits ateliers disséminés, le cas était tout autre : il eût fallu porter atteinte au respect du domicile, que les Anglais professent au plus haut degré. Personne n'a songé à faire cette violence aux mœurs et aux traditions du pays. Tout s'est borné à rechercher si, parmi les industries qui abusaient de leurs franchises, il n'en existait pas qu'on pût faire entrer dans les cadres de la loi en vigueur, par exemple celles qui se rapprochaient le plus des conditions de l'atelier commun. C'est ainsi que successivement les apprêts, le blanchiment, la teinture, la fabrication des tissus à mailles sont devenus justiciables de la législation sur le travail des manufactures. Un autre détail a fixé l'attention du parlement : c'est le louage des bras et le contrat d'apprentissage. Ce contrat avait constitué jusqu'alors une sorte de servitude, qui enchaînait jusqu'à l'âge de vingt et un ans ceux qui s'y étaient soumis. D'indignes parens y trouvaient l'occasion de marchés d'où ils tiraient une somme d'argent qu'ils dissipaient dans leurs débauches. Un acte de 1844 a fixé de nouvelles règles pour ces contrats. Il investit les commissaires de la loi des pauvres d'un droit d'intervention dans le louage et l'apprentissage des enfans. Désormais nul d'entre eux ne peut être engagé comme apprenti, s'il n'est âgé de neuf ans et ne sait lire et écrire; il ne peut être engagé pour plus de neuf ans, et s'il a quatorze ans, son consentement est de rigueur. Malheureusement ces stipulations ne s'appliquent qu'aux paroisses qui sont sous le régime de la loi des pauvres, ce qui exclut de leur bénéfice le dixième environ de la population.

Malgré tout, il y a là un domaine qui reste ouvert à de plus amples réformes : beaucoup d'enfans sont encore surmenés et excédés de travail; un plus grand nombre est privé, par une tâche trop continue, des avantages de l'éducation. Ce ne sont pas les écoles qui manquent; elles abondent même dans les districts ruraux, et les immunités de la rétribution sont partout offertes par la bienfaisance privée. C'est la forme la plus commode, la plus économique de la charité : pour 6 shillings par an, on ouvre à un enfant les portes de l'école, et c'est à l'envi qu'on s'y prête. La résistance ne vient que des familles qui spéculent sur le travail des enfans et le profit qu'elles en tirent. Le goût de l'éducation, en se répandant, corrigera ces mauvais sentimens; les parens qui l'auront reçue ne la refuseront plus à leurs enfans; leur dignité se relèvera, leurs mœurs s'amélioreront, et ils ne voudront plus, pour un misérable intérêt,

condamner leurs familles à une déchéance. C'est un travail d'avancement qui, lent à s'accomplir, n'en sera que plus sûr. De grands cadres ont été formés avec une libéralité qui sera l'honneur de notre siècle : beaucoup y sont entrés, peu à peu tous y entreront, sans qu'il soit nécessaire d'en faire une obligation. Il suffit, pour que l'instruction étende son domaine, qu'on sente de mieux en mieux ce qu'elle vaut et ce qu'elle rend. Le plus sage est de compter sur son attrait, et non de la présenter comme une gêne ou une contrainte exercée sur les volontés.

Tels sont les établissemens qui occupent, dans le royaume-uni, les derniers degrés de l'enseignement populaire. Ils n'ont pas été créés tout d'une pièce et avec un sentiment d'unité; ils sont le produit d'efforts successifs, et n'ont ni le même régime, ni les mêmes cliens. Le point par lequel ils se rapprochent est une sorte de concert pour qu'aucune classe de la population, si abandonnée, si viciée qu'elle soit, ne se dérobe aux influences d'une certaine culture intellectuelle. Ce mouvement s'est produit peu à peu, de proche en proche; après les enfans des manufactures, il a gagné les enfans des pénitenciers et des maisons des pauvres pour s'étendre dans les *ragged schools* aux enfans abandonnés ou vagabonds. Ces services, tels qu'ils sont décrits dans l'enquête dont j'ai indiqué les principaux résultats, laissent beaucoup à désirer encore. Les faits restent évidemment au-dessous des intentions : on éprouve une certaine impatience au récit d'échecs multipliés; on s'étonne que tant de forces mises en jeu n'aboutissent qu'à de médiocres résultats. Accepter sans réserve cette impression serait toutefois une injustice. L'enseignement populaire est toujours et partout une œuvre ingrate, difficile, de quelque façon qu'on y procède, soit par le monopole, soit par la liberté. Seulement, avec le monopole, les mécomptes sont couverts par le silence, tandis qu'avec la liberté ils sont exagérés par le bruit qu'on en fait. C'est déjà un bien que de tels établissemens existent, même dans des conditions défectueuses; les améliorations viendront avec le temps. C'est ensuite d'un bon exemple que devant les empiétemens de l'état l'action privée s'affirme de plus en plus, garde ses positions et donne des signes de puissance.

Dans les catégories d'écoles qui ont passé sous nos yeux, peut-être s'étonnera-t-on qu'il n'y ait point de place pour un genre nouveau, préconisé à grand bruit et sur lequel notre université fonde de belles espérances. Je veux parler des écoles dites professionnelles. Certes, s'il est un pays propre au développement de ces institutions, c'est l'Angleterre. Nulle part le besoin d'avoir de bons ouvriers n'est mieux senti et nulle part aussi on n'est mieux disposé à payer largement leurs services. Nos voisins pourtant n'ont rien

d'équivalent. Les instituts mécaniques, qui se rapprochent le plus de la combinaison en germe, ne sont pas destinés à former la main des sociétaires qui les fréquentent; l'instruction s'y mêle à des délassemens, et les cours qu'on y suit relèvent de la théorie plus que de la pratique. Dans leurs heures libres, les ouvriers viennent y assister à quelques expériences et recueillir les premières notions des sciences appliquées aux arts qu'ils exercent. Leur intelligence s'y fortifie, leur esprit s'ouvre à des idées générales; c'est tout ce qu'ils attendent de cet enseignement; ils croiraient le faire déroger, s'ils lui demandaient des leçons d'habileté manuelle. Comment les Anglais se sont-ils laissé devancer sur ce dernier point, eux qui sont toujours en avance pour les matières qui les touchent? On en devine le motif.

Pour eux, la meilleure école d'apprentissage, c'est l'atelier. L'ouvrier y entre enfant, et passe peu à peu des tâches préliminaires à celle qu'il devra définitivement remplir. Il est d'abord adjoint dans l'emploi que plus tard il occupera en titre; il a tout à la fois sous les yeux l'exemple et le moyen de se former par l'imitation. Fait-il un écart, on le redresse à l'instant; l'ouvrier habile dont il est l'aide ne lui laissera pas multiplier les malfaçons où sa responsabilité, comme chef du métier, est engagée. C'est un enseignement mutuel, avec l'intérêt pour aiguillon. Point d'école qui vaille celle-là. Dans les écoles comme on les imagine, qu'apprendra-t-on aux élèves? Un peu de tout, ce qui équivaut à ne rien savoir à fond, et par le procédé d'un maître qui ne sera pas toujours le procédé des ateliers. Toute école a l'ambition de faire mieux et autrement que ce qui se fait en dehors d'elle; les écoles professionnelles ne seront pas plus modestes que les autres. Elles auront un outillage particulier dont l'ouvrier ne retrouvera pas l'analogue quand il s'agira de s'employer ailleurs. Il faudra alors oublier et apprendre à nouveaux frais, s'habituer à des instrumens moins raffinés. Avec la manufacture pour école, la manufacture anglaise surtout, ces déceptions ne sont point à craindre. La manufacture n'a pas besoin d'ouvriers qui sachent faire trop de choses, ni qui les fassent à leur guise; elle a des habitudes dont elle ne dévie pas. Pour l'ouvrier qui y entre, il y a une loi qui, pour n'être point écrite, n'en est pas moins en vigueur. Il s'essaie à diverses tâches, et quand il a trouvé celle à laquelle il est propre, il s'y fixe. Le patron en cela prêche d'exemple : quand un article lui réussit, il s'y voue exclusivement. L'ouvrier doit faire comme lui, s'identifier à une besogne pour ainsi dire immuable, et, sans se laisser distraire, tirer d'un détail tout ce qu'il est possible d'en tirer. On conçoit que, dans ces conditions, la manufacture anglaise juge préférable de former ses ouvriers que de les recevoir tout formés.

Sa fortune tient en grande partie à cette division du travail, poussée jusqu'à l'idée fixe. Il est donc à croire qu'elle nous laissera nos illusions sans les partager, et que nos écoles professionnelles, si on les inaugure, ne trouveront pas d'imitateurs de l'autre côté du canal : non pas que les Anglais y mettent de l'orgueil, ni qu'ils répugnent à nous faire des emprunts; seulement ils choisissent. C'est ainsi qu'en moins de dix ans ils ont fondé, en vue de leurs industries de luxe, quatre-vingt-dix écoles de dessin et formé quatre-vingt-douze mille élèves. Ils péchaient du côté de l'ornement, et, dans un rapport sur l'exposition de 1862 écrit de main de maître, M. Mérimée leur rend cette justice, que, sans nous égaler encore, ils se sont, en fait d'art, rapprochés de nous.

Dans toutes les branches de l'enseignement, on retrouve cette ardeur qui ne recule pas devant les sacrifices. La plupart des écoles populaires n'ont eu à l'origine d'autres protecteurs que des associations privées. Ces associations contribuent encore à l'entretien des anciennes écoles et en fondent chaque jour de nouvelles; elles ont des écoles normales et des écoles modèles pour former des instituteurs et des institutrices; elles publient des livres qu'elles vendent au rabais, fournissent des mobiliers scolaires et publient des journaux d'éducation. Chacune de ces associations a son département, ses patrons et sa clientèle. La *Société Nationale* prend son appui dans l'église établie; la *Société des Écoles britanniques et étrangères* s'en tient à la Bible sans acception de dogmes particuliers; la *Société Congréganiste* appartient aux cultes dissidens et dessert les écoles libres; les deux grandes *Sociétés des Écoles du dimanche*, après avoir pris l'instruction populaire au berceau, en secondent les développemens par une action puissante; enfin les *Sociétés bibliques* et surtout la *Société pour le Progrès des connaissances chrétiennes* dominent, avec des fonds considérables, ce mouvement de l'éducation, multiplient les bons livres, répandent largement en Angleterre et dans toutes les contrées du globe la semence morale et religieuse. Voilà les ouvriers indépendans de ces salutaires travaux, les missionnaires infatigables de cette culture des intelligences. Ils ne tiennent leur mandat que d'eux-mêmes et n'y emploient d'autres ressources que les leurs; ils obéissent aux plus nobles instincts que Dieu ait mis dans le cœur de l'homme, le désir de soulager la souffrance, d'aider la faiblesse, d'être les patrons avoués de la misère et de l'ignorance. Ils agissent dans la pleine liberté de leurs inspirations, avec d'autant plus de fruit qu'ils sont moins enchaînés, pouvant choisir l'heure, le sujet, le moyen, sans que la lettre d'un règlement paralyse leur effort ni que leurs actes soient renfermés dans des prescriptions impératives. Ne

serait-il pas fâcheux que ces forces volontaires, douées de sentiment, perdissent le ressort qui les anime, et que le *conseil officiel d'éducation*, appuyé sur la dotation du trésor, absorbât peu à peu ou réduisît dans leur concours les associations d'hommes de bien qui ont pris la tâche quand elle était ingrate, y ont intéressé la générosité publique, et qui, les premiers à la peine, doivent rester les premiers à l'honneur?

Faut-il, pour conclure, rapprocher l'état respectif de l'enseignement en France et en Angleterre? Si l'on s'en tient aux chiffres, on a les apparences plutôt que la réalité; en France, 65,000 écoles laïques ou religieuses avec 4 millions d'enfans contre 45,000 écoles en Angleterre avec 3,700,000 enfans. Les proportions se balancent; mais, pour l'un et l'autre pays, il y a dans ces calculs beaucoup de fictions, de non-valeurs, de déclarations qui manquent de sincérité. Ce n'est d'ailleurs là qu'un des côtés de la question, et le moindre assurément. Le nombre des institutions n'est pas sans doute un signe à dédaigner; il en est pourtant un autre plus sûr, c'est de voir comment elles agissent et quels sentimens elles inspirent aux populations. Aux fruits qu'elles portent, on reconnaîtra les meilleures. Le problème ainsi posé ne laisse pas à l'esprit toute sa liberté. On n'est pas bon juge quand on est partie, et on a tout aussi mauvaise grâce à se condamner soi-même qu'à condamner autrui. Tout ce qu'il est permis de dire sans vouloir trancher le différend, c'est que l'enseignement remis à un grand corps constitué qui confère les grades, favorise ou exclut, dispose des volontés et règle les actes, est une école d'obéissance, sujette, il est vrai, à des retours. Là au contraire où les modes d'instruire sont plus variés, livrés à un plus grand nombre de dévouemens, contenus par moins d'entraves, il y a plus de chances que les caractères s'élèvent, et qu'une plus grande place soit laissée aux sentimens de dignité et d'indépendance personnelles.

LOUIS REYBAUD, de l'Institut.

LE RÉALISME

ET

L'ESPRIT FRANÇAIS DANS L'ART

LES FRÈRES LE NAIN.

Il y aura bientôt vingt ans, Gustave Planche caractérisait ainsi le réalisme : « Doctrine sérieuse, mais transitoire, qui pourra bien servir à la régénération de l'art, mais qui, à coup sûr, n'est pas l'art lui-même. Le réalisme, qui, pour bien des jeunes gens, est le dernier terme, le but suprême de la peinture et de la statuaire, ruinera la tradition entêtée, corrigera l'innovation étourdie, tiendra tête à la conciliation, et retrempera, j'en ai l'assurance, le métal amolli de la pensée. Il brisera l'importune monotonie des compositions copiées d'âge en âge, et usées le jour où elles paraissent, comme les monnaies frappées sous un coin effacé; il disciplinera les caprices excentriques, ignorans et fanfarons, qui prennent trop souvent la bizarrerie pour la nouveauté; il luttera toujours sans désavantage, parfois avec bonheur, contre ces ouvrages poltrons qui ne sont d'aucune religion, qui sourient à tous les autels et n'adorent aucun dieu; mais, quoi qu'il fasse, il ne suffira jamais aux besoins de l'art : il ne reproduira pas les merveilles de Phidias et de Raphaël. » C'était aux derniers jours de l'école romantique expirante que Gustave Planche saluait ainsi l'avénement des tendances réalistes dans l'art. Sans les estimer beaucoup, il les acceptait, on vient de le voir, comme une heureuse transition; il leur accordait quelque utile vertu. Il est vrai de dire qu'alors le réalisme ne s'était point érigé en système, on ne l'avait pas encore posé comme principe fondamental d'école;

il apparaissait au regard de Gustave Planche sous l'aspect d'une évolution dans la pratique de la peinture et de la statuaire et nullement comme une loi théorique nouvelle. Aussi, à mesure qu'il vit augmenter ses prétentions, protesta-t-il en faveur de l'idéal contre l'invasion croissante du réel. Chacun de ses *salons*, pendant quinze ans, contient un nouvel anathème contre une doctrine qui l'avait trompé, qui, démentant son espoir, était devenue non le moyen, mais le but.

On ne peut le méconnaître, en dépit des énergiques et fréquens avertissemens donnés par Gustave Planche, en dépit des efforts renouvelés par quelques esprits distingués, le réalisme prend pied de plus en plus. Loin de perdre du terrain devant les attaques dont chaque jour il est l'objet, il menace au contraire d'absorber à son profit et d'enrégimenter toutes les forces des jeunes générations de peintres qui se font place dans l'école. En présence d'un tel fait, faut-il, au nom des « saines doctrines » en danger, poursuivre avec un redoublement d'énergie un système de protestations demeurées stériles? Ne serait-il pas temps plutôt de combattre l'ennemi par d'autres moyens? Puisqu'on n'a pu détourner le torrent, il y aurait peut-être plus de sagesse à l'étudier à sa source, à mesurer son cours : connaissant ainsi sa force d'impulsion et sa puissance, on arrivera peu à peu sans doute, et plus sûrement, à le maîtriser. L'opinion de Gustave Planche sur le réalisme, telle qu'il l'exprimait il y a près de vingt ans, est restée la nôtre, même à cette heure. Nous croyons que, malgré les excès de ses adeptes, on peut avoir confiance encore dans l'efficacité de cette doctrine, car les tendances réalistes de l'école moderne ne sont que les indices préliminaires d'un retour légitime aux anciennes tendances de l'art français. Ces aspirations primitives, refoulées, étouffées dès l'origine sans avoir pu se développer et se manifester avec suite, sont en rapport étroit avec le génie même de la France intellectuelle, qui s'est montré toujours épris de lumière, de logique et de vérité, aimant l'observation exacte, voulant le fait précis.

Une étude successive des peintres français qui sont restés vraiment français, qui ont secoué ou n'ont pas accepté le joug de la tradition italienne, établirait abondamment la justesse de ces assertions; mais il suffira de présenter sous ses divers aspects le mouvement de la peinture en France depuis le XVIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe. Nous verrons de génération en génération un artiste plus audacieux que les autres, d'une main tantôt ferme, tantôt plus hésitante, renouer la chaîne rompue à son premier anneau. Ce coup d'œil rétrospectif doit démontrer qu'il y a une cause historique aux progrès du réalisme, et qu'il a résisté à tous les efforts tentés contre lui parce qu'il avait sa raison d'être à titre transitoire, parce qu'il

était une promesse d'éclosion tardive pour le génie esthétique particulier à la France. On ne doit pas craindre d'insister sur une idée qui rencontre plus d'un adversaire parmi les partisans des doctrines absolues en fait d'art, parmi ceux qui croient à un type immuable du beau, type nécessaire et suffisant à l'homme, quel que soit son degré de culture intellectuelle et morale, sous toutes les latitudes, sous les cieux les plus opposés, en dépit des influences de race, de climat et de civilisation. Le respect que doivent inspirer de nobles ambitions spéculatives, une constante élévation de vues, ne saurait cependant dissiper des doutes réfléchis et profondément enracinés sur la valeur de principes trop inflexibles. Les affirmations absolues étonnent toujours, elles n'ont d'effet certain que celui de mettre le penseur sur ses gardes. Et c'est non-seulement la liberté du goût, mais l'histoire des arts elle-même qui proteste contre des théories dont la rigide application supprimerait d'un trait de plume toute l'école hollandaise et son maître incomparable, Rembrandt, n'admettrait Titien, Véronèse, que sous toutes réserves, immolerait Léonard de Vinci et Michel-Ange à Raphaël, et Raphaël lui-même à Phidias. Il faut être plus modeste, plus humain, et compter davantage avec les besoins des divers peuples dans l'âge moderne. Prétendre imposer à toute nation, à chaque tempérament local, un idéal collectif est une présomption fort noble assurément, mais non moins stérile. Que le même centre d'admirable lumière ait vu naître *Œdipe roi* et la frise du Parthénon, que les mêmes convulsions politiques de l'Italie aient inspiré *le Jugement dernier* et *la Divine Comédie*, personne ne sera surpris de semblables éclosions; mais pourquoi s'étonnerait-on davantage de rencontrer Rembrandt en pays luthérien et Hogarth en pleine société puritaine? Tous ils ont vu le même idéal, mais ils l'ont vu sous un angle différent, propre à leur tempérament, aux milieux intellectuels et sociaux dans lesquels ils avaient été nourris. Sachons donc comprendre et admettre que la France a droit de s'exprimer elle-même par les arts du dessin. Aidons-la à trouver en peinture et en statuaire une langue équivalente à celle qu'ont parlée Rabelais, Montaigne, Bossuet, Molière et Voltaire. Dans le *Laocoon*, Lessing a fait justice de l'adage mortel à toute vérité esthétique, de cet *ut pictura poesis*, dont les pédans ont passé aux naïfs, de siècle en siècle, la recette misérable, précepte qu'ils ont faussé en le transportant d'un peuple doué du génie lyrique à ces peuples du nord dont le lyrisme est, comme leur lyre, une affaire de convention. S'il est juste qu'il y ait une étroite relation entre les divers modes des manifestations intellectuelles pour chaque peuple, ce n'est point au lyrisme que nos arts plastiques doivent emprunter des modèles, ce n'est point le lyrisme qui doit leur servir de guide, mais notre excellente prose, cette lan-

gue sobre, claire, précise, qui se prête à la sévère expression des sentimens les plus élevés aussi bien qu'aux plus charmans caprices de l'esprit, aux merveilles de l'imagination la plus rare. Lorsqu'on reconnaît sous les grands élans poétiques de Racine et de Corneille la trame serrée, sensée, précise de notre prose, n'est-on pas autorisé à dire que la prose est la véritable langue de la France? Interrogeons l'histoire, et voyons maintenant si l'art français n'a pas eu ses prosateurs.

Au moment de tracer sommairement les grandes lignes de cette histoire de l'art français, on ne peut se défendre de revendiquer pour notre école une part de gloire que nous sacrifions trop volontiers, à laquelle nous renonçons sans motifs sérieux. Enclins à admirer sur parole les écoles étrangères, et souvent même à ne pas raisonner notre admiration, nous professons une singulière humilité pour les œuvres nationales. Il est vrai qu'il ne s'est pas rencontré dans notre école un de ces vastes génies qui réalisent pleinement et au-delà toutes les conceptions d'une époque. En un temps où les conditions de l'art sont bien plus exigeantes qu'elles ne l'étaient dans l'antiquité, nous n'avons pas eu cette fortune de trouver un interprète qui fût au-dessus ou même à la mesure de sa tâche. Enfin l'Italie et la Hollande, plus heureuses que la France, ont enfanté des individualités qui ont approché davantage du but offert à leurs aspirations esthétiques; mais si nous ne pouvons opposer de rivaux ni à Rembrandt, ni à Léonard de Vinci, ni à Raphaël, si l'art français à aucune date n'a jeté un éclat comparable à celui dont resplendit l'art italien de la fin du XV[e] siècle au commencement du XVI[e], s'il n'a pas égalé dans sa sphère plus vaste et plus compliquée l'art antique, dont le cercle d'activité était plus restreint, il faut bien convenir cependant et répéter que du jour où les arts ont pris naissance dans notre pays, ils n'ont cessé d'y rayonner, sans brûlans éclairs peut-être, mais continûment et sans nuits subites. On sait dans quelles ténèbres gisent aujourd'hui les foyers qui répandirent jadis tant de lumière. Il n'y a donc pas de vain amour-propre à se glorifier d'une durée de trois siècles et demi, pendant lesquels l'école française, même marchant trop souvent à contre-sens du génie national, n'a cessé de compter des talens comme Nicolas Poussin, Eustache Le Sueur, Le Brun, Jean Jouvenet, David, Ingres et Eugène Delacroix, et dans un autre ordre des peintres comme les frères Le Nain, Philippe de Champaigne, Hyacinthe Rigaud, Watteau, Chardin, Géricault, des graveurs comme Callot et Abraham Bosse, des statuaires comme Puget, Coustou, Rude, Barye. Et je n'insiste même pas sur notre école moderne de paysage. Assurément l'art français a été traversé par bien des agitations, il a subi bien des directions contradictoires, mais il n'a jamais eu de temps d'arrêt prolongé;

dans son histoire il n'y a pas de lacune. C'est là son mérite exceptionnel, et c'est là son honneur. Attirés par le prestige éblouissant des écoles étrangères, nous avons détourné nos regards de nous-mêmes, nous avons à tort dédaigné ce qui devait être pour nous un juste sujet d'orgueil. Il est temps de revenir de cette erreur, qui a trop duré, et de renoncer définitivement à une prévention sans nul fondement. A quelque point de vue que l'on se place pour juger l'école française, quelles que puissent être les dissidences sur tel ou tel artiste, il est impossible de méconnaître son incontestable valeur. Cette déclaration très sincère doit nous servir de sauvegarde, s'il nous arrive de heurter quelqu'une de ces opinions toutes faites dont s'accommode la paresse habituelle du public, trop sujette à emprunter son *credo* à des livres où la « bonne doctrine » se transmet d'âge en âge, c'est-à-dire sans contrôle et sans examen.

Dans cette éloquente étude sur Eustache Le Sueur où M. Vitet a fourni un précieux modèle de critique appliquée à l'histoire des arts, l'auteur a été amené par son sujet même à caractériser l'influence qu'avait eue sur notre école nationale l'invasion des peintres italiens à la cour de François Ier. « Rien ne pouvait, dit-il, être plus funeste à la France que la tentative de la mettre d'emblée et d'un seul coup à l'unisson de l'Italie. En lui supprimant ses années d'apprentissage, on lui enlevait toutes ses chances d'originalité. Il faut à un pays, pour s'élever au sentiment de l'art, les épreuves d'un noviciat, il faut qu'il se fraie lui-même son chemin : si l'artiste passe subitement de l'ignorance au savoir le plus raffiné, ce n'est qu'à la condition de singer ce qu'il voit faire, et d'employer des procédés dont il ne comprend ni le motif, ni l'esprit. Faire fleurir la peinture en France était un louable projet, mais il ne fallait pas transplanter l'arbuste tout couvert de ses fruits : il fallait préparer le sol, faire germer la plante, la laisser croître en pleine liberté, et l'acclimater par une intelligente culture. Notre jeune roi victorieux ne devait pas avoir cette patience. Aussi peut-on dire qu'avec les meilleures intentions du monde il exerça sur l'avenir de la peinture en France une assez fâcheuse influence. »

Quelle influence? La plus regrettable, à notre avis, en ce sens qu'il détourna l'art français de sa pente naturelle, qu'il étouffa sa naissante originalité, déjà marquée dans certaines manifestations. Il faut les analyser, ces œuvres de notre primitive école, pour se rendre un compte exact des vertus particulières qui, sans la trop grande hâte de François Ier, auraient déployé dans la peinture et la statuaire leur féconde activité, et fondé sûrement la véritable tradition esthétique propre au génie français.

Le moine Alcuin, secondant les grandes vues de Charlemagne, avait introduit en France l'art des miniaturistes, et, depuis ce mo-

ment, cet art d'ornementation n'avait cessé d'être en vigueur dans nos couvens. Après avoir feuilleté les marges et les miniatures de nos manuscrits, essayons d'y retrouver quelles étaient nos chances d'originalité au commencement du XVIe siècle. Eh bien! à l'inspection de ces nombreux sujets reproduisant les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, on est saisi tout d'abord par l'évident effort d'une imitation minutieuse appliquée aux objets extérieurs. Généralement, les types humains sont peu variés : il y a le vieillard, l'homme et l'enfant, dont l'expression, une fois adoptée, reste à peu près toujours la même; l'expression, avons-nous dit, et il est bon de s'en tenir à ce mot. Les artistes miniaturistes en effet ne sont pas tourmentés par l'ambition de réaliser un idéal de correction et de beauté. Ils veulent le signe expressif par excellence, celui qui caractérisera le mieux l'âge et la fonction morale du personnage. Aussi leurs figures peuvent avoir parfois une certaine allure commune, annonçant l'extraction humble des modèles de race laborieuse; mais grâce à l'accumulation de détails précis et choisis, ces figures ne sont jamais vulgaires ni triviales. Le réalisme est ici relevé par un effort constant d'idéalisme expressif.

Le type enfin trouvé, c'est dans l'exécution des accessoires que se donne pleinement carrière le sentiment du naturalisme spécial à nos anciens peintres. Ce qu'on peut appeler le mobilier de l'art des miniaturistes est emprunté de toutes pièces à la vie réelle et contemporaine, rendue avec une exactitude scrupuleuse. La fidélité de l'imitation est poussée à ce point que les manuscrits du XIIIe au XVIe siècle peuvent être considérés comme les documens les plus authentiques sur la décoration intérieure des habitations au temps où ils furent exécutés. La composition séduit toujours par sa naïve clarté. On n'y remarque point de ces sacrifices dont les peintres italiens se montreront si prodigues un peu plus tard, péchant sans remords contre la vraisemblance de la représentation pour obtenir un effet pittoresque plus satisfaisant. Tout dans les ouvrages français est combiné dans une seule intention, — rendre le fait, — et tout y est rassemblé de manière à concourir à l'effet le plus vrai. S'il n'est pas déplacé de se servir ici d'un terme bien moderne à propos d'œuvres si anciennes, on peut dire que, dans les manuscrits, la raison domine aux dépens du dilettantisme.

C'est donc dans les manuscrits français, à partir du moment où l'art se sécularise et sort des couvens, à partir du XIIIe siècle, qu'il faut voir le berceau du réalisme tel que le comportait, que le comporte maintenant encore notre goût en fait d'art. Jusqu'au XIIIe siècle, nous avons l'art monacal, purement hiératique. Le vrai n'y est nullement cherché; c'est un art symbolique dont l'unité est la même au nord et au midi, en Occident et en Orient, parce que le principe

d'impulsion est unique. C'est un mot d'ordre qui ne peut être modifié que par les sectes schismatiques ou par le passage de l'art en des mains séculières. Prédominance du fait sur le charme plastique, recherche constante du vrai, interprétation fidèle de la réalité, grandie par un sentiment très vif de la noblesse de l'expression à défaut de la noblesse des formes, — de tout cela résulte une grande séduction, celle qu'exerce sur les âmes saines cette qualité si rare, le naturel. Le naturel disparaîtra souvent de l'école française du XVIe au XIXe siècle, et toujours par quelque brèche il y reprendra place. Comment nier la parenté de certains groupes de saints dans les miniatures avec les groupes qui figurent dans l'œuvre des frères Le Nain, de Philippe de Champaigne, de Watteau lui-même et de Chardin? Sous la variété des talens humbles, modestes, ou brillans, éclatans, superficiels et légers, que de fois ne rencontrons-nous pas, même chez les plus corrompus, ce retour de naïveté qui pose bonnement les personnages d'une scène en face du spectateur, inattentifs aux bruits du dehors, regardant sans voir : singulier accent, qui se retrouve aux dates les plus éloignées! Ce n'est là qu'un trait particulier qu'il suffit d'indiquer en passant. Le trait dominant, c'est l'amour du vrai, une sincérité qui n'exclut pas l'imagination, mais qui la règle : précieuses qualités, tout à fait françaises, mal servies, au point de vue pittoresque, par une inexpérience qui n'est pas dénuée de grâce cependant. Et l'on peut voir à quelle hauteur cet art français pouvait atteindre dans les belles miniatures qui portent le nom illustre de Jean Fouquet, le savant et naïf aïeul du savant et naïf Le Sueur. Le même caractère d'imitation précise se remarque, dès le XIIIe siècle, dans les verrières de nos églises. On en peut juger par les belles parties qui en ont subsisté. La *Sibylle de Samos*, vitrail du XVe siècle à l'église de Saint-Ouen de Rouen, offre le plus rare assemblage de l'expression morale et du goût, de l'élégance et de l'exacte vérité. Et ce n'est là qu'une promesse, une transition, pour arriver à la richesse d'imagination, à la science, à cette charmante alliance de l'invention avec le réel qui distingue les vitraux de l'église Saint-Patrice dans la même ville. Ces vitraux sont, il est vrai, du XVIe siècle; mais le plus curieux de tous, représentant *le Péché, le Diable, la Mort et la Chair*, est très probablement antérieur à l'arrivée du Rosso à la cour. Léonard de Vinci, pendant son séjour en France, où il était venu mourir, n'avait pu guère avoir d'action sur nos artistes. Quant au Rosso, on peut affirmer que ses leçons n'apportèrent aucune modification dans la manière de nos peintres verriers, dont la supériorité était reconnue, non-seulement en France, mais en Angleterre et surtout en Italie. Les vitraux de Saint-Patrice montrent à quelle grâce exquise et vraiment originale pouvaient aboutir nos qualités d'observation précise et de sincérité.

Si maintenant on demande des informations aux musées, on sera étonné de voir avec quelle indépendance les Clouet poursuivent la tradition française dans la peinture de portrait, à peu près la seule qui nous reste de cette époque. Nous ne saurions vraiment regretter que ces artistes n'aient point recherché le faux grand style et les effets tourmentés dont les Freminet, les Dubreuil, élèves des Italiens, devaient se préoccuper exclusivement; ils eussent perdu leur goût délicat, leur science d'interprétation, la clarté qui donne tant d'attrait à leurs compositions, la finesse du modelé, pour substituer à la simplicité un peu pauvre de leurs moyens d'exécution un système conventionnel, tourmenté, arbitraire, dont n'a pu se défendre un autre artiste français de grand mérite, Jean Cousin, corrompu par le contact de ces peintres venus d'Italie. On ne peut parler de la peinture de portrait au XVIe siècle et passer sous silence ces intéressantes et fidèles images au crayon de couleur dont un grand nombre est exposé dans les salles des dessins au Louvre. Elles représentent des personnages de la cour de Henri II et de Charles IX, et quoiqu'elles soient anonymes pour la plupart, il n'y a pas à s'y méprendre, elles portent incontestablement la marque du goût français. L'origine évidente de ces *crayons* ressort de la sobriété, de la finesse, de la précision parfois sculpturale, que nous avons déjà reconnues aux portraits des Clouet.

Ce ne sont pas là d'ailleurs des faits isolés et seulement applicables au genre du portrait en peinture. Notre école de statuaire offre les mêmes particularités. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur le tombeau de Philippe de Comines et de sa femme. Si cette imitation trop brutale de la réalité pouvait passer pour le résultat de l'ignorance et d'une sorte de barbarie en fait de goût, le tombeau de Philippe de Chabot, attribué à Jean Cousin, présente, ramené à des proportions plus légitimes, une semblable recherche du réel. Jean Goujon introduit dans l'école cette grâce alanguie, saine toutefois et vigoureuse, que Germain Pilon modifiera en lui donnant une allure plus maniérée. Les *Nymphes* de Jean Goujon offrent dans l'exécution cette saveur unique comparable à la charmante gaucherie des jeunes innocentes en humeur de coquetterie. Les *Vertus* de Germain Pilon n'ont plus cette fleur première et candide; elles sont encore la jeunesse, mais la jeunesse en pleine exubérance de vie et de malice.

A dater de ce moment, malgré la somme de talent que peuvent accuser les œuvres des Prieur, des Berthelot, des Guillain, des Sarrazin, des Anguier, des Marsy, la sculpture française attend le ciseau de Pierre Puget pour se relever dans sa force et son originalité. Et nous sommes alors en plein siècle de Louis XIV. L'école de

peinture a suivi une marche parallèle sous la direction de Dubreuil, puis de Simon Vouet, le maître de Le Brun, de Mignard et de Le Sueur, qui sont, avec Nicolas Poussin, la gloire du XVIIe siècle. Seul, Le Sueur, qui n'aura pas vu l'Italie, par une voie tout opposée à celle de Puget, retrouvera comme lui et plus que lui le sentiment français dans l'art. Je ne songe pas à établir un parallèle entre deux grands artistes; mais il est difficile de ne pas dire qu'au point de vue où nous nous sommes placé, Le Sueur nous touche plus que Nicolas Poussin. Il faut relever dans l'œuvre de Poussin nombre de traits qui révèlent son origine française, bien qu'on se demande parfois si l'impersonnalité poussée aussi loin est la première qualité d'un artiste. Poussin sera le plus méritant des peintres, il inspirera par son austérité morale, par son élévation constante, tous les respects de la critique; mais on admet que tous les esprits ne soient pas également touchés, émus, passionnés par certains de ses ouvrages. Les trois contemporains de Poussin qui ont eu pour lui la vénération la plus grande, Le Sueur, Claude Gelée, Philippe de Champaigne, ont su faire vibrer dans l'âme humaine des cordes que Poussin a moins vivement effleurées. Par sa sublimité, par sa perfection même, le peintre des Andelys est quelquefois trop au-dessus de nous et se dérobe ainsi à notre jugement.

Ce n'est pas sans arrière-pensée que nous avons choisi, pour les nommer auprès de Nicolas Poussin, Claude Lorrain, Le Sueur et Philippe de Champaigne. Voici en effet deux peintres, Champaigne et Le Sueur, dont toute la vie se passa à rêver le voyage d'Italie, et qui seraient moins grands à coup sûr, s'ils avaient accompli ce voyage. Les circonstances ont été plus fortes que leur désir et les ont sauvés. On peut dire de l'un et de l'autre ce que M. Vitet a si bien dit de l'un d'eux : « Il ne savait pas que c'était sa bonne étoile qui le retenait loin de cette Italie si belle, mais si dangereuse. Sans doute il perdait l'occasion de fortes et savantes études; mais que de piéges, que de contagieux exemples n'évitait-il pas! Aurait-il su, comme Poussin en fut seul capable, résister aux séductions du présent pour ne lier commerce qu'avec l'austère pureté du passé? Son âme tendre était-elle trempée pour cette lutte persévérante, pour cet effort solitaire? N'aurait-il pas cédé? Et alors que seraient devenues cette candeur, cette virginité de talent, qui font sa gloire et la nôtre, et qui, par un privilége unique, lui ont fait retrouver dans un âge de décadence quelques-unes de ces inspirations simples et naïves qui n'appartiennent qu'au plus beau temps de l'art? » A cette série de questions il faut répondre : Oui Le Sueur, oui Champaigne eussent cédé à la tyrannie de l'influence italienne, ou bien, préservés de cet écueil par les conseils de Nicolas

Poussin, ils se fussent comme lui rejetés dans l'étude exclusive du passé. C'en était fait alors de cette admirable *Vie de saint Bruno* et des *Religieuses de Port-Royal.*

Que résulta-t-il en effet du séjour prolongé de Poussin et de Claude Lorrain à Rome? Un dédain profond et nullement dissimulé et de leur siècle et de leur pays. On eût fort étonné Poussin, peut-être l'eût-on blessé, en lui disant qu'il était dans ses œuvres Français presque autant que de naissance. Il ne le croyait assurément point. Il l'est heureusement très souvent par ses grandes qualités, ses défauts seuls sont italiens. Il est Français de la grande manière pour un artiste, par la nature même de son génie et à son insu, sans le vouloir. Mais si nous analysons l'œuvre de Lorrain, combien de fois, malgré toutes les magies de sa lumière, ne sera-t-on pas tenté de regretter son séjour en Italie, pour peu que l'on sente les beautés de la nature du nord, beautés moins sévères que celles de la terre italienne, mais plus pénétrantes et plus touchantes! On se console difficilement de voir ainsi perdu au profit de l'Italie un talent si merveilleux, et l'on constate avec chagrin certaines pauvretés auxquelles, sous prétexte de noblesse, Claude Lorrain est parfois tenu d'avoir recours afin de meubler ses premiers plans. Devant ces fabriques, ces fûts de colonnes, on ne saurait toujours, en dépit de son admiration, se dissimuler que ce fut l'absence de sincérité qui lui fit trouver et fonder du premier coup dans quelques-unes de ses œuvres le style de convention. C'est Poussin qui engagea et maintint Claude Lorrain dans cette voie. Il en est ainsi pour Nicolas Poussin lui-même. Autant l'on s'incline avec admiration devant ses compositions religieuses, où le maintien de la tradition est une loi inséparable du genre, autant l'on admet parfois avec regret qu'il ait emprunté, pour rendre sa pensée, des formes et des symboles à l'antiquité. C'est une rare et admirable chose que cette vie nouvelle qu'il a donnée aux débris de l'art antique; mais, sans nuire à sa gloire, on peut dire qu'il est plutôt un grand artiste malgré son système que par son système. On sent tout cela dans l'école française aujourd'hui, et il faut y faire attention, car, à côté de nullités vaniteuses et peu intéressantes, nous sommes témoins d'inquiétudes et de troubles assez touchans pour qu'il soit de notre devoir et du devoir de chacun de chercher où est le vrai, où est la voie de l'art moderne. Eh bien! je ne crains pas de l'affirmer, le vrai n'est point dans la résurrection même complète de la renaissance ou de l'art grec. L'erreur de Poussin, la même que celle de bien des théoriciens de nos jours, c'est de l'avoir cherché dans l'un ou l'autre de ces deux sens.

Les Grecs, au siècle de Périclès, ont eu ce privilége de trouver en sculpture la formule exacte de leurs idées religieuses, de créer un

art qui fut l'expression rigoureuse de leur civilisation, de leurs mœurs, — privilége unique, et que nous leur envierons toujours. Exemple digne d'être médité! ils ont pratiqué pour eux, seulement pour eux, pour les besoins de leur époque, dans le culte, dans la vie publique, un art qui, ayant un but prochain, déterminé, connu de tous, n'a cessé par cela même de s'élever à la perfection. Comment s'obstine-t-on à ne pas comprendre cette leçon? Toute l'esthétique des Grecs peut se résumer en quelques mots : ils ont déterminé le rapport de l'art avec la société. L'esthétique de tous les temps n'aurait pas dû varier, et, tout en tenant compte des découvertes du passé, dans l'avenir elle ne doit pas être différente. Tout grand artiste, à quelque époque qu'il appartienne, ne saurait avoir d'autre loi. Raphaël, Titien, Rembrandt n'ont agi, sciemment ou non, qu'en vertu de ce principe. Rubens et Véronèse y ont manqué parfois, et c'est ce qui explique les taches que l'on rencontre dans leurs œuvres. Poussin l'a en partie méconnu, et c'est là sa faute. Il a appliqué l'effort de son talent si puissant à galvaniser une forme de l'art désormais inerte et sans vie. Qu'il ait parfois réussi au-delà de toute espérance, nous devons regretter d'autant plus vivement cette déperdition de forces supérieures non employées à la glorification de l'époque où elles se sont manifestées. Les artistes grecs, les maîtres de la renaissance italienne, le grand maître de l'art hollandais, seront donc pleins d'enseignemens pour nous, si nous savons étudier leurs œuvres dans leur étroite relation avec les divers siècles de l'histoire et de la civilisation. Ils nous éclaireront et nous guideront, ils ne devront jamais être pris pour modèles absolus. Nous ne nions pas évidemment qu'au point de vue technique il ne soit bon de s'approprier celles de leurs qualités où ils ont excellé; mais c'est affaire d'atelier et de professeur intelligent que d'apprendre à modeler un corps, à plisser une draperie, et d'emprunter son enseignement au passé; on ne songe pas à blâmer un jeune peintre de copier les maîtres de son choix, ceux qui ont le plus d'affinité avec son tempérament, qui l'aideront à se connaître, à se révéler à ses propres yeux. C'est ici que s'arrêtent les droits des siècles écoulés sur les siècles à venir.

Ce Le Brun fastueux et pompeux, cet aimable Watteau, ce Chardin, le premier peintre qui ait compris et rendu la bourgeoisie, étaient plus que ne le fut Poussin dans la direction indiquée à l'art français. Cette direction, c'est l'amour élevé de ce qui est vrai, clair, précis, exact sans trivialité, noble sans boursouflure. Nous avons montré les premières traces de ce penchant du génie national dans ce qui nous reste des œuvres de l'ancienne école française; nous l'avons montré dans les altérations que lui a fait subir l'influence italienne prématurée; nous l'avons montré méconnu en partie par

l'admirable génie de Nicolas Poussin : il nous reste à le faire voir dans l'une de ses applications excessives, car il y a dans les arts en France une singulière loi de libration, phénomène très particulier d'action et de réaction qui paraît nous interdire la stabilité dans le juste milieu qui convient à notre raison cependant. C'est ainsi qu'après le réalisme expressif des miniaturistes nous assistons au développement de l'idéalisme, dont la manifestation la plus haute se trouve dans les œuvres de Poussin. Après Poussin, nous retombons avec les frères Le Nain dans le réalisme le moins déguisé, le moins préoccupé de noblesse et d'élévation. Le Sueur conserve seul le merveilleux équilibre entre les deux tendances. Le Brun réagit de nouveau dans le sens de la fausse grandeur. A l'école de ce maître succède celle du XVIII[e] siècle, qui retourne par une pente rapide à l'extrême négation de tout ce qui est grand. Le réalisme de Chardin a plus de hauteur toutefois que celui des Le Nain; aussi est-ce dans l'œuvre de ces artistes qu'il est bon de l'étudier pour le bien connaître. On ne saurait choisir, à ce point de vue, un meilleur objet d'étude que les travaux de cette famille d'artistes, les frères Le Nain, qu'on a pu très justement nommer les peintres du réel sous Louis XIII. Et d'ailleurs c'est prendre le principe dans l'une de ses premières et de ses plus naïves expressions que de l'aller chercher dans l'œuvre de ces peintres si longtemps oubliés qu'on remet en honneur aujourd'hui.

On ne sait que fort peu de chose de la vie des frères Le Nain, et le peu que l'on sait, on le doit aux patientes recherches de M. Champfleury, qui s'est pris pour les artistes laonnais de passion si fervente, qu'il a réussi à ramener sur eux l'attention de la critique. Quinze années d'investigations de toute sorte, visites dans les églises, dans les musées de Paris et des départemens, dans les collections particulières, dépouillement de catalogues, recherches dans les archives de la petite ville où sont nés ces peintres, tout cela, semble-t-il, aurait dû produire quelques résultats positifs. Disons à notre grand regret qu'il n'en est rien.

Tout ce que l'ardente et tenace curiosité de M. Champfleury a pu découvrir sur les frères Le Nain est un passage des *Mémoires manuscrits de dom Leleu sur la ville de Laon* où il est assez longuement question d'eux, mais sans la moindre précision. « En ce temps fleurirent trois habiles peintres natifs de Laon, » ainsi débute le manuscrit, et *en ce temps*, cela signifie vers 1632. Nous ne savons donc rien sur la date de naissance de chacun des trois frères; la date de leur mort est également incertaine. Les divers papiers conservés à l'École des beaux-arts ne sont pas du tout d'accord sur ce point. Le seul fait positif, c'est qu'ils ont été tous les trois de l'Académie de peinture, leur nom étant porté sur le registre des pre-

mières délibérations. En mars 1648, quelques semaines après la fondation de l'Académie, Louis, Antoine et Matthieu Le Nain y figurent comme peintres de *bambochades*. La même incertitude qui couvre la biographie des artistes laonnais s'est toujours opposée à ce qu'on pût attribuer sûrement une seule de leurs œuvres à l'un plutôt qu'à l'autre. En effet, sur aucun tableau signé Le Nain, le nom de famille n'est accompagné du prénom. La légende, qui se plaît toujours à grossir le mystère, en a conclu qu'ils avaient uni leurs pinceaux comme leur existence. Quelques écrivains ont accepté cette fable, qui est non-seulement invraisemblable *a priori*, mais qui s'évanouit complétement à l'examen des peintures, nous aurons amplement occasion de le démontrer. Si l'analyse critique pouvait laisser subsister quelques doutes à cet égard, la notice de dom Leleu achèverait de les dissiper, car, malgré la confusion qui y règne, on y trouve la définition des genres dans lesquels ils se sont exercés. « Antoine, l'aîné, excellait pour les miniatures et les portraits en raccourci (c'est-à-dire de petite dimension). Louis, le cadet, réussissait dans les portraits qui sont à demi-corps et en forme de buste. Matthieu, qui était le dernier, était pour les grands tableaux, *comme ceux* qui représentent les mystères, les martyres des saints, les batailles, etc. » Je souligne à dessein deux mots de cette dernière phrase qui me paraissent importans, et auxquels il me semble que M. Champfleury n'a point assez fait attention. En effet il conclut de ce passage que Matthieu Le Nain a dû peindre des tableaux de bataille, et il ajoute : « Peut-être les retrouvera-t-on un jour, à moins que dom Leleu n'ait gratifié ses compatriotes de toutes les facultés, car quand il parle de *mystères*, de *martyres* et de *saints* peints par les Le Nain, il faut entendre des tableaux religieux. » Dom Leleu, à mon avis, n'a pas prétendu désigner des tableaux de Matthieu Le Nain, mais donner une idée approximative de la dimension de ses ouvrages. Et il faudrait rétablir le texte ainsi : « Matthieu était pour les tableaux *grands comme ceux* qui représentent (habituellement) les mystères, etc. »

C'est donc à Matthieu Le Nain qu'il faudrait attribuer *la Crèche* du musée du Louvre et *la Nativité* de Saint-Étienne-du-Mont. Quant aux autres œuvres des Le Nain, si l'on s'en rapporte aux indications de dom Leleu, on doit rendre à Louis, le cadet, les portraits de Cinq-Mars, d'Anne d'Autriche, de Mazarin, et celui de la marquise de Forbin, un des plus beaux morceaux du musée d'Avignon. Cette classification, qui n'a rien d'improbable, nous permettrait enfin de laisser à l'aîné, Antoine, les sujets « en raccourci, » c'est-à-dire les intérieurs de ferme, de corps de garde, les scènes de mœurs populaires, qui sont toujours de moyenne dimension, et dont les figures ne dépassent guère 60 centimètres. Je ne prétends point qu'il y ait

rien de définitif ni d'absolument rigoureux dans cet essai d'attribution; mais c'est celui qui paraît le plus vraisemblable et doit par conséquent se rapprocher le plus de la vérité. La seule objection réellement fondée que l'on y pourrait faire, c'est que le mérite des divers tableaux de genre peints par les Le Nain est loin de se soutenir constamment au même niveau, et l'on s'expliquerait difficilement les défaillances subites d'un même artiste, tombant tout à coup des finesses d'un tableau très justement célèbre, *la Forge* (musée du Louvre), aux lourdeurs de *l'Abreuvoir* et du *Repas villageois*. Je suis donc tenté de croire, d'après d'anciens catalogues, qu'il y eut un des trois frères dont le talent était tout à fait supérieur, celui qu'on y trouve nommé « le bon Nain. » C'est lui qui aurait donné le ton à ses frères, qui leur aurait servi de guide, lui qu'ils auraient imité en adoptant chacun l'un des genres divers où il excellait. Toutes les hypothèses sont permises en un pareil sujet; mais tant que l'on n'aura pas de renseignemens plus exacts sur la vie de ces artistes, il faudra se borner à des suppositions et ne rien affirmer.

Les peintures des trois frères, on vient de le voir, avaient un cachet d'individualité parfaitement marqué; il ne faut pas en conclure cependant qu'il n'y a entre elles aucune analogie, aucun air de parenté. Les points de ressemblance y sont nombreux au contraire. C'est la même uniformité de palette, d'un aspect terne, crayeux, plombé, le même ton rouge brique, destiné à relever un peu cette monotonie, cette monochromie de l'ensemble pour ainsi dire; c'est le même dédain de l'ordonnance et de l'action dans la plupart de leurs compositions, où chaque personnage pose gravement devant le spectateur, comme de nos jours il poserait devant l'objectif d'un photographe; c'est enfin, et par-dessus tout, une égale puissance d'observation réaliste. L'individualité de chacun des trois peintres ne se montre donc que dans leur plus ou moins d'habileté à faire usage de procédés semblables. Il est évident par exemple que l'auteur de *la Nativité* n'est pas l'auteur de *l'Abreuvoir* ni du *Repas villageois*, pas plus qu'il n'est l'auteur de *la Forge* ou du *Corps de garde*. L'*Intérieur de forge*, tant de fois reproduit par la gravure, est incontestablement le joyau de l'œuvre des Le Nain, et par excellence le morceau caractéristique de leur manière; il est l'étalon auquel on peut rapporter tous les ouvrages qui leur sont attribués, et parmi ceux-ci celui qui ne porterait pas la même empreinte peut à coup sûr être relégué dans les apocryphes. C'est sans aucun doute par une série d'observations de cette nature que l'administration des musées a été amenée à enlever l'étiquette : *attribué aux frères Le Nain*, qui a longtemps figuré au-dessous de l'un des tableaux du Louvre bien connu des amateurs; je veux parler de cette petite

Procession dans l'intérieur d'une église qui est une merveille d'habileté autant qu'une œuvre audacieuse à force de sincérité naïve et franche. A juste titre, on leur a ainsi enlevé une peinture qui leur faisait un grand honneur, mais ne leur appartenait pas. Ceux qui se sont pris d'admiration rétrospective pour les Le Nain doivent bien regretter qu'ils n'aient jamais rien fait qui ait cette valeur. La prestesse, la chaleur d'exécution, la touche large et grasse, la vigueur de coloration, l'intensité des tons qui distinguent *la Procession*, révèlent un tempérament pittoresque bien autrement puissant que celui des frères Le Nain, braves gens qui peignaient solidement, pesamment, mais qu'aucune flamme intérieure, non plus qu'aucune inquiétude de la beauté plastique, aucun souci des procédés techniques, n'ont jamais émus. Il faut se hâter de dire qu'au XVIIe siècle, en France, c'était là un mérite dédaigné de tout le monde, amateurs et artistes. La recherche du procédé était considérée comme un signe de décadence, et nous savons trop, au médiocre honneur de notre école, ce qu'un tel puritanisme a produit.

Les frères Le Nain, tout réalistes qu'ils fussent, n'ont pas mieux fait que les autres, et par cela même qu'ils s'étaient affranchis de toute discipline, ils sont moins excusables que ceux qui obéissaient à ce qu'ils croyaient être l'intérêt et la dignité du grand art. Ne nous arrêtons pas plus que de raison toutefois sur le peu de qualités pratiques que dénotent les tableaux des Le Nain : leurs faiblesses n'étant pas volontaires, ils n'en sont pas responsables; mais ne laissons pas échapper cette occasion d'attirer sur ce point l'attention des jeunes gens que pourrait tromper la réhabilitation dont les artistes laonnais sont l'objet depuis quelques années. M. Champfleury a beaucoup aidé à ce retour de l'opinion publique sur ses peintres favoris : on doit lui en savoir gré; mais il faut se garder d'aller trop loin et se méfier d'un excès d'enthousiasme. Emporté par les exigences d'une idée systématique, l'auteur des *Peintres du réel sous Louis XIII* fait en faveur du principe trop bon marché de la manière dont il est appliqué et mis en œuvre. Il ne dissimule pas les côtés inférieurs du talent des Le Nain, il a trop de clairvoyance et de bonne foi pour ne pas les apercevoir et les montrer; mais il les absout toujours, et il va si loin dans la voie de l'indulgence qu'on ne peut le suivre et lui laisser passer des phrases comme celles-ci : « les Le Nain ont mille défauts, et ce sont de grands peintres qu'on ne peut oublier, quand on les a vus une fois. » Le mot *grands* est excessif et passe toute mesure; il faut le supprimer impitoyablement. J'aimerais mieux cet autre jugement, que je trouve quelques lignes plus loin : « les Le Nain ont eu beaucoup de défauts, mais ce sont les défauts de leurs qualités, et si leurs qualités sont grandes, l'esprit philosophique, faisant la part de la nature, si incomplète,

oublie ces défauts pour n'être plus charmé que des qualités. » J'aimerais mieux cela, ai-je dit, et pourtant que de périls à laisser intervenir et prévaloir cet esprit philosophique dans les décisions en matière d'art! C'est par l'intervention de cet esprit philosophique qu'on en arrive à laisser échapper des aveux comme celui-ci : « il m'importe médiocrement qu'une figure ne soit pas à son plan et qu'au fond d'une chambre elle paraisse éloignée d'un quart de lieue. » Je passerai probablement aux yeux de M. Champfleury pour « un esprit étroit, dénué d'enthousiasme et d'intelligence; » mais, sans vouloir « m'attacher à la faute, » je ne puis taire qu'en dépit de l'esprit philosophique la faute me choque. La critique ne saurait être un constant panégyrique, ou alors elle cesse d'être et se transforme en duperie. Elle n'a de vertu qu'à la condition de dire toute la vérité d'abord, et, comme elle est juge en même temps que témoin, il lui appartient, après avoir exposé son propre témoignage, de se montrer indulgente ou sévère. Auprès des qualités, elle doit montrer les défauts, les expliquer, les excuser quelquefois, mais ne jamais les justifier. Or, en ce temps-ci où il n'y a plus d'ateliers ouverts, où l'enseignement technique laisse tant à désirer, où d'autre part les tendances réalistes s'affirment de plus en plus, il serait funeste de laisser croire que le génie de la réalité dispense de toutes les qualités pratiques.

Il n'est pas de plate et mesquine peinture qui ne se trouve glorifiée à l'aide de pareils principes, et je ne comprends point ces demi-transactions avec la vérité. Exiger l'observation de la réalité morale (c'est là ce qu'il faut entendre sans doute par l'esprit philosophique) et se montrer indifférent à l'observance de la réalité matérielle, à la fidélité d'imitation en présence des infinies beautés de formes et de couleurs dont la nature déploie l'incomparable spectacle, c'est à quoi je ne souscrirai jamais, parce que c'est atteindre l'art de la peinture dans les sources mêmes de son existence. Eh quoi! réalistes, c'est vous qui invoquez je ne sais quel esprit philosophique pour l'opposer à l'esprit de sincérité, vous qui n'avez pas cependant assez d'amertume contre les esthéticiens lancés à la recherche d'un « certain beau nuageux! » Quel est ce renversement subit de tous les rôles, et d'où vient-il? Hélas! nous craignons que de telles contradictions ne révèlent la faiblesse de ce réalisme même, faible comme toute doctrine excessive et exclusive, et ce sont de telles faiblesses qui condamnent un système. Nous ne dirons donc point : « Que nous importent les défauts des peintres du réel? » car de tous les principes d'école qui se sont succédé il n'en est pas un qui souffre moins la médiocrité pratique. Nous dirons de préférence aux jeunes artistes entraînés par le mouvement de sincérité qui paraît se marquer chaque jour davantage : La première loi de l'artiste

doit être de se faire un instrument parfait. Se mettre en état d'exprimer ses sentimens et ses pensées, de reproduire exactement les mille phénomènes de la ligne et de la couleur; se bien pénétrer de cette idée qu'un peintre qui ne sait pas dessiner, qui ne connaît pas les lois harmoniques des couleurs n'est pas un peintre; en un mot que la science du métier prime le choix du sujet; être convaincu que toute théorie qui dispense du savoir est pernicieuse : tels sont les points essentiels pour tout homme qui a la prétention de laisser une œuvre durable dans les arts du dessin.

Les frères Le Nain remplissent-ils toutes les conditions de ce programme? Assurément non. Ils ont reçu leurs premières leçons d'un peintre flamand resté inconnu, et il ne paraît point qu'ils aient fait de puissans efforts pour agrandir l'étendue de leurs connaissances et perfectionner leur procédé. L'un d'eux, croit-on, vit l'Italie; aucune des œuvres qui portent leur nom ne témoigne des impressions qu'il aurait éprouvées pendant ce voyage. Si le fait est vrai, il n'a pas eu la moindre action sur l'artiste; sa manière de peindre ne s'en est nullement ressentie. Comme ses frères, il a continué d'abuser des tons lourds et froids, de violer les plus simples lois de la perspective. D'autre part, ses qualités originales n'ont point non plus été entamées, et c'est un bonheur. En effet, ce n'est pas une médiocre preuve d'énergie que d'avoir, au XVIIe siècle, osé s'arrêter et se complaire aux scènes de la vie des plus humbles professions, des intérieurs les plus modestes. Et il fallait que la jeune Académie de peinture professât un éclectisme peu ordinaire pour avoir admis les trois frères à faire partie de sa société. La vérité sur cette énergie dont nous faisons aujourd'hui un mérite aux Le Nain, c'est que, nés et élevés en province, gens de forte race, aimant et n'aimant que le milieu social où ils avaient grandi, ils n'ont jamais eu ni le goût ni l'ambition de se poser en maîtres. Ils peignaient simplement, naïvement, les mœurs de leurs voisins, de leurs égaux. Ils confiaient à la toile le spectacle des scènes auxquelles ils eussent pris part, s'ils n'avaient été peintres. Et s'ils ont fait leur tour de France, ce qui semble ressortir de certains indices habilement recueillis et rapprochés dans leurs ouvrages, ils l'ont fait à peu près comme eût pu le faire leur *forgeron*. Paysans, contrebandiers, gens de labeur, soldats, musiciens, vagabonds et mendians, jeunes femmes occupées autour de leurs nourrissons, enfans désœuvrés, mais rarement enjoués, tels sont les personnages familiers aux Le Nain. Et tous, ils ont cette attitude particulière, cette rigidité des muscles du visage, que donne la vie pénible et gagnée, selon l'Écriture, à la sueur du front, avec cela l'air doux, mais peu ouvert et peu intelligent (sauf quelques exceptions), un air d'abattement plutôt que de résignation, car la résignation suppose une première révolte intérieure

dont le flot n'a jamais bouillonné au sein de ces héros de la passivité. Ce sont les hommes qui ont vu les horreurs de la guerre des impériaux et subiront celles de la fronde. Dans l'œuvre des Le Nain, il y a presque toujours un personnage qui tient un verre à la main. Ce n'est plus, comme dans les tableaux des écoles flamande et hollandaise, un buveur de profession, un pilier de cabaret. Chez eux, l'homme boit pour se réconforter, parce qu'il a *peiné;* il met à cet acte vulgaire une sorte de componction qui ferait sourire, si elle n'était touchante; il boit le vin avec respect, si l'on peut s'exprimer ainsi, et comme l'on prie : c'est qu'ayant souffert de la famine, ayant été souvent privé de la généreuse liqueur, il en sent tout le prix. A sa délectation purement physique, il se mêle une véritable reconnaissance pour le destin qui lui laisse cette fois encore vider un verre à demi rempli.

Aux yeux des juges impartiaux, les Le Nain ont cette infériorité, qu'ils ont mis un procédé insuffisant au service d'une juste conception des droits de l'art. Ils ont appliqué naïvement et tel quel l'enseignement de leur premier maître à la reproduction scrupuleuse et patiente des scènes de la vie réelle; mais cela ne constitue point une gloire d'artiste, car on peut être un observateur consciencieux, on peut être même un peintre, un bon peintre, et n'être point artiste. Les qualités de l'un ne supposent pas rigoureusement les facultés plus spéciales de l'autre. Eh bien! l'on peut affirmer que les frères Le Nain n'étaient pas nés artistes; ils n'ont jamais goûté cette émotion délicieuse que donnent à ceux qui sont doués le commerce et la pratique de l'art; ils n'ont pas eu cette extrême sensibilité de l'organe visuel qu'affectent un contraste de couleurs inattendu, un contour imprévu, une ombre, un rayon; ils n'ont pas connu les douloureuses voluptés de la création et de l'enfantement, les joies que procure la gestation d'une grande œuvre, les inquiétudes de l'exécution; ils n'ont pas respiré ce souffle large, ils n'ont pas eu la pleine conscience de soi-même que donne le libre choix parmi les trésors innombrables de la nature, inépuisable écrin toujours ouvert aux regards de l'artiste. C'est à peine si dans *la Forge* et dans *la Nativité* il y a un vague pressentiment de pareilles beautés. Les Le Nain furent donc peintres par état plutôt que par tempérament : un concours de circonstances que nous ignorons leur fit adopter cette profession, où ils apportèrent de précieuses qualités de bonne foi et d'humanité; mais ils n'eurent point ce que Boileau appelle « l'influence secrète, » ils ne furent pas artistes. Ils méritent cependant d'occuper l'attention, parce que, les premiers, ils firent pénétrer la franchise, l'absolue sincérité dans l'école, parce que, dans cette voie de la sincérité, ils ont devancé Chardin et plus tard Géricault : Chardin, esprit de même trempe, mais mieux doué, véritablement ar-

tiste, lui; Géricault, qui, dans une semblable direction, les distance tous de la puissance de son génie.

Que l'on ne s'étonne point de ce rapprochement de noms : les frères Le Nain, Chardin, Géricault. Nous avons à plusieurs reprises montré le principe commun qui les unit. C'est le même germe, inculte tout d'abord, ignorant de lui-même et de son énergique vitalité, puis rendant par une culture intelligente une moisson parfaitement saine, s'épanouissant enfin et laissant entrevoir toutes les ressources de sa fertilité prodigieuse sous la main trop tôt glacée d'un grand artiste. Telle est la vertu de la sincérité dans l'art que les hommes qui ont entre eux le moins de parenté intellectuelle peuvent se faire suite et garder néanmoins leur individualité intacte. Il y a loin de là à la théorie de la soumission absolue aux erremens de la tradition; mais, bien que cela dérange nos habitudes, nous sommes forcés de compter avec les événemens. Or, dans le désarroi de l'école française contemporaine, le réalisme nous avertit qu'il est temps de faire triompher la loi d'affranchissement. Ce siècle a déjà vu deux tentatives en ce sens; la première a avorté, parce que ceux qui l'ont dirigée se sont arrêtés à moitié de leur effort; je parle du romantisme, qui, rendant à tous les siècles de notre histoire le droit de cité dans l'art, s'est arrêté au seuil du XIX[e]. Puisse cet exemple nous servir de leçon et nous donner le courage de ne pas laisser périr la seconde tentative sous les reproches trop légitimes que, par son défaut de grandeur et d'élévation, par ses partis-pris exclusifs, le réalisme a soulevés dans la plupart des esprits les moins intolérans!

En vue de cet affranchissement, bien loin de combatre l'étude des marbres grecs et des ouvrages italiens, il faut la recommander instamment, à la condition cependant qu'on y cherchera seulement les précieux conseils théoriques et pratiques dont ils sont remplis, et non des modèles à imiter. Phidias, Raphaël, ces admirables génies, ont donné l'expression exacte de la société au milieu de laquelle ils ont vécu, sans se préoccuper de la valeur historique de leur temps. Le siècle de Périclès et celui de Léon X n'en ont pas moins obtenu à leur tour le prestige du passé; ils ont pour nous maintenant l'auréole de l'histoire. L'heure présente, elle aussi, sera de l'histoire un jour : laisserons-nous donc à nos arrière-neveux l'honneur de nous introduire dans le domaine de l'art avec nos mœurs, nos usages, nos costumes, nos sentimens et nos idées? Comment le feront-ils, si nous ne marquons pas la trace de notre passage, et pourquoi le feraient-ils, si nous avons eu tellement honte de nous-mêmes que nous ayons rougi de le faire? Quelle grande œuvre n'eût-ce pas été que *le Serment du Jeu de Paume*, si David l'avait achevée! Et David n'était point doué à l'égal de Raphaël ni de Phidias. Malgré ses imperfections, *le Radeau de la Méduse* n'a-t-il pas aujourd'hui

rallié les suffrages des juges les plus sévères et le plus épris de l'antiquité? C'est qu'ils ont été saisis par cette vigoureuse tentative faite en vue d'accorder l'art de peindre avec les besoins de la société moderne, c'est que devant leur émotion les règles d'école se sont évanouies d'elles-mêmes. Il a fallu péniblement inventer d'autres principes pour expliquer et justifier cette émotion que suffit à donner l'approche même du vrai.

Géricault étant mort trop jeune pour légitimer et assurer la durée du principe auquel il obéissait, le XIXe siècle attend encore son interprète et son école d'interprétation. Jusqu'à présent il ne l'a trouvée que dans le paysage. Avec la somme de talent que possède notre art moderne, est-il digne de lui d'errer à l'aventure comme il le fait, niaisement futile ou se traînant pesamment à la remorque du passé? Que de sujets en nous, autour de nous, hommes du XIXe siècle, que de drames, que de faits qui sollicitent, qui appellent impérieusement la brosse du peintre, le ciseau du statuaire! Et pourtant peintres et sculpteurs se détournent hésitans, tremblans, comme s'ils craignaient le ridicule, devant la reproduction des beautés de l'activité moderne. Ceux qui sont maîtres de leur procédé, qui sont doués du sentiment esthétique, ont peur de compromettre leur succès, l'autorité de leur nom en des tentatives nouvelles; les autres, ceux qui oseraient, ceux qui osent, ne peuvent mettre au service d'une vulgarité d'imagination sans pareille qu'un talent capricieux, quelquefois et par surprise un peu au-dessus du médiocre, — pleinement dominateur et maître de soi, jamais!

Cependant il ne faut pas désespérer de l'avenir du réalisme tel que nous l'avons montré à son origine dans l'œuvre des miniaturistes, encore enveloppé dans les liens de l'inexpérience, tel et même plus grand que ne le conçurent Philippe de Champaigne, Chardin et Géricault, plus élevé surtout que dans l'œuvre des frères Le Nain; car, dans l'école, ces peintres marquent une date intéressante, caractéristique, s'ils ne peuvent être des modèles. La vitalité du réalisme français n'est puissante que parce qu'il peut se combiner avec l'idéal. Toute tentative réaliste qui ne subit pas heureusement cette épreuve est condamnée d'avance. C'est pourquoi, obéissant à nos penchans les plus anciens et les plus durables, et recherchant ce qui est vrai, raisonnable et sincère aussi bien qu'élevé, le réalisme donnera à l'art français son caractère essentiellement original et national, s'il sait unir ces élémens divers, s'il réussit à satisfaire notre goût en fondant l'alliance étroite de l'idéal et du réel. Cette alliance, nous l'invoquons au nom même des impérissables tendances du génie français.

E. CHESNEAU.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin 1863.

Nous ne pensons manquer de respect envers personne, si nous attachons, par le rapport de l'effet à la cause, les modifications accomplies il y a huit jours dans notre personnel ministériel à l'influence des élections générales qui ont eu lieu il y a un mois. Notre grand-électeur en cette circonstance, M. de Persigny, a quitté le ministère de l'intérieur. MM. Walewski, Delangle et Rouland sont sortis du cabinet. M. Baroche va se reposer au ministère de la justice et des cultes du fatigant service qu'il a fait pendant douze ans devant nos chambres et au conseil d'état, et s'y consoler des procédés insolites dont il avait eu à souffrir de la part de son collègue de l'intérieur dans la dernière campagne électorale. M. Boudet, un des vétérans de nos anciennes chambres, un vieil ami de M. Billault, qui présidait une des sections de notre conseil d'état, prend le portefeuille de l'intérieur, et, ce qui est quelque chose en ce temps-ci, la direction du *Moniteur*. Un homme dont la capacité administrative avait percé avant 1848, et qui, entré à la chambre des députés, paraissait dès lors destiné aux grandes positions officielles, réputation qu'il a paru mériter plus tard par les qualités qu'il a déployées dans la direction des messageries maritimes et d'autres grandes entreprises industrielles, M. Armand Béhic, entre au ministère du commerce et des travaux publics. Un membre distingué de l'université, dont les habiles cours d'histoire ont fait pénétrer dans notre jeunesse quelque chose de la séve libérale qui animait la génération de 1830, M. Duruy, est placé à la tête de l'instruction publique. La combinaison des ministres sans portefeuille est abandonnée. Les rapports du gouvernement avec les chambres sont confiés à M. Billault, devenu ministre d'état, et à M. Rouher, ministre présidant le conseil d'état. Ces arrangemens divers vont évidemment au-delà d'une simple évolution de personnes; ils entraînent une certaine modification de système. Ils répondent à la pensée que nous avions dans l'esprit il y a quinze jours, et

que nous présentions sous une forme aussi nébuleusement diplomatique que possible quand nous exprimions l'espoir que « l'empereur saurait disposer la politique de son gouvernement suivant les tendances d'une situation qui était visiblement en train de se renouveler. » Il y a là sans doute un effort pour conformer le gouvernement à la situation que les élections générales ont créée ou révélée; mais comment définir la nouveauté introduite par ces changemens dans notre régime constitutionnel? Beaucoup de bonnes têtes dans l'intérieur de la France et à l'étranger travaillent à l'heure qu'il est sur ce problème. Essayons notre solution.

Les changemens ministériels ont été accompagnés au *Moniteur* de deux documens dont il faut s'aider pour découvrir la signification des arrangemens nouveaux. Nous voulons parler de la circulaire de M. de Persigny aux préfets sur le résultat des élections et de la petite note où était rappelé le plébiscite « sur lequel se base la constitution de 1852. »

La lettre d'adieu de M. de Persigny ne devra point être négligée par ceux qui voudront étudier la philosophie de l'histoire de ce temps-ci. Cette pièce respire encore l'ardeur de paladin que M. de Persigny apporte dans la politique, ardeur qui n'a pas de quoi nous déplaire, et devant laquelle nous avons été maintes fois tentés de nous écrier : *Il buon conte!* comme l'Arioste a coutume d'appeler gaîment ses bouillans héros. Le ministre, en partant, pourfend l'opposition de sa Balisarde. Pauvre opposition! « Pour la première fois depuis dix ans, une coalition s'est formée entre des opinions plus ou moins rattachées aux gouvernemens antérieurs. » On voit que le fantôme de la coalition a poursuivi M. de Persigny jusqu'à la fin. « Sur quelques points et particulièrement dans les grands centres de population, plus habituellement accessibles aux excitations de la presse, elle a réussi à surprendre le suffrage universel. » Le suffrage universel peut donc être surpris! Et cela dans les grandes villes, où les populations sont éclairées par des discussions contradictoires, où elles sont plus libres, où elles ignorent l'influence des maires nommés par le gouvernement, où le garde champêtre leur est inconnu, où les excitations de la presse officieuse ont si violemment dépassé les excitations de la presse libérale! Quelles révélations et quelles déclarations contradictoires! « Mais l'immense majorité du pays a répondu à l'appel du gouvernement et n'a laissé à la coalition que quelques noms pour se consoler de sa défaite! » Elle est bien consolée en effet. Elle en veut si peu à M. de Persigny, qu'elle regrette que la victoire de ce ministre lui ait coûté le portefeuille. Comment d'ailleurs résisterait-elle aux consolations que M. de Persigny vient lui donner lui-même? Au moment où il reproche aux libéraux d'être une coalition, l'ancien ministre écrit l'histoire de ce qu'il appelle le parti du gouvernement, et ne craint pas d'affirmer que jusqu'aux dernières élections ce parti n'a été qu'une coalition véritable. « L'empereur, dit-il, quand il fut élevé sur le pavois, n'avait pas de parti; il touchait par quelques points à tous les partis existant dans la nation. Pour les uns, il représentait l'ordre, pour les

autres l'unité du pouvoir, pour ceux-ci l'autorité, pour ceux-là une liberté sage, pour le plus grand nombre le triomphe de la démocratie, pour tous la dignité de la France au dehors. » Voilà des intérêts et des opinions de plus d'une sorte, une coalition on ne peut mieux caractérisée, et M. de Persigny ne dissimule point que « c'est avec ces élémens divers que se forma ce qu'on peut appeler le parti du gouvernement. » S'expliquera qui voudra comment, avec une idée semblable de ce qu'était son parti, M. de Persigny a pu trouver habile de faire du mot de coalition une injure politique! Il est vrai que, si l'ancien ministre fait si bon marché de la formation de son parti dans le passé, c'est que tout à coup, grâce aux élections générales, la situation de ce parti s'est heureusement et profondément modifiée. Les dernières élections, pour accélérer la cohésion des divers élémens du parti gouvernemental, ont suppléé à l'action du temps. « Dans le corps législatif comme dans le pays, le parti du gouvernement est désormais constitué. »

Si l'opposition eût cru à la possibilité du succès, si elle eût entamé la campagne électorale avec toutes ses ressources et avec toute l'énergie dont elle est capable, si elle avait obtenu cent voix de plus, c'est alors, pour le coup, que l'œuvre de cohésion et de fusion de la coalition gouvernementale eût marché vite, et que la constitution du parti du gouvernement eût gagné en force et en solidité! Mais pourquoi M. de Persigny voudrait-il que nous eussions moins de confiance et de fierté pour la cause de la liberté qu'il n'en a lui-même pour les idées et les intérêts que le gouvernement représente? La liberté est-elle moins nécessaire à la sécurité et à la gloire du pays? A-t-elle moins de prestige auprès des imaginations généreuses? A-t-elle une puissance inférieure d'attraction et de cohésion? La liberté est soumise, pour la formation, le développement et la constitution de son parti, aux conditions qui, de l'aveu de M. de Persigny, ont régi nécessairement le parti du gouvernement. Dans un pays dont le sol a été jonché par les révolutions des débris de plusieurs régimes politiques, aucun parti, au pouvoir pas plus que dans l'opposition, ne peut se former avec des élémens nouveaux. On commence par la coalition, mais on finit, comme le dit M. de Persigny, par la fusion et la cohésion. Cela dépend du temps et surtout des obstacles rencontrés en commun et des résistances vaincues ensemble, qui augmentent, entre les élémens d'origine diverse dont les partis se composent, l'unité des opinions et la solidarité des intérêts. A ce compte, M. de Persigny peut juger, par la vigueur de ses efforts contre l'opposition libérale, de la force de cohésion qu'il lui a donnée. S'il est autorisé à proclamer la formation définitive du parti du gouvernement, à plus forte raison avons-nous le droit d'annoncer la constitution certaine du parti de la liberté, et la puérilité du reproche de coalition nous touche si peu que nous ne désespérons point de faire entrer un jour le parti du gouvernement lui-même dans les cadres du parti de la liberté.

Nous ne pouvons approuver la façon dont M. de Persigny veut établir un

antagonisme absolu entre le parti du gouvernement et l'opposition : plus politiques, les Anglais, dont M. de Persigny a eu plus d'une fois la prétention de copier les précédens, au lieu de rejeter dans une hostilité désespérée les adversaires du ministère, ont le bon goût d'appeler *opposition de sa majesté* le parti qui combat le gouvernement de sa majesté. Cette réserve faite, nous n'hésitons pas à le déclarer, nous recevons avec plaisir la nouvelle que nous donne M. de Persigny. Un ministre nous apprend, en quittant le pouvoir, qu'il existe un parti du gouvernement, que ce parti est aujourd'hui constitué, que le gouvernement s'appuie enfin non sur une coalition accidentelle, mais sur un parti régulier. Nous voyons, quant à nous, dans cette déclaration un véritable progrès constitutionnel. Admettre un parti du gouvernement, c'est reconnaître implicitement le contre-poids nécessaire d'un parti régulier d'opposition. Entré dans cette voie, on se montre disposé à gouverner par les partis; or le gouvernement par les partis est l'essence même du gouvernement représentatif, nous dirions du gouvernement parlementaire, si nous n'avions peur de blesser la pruderie de certaines oreilles officielles. La circulaire de M. de Persigny comme la note relative à la nouvelle combinaison ministérielle invoquent de concert le plébiscite de 1851 contre la doctrine de la responsabilité ministérielle, dans laquelle ces deux documens semblent signaler, très inexactement à notre avis, le vice du régime parlementaire. « Ce que le peuple français avait voulu par le plébiscite de 1851,... dit M. de Persigny, c'était surtout de condamner la doctrine funeste qui avait pour résultat de faire tomber le pouvoir des mains de la royauté dans celles des orateurs de la chambre. » Le langage de la note est beaucoup plus modéré. La note rappelle que le plébiscite, en établissant que les ministres étaient responsables envers l'empereur seul, a voulu mettre un terme à ces compétitions d'ambitions parlementaires, causes continuelles d'agitation et de faiblesse pour les gouvernans passés; après avoir fait allusion au décret du 24 novembre, elle ajoute que « ce décret n'a pas modifié les principes fondamentaux du plébiscite de 1851, qu'un nouveau plébiscite seul pourrait changer. » Le public a été frappé de la préoccupation qui se trahit dans l'un et l'autre document sur les conditions de la responsabilité ministérielle. Le public est fort loin pour le moment d'attacher une importance quelconque à la question abstraite de la responsabilité ministérielle; il est rarement épris de métaphysique constitutionnelle, et il en est moins épris aujourd'hui que jamais. Nous ne le blâmerons guère de cette indifférence. Les constitutions écrites sont fondées sur des propositions abstraites, lesquelles ont un caractère absolu qui souvent s'accorde peu avec la pratique naturelle des choses. Nous nous en reposons sur les nécessités impérieuses de la pratique du soin de courber les principes trop raides des constitutions écrites. Les institutions, comme tout ce qui est vivant en ce monde, se font chaque jour à l'usage, se modifient et se transforment sans cesse sous

la pression du mouvement des choses : on peut dire d'elles, en employant cette expression platonicienne empruntée au *Philèbe* par la philosophie moderne, qu'elles sont dans un état perpétuel de *devenir;* mais, sans s'égarer dans l'idéologie politique, il est possible, puisqu'une circulaire ministérielle et une note du *Moniteur* nous en fournissent l'occasion, de présenter quelques observations pratiques sur les conditions de la responsabilité ministérielle et sur le plébiscite de 1851.

Les deux premières propositions du plébiscite soumis à la sanction populaire par la proclamation du 2 décembre 1851 sont ainsi conçues : « un chef responsable nommé pour dix ans, des ministres dépendans du pouvoir exécutif seul. » Quand on relit aujourd'hui les termes de ce document célèbre, et lorsqu'on en recherche la signification, on est frappé avant tout de la vérité de ce que nous venons de dire touchant la mobilité des constitutions. Le plébiscite de 1851 a déjà obéi à la loi du devenir : la première de ses dispositions n'existe plus; elle a été remplacée par le plébiscite qui a proclamé l'empire. Or, qu'on le remarque, les deux premières propositions du plébiscite de 1851 étaient dans leur connexité parfaitement logiques. La responsabilité politique ne s'entend plus, à l'époque où nous sommes, au sens pénal : cette responsabilité est toute morale; elle soumet les agens supérieurs du pouvoir au jugement de l'opinion, laquelle, produisant ses arrêts par des organismes variables, maintient au pouvoir ceux qui obtiennent son approbation, ou retire la direction des affaires à ceux qu'elle condamne. Dans le régime monarchique parlementaire, le chef du pouvoir exécutif, étant supposé immuable, est supposé également irresponsable. La responsabilité, qui implique non-seulement le mérite et le démérite, mais encore, comme sanction pénale, la perte ou la conservation du pouvoir, ne peut atteindre, sous la monarchie parlementaire, que les seuls agens variables du pouvoir, les ministres. De même, sous cette forme de gouvernement, l'action souveraine de l'opinion ne se manifeste que par l'élection des députés, et c'est inévitablement la chambre qui devient l'organe régulier de l'opinion dans les jugemens efficaces qu'elle porte sur l'élément mobile du pouvoir. Ce n'est point parce qu'elle est aristocratique, comme M. de Persigny semble le croire, que l'Angleterre pratique la responsabilité ministérielle, c'est purement et simplement parce qu'elle est monarchique, et que, le pouvoir n'étant pas responsable dans la personne de la reine, il faut bien, pour que la nation exerce son souverain contrôle et remporte au besoin la dernière victoire, que le pouvoir soit responsable dans la personne des ministres. Quand la France pratiquait la responsabilité ministérielle, ce n'est pas une forme monarchique qu'elle imitait dans l'exemple de l'Angleterre, ou mieux elle n'imitait rien ni personne; elle ne faisait qu'observer les seules conditions efficaces de la responsabilité qui se puissent concilier avec la forme monarchique. Ces conditions sont différentes sous la forme républicaine. Là, le chef du pouvoir exécutif est directement responsable devant le pays; là, cette responsabilité a la sanc-

tion pratique la plus positive et la plus effective, celle qui résulte de l'élection revenant à brefs intervalles et à échéances périodiques. Le lien de responsabilité qui unit le chef du pouvoir exécutif au pays sous la forme républicaine est si étroit, si bien dans la main du pays, toujours maître dans un bref délai de le conserver ou de le rompre, qu'il est parfaitement juste, logique et nécessaire que les ministres y dépendent exclusivement du chef du pouvoir. Nous avons eu plus d'une fois à montrer que telle est la condition du pouvoir exécutif dans la constitution des États-Unis. N'oublions pas que c'est justement dans ces conditions qu'a été posé le plébiscite de 1851. Le pouvoir exécutif y était électif, et l'élection du président devait avoir lieu tous les dix ans. La grande épreuve de la responsabilité du chef élu devait s'accomplir au bout de chaque période décennale. Si l'on s'en fût tenu à ce premier plébiscite, déjà, à la fin de 1861, le chef de l'état eût soumis effectivement sa responsabilité au contrôle souverain du vote universel; mais depuis lors la forme du pouvoir exécutif a changé parmi nous, la sanction positive que le plébiscite de 1851 assignait à sa responsabilité a disparu de notre constitution. D'électif le pouvoir exécutif est devenu permanent et héréditaire dans la dynastie impériale. La connexité naturelle qui dans le plébiscite de 1851 liait la dépendance des ministres à la responsabilité du chef du pouvoir exécutif a donc perdu une très grande partie de sa force. Il y a là certes une lacune qui ne pourrait être comblée, suivant l'opinion du *Moniteur,* que par un nouveau plébiscite. Nous n'en demandons pas tant. Nous nous fions aux nécessités et aux inspirations de la pratique gouvernementale du soin de faire fléchir les abstractions constitutionnelles, si les circonstances l'exigeaient. Dans le fait, le problème, pour le souverain, se réduit à choisir ses agens parmi les hommes qui, grâce à leurs principes, à leur talent, au crédit dont ils jouissent auprès du public, sont le plus capables de diriger le gouvernement. L'intérêt bien entendu du prince s'accorde en ce point avec l'intérêt du pays et la logique des choses. Il s'agit là non d'un dogme, mais d'une question de conduite. Les nécessités du gouvernement, — cet intérêt de premier ordre, — actuel, urgent, impérieux, que le duc de Wellington exprimait avec la simplicité d'un esprit positif, lorsqu'il répétait dans les temps critiques le mot devenu proverbial dans sa bouche : « Il faut pourtant faire marcher le gouvernement de la reine! » voilà le seul et irrésistible auxiliaire sur lequel nous comptons pour faire pénétrer au moment voulu dans les conseils du pouvoir les idées, les mesures et les hommes suscités et portés par l'opinion publique. En soulevant inutilement la question d'un nouveau plébiscite, sait-on dans quel débat on s'embarquerait? Il faudrait d'abord faire une législation organique sur les plébiscites, discuter non-seulement par qui ces formules de vote populaire seraient rédigées, mais à quelles époques il conviendrait de consulter sous cette forme la conscience nationale. Ce serait en même temps déchirer tous les voiles et soulever tous les nuages.

Pour notre compte, nous trouvons mieux notre affaire dans la moindre amélioration pratique annoncée par le pouvoir que dans d'oiseux débats sur la métaphysique des dogmes politiques. M. de Persigny et ceux de son école peuvent décider lequel est préférable en politique de s'obstiner dans des prétentions abstraites ou de se montrer disposé à céder aux tendances de l'opinion, s'ils comparent ce qui se passe en Prusse avec le premier effort fait chez nous par l'empereur pour conformer son gouvernement aux tendances indiquées par les élections générales. Le roi de Prusse et M. de Bismark nous présentent la caricature instructive de la politique théorique à outrance. Une revendication intempestive et opiniâtre des prérogatives de la couronne motivée sur les prétextes les plus puérils enlève à la Prusse sa sécurité intérieure, la diminue au dehors et la frappe d'impuissance dans les grandes affaires européennes. Si le roi de Prusse, au lieu d'invoquer le droit divin, ce plébiscite suprême des pouvoirs légitimistes, eût renvoyé son ministère et composé un cabinet pris dans la majorité de la chambre élective, non-seulement il eût épargné à la Prusse l'éclipse qui l'inquiète et l'affaiblit, mais il eût obtenu jusqu'aux applaudissemens de notre presse officieuse. Les récentes résolutions de l'empereur forment avec la conduite du roi de Prusse un contraste que nous observons avec plaisir. L'empereur n'a point hésité à se séparer de M. de Persigny. Le souvenir du plébiscite de 1851 ne l'a point empêché de prendre de promptes mesures « pour organiser plus solidement la représentation de la pensée gouvernementale devant les chambres. » Il a en conséquence concentré dans les mains du ministre d'état et du ministre qui préside le conseil d'état les rapports du gouvernement avec nos assemblées. Ce n'est pas encore, dit-on, la responsabilité ministérielle; soit. Nous tenons peu au mot; mais en regardant aux choses il y a une sorte de transition progressive à constater. « Les ministres sans portefeuille n'avaient aucune part personnelle (*le Moniteur* nous en fait souvenir) dans les faits à débattre. » Il est évident qu'il n'en sera plus ainsi pour M. Billault avec les nouvelles fonctions dont il est revêtu : ministre d'état, il contre-signera tous les projets de loi; il y aura donc une part personnelle, sa responsabilité y sera engagée. On en peut dire autant de M. Rouher, qui aura présidé à l'élaboration des projets de loi au conseil d'état. Qu'on remarque encore que, le ministère d'état ayant la préséance sur les autres départemens ministériels et devenant en outre le premier organe du gouvernement devant les chambres, M. Billault, s'il n'a pas le nom inconstitutionnel de premier ministre, s'achemine visiblement vers un poste supérieur autour duquel se forme une sorte d'unité, et par conséquent une solidarité de cabinet. Ces tendances à l'unité et à la solidarité deviennent plus apparentes quand on remarque que l'homogénéité est plus sensible dans le nouveau ministère. Par leurs antécédens, par leurs aptitudes, par leurs habitudes d'affaires, les ministres actuels se rapprochent pour ainsi dire naturellement les uns des autres et ont l'air de former un cabinet. Les ministres ont tenu

hier, croyons-nous, leur premier conseil, et l'on annonce que M. Billault part pour Fontainebleau, où il va passer huit jours auprès de l'empereur. Le ministère s'apprête donc à combiner ses plans et son travail ; mais déjà nous avons deux indications favorables des tendances de la nouvelle administration. L'empereur donne à étudier à M. Rouher et au conseil d'état un projet de décentralisation administrative, et M. Duruy, qui semble appelé à restaurer les études au sein de notre université, débute dans cette tâche par le rétablissement de l'enseignement de la philosophie dans nos lycées. La réaction de 1852 avait pris plaisir à bannir la philosophie de nos lycées, et avait voulu abaisser une des sections les plus libérales de l'enseignement en la restreignant au formulaire d'une aride logique. Tout cela, nous le répétons, n'a encore que l'apparence d'une transition; mais cette apparence confirme la signification des élections générales en nous montrant que le pouvoir en est préoccupé, et ne veut point demeurer stationnaire devant le pays, qui vient de se remettre en marche. Nous ne pouvons donc que nous féliciter de ces premiers changemens et des espérances qu'ils encouragent.

Les questions intérieures sont assurément pour nous les plus importantes, bien qu'elles ne s'engagent encore qu'entre des limites très resserrées; mais telle est la situation de la France en Europe que des questions étrangères, par l'affinité des principes et des intérêts auxquels notre patriotisme est attaché, prennent pour nous à certains momens critiques le caractère de questions intérieures de premier ordre. De cette nature est aujourd'hui la question polonaise. Cette question occupe l'Europe entière : la diplomatie de trois grandes puissances, la France, l'Angleterre et l'Autriche, est en travail pour préparer à la Pologne un meilleur sort; mais, quelle que soit l'issue des négociations entamées à ce sujet entre les trois puissances et la Russie, nous n'admettons point que la France ne soit intéressée dans la question de Pologne qu'au même titre que l'Angleterre et l'Autriche, qu'elle doive subordonner son action à la politique que ces deux puissances jugeront convenable de suivre, qu'elle doive s'abstenir de porter secours à la Pologne, si l'Angleterre et l'Autriche ne veulent point aller au-delà de l'action diplomatique. Les indécisions de l'Angleterre et de l'Autriche sont déjà un grave motif d'inquiétude pour les amis de la Pologne, et auraient une influence désastreuse, si elles pouvaient paralyser la France. Les six points dans lesquels se résument les propositions présentées à la Russie par la France, l'Angleterre et l'Autriche, sont aujourd'hui connus; ils sont arrivés à la publicité dans cette étrange séance de la chambre des communes qui a eu lieu il y a huit jours. M. Hennessy devait ce soir-là développer sa motion sur les affaires de Pologne. Lord Palmerston semblait avoir mis la plus grande complaisance à débarrasser l'ordre du jour de la chambre, afin de laisser le champ libre à M. Hennessy. Tout à coup et à l'improviste M. Beaumont, bientôt appuyé de plusieurs députés ministériels, engage M. Hennessy à différer la discussion de sa motion jusqu'au

moment où la réponse de la Russie serait connue, et propose l'ajournement en conséquence. L'ajournement est voté à une très grande majorité, composée surtout de partisans du cabinet, tandis que lord Palmerston avait voté avec la minorité. Le résultat du vote connu, lord Palmerston affecte la surprise, puis, croyant devoir satisfaire la curiosité de la chambre sur l'état des négociations, tire de sa poche un petit papier dont il donne lecture, et qui contenait le texte des six points. Tout cela ressemblait à un coup de tactique de lord Palmerston voulant étouffer une discussion embarrassante. Le débat de la motion de M. Hennessy ne pouvait avoir évidemment de conclusion, arrivant au milieu d'une négociation pendante; mais il ne semble pas non plus qu'il pût gêner la négociation et fournir aucun grief nouveau à la susceptibilité de la cour de Russie. Il eût apporté des enseignemens à l'opinion publique anglaise, encore mal édifiée et incertaine sur la question polonaise; il eût mûri peut-être cette opinion, il l'eût préparée à des résolutions généreuses, et à ce point de vue on ne saurait trop regretter qu'il ait si pitoyablement avorté.

L'inconséquence de l'Angleterre dans la question polonaise commence à embarrasser les Anglais eux-mêmes. Au début de cette affaire, les Anglais ont cru pouvoir prendre l'attitude qui leur avait si bien réussi dans la question italienne; leur intention était de donner tous les encouragemens moraux et toutes les marques de sympathie au mouvement de l'émancipation polonaise et de s'abstenir de toute action, de toute intervention militaire. Pour être logique et conserver le bénéfice à double portée de cette attitude étrange, le cabinet anglais eût dû éviter de se mêler du conflit et d'y intervenir par des représentations diplomatiques. L'intervention diplomatique, si elle ne devait, en aucun cas, être soutenue par des mesures coercitives, devait aboutir à l'absurdité et à la confusion. Il y a d'abord une grande présomption et une excessive étourderie à venir proposer un plan de transaction qui peut ne point répondre à la situation véritable de la Pologne vis-à-vis de la Russie, qui peut être refusé par les Russes et surtout par les Polonais, en faveur desquels on est censé l'avoir conçu. Cette tentative pourrait s'expliquer et s'excuser, si, dans la pensée de la diplomatie anglaise, elle n'était qu'une sorte de préliminaire à des mesures plus énergiques, qu'une façon d'entrer en matière et de prendre pied dans la question pour aller plus loin dès que cela deviendrait nécessaire; mais si, après avoir donné des conseils, revendiqué les principes du droit européen, tracé à la Russie une ligne de conduite, l'Angleterre était décidée à ne passer en aucun cas des paroles aux actes et à laisser écraser la Pologne, sa situation serait à la fois odieuse et ridicule. Plutôt que d'arriver à cette conclusion, mieux eût valu pour elle se tenir dès l'origine à l'écart des pourparlers diplomatiques. Quel que soit le dédain que l'Angleterre professe pour les questions étrangères, elle ne pourrait pas jouer longtemps avec impunité, sans dommage pour son crédit et la sécurité de ses intérêts dans le monde, ce rôle d'avocat sans conviction et sans force effi-

cace, décidé d'avance à plaider tous les procès des nations opprimées et à les perdre avec une inertie égoïste.

Il fut un temps où les libéraux anglais, les whigs de la vieille école, ne comprenaient pas la distraction et l'inaction de leur pays à l'époque du premier partage de la Pologne. « Ah! disaient-ils, si nous eussions été alors au pouvoir, ce n'est pas nous qui eussions laissé accomplir ce crime presque aussi déshonorant pour ceux qui en ont été les impassibles témoins que pour ceux qui l'ont commis! » L'effort héroïque tenté sous nos yeux par les Polonais offre à notre génération, aux libéraux anglais aussi bien qu'à nous, une occasion unique d'éviter pour eux-mêmes la faute de leurs prédécesseurs et de la réparer. Et c'est l'homme qui a conservé vivantes en lui les plus belles traditions du parti whig, c'est le comte Russell qui, en face d'une telle occasion, dirige et marque de son nom la politique étrangère de l'Angleterre! Nous comprenons l'embarras que ces réflexions, ces comparaisons, ces souvenirs commencent à créer dans l'esprit des hommes d'état anglais et dans l'opinion britannique. Le *Times* avoue depuis quelques jours cet embarras avec une grande franchise; il semble qu'il veuille préparer le public anglais à la perspective d'une politique plus énergique et plus digne en lui montrant les inconséquences et la piteuse allure d'une politique qui parle et n'agit point. Maintenant, si l'on voulait décider l'Angleterre, laquelle ne manquerait pas d'entraîner l'Autriche, croirait-on qu'il fût d'une bonne politique à la France de feindre pour la Pologne moins de chaleur qu'elle n'en ressent réellement, et de donner à entendre qu'elle mesurera son action, son initiative, ses sacrifices, au concours que les autres puissances donneront à la cause polonaise? Nous n'avons point, quant à nous, une telle pensée. Nous sommes convaincus que plus la France, donnant du reste des gages positifs de son désintéressement, se montrera résolue à ne point laisser frapper de stérilité l'intervention qu'elle a commencée en faveur de la Pologne, et mieux elle viendra à bout par la fermeté de ses desseins et l'émulation de son exemple des incertitudes et de l'inertie de l'Autriche et de l'Angleterre.

Quant aux six points que lord Palmerston a fait connaître, lors même qu'ils seraient acceptés momentanément par la Russie comme base d'une négociation dilatoire, il serait puéril, on peut l'affirmer dès à présent, d'y voir un moyen de pacification sérieuse pour la Pologne. Tout ce que les Polonais déploient d'esprit de sacrifice et d'énergie désespérée n'est point en proportion avec le mince résultat que la diplomatie, contenue par les traités, sollicite pour eux. Jamais peuple, par l'étendue de son dévouement patriotique, n'a donné de preuves de sa vitalité nationale pareilles à celles que les Polonais prodiguent en ce moment sous nos yeux. Pour voir affronter la mort et les supplices avec cette passion et cette résignation de martyr, il faut remonter au temps des premiers chrétiens. Ce témoignage par leur propre sang que les Polonais rendent à l'immortalité de leur patrie doit rassurer les politiques positifs de l'Europe sur les chances sérieuses

qu'offrirait l'œuvre du rétablissement d'une Pologne indépendante. Les géographes politiques ont quelquefois refusé à la Pologne les conditions d'une existence indépendante sous le prétexte qu'elle manquerait de frontières naturelles. Nous demandons si les Lithuaniens, qui, près d'un siècle après le premier partage, sont demeurés assez Polonais pour provoquer et épuiser les cruautés d'un Mouravief, ne valent point des frontières naturelles, et si l'on sait des fleuves plus larges et plus profonds que de telles âmes, des monts plus infranchissables que de tels cœurs. Les dépêches officielles de Varsovie annoncent la fin de l'insurrection. Le 5 mars et le 17 avril, au moment où la cour de Pétersbourg recevait les premières communications des puissances et allait envoyer sa première réponse, le télégraphe de Varsovie transmettait des affirmations semblables. Chacun sait comment elles se sont vérifiées depuis quatre mois. Aujourd'hui la diplomatie russe a de nouveau à répondre à l'Europe; il lui importe de prendre pour point de départ la répression de l'insurrection présentée comme un fait accompli, et le télégraphe de Varsovie a recours au même artifice. L'insurrection active de la Pologne et sa résistance passive ne seront point si facilement usées, et donneront à l'Europe le temps, hélas! trop long, qui lui est nécessaire pour marcher à la défense du droit et de l'humanité. Nous ne saurions trop engager ceux qui veulent se rendre compte et des perspectives que la lutte de la Pologne avec la Russie ouvre à l'Europe, et de la vitalité du mouvement polonais, à lire le livre qu'un éloquent anonyme vient de publier sur *la Pologne et la cause de l'ordre*. Ce livre n'est pas seulement le cri émouvant d'un grand patriote, c'est le large jugement d'un homme d'état sur les questions qui s'agitent et s'agiteront longtemps dans l'Europe orientale. L'élévation des idées et la vigueur des sentimens s'y mêlent à des aperçus lumineux, pleins de révélations pour les hommes politiques de l'Occident. C'est dans cette œuvre que ceux qui se sentent attirés vers la Pologne par un instinctif sentiment peuvent trouver la plus complète justification de leurs sympathies.

Un nouveau tour des événemens militaires place les états de l'Amérique du Nord dans une situation très critique. Tandis que les opérations remarquables du général Grant semblaient promettre aux fédéraux la domination prochaine et complète du Mississipi, le général Lee prenait avec l'armée confédérée de Virginie l'offensive au-delà du Rappahannock, et menaçait à la fois aux dernières nouvelles le Maryland, la Pensylvanie et Washington. Le général Lee, si heureux jusqu'à présent dans la guerre défensive, a échoué une première fois lorsqu'il a voulu porter la guerre chez l'ennemi, et l'on se souvient que, battu par Mac-Clellan, il fut forcé de repasser le Potomac. La fortune des armes sera-t-elle pour lui dans cette opération nouvelle? S'il défait l'armée de Hooker, qui va lui barrer le chemin, il semble que la guerre d'Amérique doive toucher à sa crise extrême. Les affaires américaines sont également en mauvaise voie en Europe. A l'heure où nous écrivons, M. Roebuck développe sans doute devant la chambre des

communes la motion qu'il a annoncée depuis plusieurs jours, et par laquelle il demande que l'Angleterre reconnaisse les états confédérés. Comme pour préparer la mise en scène de sa harangue, M. Roebuck a cru devoir faire un voyage à Fontainebleau, et a laissé dire par les journaux qu'il avait pu s'assurer que les dispositions de l'empereur sont favorables à la reconnaissance des états du sud. Nous espérons que le discours de M. Roebuck ne confirmera point ces bruits étranges. Il est évident que l'empereur traite les questions pendantes entre la France et l'Angleterre uniquement avec les ministres responsables de la reine d'Angleterre, et non avec un simple membre de la chambre des communes.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

Souvenirs militaires, par M. le duc de FEZENSAC (1).

De tout temps, on a écrit des *souvenirs militaires*. Ces sortes de mémoires abondent surtout dans notre littérature, reflet naturel de l'humeur batailleuse de notre nation. Il n'en est pas de plus célèbres que les *Commentaires* du maréchal de Montluc, un des ancêtres de M. le duc de Fezensac, qui s'en est souvenu sans doute en prenant la plume. Seulement rien ne se ressemble moins que ces deux récits, écrits à trois siècles de distance. Montluc était un rude guerrier, sanguinaire et vantard, et quoiqu'il n'ait raconté qu'une petite guerre civile, son livre, que Henri IV appelait la *bible du soldat*, respire le carnage. M. le duc de Fezensac au contraire a assisté à des combats qui laissent bien loin derrière eux les engagemens des catholiques et des protestans de Guienne, puisqu'il a pris part à toutes les campagnes de l'empire, et ses *Souvenirs* ont un caractère de simplicité, de modestie et même de douceur, qui contraste avec de si terribles événemens. On n'y trouve pas un mot qui sente non-seulement la jactance de Montluc, mais le légitime orgueil de tant de périls bravés et de tant de victoires remportées. On dirait un témoin qui n'a vu que de loin et à l'abri, tandis qu'il était partout aux premiers rangs.

Ces *Souvenirs* n'intéresseront pas uniquement ceux qui aiment à suivre dans leurs détails les grandes opérations de guerre; ils ont un attrait de plus. Dépourvus de tout appareil, ils font connaître ce qu'on pourrait appeler l'*envers* des événemens. Bien que l'auteur se soit passionné pour la vie militaire, puisqu'il l'a embrassée par goût et poursuivie avec persévérance au milieu des plus rudes épreuves, quand il aurait pu jouir de tous les agrémens que donnent la naissance et la fortune, on y voit la guerre telle qu'elle est, avec ses chances et ses mésaventures; le calme et l'aisance de l'homme du monde n'abandonnent jamais l'écrivain, et il ne se laisse pas enivrer par la fumée de la poudre.

(1) 1 vol. in-8°; Paris, librairie militaire de Dumaine.

M. de Fezensac s'engagea comme simple soldat au mois de septembre 1804; il avait alors vingt ans. Il débuta par le camp de Boulogne; son livre s'ouvre par une agréable description de la vie qu'on menait au camp. La baraque, la gamelle, l'uniforme, les corvées, tout est peint avec une gaîté de bon goût. Le jeune volontaire, sortant des plus brillans salons de Paris, avait quelque peine à se faire à cette vie si nouvelle. « Mon début, dit-il, fut assez ridicule. Mon capitaine eut la complaisance de me mener au magasin pour me faire habiller. Je recommandai au maître tailleur de m'envoyer mes effets le plus tôt possible. Il ne me répondit que par un sourire. — Vous ignorez que nous avons ici une habitude, me dit le capitaine; on ne porte point les habits aux soldats, ce sont eux qui vont les chercher. — En retournant au camp, je lui dis qu'avec un pareil costume je croirais jouer la comédie, plaisanterie fort déplacée à faire à un officier, lui-même ancien soldat. — Je le conçois, répondit-il, mais j'ai peur que le spectacle ne vous semble long, et vous savez que, les billets une fois pris, on n'en rend pas la valeur. — Je suis bien aise d'établir ainsi la réputation d'esprit de mon premier capitaine, fût-ce à mes dépens. »

Tel est le ton jusqu'au bout, simple, aimable, sans affectation d'aucune sorte. Malgré cette petite histoire et quelques autres du même genre, tout aussi bien racontées, le soldat gentilhomme devint bientôt populaire parmi les soldats pour sa bonne humeur et sa bonne volonté. Il avait de l'argent et régalait quelquefois ses camarades, ce qui fait toujours un bon effet. Un mois après son arrivée au camp, il fut nommé caporal, — trois mois après sergent, puis sergent-major, puis sous-lieutenant, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il dut l'épaulette d'officier à l'élection, par suite d'une loi républicaine que l'empire n'avait pas encore abolie. Les sous-lieutenans désignaient trois candidats parmi les sous-officiers, et les lieutenans en choisissaient un. L'avancement n'a jamais été si rapide dans l'armée que sous l'empire de cette loi; c'est elle qui a fait si vite des généraux avec de simples soldats.

Au mois de septembre 1805, l'armée passa le Rhin, et M. de Fezensac fit sa première campagne. Il était à Ulm, lors de la capitulation de Mack. Ce beau début, bientôt suivi de la victoire d'Austerlitz, couvrit de gloire la grande armée, mais les troupes souffrirent beaucoup des marches forcées qu'on leur fit faire. Les généraux n'avaient ni le temps ni les moyens de se procurer régulièrement de quoi nourrir une si nombreuse armée. C'était autoriser le pillage, et les pays qu'on traversait l'éprouvèrent cruellement. Le pillage même ne suffisait pas; soldats et officiers manquaient souvent du nécessaire. On voit ici, dès le premier pas, le défaut capital du système militaire suivi par Napoléon, celui qui devait tôt ou tard amener des revers. La promptitude de ses mouvemens étonnait et déconcertait l'ennemi; mais on mourait de faim au milieu des victoires. Sur les millions d'hommes que les guerres de l'empire ont dévorés, un dixième peut-être a péri sur le champ de bataille, le reste a succombé à la misère.

Le mauvais temps rendait ces souffrances plus vives. La campagne remplit les mois d'octobre, de novembre et de décembre, dans des pays où l'hiver est rude et précoce. « A aucune autre époque, dit M. de Fezensac, excepté la campagne de Russie, je n'ai autant souffert ni vu l'armée dans

un pareil désordre. J'eus occasion de remarquer alors combien il importe que les officiers d'infanterie soient à pied et s'exposent aux fatigues aussi bien qu'aux dangers. Un jour un soldat murmurait, son capitaine lui dit : — De quoi te plains-tu? Tu es fatigué, je le suis aussi; tu n'as pas mangé, ni moi non plus; tu as les jambes dans la neige, regarde-moi. — Avec un pareil langage, il n'y a rien qu'on ne puisse exiger des soldats. » Celui qui parle ainsi semble à peine se souvenir qu'il était lui-même un de ces officiers. « J'eus alors occasion de remarquer,... » dit-il simplement.

La paix faite, l'armée prit ses cantonnemens en Allemagne. La compagnie de M. de Fezensac fut placée dans une ancienne abbaye, près du lac de Constance. L'abbaye avait été sécularisée; elle appartenait au grand-duc de Bade, et un bailli l'administrait en son nom. C'est chez ce bailli que logeait notre jeune officier, qui se fit bientôt aimer de toute la famille, mais il ne dissimule pas les abus qui accompagnaient le séjour des troupes. La solde n'était point payée, et les soldats vivaient à discrétion chez les habitans. Quand un officier voulait sortir, il demandait des chevaux et une voiture qu'il ne payait jamais. On recevait des visites, on donnait à dîner à ses amis, toujours aux frais du pays. Les soldats dansaient avec les filles et buvaient le vin des paysans. « On pense bien que la galanterie n'était point oubliée. Nous apportions dans ces intérieurs froids et solitaires un mouvement, une gaîté, une animation inconnus, et auxquels les femmes surtout paraissaient fort sensibles. »

Si la bataille d'Austerlitz est du 2 décembre 1805, celle d'Iéna est du 14 octobre 1806; entre ces deux victoires il ne s'est pas écoulé un an. L'armée quitta donc ses cantonnemens sans rentrer en France, pour marcher contre un nouvel ennemi. M. de Fezensac fut nommé aide de camp du maréchal Ney, qui commandait le 6e corps. « Le maréchal me reçut bien, sans s'informer si j'avais rien de ce qui m'était nécessaire pour commencer mon nouveau service. J'étais sans chevaux, sans équipage, presque sans argent. Il m'aurait fallu huit jours de repos et les ressources qui me manquaient pour me procurer le nécessaire, et c'était pendant des marches continuelles qu'il fallut me mettre en état de devenir aide de camp. Enfin je trouvai un cheval isabelle qui heureusement ne me coûta pas cher; je le sellai et le bridai, Dieu sait comment. Ce fut mon compagnon fidèle pendant les marches comme à la bataille d'Iéna; on eût dit que le pauvre animal sentait combien il m'était nécessaire. »

Le 6e corps marchait sans s'arrêter. Le maréchal donnait des ordres à porter à ses aides de camp, sans leur communiquer le moindre renseignement sur la situation des troupes. Il fallait se tirer d'affaire comme on pouvait. Arrivé en face des Prussiens, Ney les attaqua précipitamment. Il s'élança au milieu du feu comme un caporal de voltigeurs; ses aides de camp l'y suivirent. Puis arriva le maréchal Lannes, puis les maréchaux Soult et Augereau, et enfin la garde impériale, commandée par Napoléon. La bataille d'Iéna était gagnée. Le 6e corps poursuivit rapidement l'armée battue et s'empara en passant de Magdebourg. Il fallut ensuite entrer en Pologne et marcher sur la Vistule pour aller au-devant des Russes, qui arrivaient. Le maréchal voulait être partout le premier; mais il eut le chagrin

de n'arriver que le soir sur le champ de bataille d'Eylau. « Le lendemain, nous allâmes voir le champ de bataille; il était horrible et littéralement couvert de morts. Le célèbre tableau de Gros n'en peut donner qu'une bien faible idée; il peint du moins avec une effrayante vérité l'effet de ces torrens de sang répandus sur la neige. Le maréchal, que nous accompagnions, parcourut le terrain en silence; sa figure trahissait son émotion. Il finit par dire, en se détournant de cet affreux spectacle : « Quel massacre! et sans résultat! »

L'auteur des *Souvenirs*, avec sa sincérité habituelle, fait un triste tableau de l'état de l'armée pendant l'hiver de 1807, entre Eylau et Friedland. Le 6e corps ne comptait plus que 10,000 hommes au lieu de 20,000. L'armée entière était également réduite de moitié. Outre les morts et les blessés, 60,000 hommes avaient quitté le drapeau pour se faire maraudeurs. « Jamais on n'a donné plus d'ordres que Napoléon pour la subsistance de son armée; jamais il n'y en eut de plus mal exécutés. Découvrir les denrées cachées, en faire venir de Varsovie, réparer les fours, les moulins, faire des distributions régulières, établir des magasins de réserve, tout cela est bien sur le papier; mais ceux qui ont fait cette campagne savent ce qui nous en revenait. Napoléon en convenait lui-même quelquefois. — Nous sommes au milieu de la neige et de la boue, écrivait-il à son frère Joseph, sans vin, sans eau-de-vie, sans pain. »

L'empereur sortit de là par le coup de foudre de Friedland; mais M. de Fezensac n'eut pas la consolation d'y assister : il était tombé, en portant un ordre, au milieu d'un régiment de hussards russes, qui l'avait fait prisonnier. Le récit de son séjour en Russie comme prisonnier de guerre n'est pas un des épisodes les moins intéressans de son livre. Il commença par passer trois semaines au quartier du général en chef ennemi, logeant avec ses aides de camp. La promenade dans la ville lui étant interdite, ses journées se passaient à causer avec ses compagnons de chambrée, à parler beaucoup de Paris et de la France, objets constans de la prédilection des Russes, surtout à jouer au pharaon. Je dois m'accuser, dit-il avec grâce, d'un trait de mauvais joueur, tel que je l'ai toujours été. Ayant perdu un gros coup, je déchirai les cartes. Les joueurs restèrent confondus. Celui qui tenait les cartes dit tranquillement : « C'est dommage pourtant, nous n'avions que ce jeu-là. » Cette douceur me toucha plus que les reproches que j'aurais mérités. » Il partit ensuite pour Wilna en traîneau, mais tout couvert des fourrures que ses nouveaux amis lui avaient procurées, et beaucoup mieux vêtu, voyageant bien plus commodément que dans l'armée française.

A Wilna, il fut très bien reçu par le général Korsakof, gouverneur, le même qui avait perdu contre Masséna la bataille de Zurich. La société de cette ville lui fit fête; il y trouva des jeunes gens de son âge et des femmes aimables qui cherchèrent à lui faire oublier son inaction. Il n'avait encore que vingt-trois ans. Son temps se passait agréablement quand les hostilités recommencèrent. On l'envoya alors rejoindre un dépôt d'officiers français prisonniers à Kostroma, à cent lieues au-delà de Moscou. Son départ fut pour lui un jour de triomphe. Toute la ville était aux fenêtres, tous lui

souhaitaient un bon voyage et un prompt retour. Plusieurs femmes agitaient leurs mouchoirs. La vie était plus sévère à Kostroma qu'à Wilna, mais encore supportable. Enfin arriva la nouvelle de la paix de Tilsitt, et avec elle la délivrance. M. de Fezensac revint directement à Paris, où il se retrouva au milieu de sa famille. C'était alors l'apogée de la grandeur de l'empire, et le jeune aide de camp pouvait en réclamer sa part.

Il se maria bientôt après et épousa la fille du duc de Feltre, ministre de la guerre; mais les militaires qui aimaient leur métier ne restaient pas longtemps en repos : il repartit en 1808 pour l'Espagne, et fut témoin de la prise de Madrid. En 1809, il fit la campagne d'Allemagne : il était à Eckmühl, à Aspern, à Wagram. Quand commença la fatale campagne de Russie, il était chef d'escadron et aide de camp du duc de Feltre, son beau-père. Il demanda au prince de Neufchâtel, major-général de la grande armée, de le suivre comme aide de camp. Il partit au commencement du mois de mai 1812. Le 28 juin, il entrait avec l'armée victorieuse dans cette même ville de Wilna qu'il avait habitée comme prisonnier. Jamais campagne ne s'était ouverte sous de meilleurs auspices : 500,000 hommes et 1,200 bouches à feu avaient passé le Niémen. La Lithuanie entière avait été conquise en un mois, presque sans combattre. « Cependant les officiers expérimentés n'étaient pas sans inquiétude. Ils voyaient l'armée diminuée d'un tiers depuis le passage du Niémen par l'impossibilité de pourvoir à sa subsistance d'une manière réglée et la difficulté de tirer quelque chose, même en pillant, d'un pays pauvre en lui-même et déjà ravagé par l'armée russe. Ils remarquaient la mortalité effrayante des chevaux, la mise à pied d'une partie de la cavalerie, la conduite de l'artillerie rendue plus difficile, les convois d'ambulance et les fourgons de médicamens forcés de rester en arrière, les malades presque sans secours. »

Après la terrible bataille de la Moskova, où l'armée française perdit 28,000 hommes et l'armée russe 50,000, M. de Fezensac fut nommé colonel du 4e de ligne, et fit en cette qualité le reste de la campagne. Le 4e appartenait au 3e corps, que commandait l'intrépide maréchal Ney. Le nouveau colonel partagea donc les dangers et les souffrances qui ont immortalisé entre tous le 3e corps. Il peint avec la vivacité d'un témoin oculaire le spectacle de Moscou dévoré par les flammes, et surtout cette lamentable retraite, la plus grande catastrophe de l'histoire. L'obstination de Napoléon à rester dans les ruines de Moscou est jugée sévèrement par lui. « L'empereur, dit-il, ne voulait ni rien voir ni rien entendre. En réponse à leurs réclamations, les généraux recevaient de l'état-major les ordres les plus extraordinaires. Tantôt il fallait protéger les paysans qui apporteraient des vivres au marché de Moscou, tandis que tous les environs étaient ravagés et tous les paysans armés contre nous; tantôt il s'agissait d'acheter dix mille chevaux dans un pays où il n'y avait plus ni chevaux ni habitans. On annonçait le projet de passer l'hiver dans une ville ravagée, où nous mourions de faim au mois d'octobre; puis venait l'ordre de faire confectionner des souliers et des vêtemens d'hiver dans chaque régiment, et quand les colonels disaient que nous manquions de drap et de cuir, on répondait qu'il n'y avait qu'à chercher pour en trouver de reste. Un mois entier se passa ainsi. »

On sait quelle fut dans la déroute l'héroïque constance de Ney. M. de Fezensac ne le quitta pas, et repassa avec lui le Niémen. Le 4ᵉ de ligne, qui comptait 3,000 hommes au commencement de la campagne, en réunissait à peine 200 à la fin. C'est avec un juste sentiment de fierté que ce colonel sans soldats cite la lettre suivante du maréchal Ney au duc de Feltre. « Berlin, le 23 janvier 1813. Monsieur le duc, je profite du moment où la campagne est, sinon terminée, au moins suspendue, pour vous témoigner toute la satisfaction que m'a fait éprouver la manière de servir de M. de Fezensac. Ce jeune homme s'est trouvé dans des circonstances fort critiques, et s'y est toujours montré supérieur. Je vous le donne comme un véritable chevalier français, et vous pouvez désormais le regarder comme un vieux colonel. » Rien ne peut être plus éloquent qu'un pareil témoignage dans un pareil moment.

Ce récit de la campagne de Russie comprend à lui seul le tiers des *Souvenirs militaires*. Il y a peu de documens aussi importans pour l'histoire de nos grandes guerres. Le talent de l'exposition s'y joint à l'exactitude et à la précision des détails. Malgré les terribles angoisses qu'il venait de traverser, M. de Fezensac ne passa que peu de mois à Paris. « Ce peu de temps m'a laissé, dit-il, de tristes et profonds souvenirs. Je trouvai ma famille, mes amis, la société tout entière, frappés de terreur. Le fameux 29ᵉ bulletin avait appris brusquement à la France la destruction de la grande armée. L'empereur n'était plus invincible. Pendant que nous succombions en Russie, une autre armée périssait lentement en Espagne, et à Paris même un obscur conspirateur avait failli s'emparer du pouvoir. La défection de la Prusse n'était plus douteuse, l'alliance de l'Autriche au moins incertaine; l'épuisement de la France s'accroissait avec le nombre de ses ennemis. Les récits des officiers échappés aux désastres de la retraite contribuaient à augmenter l'effroi. Paris, accoutumé depuis quinze ans à des chants de victoire, apprenait chaque jour quelque nouvelle calamité. »

Au milieu de cette consternation universelle, il fut nommé général de brigade et repartit pour l'armée; mais dès ce moment il n'a guère plus que des désastres à enregistrer. Il raconte avec une franchise admirable, et sans en rien atténuer, la bataille de Kulm, où son corps fut mis en pleine déroute, la défaite du général Macdonald à la Katzbach, celle du maréchal Oudinot à Gross-Beeren, celle du maréchal Ney à Juterbock. D'où venait cette succession de revers? Il en indique deux principales causes, le caractère des généraux et la composition des corps. Tous les généraux blâmaient l'empereur de n'avoir pas fait la paix à Prague; ils ne servaient qu'à regret et n'obéissaient plus. Les soldats d'Austerlitz et de Wagram étaient morts. L'armée ne se composait que de jeunes conscrits, braves sur le champ de bataille, mais incapables de supporter les fatigues et les privations de la guerre. Malgré les victoires de Lutzen, de Bautzen et de Dresde, la désorganisation se mit partout dans notre armée; les alliés firent un suprême effort, et le désastre de Leipzig mit le comble à nos malheurs.

M. de Fezensac était enfermé dans Dresde avec le maréchal Gouvion Saint-Cyr et fit partie du corps d'armée qui capitula dans cette ville. Cette capitulation a été blâmée par les uns et considérée par les autres comme

nécessaire. L'auteur des *Souvenirs militaires* n'accuse ni ne justifie complétement le maréchal. On voit que, s'il avait commandé en chef, il aurait cherché à s'ouvrir un passage au travers des ennemis; mais il reconnaît les difficultés et presque les impossibilités de l'entreprise. D'abord la garnison de Dresde n'était pas de 33,000 hommes, comme on l'a dit, mais de 17,000. La partie avait été perdue par l'empereur à Leipzig, et il était inutile de compromettre des troupes qui pouvaient rendre encore des services. La capitulation fut conçue dans les termes les plus honorables; il fut convenu que la garnison rentrerait en France en passant par la Suisse, sous la promesse de ne pas servir avant d'être échangée. Ce n'est pas la faute du maréchal Gouvion Saint-Cyr si le prince Schwartzenberg, manquant à l'honneur militaire et à la foi jurée, refusa de ratifier la capitulation et retint la colonne entière prisonnière de guerre.

C'est à Presbourg, où il avait été conduit comme prisonnier, que M. de Fezensac apprit la suite des événemens. Quand on annonça le retour des Bourbons, l'étonnement des officiers français qui l'accompagnaient fut extrême; ils n'avaient jamais entendu parler des princes, et l'un d'eux, en apprenant que le roi allait revenir, s'écria : C'est singulier, je croyais que le roi avait péri dans la révolution! M. de Fezensac ne pouvait pas partager cette ignorance, car il avait auprès de Louis XVIII un oncle, l'abbé de Montesquiou, qui fut le principal auteur de la charte de 1814 : il connaissait d'ailleurs plus que personne, pour l'avoir vu de près, le côté faible de l'empire; mais le sentiment militaire l'emporta d'abord sur toute autre considération. « Je traversai sans presque m'arrêter Munich, Ulm, Strasbourg, la France conquise et asservie. Soldat de l'empire jusqu'au dernier jour, je ne voulus rendre visite à aucune des nouvelles autorités royales. Mes yeux se détournaient quand je rencontrais un uniforme étranger. Je conservais une cocarde tricolore, symbole du sentiment que je renfermais dans mon cœur. J'arrivai à Paris au mois de mai; alors, et seulement alors, je pris mon parti. Sans avoir contribué à la restauration, sans l'avoir même désirée, je me décidai à la servir aussi loyalement que j'avais servi l'empire. »

Ici finissent les *Souvenirs militaires*. M. le duc de Fezensac avait trente ans, et dans le court espace de dix années, il avait vu se dérouler toute l'épopée militaire de l'empire. Nous sommes habitués à voir raconter ces événemens en termes magnifiques, qui ne nous en montrent que le beau côté; il est bon que de temps en temps le témoignage d'un acteur nous ramène à la vérité. Nous apprenons alors ce qu'il en coûte pour écrire dans l'histoire les noms de ces grandes journées où se décident les destinées des nations; nous voyons combien la défaite est toujours près de la victoire, même la plus éclatante, et nous y trouvons des motifs de plus pour aimer la paix, qui n'offre point de pareils hasards.

Une des qualités du guerrier moderne qui le distinguent de l'ancien soudard frénétique et brutal, c'est l'humanité. La guerre est assez destructive par elle-même; pourquoi y joindre des dévastations et des massacres inutiles? M. de Fezensac se montre pénétré de ce sentiment tout chrétien. « Un grand nombre de soldats russes erraient, dit-il, dans les murs de Moscou: j'en fis arrêter cinquante, que l'on conduisit à l'état-major. Un général à

qui j'en rendis compte me dit que j'aurais pu les faire fusiller, et qu'il m'y autorisait parfaitement à l'avenir. *Je n'ai point abusé de sa confiance.* » Une autre fois il était chargé d'occuper Stade après une insurrection de cette ville contre la domination française. « Mes instructions portaient de traiter les habitans *sévèrement*. A cette époque, ce mot voulait tout dire. Je reçus les magistrats et les principaux notables, et je me montrai sévère en paroles pour me dispenser de l'être en actions. Dans notre marche depuis Hambourg, les populations fuyaient à notre approche. J'en éprouvai pendant toute la route une tristesse inexprimable. La beauté du pays, le coup d'œil enchanteur qu'offrent les bords de l'Elbe dans cette saison, me donnaient l'idée d'un voyage de plaisir. J'aurais voulu n'inspirer que des sentimens de bienveillance aux habitans des charmantes maisons que l'on trouve à chaque pas sur cette route, et cette impression me rendait plus pénible encore le ministère rigoureux qui m'était confié. »

On trouve plus d'une page semblable dans les *Souvenirs militaires;* en voici une plus belle encore : « Au milieu de ces horribles calamités (il s'agit de la retraite de Russie), la destruction de mon régiment me causait une douleur bien vive. C'était là ma véritable souffrance, ou, pour mieux dire, la seule, car je n'appelle pas de ce nom la faim, le froid et la fatigue. Quand la santé résiste aux souffrances physiques, le courage apprend bientôt à les mépriser, surtout quand il est soutenu par l'idée de Dieu et par l'espérance d'une autre vie; mais j'avoue que le courage m'abandonnait en voyant succomber sous mes yeux des amis, des compagnons d'armes. Rien n'attache autant que la communauté de malheurs; aussi ai-je toujours retrouvé en eux le même attachement qu'ils m'inspiraient. Jamais un officier ou un soldat n'eut un morceau de pain sans venir le partager avec moi. » De pareils traits font aimer l'homme en même temps qu'ils peignent le soldat. Il n'y a pas jusqu'aux réminiscences classiques qui ne viennent apporter quelquefois une heureuse diversion à ces scènes d'horreur; on aime à voir M. de Fezensac ne pas oublier son Virgile, et, pour s'excuser en quelque sorte d'avoir survécu, invoquer ces beaux vers :

Iliaci cineres et flamma extrema meorum,
Testor, in occasu vestro, nec tela, nec ullas
Vitavisse vices Danaûm, et si fata fuissent
Ut caderem, meruisse manu.

« Cendres d'Ilion, et vous, mânes de mes compagnons, je vous prends à témoin que, dans votre désastre, je n'ai reculé ni devant les traits de l'ennemi ni devant aucun genre de danger, et que, si les destins l'eussent permis, j'aurais mérité de mourir avec vous. » L. DE LAVERGNE.

V. DE MARS.

y
e
e
er
us
a-
is
n-
ip
n-
n-
on
us

en
il
ait
ux
ie.
en-
par
en
en
re-
ier
i. »
ol-
ap-
me
en

ds à
'en-
per-
s.